LES POLYNÉSIENS

Leur Origine, leurs Migrations, leur Langage

PAR

Le Dr A. LESSON

ANCIEN MÉDECIN EN CHEF DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DE L'OCÉANIE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

OUVRAGE RÉDIGÉ D'APRÈS LE MANUSCRIT DE L'AUTEUR

PAR LUDOVIC MARTINET

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

TOME QUATRIÈME

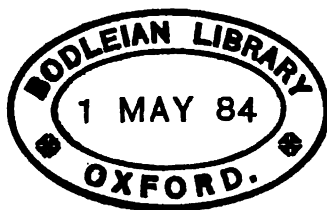
PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1884


BODLEIAN LIBRARY
1 MAY 84
OXFORD.

LES POLYNÉSIENS

QUATRIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER

MIGRATIONS.

CHAPITRE PREMIER

PREUVES DES MIGRATIONS.

Témoignages nouveaux en faveur des migrations. — Carte de Tupaia; importance et exactitude de cette carte. — Connaissances géographiques des Polynésiens en général. — Examen détaillé de la carte de Tupaia. — Carte des îles Carolines.

En commençant notre travail, nous avons sous-entendu le fait primordial de toute ethnologie océanienne, c'est-à-dire celui des migrations ; nous nous sommes borné à prendre la science telle qu'elle était faite sur ce point dans la plupart des ouvrages; maintenant que nous possédons tous les faits venus à la connaissance des ethnologues, le moment est venu de nous livrer à quelques considérations sur les migrations.

Nous avons successivement exposé tous les documents présents, toutes les traditions : au point où nous en sommes, il ne reste pour ainsi dire, qu'à en tirer la conclusion.

Certes, après tout ce que nous avons rapporté de l'opinion des auteurs et de leur croyance générale aux migrations :

après ce que nous avons dit des récits traditionnels des Polynésiens, et, plus particulièrement, de ceux des îles Sandwich et de la Nouvelle-Zélande, récits qui témoignent tous de la fréquence des voyages par mer et, par suite, de la possibilité des migrations jusqu'aux îles les plus éloignées, soit volontairement, soit par simple entraînement, nous pourrions nous contenter d'ajouter que la preuve des migrations est acquise. Mais, comme malgré tout ce qui a été avancé à ce sujet par les partisans des migrations, beaucoup d'auteurs n'ont point été convaincus, nous croyons devoir entrer ici dans quelques développements qui, nous l'espérons, suffiront à faire disparaître les derniers doutes conservés par eux jusqu'à présent.

On comprend, du reste, parfaitement l'existence de ces doutes: au premier abord, en effet, il est difficile de s'expliquer que des peuples à l'état sauvage, dépourvus nécessairement de connaissances astronomiques étendues, privés des moyens qui favorisent et guident la navigation des peuples civilisés, aient pu se transporter à des distances souvent considérables, à l'aide seulement de ce que les écrivains ont généralement appelé de « frêles canots. » On comprend même que les courants et les vents qui soufflent le plus ordinairement, aient été regardés comme un obstacle insurmontable à la provenance des Polynésiens, surtout de la Malaisie, et qu'ils aient donné l'idée, à ceux qui n'avaient jamais vu les deux peuples, d'attribuer leur origine à l'Amérique.

Mais, quand on réfléchit que ces peuples devaient avoir plus de connaissances astronomiques qu'on ne le suppose généralement, puisqu'il fut possible à Tupaia de dire à Cook, pendant assez longtemps, où se trouvait Tahiti, malgré les changements de latitude et de longitude de l'*Endeavour* ; quand on sait que les canots des insulaires, au lieu d'être de frêles barques, étaient de véritables petits navires, à plate-forme, d'une solidité à l'épreuve des grosses mers, et si grands, qu'ils pouvaient porter plus de cent personnes ; quand on sait, comme on le sait aujourd'hui, que les vents sont variables dans l'Océan Pacifique, qu'ils soufflent à des

époques déterminées, et de directions opposées ; quand enfin on sait que l'habitude et l'expérience avaient rendu les Polynésiens des navigateurs aussi hardis qu'habiles : non seulement on doit cesser de trouver les difficultés signalées aussi grandes que la plupart des écrivains les ont faites, mais on doit plutôt supposer que, favorisés ou contrariés par les vents (1), ces petits navires polynésiens pouvaient arriver et arrivaient le plus souvent sains et saufs, jusqu'aux terres les plus éloignées de leur point de départ. On en a déjà vu la démonstration dans la plupart des traditions que nous avons citées : toutes indiquent que les populations, même les plus éloignées, avaient des rapports entre elles, ce qui prouve bien la possibilité des migrations.

D'un autre côté, on a vu aussi que celles de la Nouvelle-Zélande disent nettement comment les émigrants des pays d'origine première ont opéré leurs migrations vers l'Ile-Nord, ce qui ne permet pas de conserver le moindre doute, du moins pour celles-là.

Enfin, on verra bientôt que tous les témoignages traditionnels qui, jusqu'à présent, n'avaient pas trouvé place dans notre travail, viennent eux-mêmes établir que des rapports avaient eu lieu nécessairement, et qu'ils avaient probablement été nombreux et fréquents, puisque les Polynésiens connaissaient une si grande quantité d'îles, placées à de très grandes distances les unes des autres, avant l'arrivée des premiers Européens en Polynésie.

Mais, objectent encore ceux qui ne croient pas que le peuplement de la Polynésie ait pu s'effectuer par voie de mi-

(1) Déjà ailleurs nous avons dit que personne n'a mieux réfuté que M. de Quatrefages ce qu'on a dit de la « prétendue impossibilité, » ainsi qu'il l'appelle avec raison, de la provenance des Polynésiens de la Malaisie (v. p. 861, 15 février 1864, *Revue des Deux-Mondes*) ; nous ne pouvons que renvoyer à son livre sur les Polynésiens, et à ce que nous avons dit nous-mêmes à ce sujet (2me théorie). Nous devons seulement répéter ici que s'il n'y avait eu que cet obstacle contre le peuplement de la Polynésie par la Malaisie, ce peuplement aurait certainement pu s'opérer, et que s'il n'a pas eu lieu, ce fut pour les raisons que nous avons données et qu'il est inutile de rappeler.

grations, ou qui doutent seulement de la fréquence et de la facilité des communications entre les îles, comment les Polynésiens, s'ils avaient eu les connaissances qu'on leur suppose, n'auraient-ils pas conservé un souvenir plus précis que celui qu'ils ont, et surtout des notions géographiques plus étendues que celles qu'ils possèdent?

A une pareille objection, il n'y a vraiment qu'une réponse à faire : c'est qu'on n'a pas voulu voir. Ces souvenirs abondent, au contraire, comme l'attestent toutes les traditions rassemblées par les observateurs de tous les temps, et plus particulièrement celles recueillies, dans les dernières années, aux Sandwich, aux Marquises, à Tahiti, aux Samoa, à la Nouvelle-Zélande, etc., traditions que nous avons fait connaître (1). Toutes montrent que des îles comme Futuna, Nuku-Hiva et vingt autres, étaient connues des Tahitiens, par leur nom. Il faut même reconnaître que ces peuples, qui n'avaient que la tradition pour conserver les souvenirs, le faisaient avec une netteté qui, si elle n'est pas surprenante, est au moins bien remarquable, puisque ces souvenirs fournissent la preuve la plus grande que de nombreuses communications avaient nécessairement dû exister entre les îles.

C'est donc avec raison, suivant nous, que M. de Quatrefages a dit : (2) « A l'époque des premiers voyageurs, presque tous ont pu constater que les Polynésiens connaissaient d'autres terres que celles qu'ils habitaient ; et souvent c'est aux indications données par les indigènes, qu'ils ont dû leurs découvertes. » Nous pourrions seulement ajouter que, peut-être plus souvent encore que ne le suppose M. de Quatrefages, les découvertes des Européens ont été dues aux indications des insulaires de la Polynésie.

En effet, en commençant par le plus ancien des navigateurs, Quiros, on voit, quand on lit attentivement les récits de ses voyages, que c'est seulement grâce aux renseignements géographiques qui lui avaient été fournis par les

(1) Voir d'ailleurs Rémy, Ellis, Jarves, Williams, Pritchard, etc.

(2) *Les Polynésiens et leurs migrations*, p. 107.

indigènes de Taumako, qu'il découvre la terre du St-Esprit, Tukopia, etc. Et nous devons même dire que s'il eût mieux compris, il aurait pu indiquer le premier, l'île Vanikoro, où s'est perdu La Pérouse ; car c'est évidemment de cette île que le chef de Taumako voulait parler, d'après la distance signalée par lui, plutôt que de l'île Mallicolo des Nouvelles-Hébrides. Si Quiros avait également mieux compris, après sa découverte de l'île Sagitaria, qui n'est pas Tahiti, comme on l'a cru, il aurait véritablement pu découvrir les îles de la Société, qui lui étaient indiquées dans le N.-O de son île Sagitaria (1).

On sait, d'un autre côté, que Wallis et Cook ont dû plusieurs de leurs découvertes aux renseignements qui leur avaient été donnés, et l'on peut même dire que ce dernier ne doit le plus grand nombre des siennes en Polynésie : îles de la Société, sous le vent, îles Paumotu, Marquises et probablement même îles Sandwich, qu'à ceux qu'il avait obtenus dans l'île de Tahiti. Il aurait pu en faire bien davantage, comme l'a dit le savant Dalrymple, s'il eût suivi tous ces renseignements. Aussi, moins qu'un autre, avait-il le droit de dire, comme il l'a fait dans son besoin de dénigrement : « La navigation des naturels d'Otaheite et des îles de la Société ne s'étend pas aujourd'hui au-delà des terres basses qui sont dans le Nord-Est (2). M. de Bougainville leur attribue mal à propos des voyages beaucoup plus longs, car on me citait, comme une espèce de prodige, qu'une pirogue, chassée d'Otaheite par la tempête, eût abordé Moopeha ou à l'île Howe, terre qui est cependant très

(1) Voir notre examen critique du voyage de Quiros (*Recherches sur l'Océanie*); de Brosse, Arias, Dalrymple, Torquemada, Figueroa; particulièrement l'ouvrage espagnol intitulé : *Viajero general*, et celui qui a paru récemment à Madrid sous le titre de : *Historia del descrubrimiento de las regiones australes*, hecho por el general Pedro Fernandez de Quiros, publicada por Don Justo Zaragoza. 1876-1880.

(2) Cook désigne parmi ces terres basses : Mataueea (pour Matahiva), Oanoa (pour Anaa), Taboehoe (pour Tapuhoi), Awehee (pour Hawaii), Kaoora (pour Kaukura), Orootova (pour Arutua), Otavaoo (pour Toau).

voisine et sous le vent. Ils ne connaissent sûrement les autres îles éloignées que par tradition : des naturels de ces îles jetés sur leurs côtes leur ont appris l'existence, les noms, les positions et le nombre de jours qu'ils avaient passés en mer. » C'est immédiatement après cela que Cook rapporte l'entraînement jusqu'à l'île Wateeo (Uatiu) d'une pirogue de Tahiti. Or, Uatiu fait partie des Manaia et est par conséquent beaucoup plus éloignée que Moopeha (la Mapihaa des Tahitiens) qu'il semble regarder à tort comme l'île Howe.

Quoi qu'il en soit, cette objection des antagonistes des migrations n'a, par le fait, pas plus de valeur que toutes les autres objections présentées par eux. On va voir qu'il y a bien d'autres témoignages montrant non seulement la possibilité, mais même la nécessité des migrations.

Il est surtout un document qui prouve que des rapports fréquents avaient dû exister entre les îles polynésiennes, et qui, par suite, démontre les connaissances géographiques et nautiques de leurs habitants : nous voulons parler de la carte dite de Tupaia, sur laquelle nous allons nous arrêter assez longuement, en raison de son importance.

Cette carte a été dressée, comme on sait, par Banks et Cook, d'après les indications fournies par le grand prêtre tahitien Tupaia, alors qu'il était leur compagnon à la fin de la campagne de l'*Endeavour* ; elle a été publiée pour la première fois par Reynold Forster, dans le cinquième volume du dernier voyage de Cook.

Nul document, comme l'ont dit la plupart des ethnologues, et surtout M. de Quatrefages, n'est plus important que celui-là pour attester l'étendue des connaissances géographiques des Polynésiens en général et de Tupaia en particulier ; nul, certainement, ne démontre mieux la possibilité entre les divers archipels, des rapports signalés par les traditions et la possibilité des migrations.

M. de Quatrefages fait ressortir toute l'importance de ce document en quelques lignes que nous croyons devoir citer, parce que nous partageons presque complètement sa manière de voir à ce sujet.

« Ce document, dit-il (1) met parfaitement hors de doute un fait capital, savoir, que les Tahitiens instruits connaissaient avec assez de détail toute la Polynésie, à l'exception de la Nouvelle-Zélande et des Sandwich, et cela à une époque où ils ne pouvaient devoir cette connaissance qu'à eux-mêmes.

« Que la carte de Tupaia ait été un véritable spécimen des notions géographiques des Polynésiens, que ces notions fussent exactes autant qu'elles pouvaient l'être chez des peuples dépourvus d'instruments de précision, ce sont là des faits dont il n'est plus permis de douter. Plus de la moitié des îles ou des archipels qui y figurent étaient inconnus à Cook et à ses compagnons. Les Européens n'auraient donc pu fournir des indications aussi étendues. Bien plus, celles qu'ils donnèrent sur les îles qu'ils venaient de découvrir ne servirent qu'à introduire de graves erreurs, ou plutôt une confusion regrettable dans l'œuvre du savant indigène. La connaissance imparfaite qu'ils avaient de la langue, leur fit prendre le Nord pour le Sud, et, dans la gravure donnée par Forster, la carte est renversée.

« Partant de cette idée fausse sur la position des points cardinaux, les navigateurs anglais indiquèrent à Tupaia, pour les îles qu'ils avaient découvertes dans les Marquises et l'archipel Pomotou, des corrections que le Tahitien, convaincu de la supériorité de ses contradicteurs, se crut obligé d'accepter.

« Si l'on veut juger l'œuvre de Tupaia, ajoute M. de Quatrefages (2), il faut donc lui appliquer les corrections rendues nécessaires par l'erreur des Européens. Quant à celle-ci, M. Hale qui, le premier, je crois, en a signalé la cause et les résultats, l'a mise complètement hors de doute. Il a fait remarquer, entre autres, que les îles encore inconnues aux navigateurs anglais sont exactement à leur place, tandis que celles qu'ils avaient vues sont précisément à l'opposite du point qu'elles devaient occuper.

(1) Ouvr. cité, p. 107.

(2) *Ibid*, p. 109.

« La carte de Tupaia, lorsqu'on la rectifie d'après ces données, reprend son vrai caractère, et n'est certainement pas inférieure à celles que notre moyen-âge publiait sur le monde alors connu. A peine est-il nécessaire de faire remarquer l'extrême importance de ce document pour la question qui nous occupe. »

Cette citation résume l'opinion générale des ethnologues. Nous croyons avec M. de Quatrefages que la carte de Tupaia met hors de doute la connaissance de visu, ou tout au moins traditionnelle, que les Tahitiens avaient dès lors de la plupart des îles de la Polynésie ; mais allant plus loin que lui, nous n'en exceptons même pas, comme on l'a vu et comme on le verra encore, la Nouvelle-Zélande et les îles Sandwich.

Bien certainement, puisqu'un si grand nombre d'îles y figure, il faut admettre que dans des temps antérieurs, les relations entre archipels ont dû être très fréquentes, ainsi que l'avaient appris quelques-unes des traditions que nous avons citées. D'un autre côté, il est bien évident, comme le dit M. de Quatrefages, que les Européens, qui connaissaient alors si peu la Polynésie, n'auraient pu indiquer à Tupaia un nombre d'îles si considérable. Evidemment encore, les erreurs constatées qui existent sur la carte, et que nous allons nous-mêmes signaler, tiennent plus aux Européens qui l'ont dressée, Banks et Cook, si ce n'est pas à Forster lui-même, qu'au géographe tahitien.

Il n'est pas moins évident, comme nous le ferons voir en analysant la carte de Tupaia, que c'est l'ignorance de la langue qui a fait appliquer au Nord la désignation qui appartenait au Sud, et estropier, pour ainsi dire, tous les mots entendus, depuis ceux des îles jusqu'à ceux des deux autres points cardinaux. Dalrymple, le premier, fit remarquer que les îles sont souvent mal placées sur la carte (1). Comme

(1) On sait que c'est Dalrymple qui devait commander l'*Endeavour*, avant que l'amirauté, pour des raisons particulières, (Dalrymple voulait être nommé capitaine de vaisseau afin d'être plus respecté et mieux obéi) le remplaçât par Cook. C'est lui qui était le promoteur de cette expédition. C'était le plus savant géographe

preuve, il indique particulièrement une île Manu, ou des Oiseaux, tracée et placée au Sud de l'île appelée O-Hete-Roa par Cook, quoiqu'elle doive se trouver au Nord de cette dernière, puisqu'en s'y rendant avec l'*Endeavour* de Raiatea, sa patrie, Tupaia s'attendait à voir cette terre avant d'arriver à O-Hete-Roa (1).

Toutefois, nous doutons que Tupaia n'ait laissé certaines erreurs que parce qu'il était convaincu de la supériorité de ses contradicteurs. A en juger par quelques-unes, ces erreurs ne pouvaient être que le fait des Européens, et d'ailleurs, il faut bien le dire, Tupaia était mort avant que Cook, dans son deuxième voyage, n'eût visité les Marquises, et n'ait pu, par conséquent, corriger les renseignements donnés par le géographe tahitien. Nous ne croyons pas non plus que la carte ait besoin d'être complètement renversée, comme Hale parait l'avoir dit. Si on la renverse, il en résulte comme nous allons le faire voir, que certain groupe, dont la moitié est assez exactement placée dans un hémisphère, n'a pas moins toujours son autre moitié dans un hémisphère différent. C'est ainsi que des îles faisant nécessairement partie du groupe Hervey, par leurs noms, se trouvent partagées entre les deux hémisphères. Ce serait par conséquent en vain qu'on ferait évoluer la carte ; une partie resterait toujours séparée de l'autre.

Enfin nous n'oserions soutenir, avec Hale encore, que les îles inconnues des Anglais sont les seules bien placées comparativement à celles vues par eux. Ce que l'on peut dire

anglais de cette époque et en même temps un excellent marin ; il était convaincu, contrairement à Cook, de la nécessité d'un continent ou d'une grande terre dans le Sud de l'Océan Pacifique. Ses ouvrages sont aussi connus qu'estimés. Cook, après avoir fait une pointe vaine dans le Sud, abandonna vite cette navigation, en restant convaincu qu'il n'existait point de terres de ce côté. Celles-ci, comme nous l'avons déjà dit, ont pourtant été découvertes par d'Urville et Wilkes.

(1) Ce nom a été donné sans doute à une petite île qui est en effet au Nord de Rurutu, et sans désignation, sur les cartes modernes. C'est probablement l'île appelée Libuaï par Moërenhoüt et qui est portée sous le nom de Mannua sur la carte de Tupaia.

seulement, c'est qu'elles sont généralement mal placées, et souvent éparpillées, séparées du groupe auquel elles appartiennent. Mais il n'est pas moins vrai que, même avec ces erreurs, la carte de Tapaia fait voir que le géographe Tahitien connaissait, par tradition ou autrement, un grand nombre des îles de la Polynésie, sinon toutes.

Telle n'est pas, il est vrai, l'opinion de M. J. Garnier qui, dans son mémoire sur les migrations en Océanie a mis en doute l'étendue des connaissances géographiques de Tupaia et qui surtout, à notre avis, l'a jugé trop sévèrement. Voici ses paroles (1) :

« Pour moi, comme pour tous ceux qui ont fréquenté les Polynésiens, cet homme (Tupaia) ne voulut pas rester en retard de science vis-à-vis de nous, et, pendant son séjour sur le navire de Cook, il traça sur le papier cette carte avec d'autant plus de complaisance qu'on semblait plus attentif à ses paroles. Il fit ainsi un tracé approximatif, grossier des îles et des récifs qui avoisinent Tahiti, dans un petit rayon; un écueil, un rocher y prennent les dimensions d'une terre, puisqu'on y voit tracée à grande échelle une île qui porte le nom de Mutu, c'est-à-dire « petit îlot de corail », (2) en langage tahitien. Dans d'autres cas, les connaissances positives de cet indigène semblent être mêlées à celle de la légende : ainsi l'île Oheevaï n'a dû arriver à sa connaissance que par la tradition (3), et je reconnais, avec notre savant collègue M. de Quatrefages, que c'est là un fait surprenant que le souvenir d'une grande terre, d'où ils seraient venus et qui porterait le nom d'Hawaii ; mais je suis bien loin de tirer de ce fait important les mêmes conclusions. (4) »

(1) *Les migrations polynésiennes*, etc. p. 47.

(2) Nous ferons remarquer, en passant que « petit îlot de corail » ne se dit pas *Mutu* mais *motu*. *Mutu* en Tahitien, signifie « être allé, passer le long » Est-ce que ce ne serait pas ce qu'aurait voulu dire Tupaia ?

(3) Telle est, comme on a vu, l'opinion que nous avons soutenue et qui explique pourquoi Tupaia a donné cette île comme la « mère des autres » et l'a faite si grande.

(4) M. J. Garnier dit que si on retourne, avec Hale, la carte de

On a vu, en effet, que pour M. J. Garnier le peuplement de la Polynésie a été opéré par l'Amérique.

S'il est exact de dire, d'une manière générale, que cette carte n'est qu'un tracé approximatif, et même grossier, des îles qui y figurent, il s'en faut qu'il ne s'agisse que des îles avoisinant Tahiti dans un petit rayon. Tout à l'heure, nous montrerons qu'on peut peut-être même y retrouver les îles les plus éloignées des îles de la Société, sans parler des archipels intermédiaires. L'exemple que cite M. Garnier prouve plutôt lui-même, à notre avis, que ce n'est pas Tupaia qui a commis l'erreur signalée mais bien les Européens ; car les îles peu éloignées de Tahiti étaient celles qu'il devait le mieux connaître. Puis, nous l'avons dit précédemment, si c'est bien le mot *mutu* qui avait été prononcé par Tupaia, il avait évidemment voulu dire, ce mot n'ayant pas d'autre signification en Tahitien, qu'il était « allé vers cette île, qu'il avait passé le long, » ce qui ferait supposer qu'il n'y était point descendu. On verra bientôt qu'on a généralement préféré le mot *Motu*, qui signifie « petit îlot bas, île basse » de corail ou non : C'est ce nom qui a été l'origine de tous les doutes émis depuis. Il est bien certain comme le dit M. Garnier et comme nous avons cherché nous-même à le démontrer, que les connaissances de Tupaia étaient mêlées à la légende. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Que ces connaissances étaient générales ; et il est peut-être plus surprenant encore de voir une race si dispersée en conserver aussi bien le souvenir par la seule tradition. Car on l'a vu, déjà du temps de Cook, les voyages lointains n'avaient plus lieu ; nous avons rapporté ailleurs les paroles dites à Moërenhoüt par un vieux prêtre, paroles prouvant si bien que les ancêtres des Tahitiens recevaient de nombreuses visites d'étran-

Tupaia, l'île Savaii de cette carte serait l'île Havaii, d'où certains auteurs et surtout Ellis, font partir toutes les migrations polynésiennes. Mais il ne croit pas que les migrations soient parties de là ; il ne croit pas non plus qu'Hawaii soit Savaii, de même que nous ne croyons pas, comme on va voir, que O-Heevai soit Savaii.

gers, et s'aventuraient eux-mêmes à de très grandes distances. (1)

Pour prouver notre assertion, nous citerons un passage de l'un des hommes les plus autorisés dans cette question, de J. Williams. Ce passage prouve que les connaissances géographiques de Tupaia étaient bien celles de toute la Polynésie, et que les voyageurs ne craignaient pas d'aller fort loin. « J'ai, dit-il, des traditions indigènes sur presque tous les sujets, et particulièrement sur leurs premiers navigateurs, dans lesquelles chaque île, successivement découverte dans un rayon de deux mille milles, est désignée par son nom. » (2) Certes, après un pareil témoignage, tout doute doit disparaître.

Nous croyons donc, en somme, que les raisons sur lesquelles M. Garnier s'est appuyé pour refuser de croire aux connaissances géographiques de Tupaia, et pour soutenir que les voyages entre les divers archipels n'étaient ni aussi nombreux, ni aussi faciles qu'on l'a dit, sont tout au moins insuffisantes, quand elles ne sont pas détruites par les traditions. Il dit bien, il est vrai, (3) « on a vu des cas d'indigènes qui, chassés par la tempête, arrivaient dans un archipel voisin ; ni les naufragés, ni ceux qui les recueillaient ne connaissaient auparavant leurs patries respectives, quoiqu'elles ne fussent qu'à des distances relativement faibles les unes des autres.» Qu'est-ce que cela prouve encore ? Que c'étaient des cas d'entraînements involontaires, d'ailleurs assez rares vers une même île, bien qu'assez fréquents pour l'ensemble ; ils provenaient sans doute de l'une de ces centaines d'îles si petites qui se trouvent dans le N. O. de Tahiti et qui sont si généralement inconnues des archipels les plus voisins du Sud.

Si, au contraire, on fait appel aux traditions, on voit que rien n'était plus fréquent que le voyage d'une île à l'autre,

(1) La cessation des voyages vient à l'appui de cette opinion émise par Moërenhoüt que les Polynésiens étaient en décadence à l'arrivée des Européens.

(2) *A Narrative.*, etc, p. 27.

(3) Ouvr. cité, p. 47.

ou même d'un archipel à un autre, et que des îles séparées par une assez grande distance semblaient se connaître pour ainsi dire de temps immémorial. C'est ainsi que non-seulement Tahiti, Raiatea, etc., connaissaient les îles Rapa, Rurutu, Rarotonga, etc., mais que ces dernières, d'après leurs propres traditions, avaient des rapports fréquents, faciles même, avec les premières, et qu'elles connaissaient particulièrement les îles Mangareva. C'est ainsi que les traditions des îles de la Société établissent, comme la carte de Tupaia, qu'on allait aussi bien dans le Nord que dans l'Est, dans le Sud et le Sud-Ouest. Nous avons déjà rapporté ces traditions ; nous nous contenterons donc de renvoyer à la tradition de Tahiti qui attribue la découverte des îles Hervey à des Tahitiens ; à celle des îles Hervey rapportée par J. Williams, établissant que des visites fréquentes, dans des temps reculés, étaient faites aux îles de la Société ; à celle des îles Marquises, qui ne sont pas moins explicites, comme nous l'avons plus particulièrement fait voir, en rapportant l'origine des rats dans ces îles, et qui montrent qu'on allait facilement de Tahiti vers elles, et réciproquement sans doute, puisque, d'après d'autres traditions, les Marquésans allaient guerroyer jusque dans les îles à populations mélanésiennes qui, pour eux, étaient bien plus éloignées que les îles de la Société. Enfin nous rappellerons encore le récit qu'a fait Mariner du voyage d'un chef tongan jusqu'à l'île Futuna dans les Hébrides, et surtout la tradition si curieuse et tant de fois citée, qui rapporte les voyages plusieurs fois renouvelés d'un prêtre Hawaiien vers une contrée très éloignée, que nous avons essayé de préciser. Cela suffira, croyons-nous, pour que l'on soit bien convaincu, sinon de la fréquence et de la facilité extrêmes des voyages entre les divers archipels, du moins de leur accomplissement et de leur facilité relative dans un but déterminé, et de leur réalisation, le plus souvent avec succès, malgré les distances.

Après cela, n'est-il donc pas permis de dire que Tupaia ne méritait pas d'être aussi sévèrement jugé ? Si ses connaissances ne s'étendaient pas nécessairement à toute la Polynésie, il n'est pas moins vrai qu'une grande partie de

celle-ci lui était connue, ainsi que nous allons le faire voir. Quelle que fût l'étendue de ces connaissances chez lui personnellement, elles attestent que les Tahitiens de son temps conservaient encore tout frais, le souvenir des rapports de leurs ancêtres avec les autres Polynésiens.

En effet, 78 à 80 îles figurent sur cette carte, et Dalrymple dit même que Tupaia en avait signalé 130 à Banks. C'est à cette occasion que le savant géographe fait remarquer « combien il y avait eu de négligence à bord de l'*Endeavour*, en ne profitant pas davantage des connaissances et des éclaircissements que pouvait fournir Tupaia ». En comparant les remarques de Jarves, Hopkins et autres sur le silence affecté de Cook, touchant les découvertes de ses devanciers, et surtout en voyant comment il a rencontré les îles Sandwich, il est permis de se demander, comme nous l'avons fait observer ailleurs, si l'absence de certains renseignements était bien involontaire. (1) Dalrymple dit encore du reste, que Banks lui a donné l'assurance que, d'après Tupaia, de grandes îles existaient dans le Sud-Est de Tahiti ; mais comme il n'y a dans cette direction d'autres grandes îles que les Mangareva, l'île Marutea (Hood) ou Pâques (Waihu), c'est à ces îles qu'il a dû faire allusion, autrement il faudrait supposer que Banks n'avait pas bien compris.

Tupaia avait vu ou visité une partie des îles qui figurent sur sa carte, mais sans aller jamais aussi loin que son père qui, paraît-il, avait visité des îles placées à une grande distance dans le Sud, et sur le compte desquelles manquent malheureusement les renseignements. Dans l'Est et le Nord-Est, on peut croire, d'après les îles signalées, que Tupaia, n'avait pas dépassé les Paumotu. Et M. de Quatrefages dit, à cette occasion, qu'il s'était avancé, d'après les calculs de Cook, à 20 degrés dans l'Est, c'est-à-dire à environ 400 lieues marines ou 2.700 kilomètres à l'Est de Raiatea (2). Mais s'il

(1) Ceci expliquerait les paroles de M. J. Garnier : « Cependant Cook ne semble pas y avoir attaché toute l'importance que Forster lui donne. » Ouvrage cité, p. 51.

(2) Cook a certainement voulu dire que Tupaia ou les navigateurs tahitiens en s'avançant à l'Est de Raiatea, sont allés vers l'Est

n'était pas allé lui-même dans le Nord-Est jusqu'aux îles Marquises, ce qu'on ne peut ni nier ni affirmer, il n'est pourtant pas moins vrai, ce qui est bien remarquable, et ce que nous allons démontrer plus loin, qu'il avait signalé à Cook toutes les îles qui font partie de cet archipel. Ce fait prouverait que, pour lui du moins, les souvenirs traditionnels étaient bien nets. Dans le Sud-Ouest, il avait probablement borné ses voyages à une partie des îles Hervey ; mais il semble avoir dépassé les Samoa dans l'Ouest, et s'être avancé jusqu'aux îles Tunga, et peut-être aux Fiji, si les noms donnés à quelques îles ont bien la signification qu'on leur attribue généralement. Peut-être même une île citée par lui est-elle la Nouvelle-Calédonie, ainsi que nous avons cru pouvoir le soupçonner ; mais, en apparence, il résulte de sa carte, qu'il connaissait moins les îles de cette partie de l'Océan Pacifique, que celles du Sud, de l'Est et même du Nord, quoique ce fût le côté d'où, d'après les traditions, étaient venus les ancêtres des Tahitiens. Ceci semblerait venir à l'appui de cette assertion moderne, que les hommes de l'Ouest de l'Océanie, connaissaient plus de terres à l'Est, que ceux de l'Est n'en connaissaient vers l'Ouest. Mais il est plus rationnel de croire, ainsi que nous le ferons voir bientôt, qu'on se portait généralement vers l'Est, dans les voyages qu'on entreprenait, assuré que l'on était d'être facilement ramené à l'aide des vents alisés le plus souvent régnants. Quant aux îles Sandwich, on ne cesse de répéter qu'elles étaient complétement inconnues de Tupaia ; mais on va voir de nouveau qu'il est permis, d'après quelques noms, de supposer le contraire ; peut-être, enfin, la Nouvelle-Zélande elle-même a-t-elle été indiquée traditionnellement par le géographe Tahitien, si nous ne nous sommes pas trompé sur la signification du nom donné par lui à l'île qu'il regardait comme la mère des autres îles : O-Heevai.

vrai. Ce qui le prouve, c'est la position pour ainsi dire exacte, relativement à Raiatea, qu'il donne sur la carte de Tupaia au grand archipel Paumotu et à celui des Marquises. Il ne se doutait pas que le mot Sud mis à la place de Nord, serait lui-même la cause de tant de doutes.

L'examen détaillé de cette carte va démontrer, mieux encore que ce qui précède, que les connaissances géographiques des Polynésiens étaient étendues, et que les erreurs qui s'y trouvent sont plutôt dues aux Anglais qu'à Tupaia (1).

On voit d'abord au haut de la carte, le mot *Opa-tooe-rou*, et en dessous le mot *Opa-toa*.

Or, *opa*, en Tahitien signifie « sur un côté », et *toa* « entièrement, tout. » En un seul mot, ce nom n'existe pas à Tahiti. C'est par le mot *Apatoerau* que les Tahitiens désignent le Sud, comme c'est par celui d'*Apatoa* qu'ils désignent le Nord.

Le mot *Opa-toa* de la carte n'étant certainement que le mot *Apatoa* des Tahitiens, mal orthographié par les Anglais, c'est donc le nom servant à désigner le Nord que ces derniers ont donné au Sud et celui servant à désigner le Sud qu'ils ont appliqué au Nord, car évidemment le mot *Opa-tooe-rou* de la carte n'est que le mot Tahitien *Apatoerau*, toujours mal entendu et, par suite, mal orthographié. Si l'on admettait que le mot *Opa-tooe-rau* a été bien entendu et bien écrit, il faudrait lire *opa*, « coin, côté », et *toerau*,

(1) Comme Claret de Fleurieu a donné la partie orientale de la carte de Tupaia, dans le 4e vol. in 4e du *Voyage de Marchand* (p. 78 et pl. VII), nous croyons devoir rapporter ses paroles : « M. Banks, dit-il, dans le 1er voyage de Cook, dressa, sous la dictée de Tupaya, une carte de toutes les terres que les insulaires de l'archipel de la Société, connaissaient dans le grand Océan Equinoxial, et auxquelles Tupaya appliquait des noms. L'archipel des Marquises y est marqué comme composé de 10 îles... Cette particularité prouve que la navigation des insulaires des tropiques s'est étendue beaucoup plus loin que la fragilité de leurs embarcations ne semblait le comporter. »

Il ajoute en note sur la carte : « On a jugé inutile d'écrire tous les noms portés sur la carte de Tupaya. On s'est borné à ceux des 10 îles de Mendoce, et de quelques autres qui paraissent avoir été retrouvées, telles qu'Anaa, l'île de la chaîne, Oura et Teoheow, les îles du roi Georges ; Opataï, les Pernicieuses de Roggeween, les Palliser de Cook. » L'île Pitcairn y figure sous ce nom.

« vent d'Ouest ou de Nord-Ouest », ce qui prouverait toujours que le mot Est n'est pas à sa véritable place. (1)

En somme les désignations du Sud et du Nord sont donc, d'une manière certaine, inversées sur la carte, ainsi que Hale le premier l'a fait remarquer ; mais l'Est et l'Ouest, à part toujours une orthographe convenable, y sont bien désignés.

Ainsi l'Est y est appelé *Tatahaieta* et *Ohe-tootera* ; ces mots sont : le premier celui de *tatahiata*, qui, en Tahitien, signifie « le point du jour » ; et les deux autres, les mots mal entendus et mal orthographiés de *te hitia o te ra*, c'est-à-dire « le lever du soleil ». Si l'on acceptait *ohe toote ra* il faudrait traduire : *ohe*, « dard ; » *tu*, droit, directement » et *te ra* « le soleil, » ou encore « là, au loin. »

Te reati tootera, sont les mots inscrits pour désigner l'Ouest. Ils doivent être les mots *te tua o te ra*, mal entendus, c'est-à-dire « le coucher, le derrière ou le dos du soleil. » C'est en effet par les mots : *te hitia o te ra*, et *te tua o te ra*, que les Tahitiens désignent le lever et le coucher du soleil, le Levant et le Couchant, en un mot l'Est et l'Ouest. On a vu qu'en Maori, « lever du soleil » se dit *Whitinga o te ra*, c'est-à-dire qu'il n'y a de changé ou mieux de supprimé en Tahitien que le *u* et le *ng*. « Coucher du soleil », en Maori, se rend par *Ka-to-te-ra*.

Quant aux îles, nous dirons de suite que celles mises à l'Est et au Sud de Tahiti sont assez bien placées, et assez bien désignées souvent pour qu'il soit possible de reconnaître la plupart de celles dont Tupaia a voulu parler.

Ainsi, après les n°s 1 et 2, (2) qui sont Tahiti et Maïtea, on voit, sous le n° 3, le nom de O-Heeva-Nooe donné à une

(1) Notons en passant qu'en Tahitien, le mot *Toerau* signifie vent d'Ouest ou de Nord-Ouest. Nous avons déjà fait voir que cette signification aide à détruire l'assertion des partisans du peuplement de la Polynésie par l'Est. Ajoutons que *Aotoerau*, est, dans les îles de la Société, le nom d'un vent d'Ouest léger et agréable.

(2) Nous nous sommes servi, pour les numéros des îles, de la carte de M. de Quatrefages.

île qui, par sa position, n'est évidemment que l'île de la Chaîne, de Cook, prise à tort pour l'île du Prince de Galles par les Anglais.

Le n° 4, l'île Oïrotah de la carte, est celle qui est connue des indigènes sous le nom de Vaïraatea, et sur laquelle, il y a quelques années, un capitaine marchand, M. Lucas, a publié un mémoire intéressant, dans le journal *L'Océanie*.

Le n° 5, Ouroupoe est l'île Rapa, l'Oparo de Vancouver, son découvreur.

O-Hitte-Tamaro-Erree, n° 6, est probablement l'île With-sunday ou peut-être l'île Cumberland de Wallis.

Te-Newhammea-Tane, n° 7, pourrait être Motane ou l'île Tena-Runga.

Toometo-Roaro, n° 8, semble être l'île Anu-Anu-Raro ou l'île Margaret des navigateurs, l'île Glocester étant la Paraoa des indigènes.

On voit vers le Sud, une île Moutou, (1) n° 9 : c'était, dans cette direction, la plus éloignée qu'eût visitée Tupaia. Telle qu'elle est placée sur la carte, on pourrait la prendre pour Manaia ou l'une des îles Hervey ; mais Tupaia lui donne plus d'étendue que n'en a Tahiti, et Manaia est bien plus petite. Il est certain qu'il n'existe aucune île plus grande que Tahiti dans cette direction ; d'un autre côté Tupaia est si souvent inexact quant à l'étendue des îles, qu'il ne faut pas attacher une bien grande importance à cette qualification qui pourrait bien d'ailleurs n'avoir été appliquée par les Européens que par erreur. Ce qu'il faut remarquer encore, c'est que si ce nom n'est autre que celui de Motu, comme le pensent plusieurs écrivains, cela semblerait indiquer que Tupaia n'a voulu parler que d'une ou plusieurs petites îles basses, car ce mot *motu* est généralement appliqué à des îles de peu d'étendue et basses, par opposition à *fenua* île ou terre élevée.

Serait-ce donc l'une des îles qui avoisinent Rapa, dans le

(1) Si c'est bien ce nom qui a été entendu et prononcé ; nous croyons plutôt, comme nous l'avons fait remarquer, que Tupaia s'était contenté de dire qu'il avait passé auprès, l'avait longée sans probablement s'y arrêter.

Sud ? Mais la légende qui accompagne ce nom sur la carte de Tupaia indique qu'il y avait encore d'autres îles plus Sud que celles-là, au dire du père de Tupaia qui y était allé. Ce ne peut donc être les îles de Bass, qui sont les plus Sud, et ce ne serait tout au plus que l'une des îles Australes.

Dans tous les cas, nous le répéterons, il ne faut pas tenir compte de la grandeur indiquée, puisqu'il n'y a pas d'île plus grande que Tahiti dans le Sud, et que ce n'est que dans le Sud-Ouest qu'on en voit une à laquelle cette qualification pourrait convenir : nous voulons parler de la Nouvelle-Zélande qui, en effet, a d'autres îles plus au Sud qu'elle.

Non loin de cette île Mutu ou Motu, figure, au n° 10 de la carte, une île Mannua, qui dans le texte est appelée Manuna ; d'après sa position et surtout sa situation au Nord-Est d'O-Hitte-Roa, ce n'est bien probablement que l'île des Mangareva ; car la légende dit qu'elle est élevée. Or il n'y a dans le Nord-Est ou mieux dans l'Est d'autres îles élevées que les Mangareva, à moins d'aller jusqu'aux Marquises, que Tupaia indique trop clairement, pour qu'on puisse admettre qu'il ait voulu, sous ce nom, parler de l'une de ces dernières.

Enfin, près de là encore, figure sur la carte, sans nom indigène, une île appelée Pitcairn dont certes Tupaia n'a pu parler ; mais, par son isolement, et si sa position a vraiment été indiquée à Banks et à Cook par le grand prêtre Tahitien, elle pourrait bien être l'île de Pâques.

Eïtonooe, n° 11, est, par sa position et son nom, l'île Aïtutaki des îles Hervey.

O-Hitte-Roa, n° 12, est l'île Rurutu de l'archipel Tupuai, dernier nom ainsi entendu par Cook.

Tabbu-a-Manua, n° 13, est l'île Tapu-a-Manu, ou la Charles Saunders de Wallis.

Eimeo, Huahine, O-Raiatea, O-Taha, Borabora, Toopai, Moorooa, si bien connues de Tupaia, sont les îles de la Société voisines de Tahiti, dans le Nord-Ouest. Elles portent sur la carte les n°s 14 à 21.

O-Anna, n° 22, est le nom indigène de l'île de la Chaîne,

et non celui de l'île appelée Prince de Galles par Byron : celle-ci se nomme Raïroa. C'est donc à tort que sur la carte on a appliqué à l'île de la Chaîne le nom de O-Heeva-Noee.

O-Mateïva ou O-Matia, n° 23, est l'île Matahiva des Polynésiens, ou île Lazareff des géographes.

O-Wahei, n° 24, est l'île Oahe ou Waterland, comme le dit Forster.

Oura et Teoheow ou Teokea, n°s 25 et 26, sont les îles du Roi Georges, de Byron, appelées par les indigènes Takaroa et Takapoto, les premiers noms leur étant inconnus.

O-Rai-Roa, n° 27, n'est pas l'île Carlshoff de Roggeween, mais l'île Wllegen de Lemaire, ou du Prince de Galles de Byron, ces noms désignant la même île.

Qu'on remarque que toutes ces île set bon nombre de celles qui vont suivre, sont placées au Nord de Tahiti. Certainement les noms sont presque toujours mal ortographiés et parfois mal appliqués ; mais comme on voit, il est impossible de ne pas reconnaître, par la plupart de ces noms, les îles dont Tupaia a voulu parler. Ainsi encore :

O-Tah, n° 28, n'est évidemment que l'île Toau des indigènes, l'Elizabeth des géographes.

O-Pataï ou Oopati, n° 29, est l'île Apataki, l'une des îles du Labyrinthe de Roggeween, près du groupe Palliser, mais n'en faisant pas partie, comme le croyait Cook (1).

L'île qui figure sous le n° 30, avec le nom d'O-Whareva, est bien probablement l'île Fakarava actuelle, ou Wittgenstein.

O-Whao, n° 31, est l'île de la Harpe de Bougainville : elle est appelée Hao par les Polynésiens.

O-Rima-Roa, n° 32, est l'île Raroia ou Barcley.

Il n'est pas facile, il faut en convenir, de dire à quelle île Tupaia appliquait le nom de O-Heeva-Toutou-aï, n° 33.

(1) Dans notre examen géographique inédit du voyage de Roggeween, nous démontrons que les îles Baumau sont les îles Manua, Orosenga et Ofu de l'archipel Samoa, et que Roggeween a vu toutes les îles qui composent cet archipel, moins les deux petites îles qui se trouvent entre Upolu et Savaii, c'est-à-dire Aporima et Manono.

Il n'est rien dit de son élévation, ni de sa grandeur et la légende qui accompagne ce nom n'aide guère à le deviner. Par sa position, cette terre ferait partie des Paumotu ou des Marquises, car il n'y a d'autre grande terre vers l'Est que l'Amérique. C'est à cette occasion que Dalrymple a dit : « Il est assez vraisemblable que les Indiens qui, dans leurs pirogues, se hasardent souvent à perdre toute terre de vue, avaient pu être entraînés autrefois jusque sur les côtes d'Amérique. » Ce qui le portait à cette supposition, c'est que la légende dit : « les habitants de cette terre sont anthropophages, et les vaisseaux dont ils se servent sont remarquablement plus grands que l'*Endeavour*. » Si les Tahitiens, tout amis qu'ils sont du merveilleux, ont dit cela à Cook, ce récit mérite d'être remarqué : ce n'est pas d'ailleurs la seule circonstance qui puisse faire croire aux voyages involontaires des Polynésiens jusqu'en Amérique ; et nous avons montré précédemment (1) que les Araucans croyaient, au dire de Molina, avoir reçu le cochon et les chiens par mer des indigènes de la Polynésie.

D'un autre côté, s'il est vrai que la carte de Tupaia, par la faute des Européens, donne à beaucoup d'îles une position toute contraire à celle qu'elles devraient occuper, et qu'il soit nécessaire, en un mot, de la faire évoluer au moins pour celles-là, ne pourrait-on pas se demander si cette île O-Heeva-Toutou-aï qui figure dans l'E.-N.-E., ne serait pas mieux placée dans l'O.S.O, et, en tenant compte de la légende qui accompagne ce nom, si elle ne pouvait pas être la Nouvelle-Zélande elle-même. C'est là, en effet, que les canots étaient grands, puisqu'ils portaient des centaines d'hommes, et que régnait l'anthropophagie. Tupaia n'en avait parlé d'ailleurs que par tradition, de même que de son île Oheavaï, ainsi que nous l'avons fait voir ailleurs.

Mais une pareille opinion est trop hypothétique pour que nous nous y arrêtions plus longtemps.

Les îles les plus faciles à reconnaître, et les mieux placées sur la carte de Tupaia, sont les îles Marquises. Toutes,

(1) Vol. I, p. 496.

pour ainsi dire, sont désignées, et il en résulte évidemment que si Cook n'a pas vu le groupe qu'a découvert Marchand, c'est qu'il ne l'a pas voulu : Tupaia le lui avait exactement indiqué, en se trompant seulement, si ce n'est pas Cook lui-même, sur l'étendue de quelques unes des îles. Comme Tupaia peut-être ne connaissait ces îles que par tradition, l'erreur, dans ce cas, aurait bien pu venir de lui ; mais nous l'avons déjà dit, la fréquence de cette erreur prouve plutôt, à notre avis, qu'elle est due aux interprètes Anglais.

On sait que l'archipel des Marquises est partagé en deux groupes, celui du Nord-Ouest et celui du Sud-Est.

Ua-Uka est, comme la suivante, une île du groupe Nord-Ouest et c'est probablement celle qui figure sous le n° 34.

Le n° 35, est certainement, sous le nom de Neoo-Heiva, l'île Nuku-Hiva, car tel est son nom et non celui de Nuka-Hiva, comme l'amiral Dupetit-Thouars, dans un ordre du jour, a préféré l'appeler, afin sans doute qu'on ne pût faire de plaisanterie sur le peu de vêtement de ses habitants.

Ce nom de Neoo-Heiva ainsi écrit par des Anglais représente en effet son véritable nom Nuku-Hiva, qui a bien dû être prononcé Niu ou mieux Nuu par Tupaia, les Tahitiens supprimant la gutturale *k*.

Le n° 36, ou Whattare-Toah, est Fatu-Hiva ou la Magdalena de Mendana son premier découvreur. Elle appartient au groupe Sud-Est.

Le n° 37 ou Terowha, est Fatu-Uhu, l'île Masse de Marchand.

Le n° 38 ou Tubooai est Fatu-Uku ou l'île Hood de Cook.

Le n° 39 ou Whattare-Oora, est Tahuata ou l'île Santa Christina de Mendana.

Le n° 40 ou Te-Manno est Motu-Iti ou îles Hergest.

Le n° 41 ou O-Otto est Hiao ou Chanal.

Le n° 42 ou O-Heeva-Roa est Hiva-Oa ou l'île Dominica de Mendana.

Le n° 43 ou O-Heeva Potto, est l'île Uapou découverte par Marchand et visitée par nous.

Ainsi, sur onze îles, dix ont été dénommées. Or, comme sur la carte figure sans n°, l'île Onateya (Motane), Tupaia

avait donc fait connaître exactement toutes les îles composant les deux groupes des Marquises.

Mais si l'on peut retrouver, sans crainte de se tromper pour ainsi dire, la plupart des îles que Tupaia plaçait dans le Sud, l'Est et le Nord-Est de Tahiti, il n'en est plus de même pour celles que la carte indique à l'Ouest et au Nord-Ouest surtout. De ce côté, tout est confondu, et des îles qui ne font évidemment partie que de celles qui sont placées au Sud-Ouest de Tahiti se trouvent figurer aussi loin que possible dans le Nord-Ouest.

Cependant, on peut encore, croyons-nous, en reconnaître beaucoup, et particulièrement celles qui appartiennent aux deux Archipels des Samoa, et des îles Hervey de Cook.

Ainsi, il est évident d'abord que l'île désignée sous le nom de Mopeeha, n° 44, ou Motu-Hea est l'île Mapihaa ou la Maupelia des Navigateurs.

Whenua-Oora, n° 45, pourrait être une des îles basses des Fiji, car il y en a une qui s'appelle Venua-Kula ; mais sa position est différente sur la carte puisqu'elle est dans le Nord-Ouest de Tahiti. Peut-être est-ce seulement une des îles Paumotu Nord, ou encore l'île Takapoto de Moërenhoüt qui l'appelle Oura.

O-Papatea, n° 46, est presque certainement l'île Makatea, que Cook appelle Matea et qui lui fut indiquée en 1769 par Tupaia : cette île n'est autre que la Récréation de Roggeween.

Woureeo, n° 47, pourrait être Mitiaro ; mais il faudrait en douter si la légende qui l'accompagne « grande île habitée » était exacte.

Ururutu, n° 48, peut être Ruriti, c'est-à-dire qu'il faudrait la placer dans le Sud au lieu du Nord qu'elle occupe sur la carte.

O-Adeeha, n° 49, est probablement celle que Cook a appelée Wateeo ; c'est l'île Atiu du groupe Hervey. Il faut également la placer dans le Sud comme la précédente.

O-Ahoua-Hou, n° 50, pourrait bien être l'île Oahu des îles Sandwich, quoiqu'on ait toujours cru au silence de Tupaia sur ces îles.

O-Weeha, n° 51, pourrait être regardée, par sa position sur la carte, comme l'île Uvea ou de Wallis, mais plutôt, par son nom, comme la Wiha des îles Hapai.

O-Rima-Tarra, n° 52, est l'une des îles australes, la Rimatara des navigateurs.

O-Raï-Havaï, n° 53, est à peu près certainement l'île Raïvavaï ou Vavitu, découverte en 1775 par Gayengos.

O-Raro-Toa, n° 54, est l'île Rarotonga (1) du groupe Hervey, découverte en 1823.

Comme on le voit, ces dernières îles occupent sur la carte une place qui ne peut s'expliquer que par l'erreur ou l'intention des copistes, car la position de ces îles était celle que Tupaia connaissait probablement le mieux par suite du voisinage et des relations des deux archipels démontrées par les traditions.

O-Ahourou, n° 55 : En Tahitien, « dix » se rend par *Ahuru* ; *o* veut dire « c'est. » Il n'y a pas d'île de ce nom en Océanie, mais il y a « dix îles » dans l'archipel des Sandwich, et l'une est bien plus grande que Tahiti.

O-Toomoo-Papa, n° 56. Il n'y a pas non plus d'île de ce nom ; mais *tumu* signifie « racine, origine, cause, fondement » et *papa* « rocher, pierre plate, planche, etc. » Il est bien difficile de dire à quelle terre ce nom a pu être donné. Ce qu'il faut remarquer seulement, c'est qu'elle occupe avec O-Ahourou le point O.-N.-O. de la carte, le plus extrême, et qu'il n'y a guère plus à l'Ouest que deux petites îles sans numéros, placées là sans doute, et appelées Iles des Navigateurs, par les Anglais.

Tooteepa, n° 57, peut être, par analogie de nom la Tukutea du groupe Hervey. Elle se trouve en outre placée près de deux îles qui appartiennent certainement au même groupe : O-Raro-Toa et O-Raï-Havaï.

O-Reeva-Vaï ou O-Reeva-Va, n° 58, pourrait être Manaia, l'une des îles Hervey, par sa position près des précédentes : l'île Manaia est encore renommée par ses belles haches en pierre, et ses habitants adoraient les mêmes dieux que les Tahitiens : Oro, Tane, Toa-Hiti, Teahio, etc.

(1) Quelques géographes appellent cette île Roro-Tonga.

Peut-être serait-ce plutôt la Nouvelle-Calédonie, patrie du jade polynésien, et également renommée par ses haches. Nous en avons parlé en nous occupant de cette pierre. (1) »

Taïnuna, n° 59, peut être Futuna ou l'île Erronan des Hébrides. Il ne paraît pas exister d'île ainsi appelée parmi toutes celles si nombreuses aujourd'hui connues.

O-Rima-Tema, n° 60, peut être l'île Ruruti ; mais cette île, au lieu d'être au Nord, devrait être placée au Sud.

O-Rotooma, n° 61, est évidement Rotuma ou île de la Belle-Nation de Quiros, visitée par Duperrey, Legoarant, R. P. Lesson, etc. Ici on la fait plus grande que Tahiti, quoiqu'elle soit certainement plus petite. On dirait vraiment que toutes les notes ont été appliquées comme au hasard.

O-Poppoa, n° 62 : par sa position à l'Est de Rotuma, c'est l'île Savaii, la Pola de Lapérouse.

Moe-no-Tayo, n° 63, est l'île Metiaro ou l'île Manuaï du groupe Hervey ; peut-être même est-ce Manono du groupe Samoa.

Te-Toopa-Tupa-Eahou, n° 64. Il est presque impossible de dire à quelle île s'appliquaient les noms précédents, mais ces noms ne sont certainement pas ceux de quelque île en Polynésien. Sachant comment procèdent les indigènes, quand ils ne savent ou ne se rappellent pas les noms, nous serions porté à croire que ce ne sont que des qualificatifs. Tupaia a peut-être voulu dire, au n° 63 : « là a dormi l'ami, » ou « là, j'ai été bien accueilli ; là on est bien reçu » (2). Au contraire, au n° 64, il a peut-être voulu exprimer que l'île ne lui inspirait aucune confiance ; qu'elle lui était suspecte. En effet *tupatupa* signifie « suspect, d'aspect douteux, soupçonner, mal, exciter à quelque mal ; » *ea*, route, chemin ; être sauvé, échappé, délivré, etc ; *hou*, dernièrement, récemment.

Mais nous arrivons à des îles qu'il est encore plus difficile de rapporter au groupe véritable auquel elles appartiennent.

(1) Vol. III, p. 17 et suiv.

(2) *Moe* dormir, coucher, sommeil ; *no* de, à, quand ; *taio*, ami.

Plusieurs écrivains, et notamment M. de Quatrefages, n'ont pas hésité à les regarder comme des îles de l'archipel Fiji; pour eux, Hitte n'est que le mot Fiji ou Viti, écrit par un anglais. Telles sont les îles suivantes:

N° 65: O-Hitte Potto.

N° 66: O-Hitte-Toutou-Atu.

N° 67: O-Hitte-Toutou-Nee.

N° 68: O-Hitte-Toutou-Rera.

N° 69: O-Hitte-Taiterre.

N° 70: Te-Amaroo-Hitte.

N° 71: Te-Atou-Hitte.

Aucune légende n'aide à deviner de quelles îles on a voulu parler ; mais si on s'adresse à la linguistique, peut-être aura-t-on quelque doute sur la signification de ce mot *hitte*, ainsi orthographié et mal entendu par les Anglais. Tupaia, en effet, ne peut avoir prononcé que l'un des quatre mots suivants: *Iti*, petit ; *ite*, connaître, savoir ; *hiti*, bord, extrémité ; et *viti*, nom réel des îles Fiji sous le vent.

Avec les significatifs qui suivent les mots Hitte de la carte, on ne peut guère admettre qu'il ait voulu dire *ite* et *hiti*, et il faut pour ainsi dire opter pour l'un des deux mots, *iti* et *viti*.

Ces qualificatifs ont, en effet, en Tahitien, les significations suivantes :

Potto (pour Poto) court, courte.

Toutou n'est pas tahitien, mais on trouve: *Toutu*, de couleur noire ; *tutoo*, pousser ou nager le long ; *tutou*, la réunion inattendue de deux parties hostiles ; *tutu*, nom d'arbre ; perche ; manière de pêcher, frapper ; battre l'écorce avec le maillet ; préparer la nourriture à l'aide de pierres chaudes, etc.

Atu, nom d'un poisson, d'une espèce de Pandanus ; adv. et prép. de, outre, plus.

Nee, voyage, excursion, compagnie de voyageurs.

Rera, n'est pas tahitien, seulement la couleur noire de la peau se rend à Tahiti par *rerarerauri*.

Taiterre n'existe pas en un seul mot et ainsi écrit ; mais *tai*, la mer, l'eau salée ; *tere*, journée, voyage, compagnie

de voyageurs, objet que l'on a en vue ; mettre à la voile.

Amaroo n'est pas Tahitien en un seul mot : *a*, préfixe, dénotant le mode impératif ; affixe de certains verbes, etc. *maru*, doux, agréable, consacré à un Dieu particulier ; *amara*. variété de porcelaine tigre.

Tupaia aurait-il donc voulu dire?

N° 65 : La Viti ou Fiji courte ;

N° 66 : La Viti où l'on pêche l'Atu, où on le prépare, cuit à l'aide des pierres brûlantes, ou la Viti à certaines espèces de Pandanus ;

N° 67 : La Viti où les voyageurs vont pêcher.

N° 68 : La Viti aux arbres Tutu, ou bien où la peau est noire.

N° 69 : La Viti à une journée par mer.

N° 70 : La Viti agréable.

N° 71 : La Viti aux Atu (poissons,) ou la Viti qui a certaine espèce de Pandanus.

C'est possible, mais il faut bien en convenir, cela ne satisfait guère : tout ce qu'on peut dire de certain, c'est que ces mots sont intraduisibles exactement, tant ils ont été et mal entendus et mal orthographiés par les Européens.

Dès lors, ne serait-il pas préférable de ne voir dans Hitte que le mot *iti*, petit, médiocre ? Pour nous, nous serions assez porté à l'admettre, en remarquant surtout que ce dernier mot a été donné à l'île Rurutu, placée sous le n° 12, île trop bien connue pour que Tupaia ait voulu dire autre chose que « petite » en parlant de sa grandeur. Qu'on remarque encore à cette occasion, le peu d'aptitude des oreilles anglaises qui, en entendant prononcer Rurutu par un Tahitien ont écrit O-Hitte-Roa.

Sous le nom d'Onowhea, n° 72, figure une île qui, par son voisinage comme par son nom, est probablement l'île Orosenga des îles Samoa, la même que d'Urville avait d'abord appelée Anamoua. Toutefois par sa dernière syllabe, elle pourrait aussi bien être l'Uvea (l'île Wallis) ou l'Uvea des îles Loyalty ; mais ce qu'il faudrait savoir, c'est si on a dit à Cook et à Banks : Onowhea ou Ouowhea. Dans le texte, c'est Onowhea et sur la carte Ouowhea. Toujours est-il qu'il

doit, croyons-nous, rester peu de doute quant au groupe auquel appartient cette île.

L'île O-Tootoo-Erre, n° 73, est l'île où Delangle et onze autres français ont été massacrés dans les Samoa. C'est la Tutuila des indigènes.

Te Orooroo-ma-Tivatea, n° 74, n'est pas si facile à reconnaître, peut-être est-ce Aporima, l'une des petites îles du même groupe, mais on en peut douter.

Wouwou, n° 75, offre également quelques difficultés. Cette île basse est placée sur la carte entre les n°s 73 et 76, c'est-à-dire entre Tutuila et Upolu, qui appartiennent au groupe Samoa, et c'est cependant dans ce nom que tous les écrivains ont retrouvé l'île Vavao du groupe Afulu-Hu. A moins que ce ne soit Ofu des Samoa, ce ne peut être, en effet, par les rapprochements de l'histoire et du son, que l'île Vavao.

En Maori, *wawao* signifie « séparer, combattre, se battre. » Est-ce le même mot ? Il est sûr qu'en Tahitien, le mot *vavao* signifie presque la même chose « s'interposer entre deux partis en lutte, séparer des combattants ; celui qui s'interpose » et aussi « noix de coco sans eau. » Il est à croire que c'est le mot dit à Banks et Cook par Tupaia, quoi qu'il ait été écrit *wouwou*, mais il est plus difficile de s'expliquer comment il se trouve placé dans les Samoa, où il n'y a pas d'île de ce nom à moins qu'on n'y retrouve Manono, ce qui pourrait bien être encore, tant les premiers navigateurs ont mal entendu les mots polynésiens.

Forster rapporte, dans la légende qui suit le mot Wouwou, que c'est une « petite île basse, mais habitée. » Or, Manono est élevée, et il n'y a de terres basses qu'à toucher les extrémités Est et Ouest de Tutuila. Serait-ce donc de celle de l'Ouest que Tupaia aurait voulu parler, en la faisant plus grande que Tutuila ? Ce n'est pas probable. On sait que sans être très élevée, et en ne l'étant même que modérément, l'île Vavao ou Howe d'Edward Edwards, est assez étendue et plus grande que Manono.

Quelle que soit l'île à laquelle on applique ce nom, il est nécessaire, en résumé, de ne par tenir compte de la légende

que Forster donne après Wouwou, car l'île Vavao n'est pas basse, nous le répétons, et il n'y a d'autres îles basses dans les Samoa que celles qui sont auprès de Tutuila.

La carte de Tupaia, n° 76, indique sous le nom d'Ooporroo, évidemment l'île Upolu des Samoans, prononcé à la tahitienne.

Te Errepoo-Opo-Matte-Hea, n° 77, pourrait être l'île aujourd'hui appelée Aporima, dans l'archipel Samoa ; et, si Onowhea, n° 72, est bien l'île Orosenga, peut-être pourrait-on reconnaître l'île Manono dans l'île indiquée sous le nom de Moe-no-Tayo, que nous avons d'abord regardée avec Forster comme faisant partie du groupe Hervey. La position donnée à la première, par le travers du canal qui sépare Savaii d'Upolu, viendrait aider elle-même à la supposition que nous faisons.

De la sorte, on aurait presque toutes les îles Samoa, puisque l'île O-Poppoa, n° 62, est, par sa position, à l'Est de Rotuma, l'île Savaii des Polynésiens.

Mais il est vrai, comme on l'a vu, que depuis qu'on connaît la carte de Tupaia, c'est dans la grande terre indiquée par lui traditionnellement, et désignée sous le nom d'O-Heevai, n° 78, par les Anglais (1), terre bien plus grande, disait-il, que Tahiti, que tous les ethnologues ont reconnu Savaii. Nous avons combattu cette opinion qui, suivant nous, est de moins en moins soutenable, à mesure qu'on approfondit davantage cette question : De deux choses l'une, en effet, redirons-nous, ou Tupaia connaissait l'île Savaii et en a parlé *de visu* ; ou il ne la connaissait pas et il n'a fait allusion qu'à quelque grande terre traditionnelle, quand il a dit que cette contrée appelée O-Heavai « était la mère des autres îles. »

En voyant que presque toutes les îles Samoa ont été dénommées par lui, il est à supposer qu'il était allé lui-même dans cet archipel et à Savaii même; mais alors on ne comprendrait pas qu'il eût fait cette île « cinq ou six fois » plus grande que Tahiti, puisqu'elle n'est qu'une fois plus grande. Dans le second cas, au contraire, on comprendrait parfaite-

(1) Dans le texte on lit O-Heevai, et O-Heavai sur la carte

ment l'erreur commise par les Anglais, qui voyant Tupaia placer une si grande île, dans cette direction, crurent qu'elle faisait partie, malgré son isolement, du groupe le plus voisin. Car, qu'on le remarque, les Anglais n'avaient aucun terme de comparaison, puisque cet archipel leur était inconnu. Quant à Tupaia, c'était tout ce qu'il avait pu faire, en en parlant par tradition, que de la placer dans la direction indiquée par les chants traditionnels et de lui donner une étendue que ces récits faisaient considérable. Comparant l'étendue des deux contrées, Tupaia croyait sans doute indiquer la terre la plus grande qu'il pût supposer en donnant à cette terre « cinq fois » plus d'étendue qu'à Tahiti ; mais il ne le faisait toujours qu'à l'aide de la tradition. Nous le répéterons encore, comparant Tahiti à Savaii, il n'eût pu dire que l'une était cinq fois plus grande que l'autre, puisqu'il les connaissait probablement toutes deux, et il n'eût pu surtout, la prenant pour Savaii, placer O-Heevai dans le Sud-Ouest, puisque lui, si bon géographe polynésien, ne pouvait pas ignorer, même sans tradition, que Savaii gît dans l'O.-N.-O. de Tahiti (1).

Sous les numéros suivants, on voit encore figurer sur la carte polynésienne :

Les îlots Tetu-Roa, n° 79, placés au Nord de l'île Tahiti, dont ils sont une dépendance.

O-Wanna, n° 80, que la légende dit être une île basse à l'Est de Tahiti. Cette île est probablement l'île Anaa, qui gît à peu près dans cette direction, et que les Anglais ont cru, à tort, être l'île O-Heeva-Nui indiquée par Tupaia. On pourrait cependant y voir l'île Vanavana, car l'île Anaa ou de la Chaîne est l'île Oana de la carte.

Trois îles, numérotées 81, 82 et 83, Tata-Hapai, Tapy-Ary, et Haedede, sont sans désignation de position ; les noms de ces îles ont été trouvés, dit Forster, dans les papiers de Banks. On peut supposer que la première était quelque île voisine des îles Hapaï, ou peut-être même l'île Ata pour Ta-

(1) Voir ce que nous avons déjà dit à ce sujet, t. II, p. 341. Nous répéterons ici que M. J. Garnier ne croit pas que Havai soit Savaii, et que pour lui Savaii est l'île Hawaii.

ta. Tapaï-Araï pourrait être une des îles à lagon, car *tapa*, en Tahitien, est une manière de pêcher, et *araï* signifie huître perlière. Quant à Haedede, il est impossible de soupçonner la signification de ce mot ainsi écrit.

Enfin Pappaa, n° 84, est d'après la légende une île basse à l'Est de Toopaï, n° 20; et elle ajoute: « Les habitants de Pappaa vont souvent pêcher et prendre de la tortue sur cette dernière île; mais les insulaires des îles de la Société qui s'y rendent pour le même objet n'entendent pas la langue des insulaires qui l'habitent. »

Comme il n'y a, à l'Est de Tupaï, que les îles Paumotu les plus Nord, telles que Makatea, la Maatea des Tahitiens signalée à Cook par Tupaia, et les îles Niau, Faarava, Raraa, Faahina, etc., on aurait donc voulu parler des hommes de l'une de ces dernières îles, puisque la première est une île haute, celle, avons-nous déjà dit, que Roggeween a découverte et qu'il a appelée l'île de la Récréation. S'il fallait s'en rapporter à la légende qui, sur la carte, accompagne le mot Pappaa, les habitants de cette île auraient parlé une langue qui différait de celle des îles de la Société; mais, comme on voit, ils se seraient rendus assez loin de leur terre pour pêcher. Comme *pappaa* signifie: « une série d'îles » ou encore « étranger » dernière qualification que les Tahitiens donnaient aux habitants de toutes les îles Paumotu, avant qu'ils n'eussent reçu la visite des Européens, et qu'il ne l'eussent appliquée à ceux-ci, ne peut-on pas se demander si, sous ce nom, Tupaia n'a pas seulement voulu parler des Paumotu en général?

Telle est donc la fameuse carte de Tupaia, qui est regardée, avec tant de raison, par la plupart des ethnologues, comme attestant formellement, sinon la connaissance entière de la Polynésie, du moins les connaissances étendues en géographie, non-seulement de Tupaia, mais des Polynésiens en général. Beaucoup l'ont considérée comme le document le plus important. En effet, avec les traditions qu'elle constate, c'est certainement le témoignage le plus significatif des rapports qui ont nécessairement existé entre les îles de la Société et les autres îles, en même temps que la preuve de

la fréquence et de la facilité même de ces rapports, à une époque antérieure à l'arrivée des navigateurs européens. Par suite, on peut dire que non-seulement cette carte établit la possibilité des migrations, mais qu'elle fait plus, qu'elle les démontre, qu'elle en indique la nécessité.

On va voir, du reste, qu'il existe bien d'autres témoignages, en faveur des migrations, et de leur nécessité même.

Mais, après ce que nous venons de dire de la carte de Tupaia, nous croyons qu'il serait inutile de nous arrêter à la carte des îles Carolines que les premiers missionnaires espagnols ont fait connaître. Cette carte, tout en donnant les mêmes preuves des connaissances géographiques et nautiques des Carolins, est en effet, beaucoup moins importante, puisque les distances d'un point extrême à l'autre sont beaucoup moins grandes que celles qu'on trouve dans la carte de Tupaia. (1)

Il n'y a que trois cents milles de Yap, moins encore de Lamursek, etc., à Guam dans les Mariannes ; or à côté des voyages faits par les Tahitiens jusqu'aux Sandwich, des Sandwich peut-être jusqu'à la Nouvelle-Zélande, ou seulement jusqu'à Tahiti, des Samoa à cette dernière île ou aux Manaia, ceux des Carolins, n'ont qu'une importance secondaire. Néanmoins ils démontrent eux-mêmes qu'ils avaient lieu dans un espace assez étendu, mais qui n'était guère franchi qu'involontairement.

Il est inutile également d'insister sur les témoignages favorables aux migrations que nous avons dit exister dans l'emploi que les Polynésiens des divers archipels font sou-

(1) Une lettre du père Clain, en 1697, annonçait l'existence de 32 îles dans le Sud des Mariannes, d'après les renseignements de deux Praus, entraînés à Samal par un coup de vent d'Est, vent qui régne dans ces mers de décembre jusqu'en mai. Samal, d'après cette lettre est la dernière et la plus méridionale des îles Pintados orientales. Le nom de Pintados était donc donné par les Espagnols aux îles Bisayas, dans les Philippines. Des Mariannes à Samal, on compte trois cents lieues.

C'est le père Cantova qui s'est procuré cette carte à Guam en 1721.

vent des mêmes noms génériques, pour désigner les localités. On a vu que ces noms sont beaucoup plus nombreux qu'on ne l'avait d'abord cru, et que plusieurs indiquent même la nature de la contrée qui a été le point de départ des émigrants. C'était une terre élevée, entrecoupée de vallées, souvent étroites et profondes, etc.

Nous arrivons donc aux causes des migrations, qui montrent elles-mêmes qu'elles ne pouvaient pas ne pas avoir lieu, et qu'elles étaient pour ainsi dire forcées.

Ces causes, pour ne citer que les principales, étaient : Le besoin de fuir l'oppression ou la vengeance du vainqueur, l'insuffisance du sol ; les entraînements involontaires. Par conséquent, elles étaient plus que suffisantes pour expliquer les migrations.

C'est ainsi, comme on a vu, que le besoin de fuir l'oppression et d'échapper même à l'extermination, a été la principale cause à la Nouvelle-Zélande, où les traditions ont été si bien conservées. Cette cause avait même été entrevue par les plus anciens navigateurs, car Quiros, en parlant des Marquises, disait : « de sorte qu'il s'en détache de temps à autre des émigrants qui vont chercher d'autres îles, où ils puissent vivre avec plus de commodité, sans parler de ce que souvent ils se séparent à cause de leurs divisions intestines. (1) » Le voyageur Turnbull écrivait au commencement de ce siècle, en parlant des îles Sandwich : « Il est probable que les îles de la mer du Sud ont été peuplées, à diverses reprises, par des émigrants chassés de leur pays. (2) »

Mais, après tout ce que nous avons déjà dit à propos des émigrants de l'Hawahiki vers l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande, il est inutile d'insister plus longtemps sur la part importante prise par cette cause dans le départ de la patrie première. Là, du reste, cette cause a, pour ainsi dire, été l'unique, puisque la découverte de l'Ile-Nord, n'a été faite, d'a-

(1) De Brosses, vol. I, p. 306 et suiv.

(2) *Turnbull's, Voyage round the World between the years*, 1801 *and* 1804.

près les traditions, que par un chef, Kupe, fuyant la vengeance de la famille qu'il avait offensée.

On sait aujourd'hui qu'il en a été à peu près de même à Nuku-Hiva. Là, ce furent les craintes de l'oppression, de la mort et le désir de rencontrer des terres mieux partagées que cette île en productions et surtout en sécurité, qui portèrent bon nombre d'habitants à émigrer, à une époque qui n'est pas très reculée. C'est à Porter que l'on doit la connaissance des préparatifs faits, en 1811, par le chef des Umi, pour fuir et aller s'établir ailleurs, si les résultats de la guerre dans laquelle il était engagé lui devenaient contraires. C'est le même capitaine qui disait avoir appris d'un Anglais fixé à Nuku-Hiva depuis plusieurs années, que dans l'intervalle de 1807 à 1813, plus de huit cents indigènes avaient abandonné différentes îles du groupe des Marquises pour aller à la recherche d'une nouvelle patrie, et que pas un seul n'était revenu.

On était convaincu aux Marquises que de nombreuses terres existaient dans les environs ; ce qui prouve bien que plusieurs personnes de l'île y étaient allées, ou tout au moins, qu'elles en étaient venues volontairement ou non ; c'était cette connaissance traditionnelle, qui portait les Marquésans à entreprendre sans hésitation de pareils voyages.

Il est évident, pour que cette tradition fût si générale, que quelques-uns des voyageurs devaient en être revenus, comme il en était revenu certainement des îles Mélanésiennes, où leurs ancêtres allaient porter la guerre, ainsi qu'ils le dirent à Mendana. Mais il est pourtant vrai que, le plus souvent, d'après les traditions elles-mêmes, personne ne revenait, soit que le canot périt en route, soit que l'équipage préférât rester dans sa nouvelle patrie. C'est ce qui est arrivé au grand-père du chef Ke-Ato-Nui, l'ami de Porter. Il partit un jour pour aller à la recherche des îles tant vantées par les savants du pays, les prêtres, et on n'en avait plus entendu parler. C'est avec raison que l'on a dit que les prêtres étaient presque toujours la cause de ces émigrations ou de ces voyages. L'on aurait pu ajouter que c'étaient eux qui les dirigeaient le plus souvent, pour plusieurs raisons

que nous avons déjà données précédemment. En Polynésie, les prêtres avaient d'autant plus d'influence sur les populations, qu'en outre de leur ministère qui leur en donnait une très grande, ils étaient généralement les individus les plus éclairés de la nation. Aussi, quand ils avaient eux-mêmes besoin de fuir, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, on les suivait volontiers, de même qu'on les écoutait, quand ils se bornaient à conseiller d'entreprendre quelque voyage aventureux. Si, dans ces derniers cas, ils embellissaient les contrées qu'ils dépeignaient, quoiqu'ils n'en eussent souvent eux-mêmes qu'une connaissance vague, c'est qu'ils comprenaient que c'était le meilleur moyen de communiquer le désir de tenter une pareille aventure et le courage nécessaire pour affronter des dangers inconnus.

Dans les îles de la Société, comme dans celles des Amis, et des Mangareva, l'insuffisance des vivres, à certaines époques, paraît avoir été la cause de départs, dont le souvenir est encore conservé par les générations actuelles. C'est même à cette cause unie à l'intérêt de caste, qu'est due la Société des Arioï, qui érigeait l'infanticide en loi, à Tahiti, comme dans plusieurs autres îles du même archipel, ainsi que dans des archipels différents : Mangareva, Marquises, Mariannes (1). Les disettes avaient été tellement fortes aux Mangareva et aux Marquises, qu'une vieille cheffesse nous a assuré avoir vu manger des enfants, sans parler probablement des grandes personnes qui avaient eu le même sort.

Etait-ce le besoin de fuir les vainqueurs ; était-ce seulement l'amour des voyages de découvertes, le désir des conquêtes, ou bien encore de simples entraînements qui poussaient les Tahitiens à s'éloigner autant qu'ils faisaient ? Il est difficile de le dire, d'après les souvenirs conservés. Quelques-uns pourtant semblent permettre de supposer que toutes ces causes y ont contribué. Toujours est-il que la plupart des traditions et la carte de Tupaia établissent, ainsi qu'on l'a vu, que les Tahitiens allaient jusqu'aux Mangareva dans le Sud-Est, jusqu'aux Marquises dans le

(1) Pour la secte des Arioï voir ce que nous avons dit précédemment, vol. I, p. 359.

Nord-Est, jusqu'aux Samoa dans l'Ouest, jusqu'à Rarotonga dans le Sud-Ouest, et peut-être aussi jusqu'aux Sandwich dans le Nord, comme nous l'avons supposé. Car il est démontré par les mêmes traditions que Tahiti, Porapora, et quelques autres îles de l'hémisphère Sud, étaient connues des îles Sandwich, longtemps avant leur découverte par les Européens, ce que prouvent, entre autres, le chant Hawaiien de Kama-Hualele et la légende du fameux navigateur Kaulu-a-Kalana cités et traduits par Fornander (1).

On a vu également que les Tongans et les Hawaiiens se portaient eux-mêmes aux distances les plus grandes, pour l'une de ces causes, ou pour une autre; pour eux aussi, la principale cause de leurs anciens voyages avait été le besoin de fuir une patrie ingrate ou dangereuse. Nous en avons donné des exemples en citant les traditions des Tunga, rapportées par Mariner, et plus particulièrement la tradition des Iles Sandwich qui raconte l'émigration du chef Lono (2). Mais le désir des conquêtes, le besoin de chercher de nouvelles émotions, le goût des découvertes, enfin les entraînements n'ont certainement pas été plus étrangers aux entreprises des Hawaiiens et des Tongans qu'ils ne l'ont été à celles des Samoans, des Marquésans, etc.

Dans quelques îles, les disettes ont été la cause des émigrations. Nous avons cité particulièrement les Mangareva et les Marquises; mais ces disettes ont-elles produit le même effet dans les grandes îles? Il est permis d'en douter, quoiqu'il soit bien probable qu'elles s'y sont montrées à différentes reprises. Quelques souvenirs paraissent cependant en être conservés dans les îles Sandwich et de la Société; mais à la Nouvelle-Zélande ils semblent avoir complètement disparu. Dans ces archipels, les disettes n'ont jamais dû être qu'une cause secondaire.

Le trop plein de plusieurs îles a bien probablement contribué davantage aux émigrations. Ce trop plein est démontré par l'existence de certaines lois, dont l'unique but était

(1) *An account of the Polynesian race*, vol. II, p. 10 et 13.

(2) Voy. Manley Hopkins, *Hawaii*, p. 85.

d'arrêter le développement de la population, d'empêcher son accroissement. Dans ces îles, le dernier mot de la science sociale était de tuer les enfants pour prévenir l'encombrement. C'était certainement un moyen d'établir l'équilibre, mais en même temps aussi, l'idée de fuir, de s'éloigner, devait venir à une partie de ceux qui se trouvaient ainsi amoncelés. Les exemples abondent dans les récits des missionnaires et des navigateurs, pour les petites îles surtout; nous en rapporterons nous-même quelques-uns.

Les entraînements prouvent, eux aussi, que les migrations ont dû être le moyen employé pour peupler la Polynésie, puisqu'ils démontrent qu'elles étaient possibles. Les exemples de ces entraînements involontaires, de ces disséminations jusqu'à des distances parfois fort grandes, abondent, et quelques écrivains ont même cru pouvoir attribuer à cette seule cause le peuplement de la plupart des îles.

Beechey, le premier, a dit : (1) « Ce n'est pas une raison parce que le fait que nous citons (celui des habitants d'Anaa trouvés sur l'île Byam-Martin) est venu seul à notre connaissance, pour que d'autres canots n'aient pas partagé un pareil destin : car des milliers peut-être ont pu être entraînés aux îles les plus éloignées de l'archipel, et les avoir ainsi peuplées. »

M. Gaussin semble partager cette opinion, car après avoir dit que les voyages lointains sont très-difficiles avec les moyens actuels des Polynésiens, il ajoute : (2) « Mais il suffit que, sur cent expéditions, une seule ait réussi. »

C'était aussi l'opinion de M. Pritchard, le fils de l'ancien missionnaire de Tahiti, qui dit textuellement : (3) « En outre des sujets légendaires, il n'est pas douteux que les anciennes migrations des ancêtres des insulaires actuels ont été involontaires plutôt que le résultat de courses raisonnées, ou d'un trop plein de population, et qu'en fait, ils ont été entraînés de leur ancienne demeure dans leurs frêles canots. »

(1) *Narrative of a voyage*, etc., p. 252.
(2) *Du dialecte de Tahiti*, etc., p. 272.
(3) *Polynésian reminiscenses*, p. 402.

Comme Ellis et tant d'autres, Pritchard ne croyait d'ailleurs qu'aux entraînements de l'Est vers l'Ouest, car il dit encore : « La conséquence de ce fait, c'est que, quelle qu'ait pu être leur demeure première, les races ont passé involontairement d'un groupe à un autre groupe, d'une île à une autre île, à des époques différentes, se mêlant quelquefois avec chaque autre peuple sur l'île de leur débarquement ; d'autres fois, conservant le caractère spécial de leur patrie en abordant sur des îles inhabitées. Il y a des preuves incontestables de ces émigrations involontaires, qui établissent que des voyageurs sauvés de la mort par leur arrivée à temps dans quelque terre éloignée, se sont amalgamés avec le peuple premier occupant, ou se sont fixés sur des îles inoccupées. Il est cependant à remarquer que, dans tous ces exemples d'entraînements de canots, l'entraînement a eu lieu de l'Est à l'Ouest, c'est-à-dire dans la direction des vents alisés prédominants, et non de l'Ouest vers l'Est avec les vents d'Ouest qui, bien que se montrant moins fréquemment, soufflent ordinairement avec plus de violence que les vents alisés. Les naturels ne s'aventurent pas ordinairement pour leur pêche ou leurs voyages, dans leurs canots, pendant le vent d'Ouest, excepté toujours pour le voyage des Fiji, aux Tonga, et alors que le temps a été observé avec soin pendant quelques semaines avant le départ. »

Enfin M. de Quatrefages lui-même attribue aux entraînements une grande part dans le peuplement des îles de l'océan Pacifique. (1) « Les hasards de la mer ont dû jouer aussi leur rôle dans le peuplement de l'Océanie et disséminer des colons dans cette mer toute parsemée d'îles. Ici, pour citer des exemples, on n'a que l'embarras du choix. Presque tous les grands navigateurs européens ont rencontré dans les îles qu'ils visitaient des étrangers arrivés là par accident, et parfois de fort loin. » Quelques pages plus haut il avait dit : « Au peuplement par migration a dû nécessairement s'ajouter un peuplement par dissémination accidentelle et involontaire ; et celui-ci n'a peut-être pas joué un rôle moins important que le premier. »

(1) *Les Polynésiens et leurs migrations*, p. 105.

Il n'est pas douteux que des entraînements involontaires, les hasards de la mer, aient joué un certain rôle dans la dissémination des Polynésiens et le peuplement de quelques îles, particulièrement de celles qui sont comme perdues dans le Sud des principaux archipels de la Polynésie, ou près des terres Océaniennes les plus Occidentales. Mais, ce que l'on n'a pas remarqué, c'est que presque tous les faits connus montrent le peu d'utilité des entraînements sous ce rapport, puisque, excepté quelques petites îles, toutes les grandes et la plupart des petites étaient déjà occupées à l'arrivée des canots entraînés. Pour le prouver, il nous suffira de citer ici parmi les dernières : Uatiu, Futuna, Tanna, Uvea, etc. Parmi les autres on ne peut guère indiquer que Tupuaï, Waitupu, Rotuura, les îles Kingsmill dont parle Hale d'après les récits de baleiniers déserteurs.

Toutefois, comme ces faits d'entraînement sont nombreux, et même beaucoup plus peut-être qu'on ne l'a cru, on comprend mieux que les îles les plus éloignées et les plus isolées aient pu être peuplées de cette manière, telle que Pâques par exemple ainsi que nous l'avons supposé ailleurs. On comprend mieux également les caractères anthropologiques, différant de ceux de la masse de la population, que présentent plusieurs individus, dans bon nombre d'îles.

Mais c'est à tort que quelques écrivains parmi lesquels il faut citer Beechey et Pritchard, n'ont attribué le peuplement de l'Océanie qu'à ces migrations ou voyages involontaires. Les migrations d'Hawahiki à l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande ne permettent plus, elles surtout, de douter que les principales ont eu lieu intentionnellement, presque uniquement dans le but de fuir l'extermination. Dans la Polynésie, des traditions établissent elles-mêmes trop nettement qu'elles se sont faites d'une île à une autre, des Tunga, par exemple, aux Samoa, de Raiatea, à Tahiti, etc., dans le but de s'y établir, pour qu'il soit possible d'admettre que les entraînements ont seuls contribué au peuplement des îles Polynésiennes. On va voir, du reste, par les exemples que nous allons rapporter, quelle part minime les entraînements y ont prise. Si nous ne craignons pas de citer la

plupart, malgré leur étendue, c'est que rien ne démontre mieux l'inexactitude des auteurs qui ont avancé ou qui soutiennent, dans le seul but d'appuyer leur hypothèse, que les entraînements ne se sont jamais opérés, et ne se font encore, que de l'Est vers l'Ouest. Ellis, entre autres, comme on l'a déjà vu, dit formellement que les voyages se sont faits « invariablement de l'Est à l'Ouest. (1) » Mais il a passé sous silence les deux faits contraires, antérieurs à son temps, qu'il ne pouvait pas ignorer. De même encore Moërenhoüt s'appuie également sur la prédominence des vents d'Est et des courants, pour nier la venue des canots de l'Ouest, quoiqu'il montre en même temps lui-même que le départ des îles sous le vent pour aller aux îles du vent avait toujours lieu avec des vents d'Ouest.

Les exemples d'entraînements connus prouvent en effet qu'ils se sont opérés dans les directions les plus diverses, mais surtout dans les deux directions opposées, Est à Ouest et Ouest à Est. Pour qu'on n'en doute pas, nous examinerons chaque fait en détail, en commençant par ceux causés par les vents d'Est.

EXEMPLES D'ENTRAINEMENTS. — On sait que toutes les îles Carolines, au nombre de plus de 400, formant au moins quarante-six groupes, sont situées au Sud des Iles Mariannes, et que les unes et les autres sont sous l'influence des moussons de l'Est et de l'Ouest. Là, l'Est et le Nord-Est plus particulièrement sont les vents de beau temps ; et ce sont les vents de Sud-Ouest et de Nord-Ouest qui sont les plus orageux. Les premiers règnent surtout depuis mars jusqu'en juin, et les seconds, dans les mois suivants jusqu'en novembre. Là aussi, comme dans l'autre hémisphère, on profite des uns pour aller et des autres pour revenir. La distance entre les Mariannes et les Carolines, dont les habitants font ordinairement ces voyages, est d'ailleurs modérée, comparativement à celle que les Polynésiens avaient à parcourir quelquefois, puisqu'on ne compte que trois cents

(1) *Polynesian researches*, t. II, ch. II, p. 52.

milles par exemple entre Guam et Yap, (1) tandis qu'il y a six à sept cents milles entre les îles Samoa et les îles Hervey, et davantage entre la Nouvelle-Zélande et les Tunga, etc..

Le plus ancien exemple cité par les auteurs a été observé de ce côté. On le doit aux premiers missionnaires Espagnols. Ils rapportent qu'en 1696, deux pirogues, sorties de Lamoursek dans les Carolines, île située tout-à-fait au Sud des Mariannes et à l'Est d'Ulea, furent portées par un coup de vent, avec les 29 personnes hommes et femmes qu'elles portaient encore, sur l'île Samar, l'une des Philippines. La lutte à la mer avait duré 70 jours, et sur les trente-cinq personnes qui composaient l'équipage au moment du départ six avaient succombé aux fatigues et aux privations essuyées (2).

Samar étant dans l'Ouest de Lamoursek, il est presque certain que les vents survenus et ayant entraîné ces deux pirogues, étaient ceux de l'Est (S. E. au N. E.). La distance franchie était d'ailleurs assez grande, puisqu'il y a près de trois cent lieues entre Samar et Lamoursek qui gît directement au Sud de Guam.

Le père J. A. Cantova, dans les *Lettres édifiantes*, annonce l'arrivée à Guam, en juin 1721, d'une pirogue montée par 24 personnes hommes, femmes et enfants, laquelle fut suivie quelques jours après d'une seconde. L'une et l'autre venaient de Faroïlep, près d'Ulea. C'était en sortant de Faroïlep, pour se rendre à Ulea, qu'elles avaient été entraînées par un coup de vent et ce furent les hommes de ces pirogues qui donnèrent à Cantova la carte de leurs îles.

Faroïlep est la principale des îles dites Garbanzos par les Espagnols, et comme elle gît dans le Sud des Mariannes, il est bien probable que les pirogues avaient été entraînées par les vents de Sud-Est.

On lit dans le voyage Freycinet (3) qu'un autre canot des

(1) En partant chaque année vers le mois d'avril, les Carolins occidentaux, pour atteindre Guam ou regagner leur archipel, trouvent un vent traversier, également favorable à l'aller et au retour.

(2) Lettre du P. Clain, 1697. V. *Lettres édifiantes*, vol 1, p. 112.

(3) *Voyage de l'Uranie*, livre III, p. 87 et suivantes.

Carolines, parti de l'île Feïs, située dans l'Est des îles Egoï ou de Los Reyes, fut porté par la violence des vents jusqu'à Palapag, port de l'île Samar. Or, comme Feïs se trouve dans l'Est d'Ulea ou Giuliay, qui est elle-même dans l'Est des Philippines, c'est donc avec un vent de l'Est, du Sud-Est ou du Nord-Est que le canot fut entraîné.

Après ces exemples, le plus ancien est celui qu'a observé Cook lui-même en 1777, et qui s'est présenté à lui à l'île Uatiu des Polynésiens, la Wateeo de Cook, quatre jours après sa sortie du canal de la Reine Charlotte dans la Nouvelle-Zélande (1).

Cette île Uatiu, est l'une des îles Manaia ou Hervey; elle gît au S. S. O. ou O. S. O. de Tahiti, à la distance d'environ six cents milles.

Maï, le passager Tahitien que Cook ramenait dans son île, y reconnut trois de ses compatriotes. Ils lui racontèrent aussitôt qu'ils étaient les restes de vingt. En partant de Raiatea pour Tahiti avec des vents d'Ouest (2), ils avaient été surpris par un coup de vent, qui les avait fait errer longtemps avant de rencontrer Atiu. Dix-sept avait succombé avant que les trois autres n'atteignissent cette île. Ces derniers y avaient été parfaitement accueillis, et ils s'y trouvaient si bien depuis une douzaine d'années, qu'ils ne voulurent pas accepter l'offre de rapatriement que Cook leur fit faire par Maï.

Raiatea se trouvant dans le Nord-Est d'Atiu à environ 1200 kilomètres, cet entraînement avait presque sûrement été occasionné par des vents d'Est ou de Nord-Est.

L'exemple le plus connu peut-être est celui qui est dû à Don Luis de Torrès ; il est rapporté dans le voyage de L'*Uranie.* Don Luis de Torrès apprit à M. de Freycinet, qu'en mai 1787, étaient arrivés à Guam trois Tamors ou chefs de l'île

(1) Voir *Voyages de Cook* et particulièrement *La vie de Cook* par Keppis traduction de Castera, p. 374 ; Desborough Cooley, *Histoire générale des voyages*, vol. III, p. 45.

(2) Il faut remarquer que c'est avec des vents d'Ouest que la pirogue était partie de Raiatea pour Tahiti, cette dernière île étant plus orientale.

Lamoursek, dans deux pirogues montées par treize hommes. Ils disaient avoir été dix jours à la mer ; ils racontèrent que leurs ancêtres avaient eu, de tout temps, des rapports avec Guam, mais qu'ils avaient cessé leurs voyages à l'arrivée des blancs. Don Luis de Torrès ayant demandé à ces Carolins comment ils avaient fait pour retrouver Guam, ils répondirent que leurs chants nationaux contenaient à cet égard les indications nécessaires. Touchés de l'accueil qui leur avait été fait, tous partirent au commencement de 1788, pour retourner chez eux, en promettant de revenir les années suivantes ; mais pas un ne se montra pendant longtemps.

Etonné de l'absence prolongée des Carolins de Lamoursek et d'Ulea, qui lui avaient personnellement promis de faire d'autres voyages, Don Luis de Torrès (1) n'hésita pas, en 1804, à profiter du départ d'un navire américain, la *Maria* de Boston, qui allait à la pêche des holothuries, pour se rendre auprès de ses amis de Lamoursek. Ce fut alors seulement qu'il put constater la perte des pirogues qui avaient quitté Guam en 1788, et dont jusque-là on avait tout-à-fait ignoré le sort. Pas une n'était arrivée à Lamoursek, et il était à supposer qu'elles avaient été englouties par une tempête. Les naturels lui dirent qu'ils croyaient que leurs compatriotes avaient été massacrés et que c'est ce qui les avait empêchés de retourner aux Mariannes. Don Luis les rassura ; il leur prouva l'innocence des Espagnols en les engageant à revenir à Guam ce qu'ils promirent de nouveau. Depuis cette époque les anciens voyages ont recommencé, et tous les ans une flottille accomplit le trajet (2) ; parfois même des canots isolés ne craignent pas de s'aventurer sans autre motif que l'espoir de se procurer par échange quelques objets insignifiants.

(1) Don Luis de Torrès est ce chef dont M. de Freycinet et tous les commandants de navires d'exploration qui l'ont suivi à Guam, parlent en termes si flatteurs : homme bienveillant, généreux, hospitalier, il n'y avait qu'une opinion sur son compte, lors de notre passage à Guam en 1828 ; mais il était mort depuis quelque temps.

(2) En 1814, par exemple, arriva à Guam, une flottille de Lamoursek composée de 18 pirogues.

Mais revenons aux purs entraînements.

En 1807, une pirogue de l'île Rook, montée par quinze hommes, fut jetée sur l'île Guam. Or Rook, l'une des îles du groupe Hogolous, gît dans le Sud-Est ou l'Est-Sud-Est de Guam. C'est donc toujours avec des vents de la partie de l'Est.

En 1817, on vit encore arriver dans cette même île des Mariannes une pirogue qui venait d'Ulimarao, île voisine de Lamoursek. M. de Freycinet qui se trouvait alors à Guam en eut connaissance. Il en parle même assez longuement dans le récit de son voyage. Une année auparavant la population de toutes les îles soumises à Lamoursek était si considérable, que 120 pirogues partirent à la fois pour aller chercher des subsistances dans les îles voisines ; mais leur navigation fut si malheureuse que 110 d'entre elles, portant environ 900 personnes ou près du sixième de la population totale, périrent victimes d'une tempête. Cela seul montre combien étaient fréquentes les relations établies entre les îles de l'archipel des Carolines.

Enfin, en 1818, malgré la perte considérable éprouvée deux ans auparavant par les habitants de Lamoursek, on vit arriver un des principaux chefs de cette île, accompagné de six autres Tamors, d'une femme, de cinq enfants et de 98 personnes du peuple. Ce chef revenait en ambassade auprès du gouverneur Don Médinilla, pour s'assurer que les offres faites de les recevoir aux Mariannes étaient sincères. Il fut bien reçu, et il alla s'établir, peu à près, à Saypan, île qui était alors inhabitée.

On connaît une foule d'autres entraînements de l'Est ou du Sud-Est vers l'Ouest ou le Nord-Ouest.

Ainsi, en 1824, pendant que Dillon était en relâche à Raiatea, J. Williams lui apprit qu'ayant envoyé six mois auparavant son navire à Tahiti, le voyage s'était fait sans difficulté jusque là ; mais qu'une fois parti de Tahiti on n'en avait plus entendu parler. Naturellement J. Williams croyait à sa perte. Peu après le capitaine Dillon s'étant rendu à Atiu, île qui est à 500 ou 700 milles (1) sous

(1) Dillon dit 500 milles ; Williams 700, et Ellis (vol. I, p. 120) 800.

le vent de Tahiti dans l'Ouest Sud-Ouest, la première chose qu'il y rencontra fut le navire de J. Williams avec tout son équipage. On lui raconta alors qu'il avait été tenu en dérive pendant trois mois, (1) au bout desquels il avait fini par rencontrer Atiu. D'après les positions relatives de ces îles, c'est évidemment avec des vents d'Est ou de Nord-Est que le navire y avait été porté comme dans le cas dont parle Cook.

Quand le missionnaire Devies se décida, en 1826, à ramener à Rapa les deux indigènes de cette île que le capitaine Henry (2) avait enlevés l'année précédente, il trouva sur cette île un homme né à Mangareva et le seul survivant de sept qui, douze ans auparavant, y avaient abordé sur un radeau, épuisés de fatigue et mourant de faim.

Rapa se trouvant dans le Sud-Ouest de Mangareva, île qui est située à 90 milles dans le Nord-Est, le radeau y avait été entraîné sans nul doute par des vents de Nord-Est ou d'Est.

Quatre de ces naufragés, malgré la bonne réception qui leur avait été faite, cherchèrent à retourner dans leur île. Munis de provisions que leurs hôtes leur fournirent après les avoir vainement engagés à rester, ils partirent par un fort vent d'Ouest, en suivant la direction E. S. E. dans laquelle ils croyaient leur île située. Mais depuis on n'en entendit plus parler.

Le capitaine Dillon se trouvant à Tongatabou en 1827, peu après le départ de l'*Astrolabe*, le chef Langi lui apprit que des insulaires de l'île Aïtutaki, s'étaient trouvés entraînés jusque-là par les vents et les courants. Partis au nombre d'une dizaine pour aller porter une lettre à Raro-

(1) Nous croyons devoir faire remarquer que le temps passé à la mer semble exagéré dans la plupart des récits faits par les Indigènes, et répétés par les Européens.

(2) Fils du missionnaire Henry. Né dans les îles de la Société, il parle couramment le Tahitien. C'est un excellent navigateur, longtemps le premier pilote du gouvernement français à Tahiti. Quant à l'enlèvement des deux naturels, il avait pour but de les instruire et d'en faire des *Teachers*. On sait que c'est le moyen par lequel commencent les missionnaires avant de s'aventurer eux-mêmes dans les îles.

tonga, une tempête était survenue et les avait entraînés sous le vent de l'île où ils voulaient aller. Après avoir erré au hasard, pendant cinq mois, à la merci des vents et des courants et après avoir perdu cinq hommes en route, les autres, exténués de fatigue et de privations avaient fini par être jetés sur l'une des îles des Amis. Ils ne s'étaient soutenus que grâce aux oiseaux qu'ils saisissaient parfois et aux pluies qui, en tombant de temps en temps, leur avaient fourni tout juste assez d'eau pour les empêcher de périr de soif.

Pour être entraîné sous le vent de Rarotonga en partant d'Aïtutaki, il est à supposer que la tempête venait du Sud-Est ou de l'Est, puisque c'est à l'une des îles des Amis dans l'Ouest, qu'ils furent portés et que Rarotonga est dans le Sud d'Aïtutaki.

Pendant que le même navigateur était à Vanikoro, un naturel de l'île Mame (1), nommé Tangaroa, lui dit que vers le temps du naufrage de Lapérouse, une grande pirogue de Tongatabou avait été entraînée jusqu'à Vanikoro par un coup de vent. Cette pirogue était montée par cinquante hommes et à l'exception de quinze qui réussirent à s'enfuir avec lui, tous les autres furent tués par les indigènes.

Vanikoro se trouvant dans le Nord-Ouest de Tongatabou, il est plus que probable que les vents soufflaient du Sud-Est.

Dans le même temps, cinq hommes de l'île Rotuma se trouvaient à Vanikoro, où ils avaient été portés par une tempête. Or, l'île Rotuma gît dans l'Est de Vanikoro et n'en est d'ailleurs pas très éloignée.

A cette occasion, nous devons dire que nous avons vu nous-même, parmi les habitants de Tukopia, emmenés par d'Urville à Vanikoro, un homme âgé d'une quarantaine d'années, qui était né à Vavau, l'une des île Afulu-Hu, et qui était arrivé fort jeune à Tukopia. Il était parti avec plusieurs autres indigènes des îles Tunga; la pirogue qu'ils montaient après avoir été battue par des vents violents, avait fini par

(1) Ile peu éloignée de Taumaco, dont le nom a été donné à Quiros par les habitants de cette dernière île.

rencontrer cette petite île et s'y était arrêtée. D'Urville parle longuement de ce fait dans le texte de son voyage (1) ; seulement il fait naître cet insulaire a Uvea (l'île Wallis) si-

(1) *Voyage de l'Astrolabe*, t. V, p. 125. D'Urville n'est pas véridique dans l'explication qu'il donne de l'enlèvement des malheureux sauvages de Tukopia ; c'est ce que nous établissons dans notre *journal de Voyage*.

L'île de Tukopia ou de Tikopia, car nous avons entendu les deux prononciations presque aussi fréquemment l'une que l'autre, gît par 12°17' de Lat. Sud et 168°58' de long. Est (Dillon).

Nous croyons devoir en décrire ici les habitants tels que nous les avons vus, lorsque nous sommes allé, en 1827, visiter cette île avec Gaimard et nos amis Guilbert et de Sainson :

Hommes grands, forts, bien faits, sveltes, agiles ; membres bien proportionnés ; traits agréables ; couleur peu foncée ; oreilles grandes ; nez à large base. En général, peu de barbe ; cheveux noirs, longs, excepté chez les vieillards. Yeux grands. Tatouage par piqûres sur le dos, la poitrine, les cuisses et même sur le visage, sous forme de poissons ou d'oiseaux. Maro ou ceinture pour tout vêtement ; feuilles de Ti en lanières, comme ornement et pour préserver des mouches.

Femmes plus blanches que la plupart des Polynésiennes, sveltes, bien faites, cheveux longs, noirs ; physionomie heureuse ; taille plus haute et plus élancée que celle des femmes des Tunga. Seins océaniens, c'est-à-dire bien développés sans que les contours en soient altérés.

Les hommes sont doux, hospitaliers, généreux ; il ne sont pas voleurs et vivent en paix entre eux. Les femmes, dit-on, sont ordinairement fidèles, mais entièrement libres tant qu'elles sont filles.

En résumé, le peuple de Tukopia est gai, insouciant, bon, confiant, doux, prévenant ; il donne carrière à sa joie à la manière des enfants, par des ris, des cris, des gambades, etc.

C'est dans cette île que nous avons trouvé la coutume, chez les femmes, de se pendre à la mort d'un chef ou d'un mari, coutume qui a longtemps existé à la Nouvelle-Zélande, qui y existe peut-être encore dans les tribus indépendantes, et que nous avons également constatée aux îles Marquises. (Voir nos observations sur ces îles.) Il paraît qu'il suffit souvent d'une réprimande sévère adressée à une femme pour qu'elle se porte à cette extrémité. C'est donc à tort que quelques écrivains, notamment M. J. Garnier, ont dit que les Polynésiens n'avaient pas cette coutume. (Voir particulièrement notre notice sur Tukopia.)

tuée à deux journées de navigation de Tongatabou, dans le Nord.

Tukopia se trouvant dans le Nord-Ouest de Tangatabou, c'est bien probablement à la suite d'un coup de vent d'Est ou de Sud-Est que cet homme y a été entraîné.

Nous avons vu aussi sur cette dernière île plusieurs indigènes de Rotuma, qui gît dans l'Est de Tukopia : ils y avaient été entraînés de la même manière, par les mêmes vents ou peut-être par ceux du Nord-Est. On a aussi trouvé à Nitendi, la Santa-Cruz de Mendana et de Quiros, un Tukopien qui y avait été jeté par un naufrage. Or Tukopia gît dans le Sud-Est de l'île Nitendi : c'est donc bien toujours avec des vents de la partie de l'Est (S.E.)

On connait les exemples rapportés par Ellis : Quelques semaines avant son arrivée à Tubuai, en 1817, une pirogue de Tahiti en destination des îles Paumotu, avait dit-il (1), été jetée sur cette île qui est au Sud de Tahiti ; c'était probablement par un coup de vent de Nord-Est. Ailleurs (2) il dit que des naturels de Rurutu accompagnés d'un Américain, ayant entrepris de se rendre à Rimatara, île située à 70 milles dans l'Ouest, partirent avec les vents alisés et atteignirent facilement cette dernière île, mais qu'à leur retour les mêmes brises les poussèrent hors de leur route : quand un navire les rencontra, ils étaient éloignés de 200 milles.

Sur cette même île Tubuaï visitée par Ellis, aborda un jour, jetée sur les côtes par un coup de vent, une pirogue qui se rendait de Raiatea à Tahiti ; elle portait un chef, l'aïeul d'Itia, la mère de Pomare II. Les premiers habitants de cette île arrivés quelque temps auparavant, et par une autre route, s'empressèrent de prendre ce chef pour souverain. Comme Tubuaï gît dans le Sud de Tahiti, à environ 350 milles dans le Sud de Raiatea, le coup de vent venait presque sûrement du Nord-Est.

J. Williams apprend qu'il trouva, en 1832, à Manua, l'une des Samoa, un habitant de l'île Raïvavaï (3), île placée dans

(1) *Researches*, vol. I, p. 55.

(2) *Ibid.* vol. II, p. 392.

(3) Egalement appelée Vavitu, Laïvave, Laïvavai.

le Sud-Est de Manua, et éloignée d'elle de 2000 milles, dit-il. C'était en revenant de Tubuaï, que cet homme et vingt autres avaient été entraînés jusque-là par un fort coup de vent. Vingt personnes étaient mortes avant l'arrivée à Manua, après être restées trois mois à la mer (1).

Manua appartenant aux Samoa et Raïvavaï faisant partie des îles Australes, l'entraînement avait nécessairement été occasionné par un coup de vent de Sud-Est.

Le même écrivain cite le fait suivant : Un canot de Kurutu se rendait à Raiatea, île plus au Nord que la première. Un coup de vent survenant, le canot est entraîné en dérive pendant cinq ou six semaines, et finit pas rencontrer une grande île basse peuplée et appelée Manaïki. De là, entraîné par un autre coup de vent, il rencontra une île du même groupe, nommée Rakaana, située à 25 milles de la première et peuplée par des indigènes ressemblant aux habitants des Paumotu. J. Williams dit que ce groupe se compose de cinq îles, dont quatre sont appelées Manaïki, Rakaana, Mautorea et Pakara. Il les suppose à deux journées de chemin dans le Nord-Est d'Aïtutaki (2) ; il croit que ce sont les îles Scilly des cartes (3). Enfin après deux mois, le canot arriva à l'île Keppel, la Niu-A des indigènes, située à 15°56, lat. Sud, et à 176°10, long. Ouest. Cette île ajoute M. Williams, est à 1900 milles de Rurutu.

Il faudrait d'abord savoir exactement à quel groupe appartient Manaïki, pour pouvoir dire avec quels vents le canot venant de Rurutu a été entraîné jusque-là. Il est évident que si Manaïki fait partie des îles Scilly, c'est à la suite d'un coup de vent de Sud ou de Sud-Est, ces dernières îles se trouvant presque dans le Nord de Rurutu. Mais Williams lui-même dit ailleurs que les îles Manaïki et autres seraient les îles Humphrey des cartes (4). Or, ces îles gisant dans le Nord-Nord-Ouest de Rurutu, l'entraînement dans

(1) *A Narrative*, p. 411.

(2) Ouvr. cité, p. 463.

(3) C'est en effet le gisement des îles Scilly.

(4) Iles découvertes en 1822 par le capitaine de ce nom.

ce cas, aurait plus probablement eu lieu à la suite de vents de Sud-Est.

Enfin le même observateur cite encore le fait de quelques naturels d'Aïtutaki entraînés dans leur pirogue jusqu'à l'île Proby (1), qui est la Niu-a-Foho d'Edward Edwards, entre les îles Tunga et les Samoa. D'après lui cette île se trouve à 1000 milles dans l'Ouest d'Aïtutaki. C'est donc avec le vent d'Est ou de Sud-Est que l'entraînement a eu lieu.

Dans un article écrit par le capitaine de commerce Lucas et publié dans le journal l'*Océanie* (2), on voit l'exemple d'un indigène de l'île Vaïraatea, entraîné par un coup de vent jusqu'à l'île de la Harpe, qui gît dans le Nord-Nord-Ouest de la première. Le vent soufflait très probablement du Sud-Est ou du Sud.

Aujourd'hui l'on sait que l'île Uvea (3), l'une des îles Loyalty, près de la Nouvelle-Calédonie, et éloignée des îles Tunga de plus de 1100 milles dans l'Ouest, a reçu autrefois une colonie de Polynésiens ; cette colonie s'y établit quoique l'île possédât une population primitive toute mélanésienne. Il existe une tradition rapportant que cette colonie y est arrivée dans une grande double pirogue, entraînée des Tunga par un fort coup de vent qui ne pouvait être qu'un vent d'Est ou de Nord-Est ; mais une autre tradition semble établir, et le nom Sud de l'île pourrait le faire croire, que la colonie n'était partie que de l'île Wallis, l'Uvea aussi des Polynésiens, qui n'est pas très éloignée, mais au Nord-Est des Loyalty (4).

(1) Cette île a été découverte en 1791 par Edward Edwards, le capitaine de la *Pandora*. Elle a ainsi été nommée par lui en l'honneur de son commissaire, Proby : c'est l'île Ono-Afu de quelques navigateurs.

(2) Journal publié sous les auspices du gouverneur Bruat à Tahiti, pendant quelques années seulement, 1844-46. Le journaliste d'abord désigné par le ministre Guizot, était le spirituel Gosse, qui dans une de ses boutades, a écrit l'histoire naturelle des membres du Muséum, de son temps.

(3) Cette île Uvea est l'île Halgan, découverte par *l'Astrolabe* sous le commandement de d'Urville, dans sa première campagne en 1827.

(4) Voir ce que disait à ce sujet M. J. Garnier, (*les Loyalty*

Toujours est-il que les descendants de cette colonie ont conservé la plupart des traditions et presque tout le langage de leurs pères, bien qu'ils soient en même temps initiés aux traditions et au langage des Mélanésiens parmi lesquels ils sont nés. Comme le dit avec raison Pritchard (1), ce ne serait pas sans surprise qu'un visiteur de cette île, dans cent ans d'ici, trouverait la légende, les traditions, le langage, les habitudes, les coutumes des Tunga mêlés aux traditions, aux caractères philologiques, aux habitudes et aux coutumes des Mélanésiens, s'il ignorait la fusion qui s'est opérée entre les deux races par suite d'un accident de mer.

Ajoutons qu'il n'est peut-être pas d'exemple qui fasse mieux comprendre comment les trois groupes Tunga, Fiji et Samoa se trouvent avoir tant d'affinités linguistiques et tant d'autres similitudes.

Tous les faits d'entraînement cités jusqu'à présent se sont passés, comme on voit, il y a plus ou moins longtemps ; mais il ne faut pas croire qu'il n'aient plus lieu : ils sont au contraire très fréquents.

Ainsi on cite des pirogues, parties de l'attolon Penrhynn pour se rendre aux Samoa, qui ont été recueillies par des navires après peu de jours de départ, à plus de huit cents milles à l'Ouest des îles Penrhynn. Ces îles se trouvant dans le N. E. des Samoa, elles avaient donc été entraînées bien probablement par des vents d'Est ou de Sud-Est.

Pritchard rapporte que, vers 1858, deux doubles pirogues ayant près de deux cents personnes à bord, furent entraînées de Tunga-Tapu vers l'Ouest à environ 350 milles, sur les récifs appelés Nikaeloff et Simonoff, qui se trouvent au Sud des Fiji. De là, après avoir réparé leurs canots sur un banc de sable, les naufragés se rendirent à l'île Ono, où

p. 271), le P. Montrousier (*Bull. anthrop. et Lettres*), et ce que nous en disons. Uvea (Wallis) est à l'Ouest des Samoa et presque au Nord des Fiji et des Tunga.

(1) *Polynésian Reminiscenses*, p. 404.

heureusement pour eux, ils purent arriver avant un fort coup de vent de Sud-Est. Ono est l'île des Fiji la plus proche des îles Tunga ; n'y trouvant pas assez de terre pour assurer leur existence, ils la quittèrent bientôt, et furent assez heureux pour rallier leur île.

Nous ferons à cette occasion une observation, c'est que des canots qui entreprennent si facilement et depuis si longtemps des voyages aux Fiji, ne devaient pas se croire bien éloignés à la distance de 350 milles. Mais cet exemple constate une fois de plus les entraînements des Tunga vers les Fiji dont nous avons si longuement parlé.

Le même écrivain dit encore qu'en 1863, un grand double canot allant de Vavau à l'une des Samoa, fut tout-à-coup surpris par de forts vents d'Est et jeté dans le plus triste état sur l'île Lomaloma dans les Fiji : cette île gît à environ 300 milles à l'Ouest. Il y avait parmi les voyageurs, plusieurs jeunes fils de chefs du plus haut rang, qui se rendaient aux Samoa pour s'y faire tatouer. Les parents les crurent perdus ; mais quatre mois après, ils apprirent qu'ils étaient arrivés sains et saufs aux Fiji.

Faut-il comprendre le fait suivant, que rapporte encore Pritchard, parmi les faits d'entraînement de l'Est à l'Ouest ? Nous ne le pensons pas.

En 1862, dit-il, un chef de l'île Atafu (du groupe Union) (1) nommé Fori, fut tout à-coup surpris par un coup de vent, et après avoir erré pendant quelques jours, son canot alla faire côte aux îles Samoa. Il était parti d'Atafu pour aller à Faka-Ofo, autre île du même groupe, éloignée d'environ 80 milles. Bien accueilli aux Samoa, il n'y resta que quelque temps, le navire des missionnaires, le *John Williams*, s'étant chargé de le rapatrier avec tous ses gens.

Or, comme le groupe Union gît dans le Nord-Nord-Ouest

(1) Le groupe Union des cartes paraît être composé de trois îles appelées Oatafu, Nuku-Nono et Fakaafo plus à l'Est que Vaïtupu ou Oaitupu. A Faka-Ofo ou Afo, les habitants ne vivent entièremnt que de noix de cocos et de Pandanus ; on n'y a trouvé aucune trace indiquant qu'ils connaissent l'art de cuire ou de faire du feu (*Dr Waït's anthropology*, p. 272.)

des Samoa, ce serait donc probablement à la suite d'un coup de vent de Nord-Ouest, que le canot de Fori aurait été porté aux Samoa.

On cite du reste une foule de pirogues entraînées de quelques-unes des îles du même groupe, qui ont été rencontrées par les navires baleiniers, et dont les équipages ont été déposés aux Samoa.

Enfin le même observateur attribue le peuplement de la petite île Vaïtupu, à un entraînement involontaire ; nous citerons textuellement ses paroles. (1) « Les naturels de cette petite île à lagon, disent que leurs ancêtres venaient des Samoa, qui gisent à environ sept cents milles dans l'Est de Vaïtupu. Les arrivants étaient des hommes, des femmes et des enfants. Ils se rappellent encore les noms de plusieurs des hommes et des femmes et ils désignent dix-sept chefs comme ayant régné successivement sur l'île depuis l'arrivée des émigrants involontaires, ce qui fait remonter le peuplement accidentel de cette petite île à au moins trois cents ans. Les descendants de ces émigrants restèrent sur Vaïtupu tant que l'île pût les nourrir, mais ils finirent par émigrer d'île en île sur celles avoisinantes éloignées seulement de quarante à soixante milles et couvrant ensemble un espace de trois à quatre cents milles. Ces migrations successives ont laissé des traces sur chacune de ces îles qui étaient soumises et avaient chacune près de trois cents habitants, quand en 1862, les Péruviens voleurs d'esclaves vinrent en enlever un bon nombre. Ces mêmes indigènes disent que les Tongans sont venus de temps en temps attaquer leurs îles, mais qu'ils les ont repoussés ; ce sont du reste les seules guerres qu'ils aient eu à soutenir depuis le départ de leurs ancêtres des Samoa. »

Pritchard ajoute : « Ils ont conservé toutes les mœurs, les coutumes et les traditions de leurs ancêtres, quoique leur langage ait éprouvé quelques légers changements, changements qui semblent être dus à leur passage d'îles à hautes montagnes à des îles de corail basses et à lagons. »

« Les naturels, dit-il enfin, rapportent que leurs terres

(1) Ouvr. cité, p. 403.

actuelles étaient inoccupées lors de la venue de leurs ancêtres dans deux doubles canots. »

Nous avons voulu citer en entier cet exemple parce qu'il est le premier parmi les entraînements involontaires où l'on voit une colonie entraînée, rencontrant un point inhabité et s'y fixant. Presque tous les autres points au contraire ont été trouvés par eux occupés, soit par la même race, soit par une autre race. Nous ne voulons pas dire pour cela que jamais les canots entraînés n'ont rencontré d'autres îles désertes : le raisonnement seul indiquerait le contraire, s'il n'y avait pas d'autres exemples. Nous voulons seulement faire remarquer que parmi tous les faits d'entraînement précédemment cités, il n'en est pas un seul qui eût eu lieu sur des îles sans habitants. N'y aurait-il, en effet, que l'exemple du peuplement de Vaïtupu et des îles voisines, dont parle Pritchard, qu'il faudrait admettre que d'autres petites îles ont pu être peuplées de la sorte. Néanmoins ce n'était pas ce qui arrivait le plus souvent d'après tous les faits connus : ces îles n'étaient généralement occupées qu'intentionnellement, c'est-à-dire qu'on s'y rendait dans le but de les peupler, comme semble le prouver le récit, s'il est exact lui aussi, qui a été fait à H. Hale pour les îles Kingsmill, des Carolines.

Quand les entraînements avaient lieu dans des îles offrant peu de ressources, le premier effort des naufragés était d'en sortir (1) et nous allons tout-à-l'heure en rappeler un exemple bien connu ; mais s'ils avaient lieu dans les îles habitées, ils attendaient naturellement avec plus de patience le moment d'en repartir et ils y demeuraient même parfois en y formant des colonies bien distinctes, comme nous l'avons fait voir en parlant de celles des Fiji, Tanna, Futuna, etc. Le fait que nous venons d'emprunter à Pritchard est du reste l'un de ceux qui font le mieux comprendre le peuplement des îles Carolines par les Polynésiens méridionaux.

(1) C'est ce qui est arrivé à Pitcairn, qui avait été habitée avant l'arrivée des révoltés de la *Bounty*, et à l'île Malden, etc., qu'on a rencontrées désertes avec des traces évidentes du séjour de quelques naufragés.

Mais si les faits que nous avons rapportés prouvent tous qu'ils ont été produits par des vents poussant de l'Est vers l'Ouest et du Sud-Est vers le Nord-Ouest, s'ils sont bien des témoignages favorables à l'opinion qu'Ellis, Moërenhoüt et tous les partisans de l'origine Américaine ou de la provenance d'un ancien continent ont soutenue, on va voir, par ceux que nous allons citer encore, que les entraînements n'ont pas eu lieu invariablement, comme on l'a dit, de l'Est vers l'Ouest, mais aussi de l'Ouest vers l'Est et dans les directions les plus diverses. Déjà nous avons fait remarquer que plusieurs des entraînements de l'Ouest vers l'Est étaient connus quand Ellis et Moërenhoüt soutenaient l'opinion contraire et nous avons montré notre surprise de voir Ellis particulièrement passer sous silence les deux plus importantes qu'il ne pouvait pas ignorer. D'autres écrivains n'y regardant pas de si près, se sont servis de ces faits pour appuyer leur opinion quelle qu'elle fût, (origine américaine, polynésienne ou asiatique,) sans se douter peut-être que ces entraînements avaient eu lieu avec des vents poussant de l'Ouest vers l'Est, et il n'y a guère que les partisans modernes de l'origine asiatique ou malaisienne des Polynésiens, qui les avaient mis en relief pour appuyer leur hypothèse.

Le premier fait d'entraînement de la partie de l'Ouest vers l'Est, est dû à Wilson, le capitaine du *Duff*, ce navire qui alla porter les premiers missionnaires anglais en Océanie (1). On voit dans l'introduction de son voyage, que quand il visita Tubuaï, cette île était peuplée depuis assez peu de temps par des Océaniens venus de l'Ouest, c'est-à-dire de l'île Rimatara, qui gît en effet dans l'O. ou l'O. N. O de Tubuaï. C'était en voulant aller à une île voisine, Rurutu, l'O-Hiteroa de Cook, qu'ils avaient été entraînés à Tubuaï par un fort coup de vent qui n'avait pu souffler que de l'Ouest ou du Nord-Ouest. N'osant pas retourner à leur île, ou n'en ayant pas les moyens, ils se trouvaient encore sur cette île, vingt ans après, comme l'a appris Ellis qui la visita en 1817. On a vu que l'année précédente, il était arrivé

(1) *A missionary voyage to the Southern Pacific Océan performed* 1796-98, *in the Ship Duff, cap. J. Wilson*. London 1799.

une pirogue de Tahiti, entraînée par les vents, et que ce fut le chef de cette pirogue, l'aïeul de la mère de Pomare II, que les colons de Tubuaï prirent pour souverain. Mais il est évident que cette pirogue avait été entraînée jusque-là par d'autres vents que ceux qui avaient amené la pirogue de Rimatara, c'est-à-dire par des vents de Nord-Est.

Le même capitaine Wilson, lors de son naufrage aux îles Pelew, avait déjà pu observer un cas d'entraînement de l'Ouest vers l'Est. Nous en avons parlé ailleurs.

Tous les ethnologues connaissent l'exemple, cité par le navigateur russe Kotzebüe et par l'un de ses compagnons, le peintre Choris, du fameux Kadou, entraîné fort loin dans le Sud-Est de son île. Choris rapporte (1), que le *Rurick* trouva en 1817, sur l'île Aour, dans l'archipel des Radack, un indigène de l'île Oulea (la Giuliay de Rienzi,) qui gît dans le Sud de Guam, tandis que les Radack se trouvent dans le Sud-Est des Mariannes. Cet indigène se nommait Kadou. Il était parti avec trois de ses compatriotes pour aller à la pêche ; un coup de vent les poussa très loin en mer et les mit dans l'impossibilité de retouver leur île. Ballottés pendant « huit lunes » ils finirent enfin par rencontrer l'île Aour où ils furent parfaitement accueillis, et où ils restèrent. Ils s'y trouvaient depuis quatre ans quand le *Rurick* toucha dans ces îles. Kadou, profitant de sa venue, demanda et obtint d'embarquer sur ce navire avec lequel il s'éloigna quelques jours après des îles Radack (2) pour aller sur la côte Nord-Ouest d'Amérique.

C'est à lui que Kotzebüe et le naturaliste de Chamisso durent les premiers renseignements exacts sur les Carolins et particulièrement sur ceux des îles Radack. Kadou avait parcouru toutes les îles voisines d'Oulea (3) sa patrie, et il avait visité, entre autres, les îles Pelew. Tous les ans,

(1) *Voyage pittoresque autour du Monde.* — Paris, Didot, 1822. p. 14 et 17.

(2) Les îles Radack ou Otdia de Kotzebüe sont les mêmes que les îles Marshall, d'abord appelées Chatham par ce navigateur.

(3) Cette île est l'île Uap ou Gouap de d'Urville; nous l'avons visitée avec lui en 1828.

disait-il, ses compatriotes faisaient un voyage à une île qu'il ne pouvait désigner par son nom, mais où le fer qu'ils allaient échanger était appelé *lulu* : comme c'est le nom donné au fer à Guam, il est probable qu'il voulait parler de cette île.

En résumé, les Radack se trouvant dans l'Est d'Oulea ou Giuliay, il est évident que c'est par des vents de la partie de l'Ouest, c'est-à-dire Ouest ou Nord-Ouest, que Kadou et ses compatriotes avaient été entraînés à plus de 1500 milles anglais (2700 kil.) dans l'Est de leur île.

Aour se trouve en effet par 8°,18' L. N. et 188°51' long. O. du Méridien de Greenwich, (191° 11' Paris); tandis qu'Ulea, ou comme on l'appelle encore Gouap, Ouap et Yap, gît par 9°25 L. Nord et 135°41 long. Est, d'après d'Urville.

Un troisième exemple a été observé dans les îles de la Société en 1820. A cette époque on vit arriver à Maurua, île qui gît à environ 20 milles dans l'Ouest de Porapora, une pirogue qui venait de Rurutu, l'une des îles Australes, située à 800 milles environ dans le S. S. O. de Maurua. Cette pirogue était restée près de quinze jours à la mer, et d'après le rapport de son équipage, on supposa, en exagérant sans doute comme lui, qu'elle devait avoir parcouru plus de 1000 milles.

Toujours est-il qu'elle n'avait pu être poussée à Maurua, que par un fort vent d'Ouest ou de Sud-Ouest, Maurua se trouvant dans le N. N. E. de Rurutu.

Mais le fait le plus connu et qui démontre le mieux l'existence des vents d'Ouest, en Polynésie, à certaines époques, est celui que Beechey a lui-même observé dans les Paumotu, à la suite de sa découverte de l'île qu'il a appelée Byam-Martin, et qui n'est autre que l'île Pinake des indigènes. Cette île gît par 19°48, et 142°45' non loin de l'île découverte et appelée Cockburn par le même navigateur (1), l'île Bertero, de Moërenhoüt. Beechey trouva à Pinake une petite colonie de naturels convertis au Christianisme ; ils s'y étaient arrêtés à la suite d'un naufrage, après être partis de l'île Anaa ou de la Chaîne située à 300 milles dans l'Est de Tahiti.

(1) *Narrative of a voyage to the Pacific and Beering's strait, etc.*, p. 221-229.

Voici comment les choses s'étaient passées : à l'avènement du jeune Pomare au trône de Tahiti, un chef de l'île Anaa, dont le nom est resté inconnu, et un nommé Tuvari, avec cent cinquante de leurs compatriotes, s'étaient embarqués dans trois doubles canots pour aller rendre leurs hommages à leur nouveau souverain, l'île Anaa étant depuis longtemps tributaire de Tahiti. Déjà ils apercevaient le sommet de Maïtea, quand le vent d'Ouest vint les surprendre et les entraîner à une grande distance vers l'Est. Le calme survint, puis un autre coup de vent, et ce fut en vain qu'ils essayèrent de reprendre le chemin de Tahiti. Ils furent longtemps retenus par les vents ou les calmes, loin de toute terre ; leurs provisions furent bientôt épuisées, et il ne leur resta d'autre ressource que de dévorer les cadavres de ceux qui périssaient. Enfin ils rencontrèrent une petite île, que Beechey reconnut être l'île Barrow, et ils y séjournèrent treize mois pour se refaire de leurs fatigues et se disposer à reprendre la mer. En quittant Barrow ou la Vanavana des indigènes des Paumotu, ils touchèrent successivement à deux petites îles, dont la dernière était Pinake ou Byam-Martin, mais là, leur pirogue se défonça. Quand le *Blossom*, commandé par Beechey, les rencontra, ils s'y trouvaient depuis bientôt huit mois, occupés à la réparer autant que le leur permettait la privation de presque toutes choses. Beechey les trouva prêts à partir et ayant préparé pour leur nouveau voyage toutes les provisions nécessaires. Tous lui demandèrent à être rapatriés, mais Beechey ne crut pouvoir accorder le passage qu'à Tuvari ou Tuuari et à sa famille. Ce fut de lui qu'il apprit qu'ils étaient partis de l'île Barrow, sur trois pirogues, mais qu'ils n'avaient pas eu de nouvelles des deux autres. Après quelques jours de relâche à l'île de l'Arc, Beechey fit déposer Tuvari, sa femme et ses enfants, dans leur pays, l'île Anaa.

Comme le fait remarquer ce navigateur, l'île Barrow étant à 420 milles directement dans l'Est d'Anaa, si l'on ajoute cent milles faits les premiers jours pour se rapprocher de Maïtea, et la distance parcourue avant d'atteindre Barrow, c'est au moins 600 milles qu'ils ont faits et pour ainsi

dire directement de l'Ouest à l'Est, c'est-à-dire avec des vents nécessairement de l'Ouest.

Il n'est pas de fait qui démontre mieux l'existence des vents d'Ouest à certaines époques ; il n'en est pas qui fasse mieux comprendre la possibilité d'un peuplement d'île déserte par voie d'entraînement involontaire, et, par suite celle des migrations. Aussi Beechey concluait-il de ce fait que de pareils cas avaient dû se présenter, et qu'ils avaient pu suffire pour peupler beaucoup d'îles. Voici ce qu'il dit à ce sujet (1) :

« L'accident qui a jeté sur notre route Tuwari et ses compagnons emportés malgré tous leurs efforts à 600 milles, dans une direction contraire à celle des vents alisés, nous a heureusement mis à même de détruire les objections faites par l'opinion générale. Et quoique ce soit le seul cas de son espèce (2), il est certain, qu'il est du plus haut intérêt, tant par sa singularité, que par la possibilité du fait qu'il démontre. Ce n'est pas une raison, parce qu'il est le seul venu à notre connaissance, que d'autres canots n'aient pas partagé un pareil destin, et des milliers peut-être ont pu être entraînés vers les îles les plus éloignées de l'Archipel et les avoir peuplées. »

On a vu que Beechey, avec intention, sans nul doute, a évité de s'appesantir sur le lieu qui aurait pu être le lieu d'origine première des Polynésiens, mais qu'il partageait, à cet égard, l'opinion de R. Forster puisque, par ce fait, il voulait démontrer que les îles Polynésiennes avaient pu recevoir leurs habitants de l'Occident, contre la direction des vents alisés. On peut croire, du reste, qu'il n'avait pas d'idée bien arrêtée sur ce sujet. Ainsi qu'on a pu le voir encore, il admettait qu'une race d'hommes, sans dire laquelle, mais différente de celle qui occupe aujourd'hui l'île de Pâques,

(1) Ouvr. cité, p. 252.

(2) Ce n'était pas le seul cas, comme nous l'avons montré, et Beechey ne pensait pas sans doute dans le moment à celui rapporté par Kotzebüe, de même qu'à celui observé par Wilson aux Pelew, à ceux du Japon, en Amérique, ou aux Sandwich, etc. (Voyez son ouvrage, p. 221, 229 et 252. Edit. 1831.)

avait disparu à la suite de quelque catastrophe. Mais, toujours est-il, que le fait cité par lui venait appuyer, comme tant d'autres l'ont fait depuis, l'assertion de La Pérouse : qu'on pouvait aller presque aussi facilement de l'Ouest vers l'Est que de l'Est vers l'Ouest, à certaines époques de l'année.

Nous pourrions ajouter à ces exemples beaucoup d'autres faits, bien connus aujourd'hui, mais nous nous bornerons aux suivants, car nous n'en finirions pas s'il nous fallait citer tous ceux qui ont été observés par les Européens, depuis qu'ils sont fixés en Polynésie.

Les partisans des entraînements constants par les vents alisés citent le fait de la jonque japonaise qui s'est brisée en 1832 sur l'île Oahu, dans les Sandwich, après avoir été battue par la mer pendant plusieurs mois. Il ne restait plus que quatre hommes des neuf composant l'équipage au moment du départ. Or, ce qu'ils n'avaient pas remarqué sans doute, quand ils regardent ce fait comme favorable à leur opinion, c'est que l'entraînement n'avait pu être effectué que par des vents d'Ouest ou de Nord-Ouest, puisque le Japon est situé dans l'Ouest ou l'O. 1/4 N. O. des îles Sandwich. Il en est de même pour tous les autres exemples de jonques japonaises, entraînées et finissant par faire côte sur quelque île éloignée ou par atteindre le continent d'Amérique qui, par rapport au Japon, se trouve dans l'Est et le Nord-Est.

M. J. Garnier (1) rapporte qu'à San-Barbara, en Californie, on a trouvé une peuplade d'origine japonaise dont on ignore l'époque d'arrivée. Elle a conservé non seulement le type, mais encore le langage à un degré suffisant pour avoir pu converser avec des Japonais qui, en 1861, abordèrent ce port. Cette tribu erratique arriva probablement, dit-il, à la faveur du grand courant et des vents variables qui règnent sur les parallèles séparant le Japon de la Californie.

Nous-même, nous trouvant en 1827 dans les îles Fiji, nous avons entendu raconter par le naufragé espagnol recueilli par l'*Astrolabe*, qu'une pirogue de Rotuma, poussée par un

(1) *Les migrations humaines en Océanie*, p. 29. Voy. aussi *Archives de la commission scientifique du Mexique*, t. III, p. 420.

coup de vent de Nord-Ouest, était arrivée dans l'île où il s'était fixé.

Ainsi donc les entraînements involontaires, en montrant que les canots étaient portés parfois à des distances considérables, témoignent eux-mêmes que les migrations étaient possibles; ces entraînements, joints à toutes les autres causes indiquées, prouvent qu'elles étaient pour ainsi dire indispensables, le plus souvent peut-être forcées, mais réelles, comme l'établissent nettement les traditions pour celles qui se sont effectuées dù pays d'origine première, l'Hawahiki, à l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande.

Il n'est donc pas permis, croyons-nous, de les mettre en doute, car aussi bien il y a encore en leur faveur d'autres témoignages qui viennent démontrer, peut-être plus que tout ce qui précède, la nécessité des migrations.

Le plus important est le fait d'une langue homogène parlée par les Polynésiens dans toutes les îles, malgré leur éloignement les unes des autres ; ce fait prouve, d'autre part, que cette langue émanait d'une même contrée, où elle était en usage avant la dispersion. Sans les migrations en effet, il serait impossible de comprendre comment tant d'îles, séparées quelquefois par des espaces de mer considérables, auraient conservé et parlé un même langage. Car on ne saurait trop le répéter : non seulement les Polynésiens ne parlent tous que des dialectes d'une seule et même langue primitive, mais en outre, cette langue primitive, si longtemps restée inconnue, n'est autre que la langue Maori elle-même, avec de légères modifications dues à l'isolement et à l'influence de certaines circonstances.

Elle est si bien la langue-mère, qu'il suffit de restituer au premier dialecte polynésien venu la ou les consonnes changées ou supprimées ou seulement de les remplacer par une plus expirée, pour que le mot maori soit, non seulement reconstitué, mais qu'il ait encore la même signification. Ceci explique comment le Tahitien Tupaia pouvait se faire comprendre d'emblée par les Nouveaux-Zélandais et

saisissait le sens de leurs paroles ; d'où la remarque si exacte des premiers voyageurs, Banks, Crozet et Anderson sur l'affinité des langues polynésienne et néo-zélandaise.

Tupaia, il est vrai, avait été grand-prêtre aux îles de la Société ; il connaissait par conséquent cette langue spéciale que les prêtres et les chefs employaient entre eux pour n'être pas compris du peuple ; mais nous l'avons dit ailleurs, cette langue, d'une manière presque certaine, était l'ancienne langue des émigrants, c'est-à-dire la langue Maori. Tout autre Tahitien non initié au sacerdoce n'eût probablement pas compris aussi facilement que lui les Nouveaux-Zélandais ; mais il y serait certainement parvenu bien vite, tant l'analogie est restée grande, malgré les changements survenus entre les deux langages. On sait du reste, aujourd'hui, par M. Taylor, que les Tongans eux aussi peuvent converser avec les Nouveaux-Zélandais dès la première entrevue.

Il n'y avait pas que le groupe des îles de la Société qui possédât une langue spéciale, une langue sacrée pour ainsi dire ; il en était de même dans plusieurs autres archipels, aux Mariannes, aux Sandwich, aux Marquises, etc. A la Nouvelle-Zélande, les chefs et les prêtres recouraient à un langage particulier pour pouvoir converser entre eux sans être compris de la foule. Les uns ont cru voir dans ce langage un dérivé du Sanscrit, d'autres un dérivé des langues malaises ; mais, à n'en juger que par quelques vieux mots à peine compris des générations actuelles, mots ayant tous le type Maori, ce langage ne devait être que celui des ancêtres de l'Hawahiki, c'est-à-dire la langue des Tinirau, Whakatau, Maui et autres, qui se serait un peu modifiée après l'arrivée des émigrants dans l'Ile-Nord d'abord, et plus tard en Polynésie, tout en restant toujours la même par le fond (1).

M. Thompson croyait que cette langue était sanscrite ;

(1) Les îles Sandwich avaient également une langue particulière réservée aux chefs, et nous avons pu nous assurer nous-même sur les lieux que les Marquésans en possédaient aussi une à l'époque de la prise de possession par la France. Toutefois, c'est vainement que nous avons cherché à obtenir quelque mots de cette langue.

pour soutenir cette opinion, il a même cité un assez bon nombre de mots, qui, à part trois ou quatre, sont véritablement trop dissemblables pour qu'on puisse partager sa croyance (1). Il en est de même de celle de M. Taylor qui, pour l'appuyer, fournit une longue liste de mots (2), mais sans remarquer que ces mots prouvent tout aussi bien que les Maori tenaient leur langue des Grecs, des Goths, des Latins ou même des Anglais, des Russes et des Français, que des Malais, des Hébreux ou des Indiens.

Une seule chose est donc certaine, c'est que cette langue était la même que les ancêtres avaient parlée ; elle avait subi, avec le temps et les circonstances, les légers changements qui en ont fait les dialectes polynésiens qu'on connaît ; mais elle était, comme elle est toujours, une langue à part, parlée seulement par les Néo-Zélandais, et par leurs descendants les Polynésiens, dans toutes les îles qu'ils ont occupées.

Sans les migrations encore, ainsi que le disaient MM. Perier et Broca dans la discussion qui s'éleva à ce sujet au sein de la Société d'Antropologie, non seulement l'analogie des langues serait inexplicable, mais on ne s'expliquerait pas davantage l'analogie des mœurs, des religions, des armes, des industries. Sans elles enfin, il serait impossible d'expliquer l'analogie des caractères physiques des Polynésiens, qui, répétons-le encore une fois, sont, à part quelques légères différences dues aux influences locales, absolument les mê-

La princesse Putona, Hakahiki-Nui, qui nous a fourni tant d'autres renseignements, ne voulut jamais nous en citer un seul. On eût dit qu'elle craignait de manquer à son devoir en les faisant connaître, ce qui prouve bien le caractère sacré qu'on lui attribuait. Pourtant, peut-être aussi les ignorait-elle, car elle s'était montrée jusque-là assez peu respectueuse pour les choses les plus saintes. Si elle en eût su quelques-uns, elle nous les aurait probablement fait connaître comme tous ceux de la langue employée par les Kaioï entre elles, pour mieux tromper leurs maris, ou Vahana. (Voir nos recherches et observations sur les Marquises.)

(1) On a vu que Buschmann niait l'existence des mots sanskrits en Polynésie, à l'exception d'un seul. (Voy. vol. I, p. 157.)

(2) Ouvr. cité, p. 199.

mes, dans toutes les îles, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à Pàques et aux îles Sandwich. Cette dernière analogie prouve encore plus que les autres la nécessité des migrations. Si, en effet, les Polynésiens fussent venus, comme l'ont soutenu quelques écrivains, d'un immense continent en partie disparu, ils auraient presque certainement présenté de plus grandes différences de type, ainsi que M. de Quatrefages l'a si bien démontré.

En résumé donc, non seulement l'étude des traditions, la comparaison des langues, celle des mœurs et des caractères physiques indiquent que les Polynésiens ont eu une origine commune et un même point de départ, mais tous les faits traditionnels conservés par les Océaniens, tous ceux observés par les Européens, toutes les légendes qui leur ont été communiquées, tout ce qu'on a dit des langues, des connaissances géographiques des Polynésiens, de leur manière de naviguer, et jusqu'aux causes des émigrements, prouvent que c'est par la voie des migrations que les îles polynésiennes ont été peuplées. Seulement, de l'exposé que nous avons fait des divers entraînements connus auxquels plusieurs écrivains ont cru pouvoir attribuer uniquement le peuplement de l'Océanie, il semble résulter que ces entraînements qui se sont opérés avec les vents les plus opposés, n'y ont pas contribué autant qu'on l'a cru ; ils n'y ont probablement pas contribué ailleurs que dans les quelques petites îles que nous avons citées : Anuta, Tukopia, Rotuma, Kings'mill, Tupua, Pitcairn, Malden, Vaitupu, Pinake, ainsi que dans quelques autres encore, trouvées comme elles désertes à l'arrivée des canots entraînés.

Sans doute, comme le faisait observer M. Perier, (1) « on a beaucoup abusé du principe de la dispersion et de l'émigration des peuples et du facile moyen de leur faire dispenser, soit la vie à des terres désertes, soit la lumière à d'autres nations ; » mais vraiment, en ce qui concerne le peuplement des îles Polynésiennes, il est impossible de nier les migrations, soit qu'on adopte la route que nous croyons

(1) *Mémoires de la Société d'Antropologie*, t. I, p. 493. — *Sur l'Ethnogénie Egyptienne.*

avoir été suivie, soit qu'on s'en tienne à celles qui ont été généralement admises, soit même que l'on admette l'ancienne existence d'un continent, qui aurait été en partie submergé. Dans ce cas, en effet, les migrations auraient encore été nécessaires, pour que l'on pût expliquer la présence des Polynésiens sur des îles, à la fois si nombreuses et si éloignées les unes des autres.

Du reste, ce n'est plus une question aujourd'hui : non seulement tous les écrivains anciens que nous avons cités croyaient aux migrations, mais ceux-là même, parmi les modernes, qui leur étaient d'abord le plus opposés, ont fini par les accepter. C'était même une question déjà résolue pour beaucoup, bien avant la savante discussion de la Société d'Anthropologie de Paris.

Il est donc démontré que les îles de la Polynésie et toutes celles de la Micronésie, pour ne citer que les îles à populations de race polynésienne, ont été peuplées par voie de migrations.

Avant de tracer la marche que nous croyons avoir été suivie par les émigrants, nous allons examiner avec quels vents les migrations générales, c'est-à-dire les migrations intentionnelles, calculées, et, jusqu'à un certain point volontaires, se sont effectuées, d'après tous les écrivains et d'après nous-même. Les vents qu'on regarde le plus généralement aujourd'hui comme les ayant favorisées font eux-mêmes mieux comprendre leur existence. Puis, bien que nous n'y attachions pas une grande importance, nous examinerons, à notre tour, les dates admises par les différents auteurs, touchant ces migrations.

•

Vents qui ont servi aux migrations — On a vu, dans l'exposé que nous avons fait des diverses opinions des auteurs, que, suivant la théorie adoptée par eux, les uns ont soutenu ou soutiennent encore que les migrations vers la Polynésie ne se sont opérées qu'avec les vents d'Est, (de Nord-Est à Sud-Est) ; les autres qu'elles ont non seulement pu se faire avec

les vents d'Ouest, mais qu'elles ne se sont effectuées qu'avec ces vents.

On a vu également que les principaux partisans de la première opinion sont Zuniga, Ellis et Moërenhoüt, auxquels il faut ajouter M. Jules Garnier. Tandis que parmi ceux de la seconde figurent la plupart des écrivains voyageurs, marins ou naturalistes et plus particulièrement La Pérouse, Beechey, J. Williams, H. Hale, ainsi que MM. Gaussin, de Bovis, Thompson et de Quatrefages.

Pour les premiers, les vents et les courants étaient des obstacles insurmontables à toute autre provenance que celle de l'Amérique ou d'un ancien continent submergé, plus oriental et méridional que les îles polynésiennes. Mais nous avons démontré qu'il en est tout autrement, et que les vents alisés sont remplacés, à certaines époques, par des vents contraires. Sans revenir sur ce qui a été déjà dit à ce sujet, nous croyons pourtant encore devoir rappeler ici que La Pérouse a été le premier à montrer que les vents d'Est ne sont pas un empêchement aux voyages de l'Ouest vers l'Est (1) ; après lui, tous les navigateurs ont fait la même remarque.

Kotzebüe, par exemple, en rapportant l'entraînement de Kadu, tant cité, est venu appuyer la possibilité d'aller dans l'Est avec des vents d'Ouest : car ce n'est que par ces derniers vents que le Carolin Kadu a pu être poussé dans le Sud-Est à plus de 1500 milles de son point de départ.

De même Beechey (2), par le fait d'entraînement qu'il a fait connaître et qu'il croyait, à tort, être le premier dans ce

(1) Bien que nous les ayons déjà citées, nous n'hésitons pas, en raison de leur importance, à mettre de nouveau ses paroles sous les yeux du lecteur : « On objectera peut-être, dit-il, (3e vol., p. 231), qu'il a dû être très difficile aux Malais de remonter de l'Ouest vers l'Est, pour arriver dans les îles Polynésiennes ; mais les vents d'Ouest sont au moins aussi fréquents que ceux de l'Est aux environs de l'Equateur dans une zône de 7 à 8 degrés au Nord et au Sud, et ils sont si variables qu'il n'est guère plus difficile de naviguer vers l'Est que vers l'Ouest. »

(2) Beechey admettait l'origine Malaisienne des Polynésiens (V. II, p. 252.)

sens, est venu démontrer lui aussi que les vents alisés ne s'opposent pas, dans certains moments, aux voyages de l'Ouest vers l'Est. Il dit lui-même, à cette occasion, que les vents d'Est sont fréquemment remplacés durant deux ou trois mois de l'année par les vents de la mousson d'Ouest, et il ajoute avec raison : « La cessation temporaire des vents alisés dans les mers et leur remplacement par la mousson d'Ouest n'a pas été assez prise en considération par ceux qui regardent l'existence des premiers comme une difficulté insurmontable ».

De même encore Dillon, celui qui a cité le plus d'exemples d'entraînements de l'Ouest vers l'Est, est venu appuyer l'opinion que les vents d'Ouest soufflent dans les mers en certains temps de l'année, et qu'il existe même dans les régions du grand Océan situées entre l'équateur et le parallèle 12° S. une mousson du Nord-Ouest et de l'Ouest.

Après Dillon, Moërenhoüt, tout opposé qu'il était à la possibilité d'une provenance malaise des Polynésiens, et à l'aide de vents d'Ouest, montre lui-même que les coups de vent d'Ouest n'étaient pas rares en Polynésie ; il cite entre autres celui qui détruisit, en 1832, presque toute la végétation et les maisons d'Anaa et autres îles voisines, en élevant la mer à une hauteur considérable et en roulant des blocs entiers de corail ; ainsi que le coup de vent de Nord-Ouest, éprouvé la même année à Tahiti, où il produisit les mêmes effets. Il montre, en outre, à son insu peut-être, que les départs pour aller aux îles du vent, avaient lieu avec des vents d'Ouest. Voici en effet, ce qu'il dit à ce sujet (1) : « Entre autres événements, on se souvient à Tahiti d'une flotte nombreuse qui était partie de Raiatea pour Tahiti, par un vent d'Ouest, quand à peu de distance de son point de départ, le vent sauta tout-à-coup au Sud-Est, et souffla si violemment qu'elle ne put même pas regagner Raiatea ; de sorte que les hommes qui la montaient ont dû nécessairement périr en mer, au bout de quelques jours, à moins qu'ils n'aient rencontré quelque île sur leur route. » Cet exemple n'est du reste qu'un de ces entraînements forcés vers l'Ouest, comme

(1) *Voyage aux îles du grand Océan*, t. II, p. 256.

on en connaît tant dans cette direction. Il indique surtout qu'on partait avec des vents d'Ouest quand on voulait se rendre aux îles plus orientales, ce qui est la manière de procéder générale des Polynésiens.

Nous croyons devoir citer ici le fait suivant rapporté par le capitaine Siddins, du brick *Campbell-Macquarie*, parce qu'il prouve lui même que la mousson du Nord-Ouest se fait sentir dans ces mers. Ce capitaine, passant dans les îles Fiji, trouva à l'île M'Bukatatanoa (1), la même sur laquelle se sont perdus l'*Argo* et deux ou trois autres navires, un homme de Rotuma, qui avait été entraîné jusque-là avec quelques autres compatriotes partis de Rotuma huit ans auparavant, dans le but de se rendre à l'île Waïtupu, sur laquelle abondent les belles porcelaines blanches tant recherchées par les habitants pour orner leurs pirogues. Les vents les avaient éloignés de toute terre, et ce n'était que longtemps après qu'ils avaient fini par rencontrer l'une des Samoa d'abord, puis par arriver aux îles Fiji. « Je suis persuadé, dit Dillon à cette occasion (2), qu'il règne à Rotuma des vents d'Ouest, dans certains temps : autrement, qui aurait pu pousser l'homme que j'ai ramené à Tongatabou, depuis Rotuma jusqu'aux îles des Navigateurs, qui sont situées à plus de 600 milles dans l'Est ?

Comme on a vu encore, c'était l'avis de M. de Bovis qui, dans ses Recherches sur la société Tahitienne, dit : (3) « Une connaissance plus exacte de ces mers a appris qu'à certaines époques de l'année des vents d'Ouest y règnent transitoirement par séries qui vont de trois à quinze jours. » Suivant lui, c'étaient ces vents d'Ouest qui avaient toujours emporté l'émigration sur leurs ailes.

Enfin, c'était aussi l'avis de Dunmore-Lang, de J. Williams etc. ; par conséquent, c'était bien à tort que les anciens écri-

(1) Le récif est appelé sur les cartes récif Argo, parce que ce navire fut le premier qui s'y brisa ; il est très vaste et il s'étend du côté Nord de Lakemba pendant 27 milles, dans une direction Est et Nord-Est.

(2) Ouv. cité, t. II, p. 15.

(3) *Annuaire des îles de la Société*, année 1863, p. 222.

vains surtout soutenaient que les Polynésiens n'auraient pas pu venir de l'Ouest, et que les vents alisés s'y seraient formellement opposés ainsi que les courants. Aujourd'hui, c'est un fait acquis, les vents d'Ouest remplacent, à certaines époques et pendant un certain temps, les vents alisés de l'Est (Nord-Est à Sud-Est) ; et personne n'a mieux fait ressortir l'inanité de ces obstacles que M. de Quatrefages. Aussi nous nous contenterons de répéter ici que s'il n'y avait pas eu d'autres obstacles que ceux-là à une provenance asiatique ou malaisienne des Polynésiens, ces derniers auraient certainement pu venir des îles Indo-Malaises.

Mais ce fait acquis n'apprend pas quel vent a plus spécialement emporté sur ses ailes les premiers émigrants vers la Polynésie. Il prouve seulement l'existence et la possibilité des migrations et des voyages dans des directions diamétralement opposées. Il reste maintenant à déterminer quel est celui des vents d'Est ou des vents d'Ouest qui a joué le principal rôle dans les migrations raisonnées.

On voit d'abord, d'après tous les faits observés par les navigateurs tant anciens que modernes, et d'après tous les récits traditionnels des Polynésiens, qu'ils avaient recours, pour effectuer leurs voyages d'un archipel à un autre, tantôt à l'un de ces vents tantôt à l'autre, suivant la position relative de ces archipels : on profitait, naturellement, de ceux de l'Ouest pour aller vers l'Est et de ceux de l'Est pour se rendre à l'Ouest, comme on profitait de ceux du Sud pour aller au Nord, ou de tout autre plus favorable pour atteindre le but déterminé. Mais il semble surtout résulter de tous les faits venus à la connaissance des Européens, que c'était le vent d'Ouest qui était non seulement employé pour aller d'une île « sous le vent » à celle « du vent, » mais qui l'était en apparence plus volontiers que le vent d'Est, par les habitants des îles orientales pour se rendre à celles plus occidentales : c'était évidemment le résultat de la connaissance acquise de bonne heure par les Polynésiens qu'ils n'auraient pas à attendre trop longtemps les vents favorables pour leur retour.

Ainsi les Polynésiens, alors qu'ils n'avaient pas perdu,

pour la plupart, l'usage de leurs grandes pirogues, voulaient-ils aller à quelque île plus orientale que la leur, ils attendaient les vents d'Ouest; c'était surtout de l'un d'eux, du Sud-Ouest, appelé Arueroa à Tahiti, qu'ils profitaient, parce que ce vent donnait lieu à une mer très belle, et qu'il était accompagné d'un très beau temps. Mais il ne faut pas croire que les autres vents de la partie de l'Ouest ne leur servaient pas parfois : sans la crainte, fondée par leur expérience, et qui les leur faisait éviter le plus souvent à cause de la violence qu'ils pouvaient acquérir, ces vents d'Ouest à Nord-Ouest étaient même les meilleurs pour faire franchir rapidement les distances.

Ce qui prouve bien que c'était avec les vents d'Ouest qu'on se portait vers les îles plus orientales, c'est, comme l'apprend Ellis, (1) que les habitants des îles de la Société particulièrement, avaient des doubles pirogues destinées seulement à ces voyages ; ils les appelaient Tiaï-Toerau, ce qui veut dire « attendre le vent d'Ouest ou de Nord-Ouest. (2) » Mais ce qui le prouve mieux encore, c'est qu'on ne fait pas autrement aujourd'hui même aux Tunga, aux Samoa et aux îles de la Société, où les grandes pirogues, il est vrai, n'existent plus et ont été remplacées par de petits navires européens ou par de simples baleinières américaines. Il en est de même aux Fiji, aux Paumotu, etc., où l'on se sert toujours des anciennes pirogues des ancêtres. C'est non seulement ce qui nous a été dit sur les lieux, mais ce que nous avons vu nous-même; c'était d'ailleurs ce qu'avaient appris beaucoup de voyageurs, sans soupçonner le plus souvent que c'était une règle générale en Océanie.

Les Tahitiens de nos jours veulent-ils aller à Anaa, vers l'Est : ils attendent les vents d'Ouest (S.-O.) comme les habitants de Raiatea attendent les mêmes vents (O. et N.-O.) pour se rendre à Tahiti. Déjà on a vu que Moërenhoüt, qui ne croyait qu'à l'action prépondérante des vents d'Est et de Sud-Est, disait lui-même que le navire du missionnaire J.

(1) *Recherches*, p. 147.

(2) *Tiai*, attendre, rester, être pour ; *toerau*, vent d'Ouest ou de Nord-Ouest.

Williams dont il raconte l'entraînement jusqu'à Uatiu par des vents d'Est, était d'abord « parti de Raiatea pour aller à Tahiti, avec un vent d'Ouest. » Longtemps avant lui, Turnbull avait déjà signalé cette manière de faire des îles de la Société. « Dans les premiers mois de l'année, dit-il (1), le vent s'établit à l'Ouest avec pluie et tonnerre. Et c'est à cette époque néanmoins que les insulaires de Raiatea et de Huahine ont coutume de visiter Tahiti. » C'était enfin l'observation qui avait été faite dans les mêmes îles par Anderson, le chirurgien de Cook (2).

Une fois arrivés dans les îles plus orientales, les voyageurs attendent là, pour revenir chez eux, le retour des vents alisés Nord-Est ou Sud-Est. De même les Samoans veulent-ils se rendre aux îles Penrhynn : ils attendent les vents d'Ouest (S.-O.) qui les y conduisent directement ; mais une fois là ils attendent ceux de l'Est (N.-E.) pour revenir.

Pour aller aux Samoa, les Tongans ne se mettent en route qu'avec des vents de Sud-Ouest ou de Sud, derniers vents qui soufflent assez souvent, mais là encore, il leur faut attendre les vents de Nord-Est plein pour rallier leurs îles.

De même quand ils veulent aller aux Fiji, ils profitent des vents de Sud-Est ; mais pour revenir, il faut qu'ils attendent les vents d'Ouest (N.-O.), comme nous l'avons fait voir ailleurs.

En somme, tous les habitants des îles les plus occidentales attendent les vents d'Ouest pour se diriger vers les plus orientales, et, par contre, ceux des îles orientales ne partent

(1) *Turnbull's voyage round the world between the years* 1801 and 1804, p. 307.

(2) D'après cela, ce serait donc probablement par erreur que M. J. Garnier, dans son travail : *Les migrations humaines en Océanie*, p. 46, a dit : « Mais dans aucun cas, ils ne se mettront en route de leur propre volonté avec un vent de la région de l'Ouest. Une longue expérience leur a enseigné que ces vents sont de simples accidents sans durée, qui, en outre, précèdent ou apportent les gros temps. Tous ceux qui ont pu vivre avec les Polynésiens reconnaîtront la vérité de ces assertions, et ces insulaires ne peuvent, en effet, agir autrement, puisqu'ils ne connaissent que la navigation vent arrière ou vent sous vergue.

qu'avec les vents alisés pour aller aux îles plus occidentales que les leurs. C'est ainsi que nous avons vu nous-même les habitants de l'île Anaa arriver à Tahiti avec des vents de Nord-Est ou d'Est, mais y attendre plus ou moins longtemps les vents de Sud-Ouest et d'Ouest, qui devaient les ramener à leur île. Autrefois ils ne faisaient pas autrement aussi bien dans ces îles que dans toutes les autres: seulement les voyages étaient alors beaucoup plus fréquents, beaucoup plus facilement entrepris, car ce n'est pour ainsi dire que depuis la venue des Européens qu'ils ont cessé d'être des navigateurs habiles et entreprenants.

Les traversées d'une île à l'autre avec des vents d'Est étaient généralement beaucoup plus longues que celles faites en sens contraire. En effet, bien qu'ils soient plus fréquents qu'on ne l'avait d'abord cru, les vents d'Ouest ne se présentent qu'à des intervalles plus grands ; de plus, les Polynésiens ne se décidaient, comme ils ne se décident encore, à en profiter, qu'après les avoir vu établis pendant plusieurs jours. C'est ce qui les faisait souvent tomber dans un péril plus grand que celui qu'ils voulaient éviter. Du moins telle est, à notre avis, l'explication la plus simple de la longueur de certains voyages qui ne demandaient parfois pas moins de plusieurs années pour être accomplis, malgré le peu de distance des îles entre elles : nous en avons cité des exemples en parlant des relations entre les îles Tunga et les îles Fiji. Là, en effet, il suffisait aux Tongans qui voulaient retourner chez eux, de manquer, par prudence, les premières occasions qui se présentaient, pour être forcés d'attendre l'année suivante, et quelquefois une autre année encore (1).

Mais, ce n'était pas, et ce n'est pas, comme quelques écrivains l'ont cru, avec des vents soufflant d'une seule direction que les voyages étaient et sont encore entrepris, mais bien tantôt avec ceux d'un point de l'horizon, tantôt avec ceux d'un autre point, suivant la situation relative des îles. L'habitude prise par les Polynésiens d'at-

(1) Voir à ce sujet Moërenhoût, t. II, p. 82, ainsi que les divers exemples que nous avons rapportés.

tendre les vents contraires à ceux qui les avaient emmenés pour revenir chez eux est généralement attribuée à leur peu de connaissances astronomiques. Certainement cela a dû être une des raisons de cette manière de faire dans les voyages lointains, car on comprend que, ne pouvant que médiocrement compter sur des connaissances si peu sûres, et pour ainsi dire réservées à quelques-uns d'entre eux, l'idée leur soit venue de bonne heure de s'éloigner directement, puis de faire la même route en sens inverse, afin d'avoir moins de chances de s'égarer ; mais cette habitude est peut-être due davantage à la difficulté qu'ont les grandes doubles pirogues de naviguer autrement que vent arrière ou grand largue, difficulté qui les met dans la nécessité de fuir devant chaque coup de vent qui vient à les surprendre. Non pas cependant que les grandes pirogues ne puissent elles-mêmes serrer le vent jusqu'à un certain point, comme nous les avons vu faire aux Tunga et surtout aux Fiji, alors qu'elles sont en vue du but à atteindre ; mais en réalité la seule allure facile pour elles est le largue et le vent arrière.

D'un autre côté, quand on remarque quelle grande quantité d'îles étaient connues autrefois des Tahitiens, comme l'atteste la carte de Tupàia, quand on se rappelle toutes les traditions qui montrent qu'on ne craignait pas d'aller jusqu'aux îles les plus éloignées soit à l'Ouest, soit au Nord ou ailleurs, il faut bien reconnaître que, toute difficile qu'elle pouvait être, la navigation des pirogues polynésiennes n'était pas un obstacle aux longs voyages, et que puisqu'il y avait parfois de grands espaces de mer à franchir, les connaissances astronomiques des Polynésiens devaient être plus grandes qu'on ne l'a généralement cru.

A cette occasion, nous rappellerons seulement les voyages d'un prêtre des Sandwich, dans une contrée qui, soit qu'elle fût Tahiti, soit qu'elle fût la Nouvelle-Zélande, était à une distance considérable de son pays d'origine. Ce voyageur, on l'a vu, y était retourné trois fois avant de périr sans doute dans sa quatrième entreprise. Avait-il profité, comme le font ceux d'aujourd'hui, des vents soufflant d'une

direction pour s'en aller et de ceux d'une direction opposée pour revenir ? C'est probable, et dans ce cas, pour se rendre à Tahiti, il se serait servi des vents de Nord (N.-O. à N.-E.), de même que pour retourner il aurait saisi une série de vents du Sud (S.-E. à S.-O.), en relâchant sans doute sur la route, où les îles sont nombreuses et par trop éloignées les unes des autres. Mais si son voyage s'était fait à la Nouvelle-Zélande, il n'aurait eu qu'à se laisser emporter par les vents de Nord et de Nord-Est et par ceux de Sud et de Sud-Ouest pour revenir. La tradition ne dit malheureusement rien de tout cela ; elle laisse même planer le doute sur ce point si souvent visité. Toujours est-il que ce fait, en outre qu'il montre le courage et la hardiesse des navigateurs polynésiens, établit d'une manière positive, que, quelles que fussent les difficultés de la navigation, ces derniers avaient des connaissances nautiques et astronomiques assez étendues.

Quelle qu'ait pu être d'ailleurs la raison principale de cette coutume des Polynésiens, d'attendre certains vents pour s'éloigner ou pour revenir, il est bien certain que c'était le moyen le plus sûr, en même temps que le plus simple d'atteindre leur but, surtout quand ce but n'était pas éloigné. L'expérience leur avait appris qu'ils pouvaient se mettre en route à certains indices du temps, et, dans ces cas, ils arrivaient sûrement et promptement. Mais, comme partout ailleurs, ces indices étaient souvent trompeurs; alors les vents changeaient, quelque coup de vent survenait et ils étaient exposés à périr à la mer si le hasard ne leur faisait pas rencontrer quelque île sur leur route. On a vu que les exemples d'entraînements opérés de la sorte sont nombreux : c'est à eux que plusieurs petites îles doivent leur peuplement et qu'un certain nombre d'îles à population mélanésienne doivent les colonies de Polynésiens qu'on y rencontre. On a vu aussi que ces entraînements involontaires ont eu lieu plus fréquemment avec des vents d'Est (S.-E.) qu'avec des vents d'Ouest, au point que quelques écrivains ont soutenu, à tort, qu'ils avaient toujours été effectués de la sorte.

M. J. Garnier, se basant sur ce fait et sur ce « que les habitants de la Polynésie avaient connaissance de terres situées à l'Est, alors que la réciproque n'existait pas, » (1) a été porté à conclure que les Polynésiens provenaient de l'Amérique. Cette conclusion est un peu forcée : ces faits ne seraient favorables que s'ils constataient la venue de pirogues américaines, tandis qu'ils ne concernent qu'un certain nombre de pirogues polynésiennes entraînées de l'Est et du Sud-Est vers les îles plus occidentales.

D'autre part, est-ce que la connaissance d'un plus grand nombre d'îles de l'Est par les habitants de l'Ouest, ne serait pas plutôt favorable elle-même à une provenance occidentale ? Et puis, est-on bien certain que les habitants des îles de l'Est étaient si ignorants des îles de l'Ouest? On a vu que toutes les traditions parlent de ces îles et qu'elles en citent plusieurs. Il ne pouvait pas en être autrement, puisqu'ils se disaient venus de l'Ouest. Sans doute on a eu raison de conclure, en voyant le petit nombre, en apparence, d'îles occidentales portées sur la carte de Tupaia, comparativement à celui des îles orientales et méridionales qui y figurent; mais il n'est pas moins vrai que les habitants des îles de la Société, par exemple, connaissaient de tout temps, d'après les traditions, les îles Tunga, Samoa, Manaia, etc., beaucoup mieux même qu'ils ne connaissaient celles de l'Est. D'autre part, si l'on ignore quelles étaient les connaissances des hommes de l'Est au sujet des îles de l'Ouest, c'est, il faut bien le dire, que les traditions de ces îles sont restées presque toutes inconnues. Cependant elles aussi disaient que les ancêtres des populations actuelles étaient venus du couchant, et d'un lieu appelé là, du même nom que dans la plupart des îles de l'Ouest, du Nord et du Sud. Ce dernier fait, à lui seul, est bien suffisant pour faire inférer que le peuplement de ces îles s'était plutôt opéré avec des vents d'Ouest qu'avec des vents d'Est, ainsi que le prétendent les partisans de l'origine américaine.

M. J. Garnier, pénétré sans nul doute de l'importance de

(1) *Migrations humaines en Océanie*, p. 47.

cette croyance en faveur de l'origine occidentale des Polynésiens, a cherché, par une explication originale, à la rendre plus favorable, au contraire, à la provenance soutenue par lui. Voici ce qu'il dit à ce sujet (1) : « Il a dû arriver que les habitants des Sandwich ont été emportés par les alisés du Nord-Est, se dirigeant sur le Sud-Ouest et qu'ils ont atteint les petites îles que l'on trouve au Nord-Ouest des Samoa, où ils ont signalé la grandeur de leur île Hawaii, comparée à celle des îles où ils se trouvaient. Mais, comme on le voit, la tradition d'une grande terre ne pouvait arriver que de l'Ouest aux habitants des Samoa et à ceux de Tahiti. Aussi les Samoans se disent issus d'une grande terre occidentale ; les Tahitiens en ont à peu près conservé le nom, et Tupaia a placé Oheavaï dans l'Ouest. Au contraire, les Nouveaux-Zélandais placent l'Hawaïki dans l'Est et en font comme les Samoans le lieu de leur origine. »

Après tout ce que nous avons dit de la véritable position que nous assignons au lieu d'origine des Polynésiens, il est inutile sans doute de chercher de nouveau ici à soutenir notre opinion ; il doit suffire de renvoyer à la masse des témoignages que nous avons fournis contre la situation d'un Hawahiki dans l'Est ; mais il n'en est pas moins vrai que l'explication donnée par M. Garnier a quelque chose de spécieux, puisqu'elle permet de comprendre autrement qu'on ne l'avait fait jusque-là, comment l'idée d'une terre d'origine placée dans l'Ouest, aurait pu arriver aux Samoa et à Tahiti. Seulement il faudrait admettre, dans ce cas, que c'était bien, comme l'a dit Forster le premier, les émigrants des îles du Nord-Ouest des Samoa, c'est-à-dire les Carolines et les Mariannes, qui seraient allés peupler les îles plus à l'Est et plus au Sud de l'Océan Pacifique. Or, on a vu qu'aucun témoignage n'a jamais été fourni en faveur de ce fait et que toutes les données acquises après Forster semblent plutôt autoriser à penser le contraire, c'est-à-dire que ces îles ont été peuplées, dans l'origine, par des émigrants des îles Po-

(1) *Les migrations polynésiennes*, p. 54.

lynésiennes, au lieu d'envoyer les leurs peupler ces dernières (1).

Enfin, on a vu aussi que les îles Sandwich elles-mêmes placent le lieu d'origine première de leur race dans l'Ouest, tout comme le font toutes les autres îles ; nous avons déjà expliqué pourquoi, malgré qu'elles croient avoir reçu leurs habitants surtout de Tahiti, qui se trouve presque directement dans le Sud par rapport à elles.

Il est inutile d'insister plus longtemps sur une provenance dont l'impossibilité est pour nous démontrée, maintenant que nous avons fait connaître la manière de procéder des Polynésiens dans leurs rapports entre eux et avec la race mélanésienne. Nous allons chercher à préciser davantage avec quels vents les migrations raisonnées ont presque certainement été effectuées.

Excepté les partisans de l'origine américaine ou d'un continent submergé, tous les autres écrivains ont, avec raison, à notre avis, attribué ces migrations aux vents d'Ouest, et l'on a vu que c'était particulièrement l'opinion de J. Williams, de Dunmore Lang, de M. de Quatrefages et sans doute de tous ceux qui admettaient l'origine asiatique ou malaisienne des Polynésiens. La migration vient de l'Ouest, disait M. de Bovis, et il faudrait déjà l'accepter pour telle, si l'on n'avait pas d'autres preuves. « Comme la plupart de nos devanciers, dit M. Gaussin, nous pensons que les migrations ont dû se faire de l'Ouest à l'Est. » Tel est également notre avis, qui résulte de toutes les traditions recueillies depuis les premiers voyageurs jusqu'à nos jours ; nous avons suffisamment démontré que celles qui, d'après Pritchard et quelques autres, placent le lieu d'origine dans l'Est, ont été mal interprétées.

Toutes les traditions témoignent, en effet, en faveur d'une provenance occidentale des Polynésiens. Toutes, quel que

(1) Voir ce que nous avons dit sur le peuplement des îles Carolines et Mariannes, vol. I, liv. II, ch. IV.

soit le nom qu'elles donnent au lieu d'origine, et qui, à part deux archipels, est le même partout, placent constamment ce lieu d'origine dans l'Ouest, relativement à chaque île : ce qui démontre implicitement que les migrations n'avaient pu avancer vers l'Est qu'à l'aide des vents d'Ouest.

Nous avons longuement rapporté et commenté, dans le cours de notre travail, les nombreuses traditions qui montrent qu'on se rendait en Polynésie de l'Ouest vers l'Est. Nous avons insisté notamment sur celles des Tunga, des Samoa et des Manaia. Toutes, et surtout celle relative au peuplement de Tungatapu, établissent nettement, quoi qu'on en ait dit, que les émigrants allaient de l'Ouest vers l'Est. C'est cette même direction qu'indiquent les légendes Maori qui montrent que pour aller de l'Hawahiki vers l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande, il fallait faire route du Sud-Ouest vers le Nord-Est. Quoique cette opinion soit nouvelle et contraire à celle qui est généralement admise, nous l'avons étayée de tant de témoignages favorables qu'il est inutile d'y insister plus longtemps.

Nous avons également suffisamment indiqué les vents qui ont été observés dans chacun des archipels, aujourd'hui bien connus, de l'hémisphère Sud et qui aident tant à comprendre la marche des migrations de l'Ouest vers l'Est, surtout celle des enfants de l'Hawahiki vers l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande. Là, comme on a vu, les vents d'Ouest (S.-O. à N.-O.) sont tellement fréquents et parfois si violents qu'on s'explique facilement l'entraînement qu'ils auraient pu effectuer vers la Polynésie, alors même que les canots n'auraient pas eu l'intention de s'y rendre, et nous avons même rapporté quelques traditions qui semblent le prouver. Nous ne ferons plus, à ce sujet, qu'une dernière remarque, c'est que si l'Hawahiki était véritablement placé là où nous avons cru le retrouver, le vent de Sud-Ouest est surtout celui qui aurait le plus servi aux migrations vers la Polynésie, ainsi que l'ont établi les raisons que nous avons données, et plus particulièrement l'absence de Maori sur la côte orientale de l'Australie.

Qu'on partage ou non notre opinion, il est évident, après

tout ce que nous venons de dire, que les migrations n'ont pu se faire que d'un point plus Ouest que toutes les îles peuplées par elles, et nécessairement avec des vents de cette partie. C'est d'ailleurs aujourd'hui l'opinion de tous les partisans de l'origine asiatique ou malaisienne des Polynésiens ; il n'y a de différence, entre eux et nous, que dans la situation que nous donnons au lieu d'origine des premiers émigrants.

Mais si c'est bien de l'Ouest ou mieux du Sud-Ouest que les migrations raisonnées se sont effectuées vers l'Est et le Nord-Est, après avoir quitté l'Hawahiki et poussées par les vents de la partie de l'Ouest (S.-O. à N.-O et O.-S.-O.), c'est au contraire avec les vents les plus différents, tels que ceux du Sud-Est au Nord-Est et du Sud même, que beaucoup d'îles polynésiennes jusque-là inhabitées ont été peuplées, soit volontairement, soit à la suite d'entraînements involontaires. C'est de cette dernière manière particulièrement que plusieurs îles au Nord et à l'Ouest de la Polynésie paraissent avoir reçu leurs habitants : telles sont les petites îles Tukopia, Anuta, Rotuma, Vaïtupu, Wallis, Duff, Taumako. C'est également ainsi que plusieurs points des grandes îles à population mélanésienne, telles que Tanna, Futuna, Uvea, Lakemba et autres, ont reçu des colonies qui y ont été tolérées par les habitants primitifs.

Il est bien évident que si l'Hawahiki ou pays d'origine première des Polynésiens, était situé dans l'une des îles de la Nouvelle-Zélande, les îles Sandwich ne pouvaient recevoir directement leurs premiers habitants qu'à l'aide des vents de Sud-Ouest ou de Sud, ce qui n'est guère supposable, ou indirectement avec des vents de Sud encore (S.-O. à S.-E) s'ils sont venus, comme on l'admet généralement, des îles de la Société qui gisent presque tout-à-fait au Sud des Sandwich. De même, c'est évidemment avec des vents contraires aux vents alisés de l'hémisphère Sud, que les îles Polynésiennes les plus méridionales ont dû recevoir les premières colonies qui sont allées s'y établir, probablement sans intention arrêtée. De même enfin, que c'est probablement à la suite de coups de vent d'Ouest ou de Nord-Ouest,

qu'une île comme celle de Pâques, a pu être rencontrée et peuplée d'emblée par un premier entraînement ou successivement par quelques autres.

Bientôt, en traçant la marche des migrations, nous aurons, du reste, à revenir sur le peuplement particulier de quelques-unes des petites îles.

Si les Polynésiens ont eu pour lieu d'origine celui que nous admettons, il est plus facile de s'expliquer la possibilité des migrations, et, en voyant comment ils procèdent encore aujourd'hui, quand ils entreprennent un voyage, on peut mieux comprendre comment les îles se sont successivement peuplées. Notre système explique mieux également comment les populations des diverses îles ont pu conserver tant de caractères identiques malgré leur éloignement les unes des autres et même malgré l'interruption des rapports entre elles, pendant d'assez longues périodes de temps. On n'a point alors à se demander comment le peuple, échappé à la catastrophe de quelque continent englouti, a pu gagner toutes les îles qu'il occupe, et avoir sous la main, dans un pareil moment, toutes les pirogues qui auraient été nécessaires pour le sauver; on n'a point, non plus,, comme dans la théorie d'une provenance asiatique ou seulement malaisienne, à accepter la possibilité de traversées aussi considérables sans qu'il en reste la moindre trace dans les îles intermédiaires. Surtout, on n'a pas besoin de fermer les yeux sur les différences qui séparent les Malaisiens et les Asiatiques des Polynésiens, tant sous le rapport physique que sous le rapport linguistique ; enfin, il n'est pas nécessaire, comme dans la supposition d'une origine américaine, de se contenter de rapprochements qui, pour la plupart, sont sans valeur.

Sans doute, dans notre système, il faut finalement admettre que les habitants de la terre d'origine étaient autochthones? Mais puisque, en Europe, on a cette croyance pour l'Asie, alors qu'elle est toute autre ailleurs, pourquoi la race Maori ou Polynésienne, qui ne ressemble à nulle autre, ainsi que nous avons cherché à le démontrer, ne serait-elle pas née là même où tout annonce une création à part?

CHAPITRE TROISIÈME

DATE DES MIGRATIONS.

Divergences des auteurs à ce sujet. — Etude détaillée de chaque archipel. — Sandwich. — Marquises. — Paumotu. — Mangareva. — Hervey. — Tahiti. — Nouvelle-Zélande. — Renseignements contradictoires. — Impossibilité de fixer exactement la date des migrations. — Conclusions.

On ne s'accorde pas sur l'époque des migrations.

Pendant longtemps les renseignements historiques n'ont permis de remonter qu'à trois cents ans environ ; mais, depuis quelques années, des traditions nombreuses et concordantes ont reporté à une époque bien plus éloignée le peuplement de plusieurs des principaux archipels polynésiens.

Il est bien certain que les migrations étaient effectuées en Polynésie au XVI[e] siècle, car les récits faits par les premiers navigateurs ont montré que la plupart des îles étaient habitées comme elles le sont aujourd'hui, et l'on a pu savoir, depuis, par leurs successeurs, qu'elles n'ont reçu aucune nouvelle émigration, sinon de temps en temps, quelques colonies égarées à la suite de coups de vent. Comme les populations sont restées identiques à celles qu'on avait d'abord vues, on a conclu, avec raison, que les Océaniens n'ont pas progressé comme ils l'eussent fait sur un continent. Tels avaient été vus les Samoans par Roggeween, les habitants des Niua et des Alu-Fatu par Lemaire (1), les Marquésans par Mendana et Quiros, tels ils ont été retrouvés tous par Bougainville, par Cook et par tous les navigateurs modernes. Cook et Marchand avaient été particulièrement frappés de l'exacte ressemblance des insulaires de Madre, de Dios ou Tahuata vus par Mendana dans le milieu du XVI[e] siècle, et nous-même, 69 ans après, nous avons retrouvé dans cette île les mêmes hommes si bien décrits par le chi-

(1) Lemaire avait pris ces dernières îles pour les îles Salomon.

rurgien de Marchand, Roblet ; en un mot, le changement avait été si peu grand que les descriptions de notre confrère et celles de Quiros elles-mêmes semblaient avoir été faites d'après les habitants actuels. On sait, du reste, que Pigafetta aux îles des Larrons, Tasman à la Nouvelle-Zélande et aux Tunga, avaient également trouvé des populations dont les caractères physiques étaient absolument ceux des habitants d'aujourd'hui.

« Que l'époque des migrations fût très ancienne, dit M. Broca (1), c'est ce dont on n'a jamais pu douter ; mais on n'avait à cet égard rien de certain ni même de probable avant les travaux de M. Horatio Hale, auteur du volume intitulé : *On ethnography and philology of the United States expedition under com. Ch. Wilkes* (1846). »

Or, M. Hale résume ainsi ses recherches jusqu'en 1840 :

Peuplement des îles Sandwich, depuis 1400 ans ou mieux 1850 ; des îles Marquises, depuis 2640 ; de Tahiti depuis 3000 ans ; et des Mangareva, depuis 810 ans seulement.

Le savant américain ne dit rien de l'époque de l'arrivée des émigrants aux îles Samoa et Tunga ; mais par cela même qu'il regardait les Samoa comme la source des migrations allant peupler les îles de la Société, les Paumotu, les Marquises, les Mangareva, les îles Sandwich et même les îles Tunga et la Nouvelle-Zélande, il est évident qu'il faisait remonter la date des premiers émigrants, qui, pour lui, venaient de la Malaisie, à une époque infiniment plus reculée encore.

Moërenhoüt (2) avait la certitude que des milliers d'années s'étaient écoulées depuis l'existence des émigrants en Polynésie, et c'était probablemeut l'opinion de M. J. Garnier (3) qui regarde les îles de cette partie comme peuplées depuis très longtemps (4). Seulement, il n'admet pas, malgré les

(1) *Bullet. Société d'anthrop.* 1862, p. 306.

(2) Ouvr. cité, t. II, p. 199.

(3) *Les migrations polynésiennes*, p. 31.

(4) M. Gaussin, après avoir dit qu'il croyait avoir établi que la langue polynésienne se trouve dans un état de jeunesse relative,

belles recherches de MM. Hale et de Quatrefages, qu'il soit possible de fixer la date première des migrations polynésiennes, et encore moins l'itinéraire particulier de chacune d'elles ; sur le premier point, nous sommes complètement de son avis.

Nous ne pouvons nous borner à ces quelques lignes dans une question qui est si obscure; nous allons donc examiner en détail les diverses opinions émises à ce sujet depuis Hale, par les principaux écrivains. Nous commencerons, comme nous l'avons déjà fait, par les îles Sandwich, c'est-à-dire par le point extrême et probablement le dernier peuplé, nous rapprochant ensuite successivement du lieu d'origine première.

Iles Sandwich. — En 1840, d'après M. Hale, les généalogies royales aux îles Sandwich comptaient 67 générations ou 2,100 ans ; pour M. J. Remy (1), le chiffre des chefs qui avaient régné jusqu'en 1838 s'élevait à 75 et donnait une durée de 2250 ans. Le premier de ces documents faisait donc remonter à 170 ans avant notre ère l'arrivée à Hawaii des premiers colons venant des Marquises ou de Tahiti ; le second reportait cette arrivée à l'an 412 ou 307 ans avant notre ère.

Mais après une étude attentive, M. Hale, ayant cru voir que 22 générations pouvaient être regardées comme fabuleuses, ces 22 générations furent retranchées par lui, de sorte qu'il ne reste plus que 45 générations donnant un total de 1350 ans et reportant la première colonisation d'Hawaii par les Polynésiens à la fin du V[e] siècle. C'est à ce chiffre de 1350 ans qu'il s'arrêta.

quand on la compare à nos langues européennes, (p. 262) croyait à l'ancienneté des migrations. Car il dit, p. 268, « que la séparation « simultanée ou successive des Polynésiens (de la souche com- « mune ou entre eux) a dû avoir lieu à une époque très reculée. »

(1) Auteur d'une notice sur les Sandwich, intitulée : « *Récits d'un vieux sauvage*, 1859, et d'une *Histoire de l'archipel hawaiien*, traduite de celle composée par David Malo et quelques autres indigènes (1862).

Ce fut ce calcul que M. de Quatrefages adopta, et appliquant également cette suppression de 22 générations aux 75 généalogies de chefs de M. Remy, il ne resta plus que 53 générations représentant 1590 ans et conduisant vers le milieu du III[e] siècle. Mais ne se contentant pas de ces soustractions, M. de Quatrefages trouva qu'il fallait diminuer encore ce chiffre, parce que, disait-il, les vers des généalogies ne représentent pas des générations mais bien des règnes : de sorte, en résumé, que les généalogies se bornaient pour lui à 45 ou 53 qui, multipliées par 21 15/100 et en négligeant les fractions, donnaient 945 ou 1113 ans, et par 22 990 ou 1166 ans. Pour lui donc les Tahitiens étaient arrivés aux Sandwich 405 ans ou 237 ans plus tard que ne l'avaient dit MM. Hale et Rémy.

On verra bientôt pourquoi cette diminution. En faisant venir de Tahiti les premiers habitants des Sandwich, il fallait bien faire concorder les dates, et il n'y avait guère d'autre moyen d'y parvenir.

Si M. de Quatrefages était bien convaincu que les généalogies n'étaient en définitive que celles de règnes au lieu de générations, M. Broca, à la même époque, soutenait (1) « que c'étaient bien des générations et non des chefs qui étaient indiqués sur ces listes, attendu que lorsque plusieurs frères avaient régné l'un après l'autre, ils étaient énumérés dans le même vers et ne formaient qu'une unité sur la liste générale. » Nous pensons comme lui que ce sont plutôt des générations que des règnes. Or, à 30 ans par génération, cela donne bien le nombre de 2010 ans jusqu'à Tamehameha ou 2100 ans jusqu'en 1840.

Mais qu'il s'agisse de générations ou de règnes, c'est avec plus de raison encore, à notre avis, que M. Broca trouvait que M. Hale avait réduit d'une façon quelque peu arbitraire les 22 générations sur les 67 données par les généalogies, réduction qui abaissait à environ 1400 ans la durée de l'occupation d'Hawaii jusqu'à Tamehameha et la portait jusqu'à nos jours à peu près à quinze siècles. « Je ne suis pas aussi convaincu que lui, disait-il, de la légitimité de cette sup-

(1) *Bull. Société d'anthrop.* 1862, p. 306.

pression. Les personnages revêtus du caractère mythologique sont loin d'être toujours imaginaires ; le plus souvent ils ont eu une existence réelle, et il est peut-être trop rigoureux de se montrer plus sceptique à l'égard des temps historiques de la Polynésie qu'on ne l'est à l'égard de Romulus, lequel, pour n'être pas fils de Mars, pour n'être pas le nourrisson d'une louve, et pour n'avoir pas été enlevé au ciel, n'en a pas moins existé. »

Nous partageons complètement cette manière de voir, et nous l'appuierons en parlant des Marquises. Pour nous, les 67 personnages cités dans les généalogies doivent être comptés, et il n'y a d'hésitation à avoir que sur le choix à faire entre les générations ou les règnes : cette différence se borne d'ailleurs à 536 ans. On a donc :

Par les générations 2010 ans jusqu'à Tamehameha.

Par les règnes de 22 ans, 1474 ans.

En un mot, d'après M. Hale, Hawaii avait été peuplée par Nukuhiva et par conséquent après Nukuhiva, il y a 1350 ans avant 1840 ; d'après M. de Quatrefages 1113 ans ou 945 ans ; d'après nous, il y a 2100 ans (1).

Iles Marquises. — Porter, le premier, a appris que le chef Ke-Ato-Nui, en 1813, faisait remonter son origine à l'arrivée des premiers émigrants dans Nuku-Hiva, et qu'il comptait jusqu'à cette époque environ 88 générations, c'est-à-dire que le peuplement avait eu lieu 2640 ans auparavant ce qui reportait l'arrivée vers 827 avant notre ère. En un mot il y aurait eu 630 ou 660 ans de différence (21 ou 22 générations) d'après M. Hale, entre le peuplement de Nuku-Hiva

(1) M. Fornander (*An account of the Polynesian race*, t. II, p. 62), relate une généalogie d'après laquelle 56 générations existèrent depuis Wakea jusqu'en 1870, ce qui, à 30 ans par génération ferait 1680 ans ; mais d'autres traditions telles que celle de Kumuhonua, font remonter la ligne des chefs hawaiiens jusqu'à Hawaii-Loa qu'une légende tahitienne fait trère de Tii (Tiki) et qui passe pour avoir le premier découvert les îles Hawaii et s'être établi sur elles alors que, dans une excursion de pêche, il se dirigeait de sa demeure vers l'Est.

et des Sandwich, et par conséquent le temps de peupler en partie les Sandwich. Cette période de 630 ou 660 ans est en harmonie avec la succession des migrations, car pour que des colonies émigrassent il fallait le plus généralement que l'île ait eu le temps de se remplir, qu'il y eût excès de population, résultat qui ne devait se présenter qu'après plusieurs siècles.

Pour M. de Quatrefages le nombre des générations donné à Porter était manifestement exagéré, aussi lui fit-il subir, comme Hale l'avait fait aux Sandwich, une diminution de 22 générations, réduisant ainsi les généalogies à 66 générations, lesquelles multipliées par 30 donnent 1980 ans et par 21 ou 22 règnes donnent 1386 ou 1452 ans. De plus il préfère voir dans le nombre réduit par lui des règnes au lieu de générations, contrairement à sa manière de faire pour Tahiti. D'après lui donc, les Marquises auraient été peuplées vers l'an 419.

Comme M. Hale, c'est sous le prétexte que les 22 premières générations ou règnes, sont fabuleux; que M. de Quatrefages les supprime. Comme si on avait quelque moyen de savoir que ces générations sont plus fabuleuses que les autres et doivent être supprimées ni plus ni moins ! On comprend cependant qu'en voyant certains noms on ait pu croire qu'ils étaient des non-sens ; mais c'était une erreur, les chefs de ces îles avaient la même manie que les rois de l'Europe ; ils laissaient de côté leur véritable nom pour prendre celui que l'un d'eux avait d'abord adopté par caprice, ou par tout autre motif personnel. C'est ainsi qu'ils se faisaient appeler « le Grand, » « le Puissant, » « le Divin » « la Nuit, » « le Jour, » « le Constructeur, » etc., aussi bien aux Marquises qu'à la Nouvelle-Zélande et ailleurs. La liste généalogique que nous nous sommes procurée à Uapu (1) en est un témoignage : elle ne se borne pas à 88 générations ou règnes ; elle en présente presque le double.

D'après M. Fornander (2), les chefs marquésans d'Hivaoa, après avoir compté 148 générations depuis le commence-

(1) Elle est relatée dans notre *Voyage de Pylade*.

(2) Ouvr. cité, t. II, p. 7, note.

ment des choses, recommencent une nouvelle série depuis Matapa et comptent 21 générations jusqu'au temps actuel, ce qui concorde parfaitement avec nos propres renseignements.

Ici encore, avec M. Broca, nous pensons donc que cette soustraction opérée par M. de Quatrefages, n'a pu être faite sans arbritaire, et nous ne sommes pas plus convaincu que lui de sa nécessité.

Le chiffre 88 n'est pas d'ailleurs, comme le dit M. de Quatrefages, d'un passé historique, c'est pourquoi nous croyons qu'il faut admettre au moins cette liste c'est-à-dire 2640 ans, comme nous admettons 2100 ans pour les Sandwich.

En somme, M. de Quatrefages conclut que les Tongans (1), par qui il fait peupler en partie les Marquises, ont dû arriver dans ces îles il y a 1886 ans, c'est-à-dire vers 419 ou 427. Par conséquent, d'après ces calculs les Marquises auraient été peuplées par les Tongans, 273 avant les Sandwich, par les Tahitiens, en prenant les calculs réduits de M. Remy, et 441 d'après les chiffres réduits de M. Hale.

Paumotu. — Nous l'avons déjà fait remarquer : malgré ce qu'on en a dit, la population de ces îles a tous les caractères de la race polynésienne, et, à part une coloration plus foncée et un langage plus dur elle a absolument les mêmes traits, la même langue, les mêmes coutumes, etc. Aussi regarde-t-on généralement Tahiti comme le berceau des habitants de cet archipel ; une tradition Tahitienne précise même le lieu de leur départ sur cette île ; mais si cette tradition désigne par leurs noms les districts qui ont fourni les émigrants, elle ne dit rien, elle non plus, de l'époque de la migration qui semble d'ailleurs ne pas être très ancienne et qui aurait certainement pu être précédée du peuplement de l'archipel Paumotu par une autre voie.

M. de Quatrefages semble admettre que cet archipel a été peuplé en partie par des colons d'une autre race, en partie par des Tahitiens : « Sans pouvoir préciser, dit-il, (2) à quelle époque arrivèrent dans ces îles les colons qui mêlés aux

(1) Partis de Vavau.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, 1864, p. 897.

Polynésiens de Tahiti, les habitent aujourd'hui, tout porte à croire qu'ils y sont parvenus à une époque peu éloignée, car ils n'ont pas encore atteint l'extrémité de cet ensemble d'îles très rapprochées les unes des autres, et ne se montrent en populations quelque peu condensées que dans les groupes du Nord et de l'Ouest. »

Pour nous, comme il ne reste aucun vestige d'une autre race, dans la population ou le langage, nous sommes persuadé qu'au lieu d'être d'une race différente, les colons, arrivés avant ou après les Tahitiens, n'étaient bien probablement que des Samoans. Comme nous l'avons dit ailleurs, ces colons étaient, probablement aussi, établis dans plusieurs des îles Paumotu avant la venue des Tahitiens. Mais, ce que nous voulons seulement faire remarquer ici, c'est que la raison que donne M. de Quatrefages du peu d'ancienneté de l'arrivée des émigrants quels qu'ils fussent ne repose que sur un fait d'observation inexacte. Tous les navigateurs des Paumotu ont appris, en effet, qu'il n'est pas une seule île habitable dans tout l'archipel, qui ne soit, ou n'ait été habitée, ainsi que l'attestent les restes de demeures qu'on y rencontre encore de nos jours. Ce ne serait donc pas parce qu'on n'a pas eu le temps d'atteindre les extrémités du groupe que cet archipel présente quelques îles désertes aujourd'hui ; c'est tout simplement parce que quelques-unes ne permettent pas d'y vivre et que les autres, ont eu leurs populations exterminées par les aventuriers d'Anaa.

Mangareva. — « Les Mangaréviens, disions-nous dans une notice publiée sur leur île en 1844 (1), habitent leurs chétives îles depuis longtemps sans doute et portent leur premier établissement à six ou sept cents ans. Un calcul approximatif peut être fait pour concorder avec leurs annales orales, en donnant 10 ans de vie moyenne à leurs rois. Or, comme ces peuples comptent de 60 à 70 monarques

(1) *Voyage aux Mangareva*, Rochefort 1844 et *Journal du voyage du Pylade,* (Inédit).

ayant gouverné comme chefs suprêmes le groupe entier des îles, on se trouve obtenir un résultat sinon précis, du moins probable. »

Nous avions pris dix ans seulement ; mais si nous adoptions le chiffre de M. de Thompson 22 ans 1/55 ; ce serait presque le double, c'est-à-dire de 1320 à 1540 ans.

Si nous adoptions le calcul de M. de Quatrefages, si nous donnions à chacun des 60 ou 70 règnes, 21 ans environ, ce serait 1260 ans pour 60 et 1470 ans pour 70 règnes ; et en supposant des générations de 30 ans : 1800 ou 2100 ans.

Il est vrai que ce dernier écrivain n'admet, d'après M. Hale qui le tenait du missionnaire français M. Maigret, que 27 chefs jusqu'en 1840 : ce qui ferait 567 seulement pour des règnes de 21 ans, et 810 ans pour des générations.

Nous ne pouvons dire lequel a raison quant au nombre des règnes, de M. Maigret ou de nous-même ; mais il est certain que nos renseignements proviennent d'une source offrant toute garantie, car c'est sur les lieux qu'ils nous ont été donnés par le studieux et modeste savant M. Florit de la Tour de Clamaure, directeur des études dans l'archipel. D'un autre côté, M. Fornander dit (1) que les Mangareva comptent 25 générations depuis Te Atu Moana, arrivé là des terres étrangères.

Des chiffres de M. de Quatrefages, il résulte que les îles Mangareva auraient pu recevoir leurs habitants de l'île Rarotonga, comme il l'avance d'après J. Williams, puisqu'il donne à cette dernière île trente générations. Dès que l'on n'admet que 27 règnes aux Mangareva, il est clair qu'il y aurait une différence en faveur des îles Manaia, c'est-à-dire que les dernières auraient pu peupler les Mangareva, comme le croit M. de Quatrefages avec Horatio Hale.

Si nos chiffres étaient, au contraire, les plus exacts pour les Mangareva, force serait de reconnaître que ces îles auraient été peuplées 630 ou 810 avant les Rarotonga en admettant la manière de compter de M. Thompson. Mais sont-ils exacts ? Nous n'oserions le dire, quoiqu'ils nous aient

(1) Ouvr. cité, vol. II, p. 7, note.

été fournis par l'homme le plus au fait de l'histoire des *Mangareva* lors de notre visite à ces îles.

Toute la difficulté, comme on voit, se borne à savoir si c'est bien 60 à 70 rois ou seulement 27 qui ont régné depuis le peuplement de ces îles jusqu'en 1840, et s'il faut compter par générations ou par règnes ; mais il est bien certain qu'en ne donnant que 10 ans, comme nous avions fait, nous étions resté en-dessous du chiffre véritable.

Après cela, il est évident que d'après les calculs de MM. Hale et de Quatrefages, les Mangareva auraient pu être peuplées par les Manaia, en supposant des générations ; mais pour nous il s'agit de règnes et les renseignements sur lesquels on s'est appuyé pour fixer l'époque du peuplement des îles Hervey, n'ont pas la valeur qu'on leur a accordée.

Iles Hervey. — En effet, M. de Quatrefages a admis comme exacts les renseignements fournis par M. J. Williams, mais sans remarquer que Williams lui-même ne paraissait pas y attacher une grande importance, puisqu'il se borne à dire : « Le roi actuel Makea est le 29ᵉ de sa famille ; » il ajoute en note : « L'oncle de Makea, alors que nous allions partir pour les îles de la Société, nous donna un renseignement fort intéressant, c'était l'énumération des ancêtres du roi. Cette énumération ou généalogie commençait à Makea-Karika, et le caractère de chaque chef y était indiqué. Je regrette vivement de n'avoir pu obtenir un récit exact de ce renseigment que j'entendais avec un intérêt tout particulier. »

Il est certes difficile, d'après Williams lui-même, de pouvoir conclure quelque chose de précis d'une pareille donnée, reçue pour ainsi dire en l'air ; mais ce renseignement, fût-il

(1) *A Narrative*, etc., p. 197. Fornander avance le même fait, probablement puisé à la même source. Mais, d'après lui, les expéditions réunies à Tahiti et aux Samoa, sous la conduite de Karika et de Tangiia, subjuguèrent des populations précédemment fixées sur ces îles.

exact, il ne reste pas moins d'une importance secondaire et pour ainsi dire nulle, puisque la date qu'il donne, comparée à celle des grands archipels, est toute récente. Tout au plus peut-on en conclure que ces îles auraient été découvertes et peuplées beaucoup plus tard que d'autres, mais cela n'aide en rien à en fixer l'époque, pas plus que cela n'aide à découvrir l'époque probable de la grande émigration venant d'Hawahiki et celle de l'arrivée des premiers émigrants en Polynésie. C'est même parce qu'on a voulu tirer quelques inductions de pareils faits sans signification, qu'on est si difficilement arrivé à des résultats satisfaisants en fait de date.

Encore une fois il est bien certain que les Manaia, puisqu'on leur accorde 29 générations ou 29 règnes, auraient pu peupler les îles Mangareva, s'il est vrai, comme le dit M. Hale, que celles-ci n'en comptaient que 27 ou 25 comme l'avance M. Fornander ; mais tout cela est si hypothétique, l'étude des faits polynésiens vient si peu en aide à cette opinion, qu'il est au moins permis de conserver quelque doute.

En somme, nous ne croyons pas que les populations des Mangareva soient aussi jeunes que les font les chiffres de Hale, ni probablement aussi vieilles qu'il résulterait des nôtres, interprétés à la manière de Thompson (1).

Sans doute les Manaia, par leur position autant que par les chiffres cités, doivent avoir été les premières peuplées ; mais ce qui est pour nous une raison de plus de douter qu'elles l'avaient été si tardivement qu'on paraît le croire, c'est que les plus anciennes traditions, comme on a vu, parlent de Rarotonga, et montrent que cette île, pour ne citer qu'elle du groupe, avait les rapports les plus intimes avec Tahiti d'abord, et les îles Samoa elles-mêmes.

(1) J. Williams (p. 260) cite un fait qui, s'il était exact, pourrait faire douter du peu de temps qu'on croit écoulé depuis ce peuplement des îles Hervey : à Manaia, un naturel descendu dans les cavernes où depuis un temps très éloigné étaient jetés les cadavres de la population, assurait que ces cavernes étaient très grandes et qu'elles contenaient une innombrable quantité d'ossements, mais on peut supposer que la peur lui a fait voir l'amas plus considérable qu'il n'était.

Tahiti. — M. Hale assigne au peuplement de Tahiti une antiquité beaucoup plus grande que celle du peuplement des îles Sandwich ; il le fait remonter jusque vers le 10[e] siècle avant notre ère, en se fondant uniquement sur l'altération que la langue et les mœurs présentent, lorsqu'on les compare à ce qui existe aux Samoa : si, comme nous le croyons, le chiffre de 2100 ans est exact pour les Sandwich, de même que celui de 2640 ans pour les Marquises, 3000 au moins sont nécessaires pour Tahiti.

Mais ici M. de Quatrefages, se séparant de M. Hale, trouve qu'il fait remonter l'origine des Tahitiens à une trop haute antiquité. Il reconnaît bien la difficulté d'indiquer l'époque de la colonisation ; mais en s'étayant de la généalogie des anciens rois de Raiatea, faite par Mare, sous le gouverneur Lavaud, il croit pouvoir la reporter au 2[e] siècle avant notre ère, et il admet avec lui trente-quatre générations qui ramènent aux années 807 ou 1109 suivant qu'il s'agit de règnes ou de générations.

Toutefois 1020 ans et à plus forte raison 714, étaient insuffisants pour expliquer le peuplement des îles Sandwich par Tahiti ; M. de Quatrefages chercha à tourner la difficulté : au lieu de diminuer d'un certain nombre de générations ou de règnes, comme il l'avait fait pour les Sandwich et les Marquises, il augmenta au contraire d'un certain nombre les générations ou les règnes de Tahiti. On le voit, le procédé était aussi simple que commode. Il commença donc par adopter des générations au lieu de règnes, et aux trente-quatre générations de Mare, il en ajouta 20 autres, ce qui porta de la sorte le chiffre total des générations à 54. Avec ces vingt générations, que M. de Quatrefages trouve cependant lui-même un peu fortes, on atteint, comme il le dit, à peu près l'époque du peuplement des îles Sandwich. On a, en effet, s'il s'agit de générations, un intervalle de 507 ou 675 ans, et s'il s'agit de règnes, de 11 années seulement. Le premier intervalle est bien suffisant pour faire comprendre que les Sandwich ont pu être peuplées par Tahiti ; mais le second ne suffirait guère : c'est peut-être pour cela que M. de Quatrefages n'admet pas ce dernier calcul.

Ainsi, d'une part, diminution de toutes les générations admises pour les autres archipels en ne les considérant que comme des règnes; puis de l'autre, au contraire, choix de générations au lieu de règnes admis jusque-là, et augmentation de 20 générations : tel a été le moyen mis en usage pour expliquer la possibilité du peuplement des Sandwich par Tahiti. Sans doute on arrive de la sorte à un surplus quelconque pour Tahiti, mais on voit combien il faut retrancher d'un côté et augmenter de l'autre pour faire cadrer ces calculs avec le système adopté. Quelle confiance avoir, nous le demandons, dans de pareils calculs ? Et pourtant ce sont eux qui paraissent avoir donné à M. de Quatrefages la certitude que la migration Tahitienne est bien plus ancienne que celle des Maori, et que M. Hale s'est trompé. Voici, du reste, textuellement ce que M. de Quatrefages dit à ce sujet (1) :

« Quant au peuplement de Tahiti, nous pouvons opposer à l'estimation toute conjecturale de M. Hale un document non moins précis que les précédents. C'est la généalogie des anciens rois de Raiatea, ancêtres des Pomare. Cette généalogie, recueillie avec grand soin par ordre du gouvernement français, ne comprend que 34 générations représentant 1020 années et reporterait l'avènement de cette dynastie vers le milieu du IIe siècle de notre ère. Peut-être cependant mérite-t-elle un reproche opposé à celui que M. Hale adresse, évidemment avec raison, aux généalogies hawaïennes. On n'y voit figurer aucune de ces divinités locales qui sont certainement d'anciens chefs déifiés, et il serait bien étrange que la tradition tahitienne commençât d'emblée aux temps franchement historiques. Les recherches d'Ellis, en restituant au dieu Oro son vrai caractère, autorisent à croire qu'un certain nombre de générations humaines sont passées dans la mythologie ; mais probablement l'indigène nouvellement converti, chargé de recueillir ces documents précieux, aura sacrifié les temps héroïques de sa patrie, il aura enlevé un certain nombre d'hommes de la liste royale de crainte d'y faire figurer quelques faux dieux, etc. »

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1864, p. 899 ; *les Polynésiens*, p. 171.

C'est avec raison que le savant ethnologue croit qu'un certain nombre de générations sont passées dans la mythologie des Tahitiens. On n'en peut dire exactement le nombre mais il a probablement été beaucoup plus grand qu'on ne paraît le supposer.

Quant à l'explication que donne M. de Quatrefages, elle est on ne peut plus admissible, car si Mare était un homme intelligent, il n'était pas moins par son caractère sceptique, ses qualités de rhéteur, le Tahitien peut-être le moins capable de faire une généalogie. Nous savons de source autorisée que les choses d'autrefois étaient celles qu'il ignorait le plus, bien qu'elles doivent être celles qui porteront le plus son nom à la postérité. Nous étions là, en effet, quand Mare a composé ce roman dont souriait M. Orsmond qui n'y comprenait absolument rien, comme il nous l'a dit lui-même. C'est en vain que ce dernier, s'entourant de toutes les connaissances rassemblées par lui-même et ses confrères depuis une trentaine d'années, avait essayé de construire la généalogie des rois de Tahiti : il n'avait pu y réussir, disait-il, quoiqu'il eût reçu ses renseignements de vieux prêtres ou chefs fort capables, morts tous, et qui n'avaient pu les communiquer à Mare, lorsque, sur l'invitation de l'autorité française, celui-ci se mit à écrire quelques chapitres sur l'histoire de Tahiti. Cette généalogie de la famille de Pomaré n'est que le fait d'un rhéteur courtisan, bien certain que personne, quelques années plus tard, ne serait en état de le contredire puisque déjà tous ceux qui en auraient été capables n'existaient plus (1).

D'après M. Orsmond lui-même, dire approximativement le nombre des dynasties qui se sont succédé dans l'île est impossible ; mais il est certain qu'il y en a plusieurs cherchant toutes à fondre dans leur généalogie celle des chefs marquants qui les avaient précédés.

(1) Nous ne pouvons entrer ici dans les détails nécessaires ; nous nous contenterons de dire que les Pomare sont des usurpateurs ne datant, comme rois, que d'une époque peu reculée, du commencement du siècle et nous renverrons à la biographie de cette famille que nous avons écrite dans nos Documents sur Tahiti.

C'est donc encore avec raison que M. de Quatrefages dit qu'il y a là un fait historique à rechercher, à éclairer ; mais il faut bien le dire aussi, quelles que soient les conjectures, elles ne seront jamais ni infirmées, ni confirmées, car encore une fois, ceux qui auraient pu le faire sont morts.

Inutile d'ajouter que tout ce qu'ont dit les missionnaires à ce sujet et avec intention parfois, ne peut qu'induire en erreur : ils ne pensaient guère alors que viendrait le jour où cette question serait, comme tant d'autres, examinée par la science.

Après ces remarques il ne sera peut-être pas superflu de citer encore l'extrait suivant de l'article de M. Bovis sur l'antiquité de la population des îles de la Société (1). Cet extrait vient attester lui-même combien il est difficile d'obtenir quelque chose de précis sur un pareil sujet.

« Il ne nous reste rien d'écrit sur les premiers temps de ces peuples, et les traditions conservées par la mémoire humaine remontent si peu haut qu'on serait tenté de chercher à cette insuffisance une raison prise dans la nécessité même des choses. Mes efforts n'ont jamais pu faire remonter la mémoire des vieillards, plus loin que 20 générations, les vieillards que j'ai questionnés se sont généralement accordés ou à peu près pour le chiffre de vingt générations de rois, et à la 20e, ils se trouvaient complètement dans les temps fabuleux : car le père du 1er roi a maintes fois transporté des montagnes, voltigé d'une cime à une autre et enfin s'est livré aux exercices habituels aux héros et demi-dieux de tous les paganismes. »

C'est vraiment un fait bien remarquable et qui semble tenir, comme le dit si bien M. de Bovis, à l'impossibilité de retenir plus d'une vingtaine de générations dans la mémoire, car il se présénte presque partout et particulièrement comme nous allons le faire voir, aussi bien à la Nouvelle-Zélande, qu'aux Manaia, aux Mangareva, etc. De son côté, le Rev. Ellis, dans ses *Polynesian researches*, dit que les Tahitiens ont des généalogies remontant à plus de cent

(1) *Annuaire de Tahiti*, 1863, p. 225.

générations, mais que trente seulement d'entre elles peuvent être considérées comme exactes et admissibles.

Quoiqu'il en soit, nous croyons pouvoir nous contenter du chiffre donné par M. Hale qui accorde 3000 ans d'existence aux habitants des îles de la Société et nous résumons ainsi le peuplement des archipels que nous venons de passer en revue :

Sandwich...........................	2100 ans.
Marquises..........................	2640 ans.
Tahiti..............................	3000 ans.

Nouvelle-Zélande. — Les mêmes raisons, tirées de l'altération de la langue et des mœurs, qui avaient porté M. Hale à assigner une grande antiquité au peuplement de Tahiti, l'ont conduit à considérer les émigrations à Tahiti et à la Nouvelle-Zélande comme contemporaines ; c'est en effet ce qui semble résulter, non seulement des données linguistiques, mais même du rapprochement des dates fournies par les traditions de ces deux contrées (1).

Au contraire M. de Quatrefages pense que M. Hale se trompe quand il avance que la Nouvelle-Zélande et Tahiti ont été peuplées à peu près à la même époque : car, dit-il, « bien loin que les émigrations aient été contemporaines dans ces deux archipels, celle de la Nouvelle-Zélande est une des plus récentes, tandis que celle de Tahiti est très ancienne. » Pour étayer cette opinion, il s'appuie : d'abord sur une légende rapportée par Sir Grey, légende établissant que jusqu'au moment où elle a été recueillie, il n'y a eu que 15 générations, ou 450 ans d'écoulés depuis l'arrivée des émigrants de l'Hawahiki venus sur le *Taïnui* ; il s'appuie en outre, sur les génélogies publiées par Shortland et Thompson ; ces généalogies élèvent le nombre des générations à 18 ou 20 et font remonter la date des migrations à

(1) Noter que le révérend Colenso admet l'antiquité considérable des immigrants, à la Nouvelle-Zélande, immigrants qu'il était disposé, avec Ellis, à faire venir de l'Amérique, alors qu'il regardait leur origine malaise comme impossible.

540 ou 600 ans. Toutefois, comme Thompson n'admet que des règnes au lieu de générations, 21 ans au lieu de 30, ce n'est même plus que 450 ans environ, c'est-à-dire à peu près le même chiffre que celui fourni par les 15 générations de la légende de Sir Grey.

Cette légende indique bien, en effet, que Maru-Tuahu et son père Hotu-Nui (1) étaient arrivés à Aotearoa sur le *Taïnui* en même temps que l'*Arawa* et la plupart des autres canots et que, depuis ce moment jusque en 1853, il ne s'était écoulé que 15 générations : celles-ci, multipliées par 30 ne donnent bien que 450 ans, et reportent cet évènement tout au plus aux premières années du XV[e] siècle.

Mais il résulte des recherches de Shortland, qu'il y aurait quelques générations de plus et que l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande serait colonisée depuis 18 générations, c'est-à-dire depuis un temps qui ne dépasse pas 500 ans. Ce chiffre, on le sait, a été adopté par M. Maunoir, pendant que M. Baker l'a élevé à 800 ans; mais sans indiquer les données qui ont servi de base à son estimation.

« Pour appuyer cette conclusion, dit M. Shortland (2), on a réuni les généalogies de plusieurs chefs de la famille de l'*Arawa*, descendant du même ou de différents personnages de l'équipage de ce canot, et, en les comparant avec soin, on a trouvé que presque toutes s'accordaient à ne compter que le même nombre de générations depuis le moment de l'arrivée des premiers émigrants à la Nouvelle-Zélande. Ce fut en voyant cette coïncidence dans le nombre de généalogies données par cette tribu, que je commençai à penser que de pareils titres avaient une valeur réelle, car leur uniformité étant involontaire, c'était la meilleure preuve de leur exactitude.

« On a fait de pareilles recherches, ajoute-t-il, dans le rameau des Ngati-Kahu-Unuunu qui occupent aujourd'hui

(1) Il serait plus exact de dire Hotunui seulement, puique Maru-Tuahu est né à Kawhia, sur l'Ile-Nord, peu après le départ d'Hotunui pour aller se fixer à Huraki.

(2) Ouvr. cité, p. 293.

l'Ile-du-Milieu, et dans les tribus de la famille venue sur le *Taïnui*, et, aussi loin qu'on soit allé, on a obtenu le même résultat. »

Puis il continue en disant : « Il serait intéressant de poursuivre ce genre de recherches dans les trois autres divisions primitives, c'est-á-dire dans les familles Whanganui, Taranaki et les Ngatiawa de la baie d'Abondance ; car, si l'on venait à trouver que dans chacune d'elles les principaux personnages encore vivants se rapprochent par le chiffre des généalogies, depuis l'arrivée de leurs ancêtres à la Nouvelle-Zélande, on aurait une forte preuve de la contemporanéité des migrations ; tandis que, si la famille seule des Whanganui comptait un plus grand nombre de générations que les autres, on pourrait ajouter foi à leur tradition : Que leurs ancêtres ont été les premiers colons de la Nouvelle-Zélande. »

En outre M. Shortland (1) cite les débats survenus entre les chefs des tribus Ngati-Wakaue et Ngaïtirangi à l'occasion de leurs droits sur une île de la baie d'Abondance, nommée Motiti : (2) ces débats établissent le même nombre de générations ; et tous ces faits réunis semblent bien condui-

(1) *Traditions and superstitions*, p. 303. Voici ce qu'il dit à ce sujet : « Dans l'une des nombreuses discussions soutenues à cette occasion, la tribu Ngati-wakaue, pour prouver la supériorité de ses droits, mettait en avant que ses ancêtres étaient les premiers qui s'étaient arrêtés à Maketu , et qui , par suite, s'étaient établis à Motiti. Comme témoignage accessoire en faveur de ce fait et pour rendre leurs prétentions plus apparentes aux yeux des Européens, ils en appelaient à un pendant d'oreilles en pierre verte, appelé *Kaukau Matua*, que Tama-te-Kapua, un de leurs ancêtres, avait apporté de l'Hawahiki et qui était possédé dans le moment par Te Heuheu, son descendant direct. Ils soutenaient que ceux qui pouvaient prouver être les possesseurs de ce bien meuble, avaient plus de titres à occuper l'île en question que ceux qui n'avaient d'autre droit que celui résultant de la conquête, et qui, à leur tour, avaient été forcés de l'abandonner à la reprise des hostilités. »

(2) M. Shortland dit que Motiti est l'île plate de Cook ; mais les cartes anglaises disent que l'île plate n'est autre que la petite île Motu-Nou qui est plus à l'Ouest.

re en effet au chiffre de générations qu'il admet. Mais ces généalogies sont-elles exactes ? Nous croyons qu'il est permis d'en douter.

Il n'y a rien de surprenant que les généalogies d'une même famille s'accordent : C'est même une nécessité, puisque c'est ce qui est transmis journellement à la tribu par la mémoire, et conservé à l'aide de petits bâtonnets appelés *Papa tupuna* (1) par les prêtres des tribus. Il serait plus étonnant qu'elles différassent. Et si M. Shortland ajoute que le même résultat a été obtenu dans une autre tribu, celle des Ngati-Kahu-Ununu, partie de l'île Nord pour aller se fixer dans l'Ile-du-Milieu, cela n'est pas plus surprenant, puisque cette tribu, venant de l'Hawahiki, était arrivée en même temps que l'*Arawa*, le *Taïnui* et les autres canots dans l'Ile-Nord, ainsi que nous l'avons fait remarquer ailleurs, puisque c'est seulement après quelque temps de séjour dans cette dernière île qu'elle est allée se fixer sur l'Ile-du-Milieu. Venue en même temps que les autres, elle devait avoir le même nombre de généalogies que les descendants de ces divers canots. Il n'y a donc pas d'intérêt à examiner chacune des tribus formées par les équipages qui montaient les canots arrivés à peu près en même temps, et dont parlent les traditions. Il est à peu près certain que ces tribus doivent avoir un même nombre de généalogies, si quelques-unes n'ont pas été oubliées. Mais, comme le dit Shortland, il serait plus intéressant de savoir combien en comptent les Whanganui, par exemple ; puisque, d'après les traditions, l'émigration de leur premier chef Turi, est un peu antérieure. Si cette tribu avait quelques générations de plus, ce serait non seulement un indice de la créance que méritent les traditions Maori en général, mais aussi un témoignage favorable au peu d'ancienneté de l'émigration à l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande.

(1) C'était une sorte d'arbre généalogique que l'on récitait de temps en temps à la multitude, réunie dans ce but, pour qu'elle en conservât mieux le souvenir. M. Taylor (p. 155) apprend que cet arbre généalogique était comparé au *Hue* (calebassier) dont la tige est appelée *Tahuhu*, et les branches *Kawae*.

Ce qui doit surprendre toutefois, c'est qu'on ne soit pas déjà fixé sur ce sujet. Il y a bien longtemps que les missionnaires sont établis dans cette tribu, de même que dans celle de Taranaki et de plusieurs autres localités, et ils ont dû certainement s'y procurer les principales généalogies qui les concernent. Il est donc supposable que si M. Shortland ne les a pas fait connaître, c'est qu'elles n'étaient probablement pas favorables à la thèse qu'il soutenait. Quant à M. Taylor, il ne dit pas un mot du nombre des généalogies ; pourtant il parle assez longuement de la tribu Whanganui, quand il fait connaître le premier le chant en vers qui rapporte les découvertes et l'établissement de Turi dans le détroit de Cook.

Quoiqu'il en soit, M. Shortland, d'après tous les renseignements obtenus, porte à 18 le chiffre des généalogies, dans les diverses tribus qu'il a pu étudier.

De son côté, M. Thompson (1) a conclu, de l'examen attentif de plusieurs arbres généalogiques, qu'environ 20 générations de chefs ont existé depuis l'arrivée des premiers émigrants de l'Hawahiki, c'est-à dire cinq de plus que ne fait supposer la légende rapportée par Sir Grey ; et, appliquant à chaque chef néo-zélandais la même longueur de règne qu'aux souverains anglais, c'est-à-dire 22 1/35 ans, il a été conduit à ce résultat que les Polynésiens sont arrivés à l'Ile Nord de la Nouvelle-Zélande 440 ans auparavant, autrement dit vers 1410 ou 1420.

Deux arbres généalogiques inspiraient surtout une grande confiance à Thompson : Ce sont ceux des tribus de la baie d'Abondance appelées Ngati-te-Rangi, et Ngati-Wakaue (2. Ils avaient été examinés avec le plus grand soin par le magistrat anglais de Rotorua afin de savoir quelle était la tribu qui avait des droits véritables sur la petite île Motiti. Or, ces deux arbres généalogiques sont les mêmes que ceux établis et publiés par Shortland, alors qu'il était magistrat à Maketu dans la baie d'Abondance ; car, bien que Thompson

(1) Ouvr. cité, t. I, p. 67.

(2) Voir ce que nous avons dit précédemment sur ce sujet, t. II, p. 320.

n'en dise rien, le sujet en litige est le même, et les réclamants appartiennent aux deux mêmes tribus. Nous avons montré que la tribu la plus ancienne faisait remonter son origine à Tama-te-Kapua le chef de l'*Arawa*. Mais les mêmes documents ne sont pas interprétés de la même manière par les écrivains, et peut-être M. Thompson n'était-il pas aussi convaincu qu'il semblait le dire de la confiance à accorder à de pareils arbres généalogiques; car il ajoute, ce qui prouve combien il doit être facile aux indigènes de se tromper : « Il faut que les Nouveaux-Zélandais se trouvent dans de semblables circonstances pour qu'ils fixent leur mémoire sur leurs ancêtres; car autrement, soit crainte ou délicatesse, ils évitent de parler d'un pareil sujet, toutes les fois qu'ils n'y sont pas poussés par quelque intérêt particulier.»

Ainsi il y aurait donc eu vingt générations pour M. Thompson; mais le Rev. Taylor qui a séjourné fort longtemps à la Nouvelle-Zélande, et qui a publié l'un des livres les plus remarquables qui aient été écrits sur cette contrée, augmente encore le nombre des générations. Voici ce qu'il dit à ce sujet (1) : « Les indigènes de la Nouvelle-Zélande sont fiers de leurs généalogies et celles des grands hommes en général remontent aux dieux, et même avant eux. « Plus loin (2) il ajoute : « On fait peu de cas du chef qui ne peut pas remonter à 20 ou 30 générations. Les grandes familles vont enfin, jusqu'au commencement de toutes choses.» Plus loin enfin (3), il apprend qu'un vieux prêtre, nommé Hahakaï, très versé dans les traditions de son pays et qui vivait encore en 1840 à Parapara, petit village sur la route de Kaïtaia à la baie Douteuse, lui donna une liste de 26 générations, depuis l'arrivée des émigrants de l'Hawahiki dans l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande. Cette liste donne les noms dans l'ordre suivant : 1° Tiki. — 2° Maui. — 3° Po. — 4° Mawete. — 5° Atua. — 6° Maea. — 7° Waïkapu. — 8° Tuku-Ora. — 9° Tutenga-na-Hau. — 10° Tau-Mumu-Hue. — 11° Tau-na-nga. — 12° Te-Niho-o-te-Rangi. — 13° Mumu-te-Awa. — Raparapa-te-

(1) Ouvr. cité, p. 16.
(2) Ibid. p. 155.
(3) Ibid. p. 193.

Uira. — 15° Nuku-Tawhiti. — 16° Hae (femme). — 17° Moerewa (qui vécut très vieux). — 18° Papa-Whaka-Mihamiha. — 19° Te-Turu. — 20° Heke-Rangi. — 21° Patua. — 22° Awatai. — 23° Koro-Awio. — 24° Mapihi. — 25° Haruru. — 26° Moehau (femme, grande prêtresse qui vivait en 1840).

Taylor, il est vrai, ajoute que le vieux prêtre, dans sa première demi-douzaine de noms, semble avoir été pris parmi les dieux ; mais cette assertion ne saurait être fondée quand on se rappelle ce que toutes les traditions rapportent de Maui par exemple, qui ne fut déifié qu'après son émigration à l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande, et ce que dit lui-même M. Taylor de l'arrivée de Po dans cette île, à la troisième génération de ceux qui s'y trouvaient déjà (1). « Si nous donnons, dit-il, 30 ans à chaque génération, en en supprimant six d'abord, cela fait une période de six cents ans, et je suis même porté à croire qu'il y a cent années de trop. » Ainsi Taylor admettait 500 ans pour le peuplement de l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande par les émigrants de l'Hawahiki. Certes, on pourrait croire à l'exactitude d'une pareille estimation venant d'un observateur si autorisé ; cependant nous ne croyons pas qu'on puisse s'y fier plus qu'aux autres.

On a vu déjà, en effet, qu'un chef appelé Tiki, s'est rendu à l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande dès l'origine du peuplement, et que, frappé de la pénurie de vivres de la tribu dans laquelle il se trouvait, il envoya sa femme en Hawahiki pour y prendre les patates douces appelées Kumara ; celle-ci mit peu de temps à faire le voyage, preuve du peu d'éloignement de l'Hawahiki. Nous avons aussi longuement rapporté la vie de Maui ; nous avons montré que ce personnage, déifié plus tard, avait émigré lui aussi à l'Ile-Nord où il était mort. Comme il était contemporain de la plupart des émigrants, il aurait très bien pu ne s'y rendre qu'après Tiki, au lieu d'avoir pêché le premier l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande, comme le disent des légendes faites évidemment après coup. Mais y fût-il allé longtemps avant, on ne voit pas pourquoi il ne serait pas compté comme tête de généra-

(1) Ouvr. cité, p. 193.

tion. Il en est de même de Po, de Mawete, etc. Quant au 5e, c'était évidemment quelque personnage ayant pris le nom de la divinité, « le Divin » ; le 6e, celui de quelque conquérant ; etc. Car tous ces noms ne sont que des qualificatifs préférés aux noms de famille ; c'est ce que nous avons particulièrement fait remarquer quand nous avons parlé des noms des chefs aux îles Marquises.

Si l'on considérait tous les noms désignés par le vieux prêtre comme ceux des chefs de chaque génération, il se serait écoulé, depuis l'arrivée des émigrants de l'Hawahiki un laps de temps de 600 ans, au lieu des 450 de la légende de Maru-Tuahu ; peut-être est-on en droit de penser que Sir Grey, qui a fait connaître cette dernière légende, doutait lui-même de sa signification ; car il dit : « Les traditions que nous rapportons ont régné peut-être plus de 2000 ans dans la plupart des îles de l'Océan pacifique. »

Ainsi donc, des généalogies n'indiquent que 15 à 16 générations ; d'autres en indiquent 18 à 20 ; une en élève le nombre à 26 ; des écrivains estiment à 800 ans la durée des Néo-Zélandais dans l'Ile-Nord ; enfin, d'après d'autres, ils y existeraient depuis plus longtemps. Nous le demandons ; quelle confiance avoir en de pareilles données, encore moins certaines que celles de l'ancien Testament, qui le sont si peu (1) ; ainsi que le prouvent les séries chronologiques qui énumèrent les ancêtres de Jésus-Christ (2) ?

Si l'on a pu se demander pour ces dernières s'il n'y en aurait pas eu un plus grand nombre, on est, à plus forte raison, en droit de se le demander pour la Nouvelle-Zélande, où les renseignements sont encore plus contradictoires, puisque d'après M. Taylor, il n'est pas un chef de grande famille qui ne commence sa généalogie à l'origine de toutes choses, et parfois même avant la création des dieux, d'où tous les chefs de la Polynésie aiment tant descendre. Le

(1) Ouvr. cité, introduction, p. 12.

(2) On sait que St-Mathieu ne compte, d'Abraham à Joseph, époux de la vierge Marie que 39 générations, tandis que St-Luc, procédant comme le premier de mâle en mâle, énumère du même Abraham au même Joseph 55 générations.

studieux missionnaire, dit à cette occasion : (1) » Je m'amusai beaucoup, une fois, d'une tradition de cette espèce, commençant au néant (*na te kore i aï*, de rien à quelque chose) et entassant nom sur nom jusqu'à celui du narrateur. »

Il est bien évident que si l'on n'a, comme il l'avance, qu'une pauvre opinion d'un chef, qui ne peut pas faire remonter sa généalogie à 20 ou 30 générations, c'est que les grandes familles prétendent venir de bien plus loin (2). Dès lors n'en peut-on pas inférer, comme semble l'avoir pressenti M. de Bovis pour Tahiti, que ce nombre de vingt et quelques générations n'est si généralement donné aux navigateurs, ou conclu des traditions, que parce qu'il est difficile, et peut-être impossible à la mémoire de la plupart des indigènes de conserver le souvenir d'un plus grand nombre ?

A cette occasion toutefois, nous ferons remarquer que cette induction ne peut être tirée que des chiffres des deux premiers archipels ; puisque, ainsi qu'on l'a vu, les habitants de Sandwich, et des Marquises ont au contraire conservé le souvenir d'un plus grand nombre de générations ou de chefs. Nous avons même montré que, dans ces dernières îles surtout, ces chefs ou générations avaient été encore plus nombreux qu'on ne l'a cru. Certes il n'est pas facile d'expliquer une pareille différence chez des populations qui ont une origine commune ; on a cru pouvoir l'interpréter en faveur d'une origine malaisienne, mais nous croyons que cette différence est elle-même un témoignage de l'ancienneté plus grande du peuplement de la Nouvelle-Zélande et de Tahiti ; car on comprend parfaitement que la difficulté de se rappeler par la mémoire seulement soit en raison directe du temps écoulé. L'Ile-Nord et l'Ile-du-Milieu de la Nouvelle-Zélande devaient avoir des relations faciles et

(1) Ouv. cité, p. 155.

(2) Comme l'a dit M. Perrier (*autochthonie*, mém. Soc. d'anthrop.) à propos de l'éthnologie égyptienne. « Il en est des familles des nations comme des familles prises en particulier. On veut être de lignée ancienne ; on veut dater de loin, parce que c'est, en principe, un lustre légitime, aussi bien pour les peuples que pour les individus. »

fréquentes ; un voyage de l'une à l'autre ne pouvait frapper l'imagination des émigrants, si l'émigration n'était causée par des guerres et des dissensions intestines. Pour les Néo-Zélandais autochthones, les générations n'avaient pas de point de départ déterminé. Pour les émigrants vers la Polynésie, au contraire, elles dataient du grand événement de leur départ et de leur arrivée sur une terre nouvelle, et elles se gravaient, d'autant mieux dans leur mémoire que leur voyage avait été plus long, plus semé de péripéties et d'obstacles.

Il est bien évident aussi, comme on l'a dit, que les différents chiffres cités semblent indiquer que la dispersion de la race polynésienne, est relativement moderne ; mais il ne l'est pas moins, après tout ce que nous venons de dire, qu'il est impossible de fixer cette date d'une manière exacte.

Nous l'avons répété plusieurs fois déjà : c'est parce qu'on n'a pas distingué l'Ile-Nord de l'Ile-du-Milieu de la Nouvelle-Zélande, qu'on n'a pu découvrir la véritable situation de l'Hawahiki ou pays d'origine première ; c'est pour cela qu'on a eu tant de peine à comprendre les traditions rapportées par Dieffenbach, Shortland, Sir Grey et Taylor. On verra, en lisant ces traditions dont nous insérons la traduction à la fin de ce livre, que les événements les plus anciens sont mêlés pour ainsi dire à des faits modernes; les traditions que nous appelons historiques succèdent sans transitions à celles qui sont sûrement mythologiques et héroïques, et il ne faut pas moins qu'une attention soutenue pour les distinguer les unes des autres. Mais alors on reconnaît assez facilement que les premières sont l'histoire des événements qui ont amené le départ des émigrants et de ceux qui les ont suivis dans l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande, tandis que les autres sont tout particulièrement, les faits et gestes des ancêtres dans l'Hawahiki. D'un autre côté, ce qu'on ne peut se dispenser de remarquer, c'est qu'à part un certain nombre de grands personnages, presque tous semblent être contemporains ou précéder de peu de temps les émigrants de ce que nous appelons la « grande émigration, » pour la distinguer des migrations antérieures ou postérieures entreprises par des chefs dont

les traditions ont également conservé le souvenir. Il est évident qu'en se faisant descendre de personnages tels que Tawhaki et autres, les indigènes remontent aux temps fabuleux, et qu'ils sont aussi embarrassés que nous le serions à leur place, pour dire de combien de temps ces personnages, ont précédé le départ des premiers émigrants. Il faut même supposer, en les voyant en diviniser quelques-uns, qu'ils les croyaient bien antérieurs ; c'est d'ailleurs ce qui résulte de la comparaison de toutes les données légendaires. Tawhaki, en effet, est représenté dans les traditions comme un homme, un héros, et ce ne fut probablement qu'à sa mort qu'il fut déifié dans l'Hawahiki, c'est-à-dire dans l'Ile-du-Milieu de la Nouvelle-Zélande, où son mythe n'a cessé d'exister. A l'Ile-Nord, au contraire, il a été remplacé plus tard par le mythe de Maui qui s'est emparé des hauts faits de son prédécesseur ou du moins auquel on les a attribués de son vivant ou après sa mort ; Maui, en effet, était également un homme quittant l'Hawahiki pour aller se fixer à l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande.

Nous avons voulu revenir, en passant sur ces faits qui nous semblent appuyer l'opinion que nous soutenons ; ils indiquent que Maui, qu'on regarde parfois comme fort ancien, n'a bien probablement émigré à l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande qu'après beaucoup d'autres. Il est inutile de répéter que si on lui a attribué la découverte de cette île qui avait été faite par Kupe, de même que tous les hauts faits de Tawhaki, son prédécesseur en Hawahiki, c'est qu'il a vécu à une époque de bouleversement et de guerres intestines. Mais il n'est pas de fait prouvant mieux que celui-ci, que l'Hawahiki ne pouvait pas être placé ailleurs que dans l'Ile-du-Milieu de la Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire dans le lieu qui a chassé Maui, dont le culte, créé à l'Ile-Nord, s'est ensuite répandu dans toute la Polynésie, sans jamais s'établir à l'Ile-du-Milieu.

Conclusions. — En résumé, on a eu tort de soustraire un certain nombre de généalogies, sous le prétexte qu'elles

étaient fabuleuses. Nous bornant donc à adopter le nombre des généalogies données par les listes de Hale et de Porter, pour les Sandwich et les Marquises, car nous avons dit avoir des listes de l'une des Marquises encore plus étendues que toutes celles publiées, nous croyons pouvoir dire :

1° Que les Sandwich ont été peuplées, il y a au moins 2100 ans, au lieu de l'avoir été, comme l'a conclu M. Hale, il y a 1350 ans, et comme l'a dit M. Rémy il y a 2250 ans ;

2° Que l'île Nuku-Hiva l'a été il y a 2640 ans, en comptant pour les deux archipels par générations, et qu'il existe par conséquent une différence de 540 ans entre le peuplement des deux groupes ;

3° Que Tahiti est peuplée depuis 3000 ans au moins ; ce qui résulte non des listes généalogiques connues, mais des données linguistiques et de l'ensemble des faits venus à la connaissance des Européens. Ce chiffre de 3000 ans mettrait entre le peuplement des îles Sandwich et celui de Tahiti, un intervalle de 900 ans, et entre le peuplement de Tahiti et celui des Marquises un intervalle de 360 ans ;

4° Que les archipels Samoa et Tunga, dont on ignore complétement la date du peuplement, doivent avoir reçu leurs habitants bien antérieurement aux précédents. Il est évident, en effet, que quelque soit le chiffre que l'on adopte, le nôtre ou ceux de MM. Hale, Rémy et de Quatrefages, le peuplement des Samoa et des Tunga doit remonter à une époque plus reculée, puisqu'on s'accorde à regarder ces deux archipels comme le berceau des colonies qui sont allées peupler les Marquises et les Sandwich.

Il est inutile de parler des Paumotu, des Mangareva, etc., qu'on a vu avoir été peuplées beaucoup plus tard.

En supposant qu'une période de 360 ou de 540 ans a été nécessaire pour produire le trop plein, ou pour engendrer des guerres assez fortes pour porter à l'émigration, on pourrait dire, sans s'arrêter d'ailleurs à rechercher ici de nouveau quel est celui de ces deux archipels qui a été colonisé le premier, que les Tunga et les Samoa ont été peuplées il y a 3360 ou 3540 ans environ ;

5° Enfin, que si la Nouvelle-Zélande est bien, comme

nous avons cherché à le démontrer, le berceau des Polynésiens, il faut reporter à plus de 4000 ans le départ des émigrants de l'Hawahiki pour l'île Aotearoa, autrement dit l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande. On donnerait ainsi un laps de temps de 360 ou 540 ans aux colons de l'Ile-Nord avant leur départ pour la Polynésie, sans parler de ceux qui probablement s'y sont rendus directement à cette époque, sans avoir pu s'arrêter sur l'île Aotaroa (1), et qui, peut-être même, sont les seuls ayant émigré jusque-là. Cette dernière hypothèse, il faut en convenir, viendrait appuyer d'une manière bien remarquable, en l'expliquant pour ainsi dire, la conclusion de M. Hale, que les émigrations à Tahiti et à la Nouvelle-Zélande ont été contemporaines ou à peu près (2); et, par la Nouvelle-Zélande, encore une fois, il ne faut entendre que l'Ile-Nord de ce groupe, comme nous croyons l'avoir surabondamment démontré, à l'aide de tous les chants traditionnels publiés.

Quant à la date du peuplement de la terre d'origine ou l'Hawahiki, il est impossible de l'apprécier. Il est bien clair qu'elle remonte à une époque infiniment plus éloignée que les précédentes, puisque ce n'est qu'après de longues guerres d'extermination, dont on ne connaît probablement que les dernières par les légendes, que les vaincus se sont décidés à émigrer. Toutes les traditions établissent, contrairement à ce que l'on croit généralement, que l'Ile-du-Milieu de la Nouvelle-Zélande, lors de ces guerres et de ces émigrations, possédait de nombreuses populations que nous regardons comme ayant été autochthones.

(1) Voy. Shortland, p. 304.

(2) On a vu que Hale est arrivé à cette conclusion, en se fondant uniquement sur l'altération des mœurs et de la langue des deux contrées comparées à celles des Samoa, car il faisait venir les habitants de ces contrées des îles Samoa, sans remarquer qu'il faudrait admettre, ainsi que nous l'avons avancé, qu'on parlait aux Samoa à l'époque des premières migrations, le langage qui a été retrouvé à la Nouvelle-Zélande.

LIVRE DEUXIÈME

—

MARCHE DES MIGRATIONS

—

CHAPITRE PREMIER

Première étape des émigrants de l'Hawahiki. — Populations trouvées sur l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande. — Motifs qui poussèrent les Maori de l'Ile-Nord à émigrer. — Route du Nord-Est ouverte seule aux nouveaux émigrants. — Premières îles rencontrées par eux : Tunga, Hapai, Manaia. — Dialecte de Rarotonga. — Iles peuplées par les Tunga. — Disséminations involontaires. — Iles peuplées par Tahiti. — Peuplement des îles Marquises. — Peuplement des îles Sandwich. — Iles Carolines et Mariannes. — Voies suivies par les Polynésiens pour atteindre la Malaisie. — Toutes ces migrations se sont opérées du Sud-Ouest vers le Nord-Est. — Les îles polynésiennes n'étaient généralement pas habitées lors de l'arrivée des émigrants. — Preuves linguistiques. — Fréquence des mots polynésiens en Malaisie ; rareté des mots malais en Polynésie. — La Polynésie n'a pu être peuplée par des populations malaisiennes.

Nous avons fait connaître tous les faits qui nous ont conduit à regarder les Polynésiens comme les descendants des Maori et à placer le lieu d'origine première, ou l'Hawahiki, dans l'Ile-du-Milieu de la Nouvelle-Zélande ; nous avons montré que c'est par voie de migrations que les îles polynésiennes ont été peuplées ; maintenant, et avant de formuler les conclusions de tout notre travail, nous allons essayer de tracer l'itinéraire suivi par les émigrants, depuis leur pays d'origine jusqu'aux points les plus extrêmes où ils ont été rencontrés.

Pour cela, nous n'aurons qu'à reprendre en sens inverse la route que nous avons déjà parcourue en remontant contre le courant des migrations afin d'arriver à la découverte du lieu d'origine ; en un mot pour parler comme les Maori, il nous suffira de « descendre » (1) du Sud-Ouest et du Sud vers le Nord-Est et le Nord, pour indiquer la marche exactement suivie.

Chemin faisant, nous complèterons quelques-uns des renseignements déjà donnés ; nous indiquerons les raisons qui nous semblent avoir porté les Maori de l'Ile-Nord, aussi bien les anciens que les nouveaux, à émigrer vers la Polynésie ; puis nous tâcherons de dire quelles sont les îles polynésiennes qui ont été les premières peuplées, et comment les autres l'ont été successivement. Nous examinerons de nouveau le point tant controversé de savoir si ces îles étaient ou n'étaient pas habitées à l'arrivée des émigrants, et nous insisterons sur les causes qui expliquent la répartition de ces derniers presque d'un seul côté de l'Océan Pacifique. Enfin nous suivrons la dissémination jusque dans les plus petites îles isolées, et même jusque dans les grands continents d'Afrique, d'Asie et d'Amérique.

Ce que nous allons dire ne sera, il est vrai, que conjectural ; mais, comme nos conjectures reposent sur un grand nombre de faits et de témoignages, et que, d'ailleurs, c'est la seule voie ouverte pour parler de l'origine et des migrations d'un peuple, nous n'hésitons pas, comme complément de notre travail, à présenter les réflexions que nos études et nos propres observations sur les lieux mêmes, aussi bien que nos lectures nous ont suggérées sur la marche des migrations polynésiennes.

Voici donc comment nous croyons que les migrations se sont opérées :

En quittant les côtes Est et Ouest de l'Ile-du-Milieu, mais surtout celles du Sud et du Sud-Ouest, les émigrants se

(1) Voir ce que nous avons dit à ce sujet, vol. II, p. 147 et III, p. 413.

sont dirigés vers l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande, visitée par quelques-uns de leurs compatriotes longtemps avant leur départ, comme l'attestent les légendes de Kupe, de Ngahue et autres que nous avons citées, ainsi que les voyages de Turi, de Hou, de Uenuku, etc., qui les avaient précédés de peu de temps.

Nous avons fait remarquer ce fait curieux, que ces trois derniers, particulièrement, ont borné leur voyage pour ainsi dire au détroit de Cook, comme l'avait fait Kupe, comme le firent également le *Ririno* qui accompagnait le canot de Turi, et le *Wakaringaringa* qui atterrit à Kaupokonui dans le détroit de Cook. Sans doute l'éloignement paraissait déjà assez grand à ces premiers émigrants, qui n'avaient quitté qu'à regret leur patrie pour éviter l'extermination, mais qui ne cessaient d'y penser; comme le prouve le suicide de Turi, pris de nostalgie.

Ceux de la grande émigration allèrent s'établir plus loin sur la côte Est de la même île. Longeant la terre ou en passant aussi près que possible, pour ne pas la perdre de vue, tous eurent à doubler le fameux cap Waiapu ou cap Est de Cook. (1) C'est là que la plupart s'arrêtèrent dans le port de la baleine ou Whangaparaua. Puis ils se fixèrent les uns ici, les autres là, dans les points à leur convenance; d'autres allèrent jusqu'au cap Nord et le doublèrent, ou ils se contentèrent de passer par dessus l'isthme étroit qui sépare une mer de l'autre, pour atteindre celle de l'Ouest; d'autres enfin pénétrèrent dans l'intérieur. Il y eut bientôt des colonies établies sur les points principaux de l'île, mais surtout sur la côte orientale, et il est probable, quoique les légendes n'en disent rien, que d'autres furent fondées par de nouveaux arrivants, peut-être, par exemple, par l'équipage de Ruaeo, qui, après avoir puni Tama-te-Kapua, alla, sans qu'il soit dit où, chercher une nouvelle patrie.

On a vu que les traditions citent une quinzaine de canots et que parmi eux il y en avait qui étaient doubles et fort

(1) Ce qui explique si bien pourquoi « tous, » comme le disent quelques légendes, sont venus aborder à Waiapu en venant d'Hawahiki, ce qui serait inexplicable, s'ils étaient venus de l'Est.

grands. Peut-être même tous les canots étaient-ils doubles, quoique les légendes ne le disent pas. Dans tous les cas, ils avaient toujours un équipage nombreux. En effet, à chaque instant, on voit les 140 guerriers d'un canot figurer dans les récits, et ce qui ne permet pas de douter de l'existence d'un pareil nombre de combattants sur chaque canot, c'est que, il ne faut pas l'oublier, ces canots étaient de véritables petits navires à larges plates-formes surmontées d'une sorte de roufle ou demeure pour les chefs ; ils étaient capables de porter presque le double du nombre cité. Ce nombre est d'ailleurs trop généralement répété pour qu'on puisse se refuser d'y croire. Nous-même, nous avons vu en 1827, aux îles Tunga et dans les Fiji, des canots qui auraient certainement pu porter, avec le reste de l'équipage, un pareil nombre de combattants. Si l'on admet l'exactitude de ce nombre, il faut évidemment supposer qu'il y avait sur chaque canot au moins autant d'autres individus, femmes et enfants surtout, qu'il y avait de guerriers. Dès lors, si l'on comprend avec quelle facilité ont dû s'établir les colonies, on doit comprendre aussi que la plupart des agglomérations déjà existantes sur l'île n'ont pu résister aux attaques des nouveaux venus, et qu'elles n'ont eu d'autres ressources que de s'éloigner pour ne pas être exterminées. On sait comment a été exterminée celle rencontrée par Manaia sur la côte Ouest ; il est plus que probable qu'il en a été de même dans beaucoup d'autres endroits, à en juger par les récits attestant l'existence d'hommes là où les canots abordaient. Ihenga, par exemple, en a rencontré près du lac Roto-Rua dans l'intérieur : Kupe en avait vu, de son côté, et Turi ne cessait de se garer contre les attaques de ceux qui l'avoisinaient : ce qui semblerait prouver que ceux-là particulièrement étaient assez nombreux.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit à ce sujet ; mais il est certain qu'à l'arrivée des émigrants il y avait, disséminée sur l'Ile-Nord, une population de même race qu'eux et parlant absolument la même langue. D'où était-elle venue ? Peut-être également de l'Hawahiki, mais elle aurait pu tout aussi bien être authocthone elle-même,

si, surtout, comme le soutiennent quelques écrivains, la Nouvelle-Zélande n'est que le reste d'un grand continent qui aurait disparu. Des traditions encore conservées rapportent même que des îles du détroit de Cook ont été englouties. Les restes de cette population disséminée, vaincue facilement par des envahisseurs plus aguerris et en partie exterminée, se seront d'autant plus facilement fondus avec eux, que la langue, les mœurs et les usages étaient les mêmes. Même quand cette population aurait été le résultat d'émigrations de l'Hawahiki à une époque bien antérieure, elle n'aurait pas plus été épargnée par les conquérants, car elle leur était inconnue. Il fallait donc qu'elle se soumît ou qu'elle se fit tuer, et l'on a vu, si l'on peut prendre à la lettre le texte de la légende de Manaia, que les habitants rencontrés par ce chef sur la côte Ouest de l'Ile-Nord, furent entièrement exterminés. Mais, à la longue, tous ceux qui furent épargnés durent se confondre avec leurs vainqueurs ; ils ne furent bientôt plus que des membres de la nouvelle société, prenant part sans doute à toutes les guerres qui commencèrent presque aussitôt après l'arrivée d'Hawahiki; guerres qui ont duré jusqu'à nos jours, et qui n'ont cessé que longtemps après la prise de possession de la Nouvelle-Zélande par l'Angleterre.

On a avancé que cette fusion de la race occupante avec les envahisseurs avait produit les diverses variétés d'hommes ou même les races différentes que certains ethnologues ont admises à la Nouvelle-Zélande. Nous répéterons ici que c'est justement le mélange opéré entre des individus de même race, qui fait qu'on ne trouve pas un seul mot de langue étrangère dans l'idiome maori, et qu'à part les différences existant partout entre les nuances de coloration et la beauté des formes des habitants, il n'y a qu'une seule espèce d'hommes à la Nouvelle-Zélande.

Quoi qu'il en soit, c'est probablement à la suite de guerres civiles qu'une partie de la population ainsi fondue dût songer à fuir à son tour pour éviter l'extermination ; pourtant il serait également possible que ces migrations aient eu lieu absolument à la même époque, au même moment, que celles

venant se fixer à l'Ile-Nord : c'est ce que semblerait autoriser à supposer un fait jusqu'ici passé inaperçu. Taylor (1), entre autres, dit que quelques traditions, parlant de la grande émigration, établissent que l'un des canots le *Pangatoru*, ne put aborder à l'Ile-Nord, parce que les populations primitives s'y opposèrent. Cela prouve d'abord, contrairement à ce qu'on soutient généralement, que la population de cette île, à l'arrivée des émigrants d'Hawahiki, était plus nombreuse qu'on ne le croit, et que probablement les autres canots ne s'y maintinrent que par la force. Ainsi s'expliqueraient et l'extermination des tribus vaincues et les précautions que prenait Turi quand il s'éloignait de sa forteresse avec tout son monde. On ne dit pas ce que devinrent les canots forcés de reprendre la mer ; on peut croire que trouvant plus loin quelque lieu inhabité, c'est là qu'ils se seront fixés. Il faut pourtant faire remarquer que les traditions, après avoir donné les noms de ces canots, n'en parlent plus, tandis qu'elles suivent les autres avec détail jusqu'à la fin. Les généalogies elles-mêmes ne remontent jamais aux équipages de ces mêmes canots absolument comme s'ils étaient allés ailleurs.

On comprend que s'ils s'étaient rendus dès cette époque en Polynésie, ce pourrait être un témoignage en faveur de l'opinion de M. Hale, qui regardait les Tahitiens particulièrement comme contemporains des Néo-Zélandais. Mais il est inutile de s'arrêter plus longtemps sur ces suppositions quoiqu'elles ne soient pas invraisemblables ; nous croyons plus naturel d'admettre que c'est surtout après un séjour de quelque durée, et alors que les populations, sans être considérables pour l'étendue de l'île, s'étaient déjà accrues, qu'elles furent forcées d'émigrer à leur tour vers la Polynésie. Il est évident que les motifs qui avaient porté les ancêtres d'Hawahiki à s'éloigner étaient les mêmes qui portaient leurs descendants à aller chercher quelque terre moins inhospitalière. Ce qui semble le prouver, c'est que les chefs des émigrants vers la Polynésie avaient les mêmes noms que

(1) Ouvr. cité, p. 123.

ceux arrivés d'Hawahiki à l'Ile-Nord : tels étaient Makea, Karika, etc. Parmi eux figuraient aussi de nombreux prêtres ; tous semblaient être partisans de la théocratie qui, en Hawahiki, avait été si funeste à tous ceux, prêtres et chefs, qui partageaient cette manière de voir. La cause principale de toutes les luttes, aussi bien dans la nouvelle patrie qu'en Hawahiki, a dû être le besoin de la part des Rangatira, de secouer le joug des institutions théocratiques qui pesaient sur eux, sans parler des disputes pour ainsi dire accessoires qui, comme en Hawahiki, n'avaient d'autres causes que l'ambition de certains chefs et la conduite de leurs femmes.

Comme celles de l'Hawahiki, les migrations partant de l'Ile-Nord, ne furent donc que le résultat de guerres, religieuses ou non, qui avaient recommencé presque aussitôt l'établissement sur l'Ile-Nord des émigrants d'Hawahiki. L'exemple de Raumati, l'un des fils du grand prêtre Uenuku, tué par Ha-tu-Patu, petit-fils de Hou, ne laisse aucun doute à ce sujet (1). Rapprochés un instant par l'adversité des enfants de Hou, l'ancien ennemi de leur père, les fils de Uenuku se vengent dès qu'ils en trouvent l'occasion, de la mort de celui-ci tué par Tama-te-Kapua, en incendiant son canot l'*Arawa*. Cela se passait pour ainsi dire au début de la colonisation. Après cela commencèrent les longues guerres que racontent les traditions, et qui expliquent si bien, à notre avis, la nécessité dans laquelle se trouvèrent les tribus vaincues de chercher leur salut dans la fuite.

Or, pour elles, il n'y avait pas à hésiter : une seule voie leur était ouverte, c'était celle conduisant vers le Nord-Est, *raro* « dessous » relativement au lieu d'origine première; c'était celle qu'avaient suivie les ancêtres en venant d'Hawahiki pour se fixer à l'Ile-Nord.

Pour aller dans cette direction, les vents, d'ailleurs, étaient presque toujours favorables, tandis qu'ils l'étaient moins ou qu'ils étaient même contraires pour aller dans les autres directions.

(1) Voir la légende de Ha-tu-Patu, dans la *Mythologie* de sir Grey.

Il est probable qu'ils avaient quelques vagues données sur l'inutilité et le danger de se diriger vers le Sud, de même que vers l'Est, car leurs navigateurs avaient dû plus d'une fois pousser aussi loin que possible leurs excursions dans ces directions.

Peut-être même savaient-ils que des terres plus tempérées se trouvaient dans le Nord-Est, mais l'eussent-ils ignoré complètement qu'ils avaient un motif d'aller plutôt de ce côté que vers le Sud surtout. En effet, ils avaient nécessairement pu remarquer sur leur île même que le climat s'adoucissait à mesure qu'ils se rapprochaient davantage de son extrémité la plus Nord. Cette seule raison, quand les vents n'y auraient pas engagé, était une raison suffisante pour qu'ils prissent de préférence la direction du Nord-Est, c'est-à-dire celle de la Polynésie. Aussi bien, en prenant cette direction, ils ne faisaient que continuer à « descendre comme avaient fait leurs ancêtres ».

La route vers le Sud-Ouest leur était complètement interdite : non seulement les vents étaient le plus souvent contraires, mais ils ne pouvaient ignorer que les intempéries y étaient infiniment plus fortes. Que seraient-ils allés faire d'ailleurs de ce côté, puisque c'est de là que leurs ancêtres avaient dû s'enfuir?

Ainsi, comme on voit, vents, expérience, souvenirs confus, position, tout leur traçait la seule voie à suivre, et c'est en suivant cette route, nous en avons la conviction, que la Polynésie a reçu ses premiers émigrants de la race appelée polynésienne par tous les écrivains, mais qui, suivant nous, devrait plutôt être appelée race Maori.

Il résulte, de l'examen le plus attentif de tous les documents connus, que pas un canot une fois parti de l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande pour la Polynésie n'y est revenu : Si Cook a cité un canot jeté sur l'Ile-du-Milieu et monté seulement par quatre hommes ; si on a parlé d'un autre fait, bien postérieur probablement aux migrations opérées vers la Polynésie, d'après lequel l'équipage d'un petit navire et son capitaine ont été massacrés dans le détroit de

Cook (1) ; si enfin Hale, pour mieux appuyer son hypothèse, parle d'un canot polynésien arrivé à la baie des îles vers l'année 1740; ces divers faits sont loin de démontrer que les canots venaient de la Polynésie. Quant à l'autre exemple cité par Cook, d'un canot allant jusqu'à Ulimarao, il prouve encore moins, puisque ce canot était d'abord parti de l'Ile-Nord elle-même. La force et la durée des vents de la partie de l'Ouest étaient évidemment à eux seuls un obstacle à tout retour facile, même quand des émigrants auraient cherché à revenir au pays d'où ils avaient été forcés de s'éloigner.

Ce fait vient lui-même appuyer l'origine maori des Polynésiens. Il est presque certain que si la Nouvelle-Zélande eût été peuplée par la Polynésie, on y aurait vu, au moins de temps en temps, arriver quelques compatriotes des précédents émigrés, profitant, pour venir, des vents d'Est et de Sud-Est, certains d'avoir, pour retourner chez eux, des vents d'Ouest qui sont les plus fréquents. Mais toutes les traditions, aussi bien celles de la Nouvelle-Zélande que celles des îles polynésiennes, se taisent complètement à ce sujet, particulièrement les traditions des Tunga, des Samoa, et surtout des Manaia qui, par leur position, auraient pu, mieux que les autres archipels, donner lieu à de pareils voyages. Bien mieux, celles de ces dernières îles semblent montrer elles-mêmes que les émigrants ne venaient que de la Nouvelle-Zélande : nous avons précédemment cherché à le prouver en faisant l'examen critique de la légende de John Williams qu'on a tant invoqué pour soutenir le contraire (2). Quant au fait cité par Hale pour donner plus de vraisemblance à son hypothèse, c'est-à-dire à l'arrivée d un canot polynésien à la baie des Iles vers 1740, Thompson s'est chargé d'en détruire la réalité : il s'est assuré sur les lieux mêmes avec le plus grand soin qu'il n'y a pas eu de migration moderne de la Polynésie vers la Nouvelle-Zélande, et que, par conséquent, Hale a été mal informé (3).

(1) Thompson, vol. I, p. 229.

(2) Voir ce que nous avons dit à ce sujet, vol. II, p. 370.

(3) Ouvr. cité, vol. II, p. 66.

Si tous les ethnologues acceptent aujourd'hui l'opinion jusque-là motivée de M. Hale, c'est que, dix ans plus tard, sir Grey, en publiant sa précieuse collection de traditions, est venu montrer que rien n'était plus facile que d'aller de l'Hawahiki à l'Ile-Nord, en suivant pour ainsi dire les côtes, soit à la voile, soit même en pagayant ; c'est ce que nous disions nous-mêmes dans le mémoire que nous avons adressé en 1865 à la Société d'anthropologie ; dès lors, il nous était démontré qu'il ne s'agissait que de voyages faits entre deux terres peu éloignées, et non de traversées de plusieurs centaines de lieues en plein Océan ; et que l'Hawahiki était une partie de l'Ile-du-Milieu, si ce n'était pas cette île en entier.

C'est donc une erreur de croire que ce que rapportent les traditions peut s'appliquer à un Hawahiki placé dans les Samoa : itinéraire, facilité des voyages, même par ceux qui n'étaient encore jamais allés jusqu'à l'Ile-Nord, existence de grands lacs, de grandes rivières d'eau douce, jade vert, connaissance de la neige, de la glace, du phormium, etc., tout en un mot indique que cet Hawahiki ne pouvait se trouver en Polynésie. Par conséquent, les témoignages invoqués par M. de Quatrefages entre autres, l'ont été à tort. Il n'existe aucune tradition disant formellement que l'Hawahiki était situé en Polynésie, et les assertions de quelques écrivains, à cet égard, ne sont que le résultat d'une idée préconçue. Du moment qu'ils présupposaient l'Hawahiki en Polynésie, il fallait bien qu'ils interprétassent ainsi le silence des légendes pour pouvoir expliquer le peuplement de l'Ile-Nord ; mais ce n'était qu'une erreur : nous croyons l'avoir assez démontré pour n'avoir pas besoin d'insister davantage.

Pas plus que M. Hale ne l'a fait pour soutenir son hypothèse, nous n'avons pu nous-même fournir, pour appuyer la nôtre, des témoignages irréfragables ; mais nous croyons avoir accumulé tant de probabilités, mis en évidence tant de circonstances favorables, qu'il nous semble difficile qu'on ne l'accepte pas.

Après avoir montré la faiblesse de la plupart des témoignages sur lesquels on s'est appuyé pour soutenir le peu-

plement de la Nouvelle-Zélande par la Polynésie, il nous est impossible de ne pas admettre que c'est au contraire la Polynésie qui a été peuplée par la Nouvelle-Zélande.

Les premières îles rencontrées en Polynésie par les émigrants ont presque certainement été les îles Tunga et les îles Hapaï, et peut-être les Manaia.

Ce sont les Tunga, dont nous avons déjà expliqué ailleurs le peuplement, qui ont fourni des colonies à un grand nombre d'îles différentes. Sans doute on a dit que les Samoa ont peuplé les Tunga; mais n'y aurait-il que la tradition que nous avons citée qu'il faudrait admettre le contraire (1).

L'existence anciennement d'une tribu Ati-Hapaï en Hawahiki, autrement dit sur la côte Sud-Ouest de l'Ile-du-Milieu, explique le nom que portent les secondes. Ce nom était celui de la tribu dont Uenuku était le grand prêtre ; plus qu'une autre elle dut avoir besoin de s'enfuir, puisqu'à peine échappée de l'Hawahiki, son chef Raumati, fils de Uenuku, fut vaincu et tué peu après son arrivée sur l'Ile-Nord.

On a dit aussi que les îles Manaia ont reçu, à une époque peu reculée, leurs premiers habitants des îles Samoa et de la Société ; mais nous avons montré que la tradition sur laquelle on s'est appuyé semble plutôt indiquer que l'une d'elles, Rarotonga, a été peuplée par les îles Tunga, quelle que soit d'ailleurs l'époque que l'on admette et qui est toujours incertaine, quand on n'a d'autres documents que ceux fournis par des peuples qui ne conservent leurs souvenirs que par la tradition.

Placées comme elles le sont relativement à la Nouvelle-Zélande, les îles du groupe Hervey, et notamment celle appelée Manaia, auraient certainement pu être facilement atteintes par les émigrants d'Hawahiki. On doit le supposer quand on remarque que le langage des habitants de ce groupe est, de toute la Polynésie, celui qui se rapproche le plus de la langue Maori. Pourtant, il faut le dire, rien de plus que le langage ne le prouve, si ce n'est peut-être en-

(1) Voy. ci-dessus, vol. II, p. 520 et suiv.

core la croyance des indigènes, que leurs ancêtres provenaient de « dessous le vent » c'est-à-dire du couchant. On est loin, comme on voit, de la provenance Samoane et de celle de Tahiti ou mieux de Raiatea ainsi qu'on l'a avancé.

D'un autre côté, pour toutes ces raisons, il nous semble qu'il doit être difficile de comprendre que l'île Rarotonga ait pu être si tardivement peuplée, ainsi qu'on le croit généralement (1). Nous l'avons dit, le nom de cette île signifiant « sous le vent du Sud », ne peut avoir été donné que par des émigrants qui faisaient allusion au point d'où ils étaient partis d'abord, c'est-à-dire du Sud. Or, il n'y avait que des émigrants de la Nouvelle-Zélande qui pussent regarder l'île Rarotonga comme placée sous le vent par rapport à leur lieu d'origine : les Samoa, en effet, sont plus sous le vent encore que cette île, de plus, le mot Tonga n'est qu'un mot purement Maori (2).

Quoi qu'il en soit de la véritable signification du mot Rarotonga, nous avons reconnu, contrairement à ce qu'on pense généralement et contrairement au savant Bushmann en particulier, qui disait que le dialecte de Rarotonga était plus proche de celui de Tahiti que de tous les autres, nous avons reconnu que le langage de cette île se rapproche au contraire davantage de celui de la Nouvelle-Zélande.

Quoique nous ayons déjà traité plus haut cette question, nous allons encore ici mettre en regard un certain nombre de mots des trois dialectes, en y ajoutant les mots qui, d'après d'Urville, ce qui n'est pas assurer leur exactitude, sont usités aux îles Tunga.

1) Ellis est le premier qui ait dit que les habitants de Manaia attribuent leur origine à Raiatea. Il le fallait sans doute pour appuyer l'hypothèse à laquelle il semblait donner la préférence, c'est-à-dire que les migrations s'étaient dirigées de l'Est vers l'Ouest pour peupler la Polynésie.

(2) Voir ce que nous avons dit à ce sujet, vol. II, p. 368.

	TAHITI	NOUVELLE-ZÉLANDE	RAROTONGA	TONGA (D'URVILLE)
Main..........	Rima	Ringa ringa	Rima	Nima
Ventre.........	Opu	Kopu	Kopu	Guete, gite (Mariner)
Poitrine........	Uma	Uma	Umauma	Fata, fatafata
Mamelle.......	U	U	U	Houhou
Monde, Lumière	Ao	Ao	Ao	Mama (1)
Vêtement.......	Ahu	Kahu	Kakahu	Gnatou
Maladie, mort..	Mate	Mate	Mate	Mate, Mahagui
Amour, affection	Aroha	Aroha	Aroha	Ofa
Boire....... ...	Inu	Inu	Inu	Inu
Manger........	Aï	Kaï	Kaï	Kai, Mamma (2)
Visage.........	Mata	Mata	Mata	Mata, Fofonga
Père...........	Metua	Matua	Metua	Tamai (3)
Poisson........	Ika	Ika	Ika	Ika
Jambe....... ..	Avae	Vae	Vaevae	Vae, Koauvae
Bon......... . .	Pai	Maïtaï	Meïtaki	Lele
Tête............	Upoo	Upoko	Upoko	Oulou, Oulou-Poko
Cochon.........	Puaa	Poaka	Puaka	Bouaka
Maison.........	Fare	Whare	Are	Fale
Terre..........	Fenua	Whenua	Enua	Fonoua
Front....... ...	Rae	Rae	Rae	Laï
Homme.........	Taata	Tangata	Tangata	Tangata
Nom...........	Ioa	Ingoa	Ingoa	Hingoa
Voir, savoir....	Ite	Kite	Kite	Guite
Ciel............	Raï	Rangi	Rangi	Langui
Prêtre..........	Tahua	Tohunga	Taunga	Faheguehe

Ainsi sur 25 mots certains, 8 sont identiques dans les trois dialectes ; 13 se rapprochent davantage de ceux de la Nouvelle-Zélande, et quatre seulement de ceux de Tahiti.

Il est évident que la langue la moins altérée est le Maori.

Or, en voyant un pareil fait, il faut en conclure que, quelqu'ait pu être le lieu d'origine des émigrants qui ont découvert l'île Rarotonga, tous à cette époque parlaient un même langage.

Après cela, que Rarotonga ait été dénommée et peuplée par des Tahitiens, des Tongans ou des Zélandais, qu'on admette ou non que le langage était identique dans toutes ces îles à l'époque de la découverte, ce qui est pour nous un fait certain, ce n'est pas moins par les Tunga (4) et proba-

(1) Mot mal appliqué : peut-être *Marama*, la lune.
(2) id. *Mamma* signifie, léger, couler, fou.
(3) id. *Tamaï* signifie, guerre, combat, dispute, querelle.

(4) Et par Tunga nous entendons en même temps les îles Hapaï.

blement par les autres îles Hervey que les terres plus éloignées dans l'E.-N.-E., le N.-E. et le N.-N.-E. même, ont reçu leurs premières colonies.

C'est des îles Tunga certainement, comme le prouve la tradition que nous avons rapportée pour l'île Opulu du moins, que les îles Samoa, contrairement à l'opinion de Hale, ont reçu leurs premiers habitants directement, ou par l'intermédiaire des îles Niu-a et Afulu-hu. En effet, on a vu, par les légendes inédites que nous avons fait connaître, que les Samoans restèrent longtemps exposés aux attaques des Tongans, qu'ils furent même tributaires des îles Fiji et que, dès lors, les rapports entre les populations de race différente étaient aussi fréquents que faciles. Les guerres n'auraient cessé entre les Tongans et les Samoans, qu'après l'alliance du fils du Tuitonga de Tungatapu avec la fille du Tuitonga, d'Opulu, et encore, les Dieux aidant !

Ce sont les îles Tunga aussi, qui, d'après une tradition, portèrent la race polynésienne à une des îles Loyalty, l'Uvea actuelle des indigènes, qui gît à 1100 milles dans l'Ouest de Tunga-tapu (1), et qui ne doit pas être confondue avec l'île Wallis près des Samoa (2).

L'île Rotuma elle-même, qui est presque dans le Nord-Ouest, des îles Hapaï et Tunga, aurait pu recevoir ses pre-

(1) D'après M. J. Garnier (*Iles Loyalty et Tahiti*, p. 289), il faudrait faire remonter cette émigration à un siècle, quoique ce temps lui paraisse bien court par rapport aux faits observés et accomplis. Plusieurs pirogues, chargées de Polynésiens, seraient venues d'Uvea (Wallis par 13°20 lat. S. et 178°32, long. Ouest), et c'est ce qui leur aurait fait donner ce nom à l'île Loyalty déjà peuplée par la race mélanésienne. Comme les émigrants étaient nombreux, les indigènes n'essayèrent pas de les attaquer : ce furent, dit M. Garnier, ces mêmes hommes que d'Entrecastaux vit en visiteur à Balade en 1793 ; il reconnut en eux le type et le langage des îles des Amis, d'où il venait. M. Montrousier fixe cette arrivée à une époque encore moins éloignée. « On connaît, dit-il, l'époque de l'arrivée des Wallisiens à Halgan ; elle ne remonte pas à plus de 70 ans. »

(2) (*Bull. soc. d'anthrop.* 1870, p. 36). Nous en avons déjà parlé ailleurs. On sait que celle-ci est depuis 1843 sous le protectorat de la France (Bruat).

miers habitants de ces dernières îles : De notre temps encore, le clergé de cette île est tributaire de celui de Tonga-tabou : il est pourtant plus probable, en raison de certains usages et de son plus grand voisinage, que la population provient des îles Samoa ou Niu-a (1). C'est, d'ailleurs, ce que disent les habitants eux-mêmes. Il faut ajouter que la langue, les manières, les coutumes, l'aspect général de la population, tout semble appuyer cette croyance (2).

On comprend parfaitement que, dès que la guerre éclatait, chaque point occupé devenait à son tour un centre d'émission de colonies allant à la recherche d'une nouvelle patrie ; mais ce n'est évidement que par des disséminations involontaires que des îles telles que Tupua, Duff, Tukopia, Anuta, ont pu recevoir, consécutivement, des populations polynésiennes, comme Tanna elle-même (3). Toutes ces îles étant situées à l'Ouest des Tunga et des Samoa, il est évident aussi que d'autres vents que ceux qui ont favorisé les migrations principales, c'est-à-dire des vents de Sud-Est

(1) L'île Rotuma gît à 300 milles dans l'Ouest des îles Samoa. C'est l'île de la Belle-Nation de Queiros, qui la découvrit en 1606. C'est l'île Grenville d'Edwards qui la visita en 1791 ; Wilson y relâcha aussi en 1797.

(2) Comme aux Samoa, chaque village possède une grande maison commune ; comme aux Samoa, les indigènes exigent la preuve de la virginité. D'après une tradition les ancêtres seraient arrivés à leur île, entraînés des Samoa, plusieurs siècles auparavant ; d'après une autre, ce serait le Dieu Raho avec sa femme Hina, qui, partis des Samoa, auraient produit Rotuma. Le Dieu portait a la main un panier tressé en feuilles de cocotier et plein de terre. Arrivé à l'endroit où se trouve l'île, il avait jeté la poussière à droite et à gauche : Aussitôt la terre s'était élevée du sein de l'Océan, et les montagnes s'étaient couvertes de cocotiers et d'arbres a pain. (Voir, dans le *Journal des Voyages*, le *Voyage pittoresque*, le *Voyage médical*, le *Voyage autour du monde*, etc., ce que R. P. Lesson dit de cette île, qu'il a visitée en 1823.

(3) On sait qu'une colonie originaire des Tunga se trouve à Tanna, c'est-à-dire à 1000 milles de la mère-patrie : elle est due à un canot entraîné des îles des Amis. Aussi Forster avait-il remarqué avec raison que son langage se rapprochait de celui des Tunga.

et de Nord-Est ont dû y entraîner des Polynésiens malgré eux. Ce qui s'est passé à Tupua et à Vanikoro le prouve surabondamment : dans cette dernière île, entre autres, on a conservé le souvenir de canots de Tongatabou et de Rotuma entraînés jusque-là. C'est aussi ce qui s'était passé à Tukopia (1). Nous avons également vu, dans cette île, plusieurs habitants de Rotuma, qui gît dans l'Est de Tukopia, et qui y avaient été entraînés de la même manière. Il en est de même pour la petite île à lagon appelée Vaïtupu. Cette île située à 700 milles à l'Ouest des Samoa, paraît, au dire de ses habitants, avoir été peuplée par un accident de mer; mais leurs ancêtres venaient, assurent-ils, des îles Samoa. Les habitants actuels se rappellent encore les noms de plusieurs des hommes et des femmes qui étaient arrivés dans deux doubles canots. Ils désignent dix-sept chefs comme ayant régné successivement sur l'île depuis ce moment jusqu'à celui de leur émigration, faute de place, sur une autre île, éloignée de 50 à 60 milles, et sur celles, si petites et si nombreuses, qui se trouvent à l'Ouest de Vaïtupu.

Après cela, nous croyons, avec la majorité des ethnologues, que les îles de la Société ont reçu des colonies venant des Samoa ; mais nous croyons aussi que les îles Tunga leur en ont fourni encore plus par voie indirecte, c'est-à-dire par les Manaia.

D'après une légende citée par John Williams (2), les rapports les plus intimes ont existé pendant longtemps entre les îles de la Société et les Manaia. Bien mieux, suivant cette légende, l'île Rarotonga aurait été jointe à l'extrémité Sud de Raiatea ; mais les Raiateiens ayant tué deux prêtres de Rarotonga qui étaient allés offrir un grand tambour à Oro, dieu de la guerre, dans le marae d'Opoa, les dieux irrités transportèrent l'île là où elle se trouve aujourd'hui. De son côté, une autre tradition dit que ce fut le grand navigateur Juri, qui, il y a longtemps, découvrit cette île : il

(1) Voir ce que nous avons dit à ce sujet dans le 3e livre du vol. II et ci-dessus, p. 47.

(2) *A Narrative of missionaries enterprises*, p. 55.

est donc difficile de s'appuyer sur de pareilles fables. Seulement, les îles de la Société ont l'usage de la lettre *r*, comme les Manaia, tandis que les Samoa et les Tunga ne l'ont pas. Si l'on persistait à ne faire venir les Tahitiens que des Samoa, il faudrait au moins supposer, comme nous l'avons déjà dit, que le langage de ces îles était alors absolument le même pour tous les émigrants, et que le changement ne se serait opéré aux Samoa qu'après le départ des colonies. Cela peut avoir eu lieu sans doute; mais peut-être est-il plus simple d'attribuer la transmission aux îles de la Société de l'usage de la lettre *r* à la population qui est la plus voisine dans l'Ouest, et qui n'a pas cessé de s'en servir.

C'est à Tahiti qu'on a attribué le peuplement de quelques-unes des îles qui sont placées dans le Sud, mais ce qui peut permettre d'en douter pour la plupart, car on ne cite guère que Tubuaï (1), c'est que les populations de ces îles ont un langage qui les rapproche davantage de celles de Manaia. De plus, l'île Rapa, au dire de Vancouver son découvreur, avait une population ressemblant davantage à celle des Tunga; mais, après avoir vu à Tahiti des habitants de cette île, nous leur avons trouvé une plus grande ressemblance avec les Tahitiens et les insulaires des îless Marquises : comme ces derniers, ils étaient beaucoup plus foncés, et ils ressemblaient beaucoup aux habitants de Raïvavaï et de Vavitu, également fort bruns, par suite de leur vie précaire et de leur exposition plus fréquente au soleil (2). Mais, nous l'avons dit, il n'y aurait rien d'impossible à ce que ces diverses îles aient été peuplées par les îles Tunga, Hapaï et Manaïa ; il est évident qu'excepté les cas d'entraînement

(1) Cette île était déserte quand y arriva, de Rimatara, la première pirogue dont parle Wilson, ainsi que celle de Raiatea dont parle Ellis, etc. mais il est certain qu'elle avait été habitée déjà, puisqu'on y trouva des vestiges d'habitations, des poules et des cochons.

(2) Nous avons vu des habitants de presque toutes ces îles à Tahiti, et c'est après les avoir observés et comparés que nous avons écrit. Ajoutons que tout semble annoncer que Rimatara, Rurutu, Raivavai, étaient peuplées très anciennement.

involontaire à de grandes distances, c'est de proche en proche que ces îles ont dû être peuplées. Il n'est pas probable qu'il y ait eu une voie différente pour la bande Sud de l'océan Pacifique ; mais là seulement, les peuplements dus au hasard ont peut-être été plus nombreux qu'ailleurs. C'est à la suite d'un de ces entraînements involontaires qu'a dû être peuplée l'île de Pâques elle-même, ainsi que nous avons cherché de le démontrer précédemment (1).

Suivant M. de Quatrefages, ce serait l'île Rarotonga qui aurait colonisé les îles Mangareva. Il se pourrait, en effet, que des émigrants fussent venus de cette île ou de celles du même groupe, car le langage des Mangareva se rapproche lui-même beaucoup de celui des Manaia ; mais Tahiti doit en avoir envoyé directement ou indirectement, c'est-à-dire par les Paumotu. On a vu que non seulement les Tahitiens avaient connaissance des îles les plus éloignées dans le Sud-Est, mais que, d'après une tradition, les navigateurs d'Anaa ou île de la Chaîne, allaient jusqu'aux Mangareva, au peuplement desquelles ils auraient par conséquent pu contribuer. C'est encore à Tahiti ou aux îles de la Société de même qu'aux îles Hapai (Vavao), qu'on attribue généralement le peuplèment des îles Marquises ; nous avons dit que probablement les Samoa n'y ont point été étrangères ; mais si Tahiti a envoyé des colonies aux îles Marquises, il est évident que les îles Paumotu les plus Nord ont dû en recevoir avant elles, puisqu'il est à peu près impossible de passer sans en apercevoir quelques-unes. Il en est de même pour les émigrants des îles Tunga, qui étaient cependant déjà mieux placées pour faire cet envoi directement ; seules les îles Samoa auraient pu y faire parvenir leurs colonies sans entrave. Il est vrai que les Tahitiens connaissaient si bien les îles Paumotu du Nord, telles que Raïroa, Oahe, Takaroa, Apataki, etc., comme le montre la carte de Tupaia, qu'ils auraient pu parcourir ce trajet en deux fois, c'est-à-dire en prenant leur dernier point de départ de l'une des îles désignées. On a vu, du reste, que les relations entre

(1) Vol. II, p. 284.

Tahiti et les Marquises ont été fréquentes à une certaine époque, et qu'elles devaient par conséquent être faciles (1). Il n'y a donc pas à douter que les Tahitiens y soient allés ; seulement, ce qu'il est impossible de dire, malgré tout ce qu'on sait du dialecte marquésan, c'est s'ils s'y sont rendus avant ou après les Tongans.

M. Hale attribuait le peuplement des îles Marquises en partie à Tahiti et en partie aux îles des Amis, ou mieux aux îles Hapai, puisque les émigrants étaient venus de Vavao. On sait qu'il a ramené les dialectes de ces îles à deux principaux, dont l'un, plus répandu, est le Tahitien, et dont l'autre est dérivé du dialecte tongan. Pour nous, nous croyons qu'il y a dans les Marquises un troisième dialecte bien distinct ; ce dialecte rapproche ceux qui le parlent d'une troisième origine ; il pourrait même faire supposer que l'émigration a eu lieu soit de Raiatea, soit de Tahiti, avant que Tahiti ne devînt la métropole des îles de la Société, à l'époque où l'on parlait ce que les Tahitiens d'aujourd'hui appellent « l'ancien langage », le langage de leurs ancêtres ; mais il permettrait aussi d'admettre que la source a pu être tout autre, et que la colonie s'y est transportée directement de la patrie première, l'Hawahiki. Aussi, M. de Quatrefages (2) remarquant que les Marquésans des îles méridionales reportent leur origine à Hawahiki au lieu de la reporter à Tahiti, a conclu avec raison qu'ils ont pu venir directement des îles Samoa, qu'ils sont les frères et non les fils des Tahitiens.

Pour nous, d'après cela, ils auraient pu venir de la Nouvelle-Zélande (3). Mais vu la distance et les îles intermédiaires, et d'après toutes les autres données, nous serions plutôt disposé à admettre que l'émigration a eu lieu seulement des îles de la Société ainsi que des Samoa et des

(1) Voir dans Fornander les voyages nombreux et fréquents des Polynésiens jusqu'aux îles Havaii.

(2) *Les Polynésiens et leurs migrations*, p. 850.

(3) A cette occasion, il faut se rappeler que le premier visiteur des Marquises se nommait Tiki.

Tunga, dès les premiers temps de la colonisation, alors que les colonies n'ayant pas encore eu le temps de modifier leur langage, parlaient toutes la langue d'origine, c'est-à-dire le Maori.

D'un autre côté, en voyant le grand nombre de chefs qui avaient régné aux îles Marquises jusqu'au moment de l'arrivée de Porter, et en tenant compte surtout de la position des Samoa, il est peut-être permis de se demander si les Marquises n'étaient pas peuplées déjà en partie avant l'arrivée des Tahitiens : il est certain, pour nous, que les Samoans, au début, parlaient la langue commune, et, à moins d'admettre une provenance maori directe, il faut bien reconnaître que cette langue était le Maori. C'est ce que prouvent une foule de mots et particulièrement celui d'Hawahiki, que M. de Quatrefages cite comme appartenant davantage aux Marquésans des îles méridionales.

Ce n'est qu'avec le temps, sans doute, et suivant le plus ou moins grand nombre d'individus de certaines localités de l'Hawahiki prononçant de telle ou telle manière, rejetant ou remplaçant certaines lettres par d'autres, que se sont formés ce qu'on appelle les dialectes polynésiens des divers archipels, qui, tous, ne sont que les modifications d'une même langue. Tous ceux qui se sont occupés de la langue polynésienne ont pu voir, en effet, que, suivant les lieux, on se sert à la Nouvelle-Zélande de quelques lettres que les localités voisines remplacent par d'autres. Ainsi, dans le détroit de Cook, le *l* est usité dans les mots où la plupart des autres localités emploient le *r*, qui, ailleurs, est prononcé presque comme un *d*. Près de la baie des îles, les Ngapuhi prononcent le *h* comme s'il y avait *sh*, ou mieux avec une forte expiration ; ceux de Taranaki avec explosion. Dans la baie d'Abondance, quelques tribus emploient le *n* à la place du son nasal *ng*, si général à la Nouvelle-Zélande, et qui a été plus ou moins complètement abandonné par les Tahitiens, les Hawaïens, les Samoans et les Marquésans. Aussi, suivant les localités, on entend à la Nouvelle-Zélande, prononcer le mot « terre » par exemple, comme s'il était écrit *henua*, *whenua*, *venua* ou même *fenua*,

absolument comme il se prononce dans l'une ou l'autre des îles polynésiennes. Nous avons déjà traité amplement cette question (1).

Nous pensons avec presque tous les ethnologues, que ce sont les îles de la Société qui ont peuplé les îles Sandwich, mais aidées par les Tunga ou les Samoa, de même que nous croyons qu'elles l'ont été également par les îles Marquises. Nous avons même cru pouvoir dire, d'après certains mots, et particulièrement d'après le mot *Manihini* (2), que les Tahitiens ont dû y arriver les premiers ; mais cela, nous le reconnaissons, est très hypothétique. Ce qui l'est moins, c'est que les îles Sandwich donnaient à quelques-uns de leurs dieux des noms qui se rapprochaient plus des noms des mêmes dieux de l'Hawahiki que de ceux de la Polynésie. Ainsi, pour n'en citer que quelques-uns, les dieux qui, en Hawahiki, étaient appelés O-Rongo, Rongomai, Maru, Tangaroa portaient aux îles Sandwich, les noms de O-Lono, Lono (3) Malu, Tanaloa.

Parmi ceux-ci, le mot *Malu* doit surtout appeler l'attention. Maru était le nom donné au dieu de la guerre dans l'Hawahiki quand les émigrants abordèrent l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande. Ils remplacèrent ce nom par celui de Tu, qui fut ensuite porté en Polynésie aux Tunga, à Tahiti, etc. (4). Ainsi, Tu resta le nom du dieu de la guerre à l'Ile-

(1) Vol. III, p. 187 et suiv.

(2) Voir vol. II, p. 166.

(3) On sait que ce fut sous ce nom que Cook fut un instant adoré aux îles Sandwich, comme il le raconte lui-même dans son troisième voyage.

(4) Ce fut plus tard, que, dans les îles de la Société, par exemple, Oro fut substitué à Tu. Ce mot Oro semble être le mot O-Rongo de la Nouvelle-Zélande; ce qui semble le prouver, c'est qu'on le prononçait Koro, alors que la langue était partout la même, c'est-à-dire à l'arrivée des émigrants. Du moins, c'est ce qui résulte d'un passage de J. Williams (p. 51) quand il rapporte la demande faite par le chef Tamatoa d'Aïtutaki pour savoir ce qu'était devenu à Raiatea, le dieu de la guerre Koro. Mais, si ce n'est pas le mot O-Rongo de la Nouvelle-Zélande, élidé, il pourrait bien se faire que ce fût la première syllabe consacrée du grand chef étranger

Nord de la Nouvelle-Zélande, pendant que Maru était celui du même dieu dans l'Ile-du-Milieu (1).

Toujours est-il qu'aux Sandwich, le dieu de la guerre n'était ni Tu, ni Oro, mais bien Maru, comme en Hawahiki avant le départ des émigrants pour l'Ile-Nord, et comme dans l'Ile-du-Milieu de nos jours encore.

Une pareille coïncidence entre deux points si extrêmes et pour ainsi dire sans intermédiaires, est bien remarquable. Elle soulève l'un des problèmes polynésiens les plus intéressants et les plus difficiles à résoudre; elle intéresse directement la question de savoir si c'est, comme nous le soutenons, la Nouvelle-Zélande qui a peuplé la Polynésie, ou si c'est, comme le croient Dieffenbach et tant d'autres, l'archipel des îles Sandwich qui a peuplé les îles polynésiennes et la Nouvelle-Zélande. Nous nous bornerons à constater ici que le mot Maru, ce qu'on n'avait jamais remarqué jusqu'alors, a toujours été le nom du dieu de la guerre dans l'Ile-du-Milieu comme en Hawahiki : c'est donc une présomption très forte en faveur de la thèse que nous soutenons, puisque, pour nous, l'Hawahiki et l'Ile-du-Milieu ne font qu'un.

Nous avons fourni ailleurs assez de témoignages en faveur de l'autochthonie des Maori; les ethnologues, de leur côté, en ont assez donné en faveur du peuplement des îles Sandwich surtout par les îles de la Société, pour qu'il soit utile de chercher de nouveau à défendre ici l'opinion à la-

qui, d'après Fornander, s'était fixé à Raiatea et était connu aux Sandwich, où il était allé sous le nom d'Olopana. De même, aux Tunga, ce ne fut que plus tard que Tu fut remplacé par Taleï-Tubo, dieu des armées, protecteur des familles royales. Mariner, t. II, p. 175.

(1) Maru, dit Taylor (p. 85), était un dieu ressemblant à Mars : Il fut tué et mangé sur la terre, mais sa divinité remonta au ciel, et, de sa couleur ardente, la planète Mars fut appelée Maru. Ce dieu avait une foule de noms exprimant ses mauvaises qualités : il ne s'occupait qu'à faire du mal. Trop paresseux pour chercher sa nourriture, il s'indignait quand on ne lui en apportait pas abondamment, et de la meilleure. Il doit, ajoute Taylor, avoir été un Dieu très estimé par ses prêtres, qui engraissaient à son service. Voir appendice : Tawhaki.

quelle nous nous sommes arrêté et que tout notre travail a pour but de faire accepter.

Toutefois, nous ne croyons pas devoir terminer cette indication des origines partielles des habitants des îles polynésiennes, sans dire encore quelques mots sur le peuplement des îles Carolines et Mariannes. On a vu que, contrairement à l'opinion de Forster et de tous ses partisans, nous avons supposé que ce peuplement a plutôt été opéré par les Polynésiens que par tout autre peuple. Nous avons montré qu'il y avait eu de bonne heure contact entre ces émigrants et des populations de races différentes. Ainsi s'expliquent les modifications survenues dans quelques-uns des caractères physiques des Carolins et des Mariannais, de même que le variété des dialectes parlés par eux. Nous croyons avoir démontré que les différences admises entre eux et les Polynésiens actuels sont beaucoup moins grandes qu'on ne l'a dit, et que les ressemblances sont, au contraire, beaucoup plus prononcées qu'on ne le pensait (1).

De quelles îles étaient partis les Polynésiens? Il est difficile de le dire exactement. Il est cependant bien probable que celles qui en ont le plus expédié, celles qui, peut-être même, en ont seules fourni, sont les îles Tunga et Samoa. On a vu que des ressemblances frappantes dans les coutumes, les usages et les caractères physiques ont été signalées par les observateurs les plus compétents entre les Carolins surtout et les Polynésiens, et que les caractères différentiels égalements indiqués trouvent leur explication toute naturelle dans la venue, de bonne heure, soit des Chinois et des Japonais, soit des Tagals et des Mélanésiens. Cette venue ne peut pas être mise en doute, après ce que nous en avons rapporté.

Sans revenir sur ce que nous avons si longuement dit précédemment, nous signalerons ici les îles Hogoleu dans les Carolines, où l'on trouve encore, d'après le navigateur Morrell, deux races bien distinctes : l'une plus blanche, se rapprochant « si elle n'est pas la même, » dit-il, de la race

(1) Voir dans le 1er vol., p. 301 et suiv., le chapitre relatif aux îles Carolines et Mariannes.

polynésienne ou cuivrée; l'autre plus noire, se rapprochant de la race mélanésienne. Fait à noter, la première, d'après lui, occupe, les îles de l'Ouest, et la deuxième celles de l'Est. Disons-le en passant, ceci n'existerait pas si les îles de ce groupe avaient été peuplées par l'Est, comme quelques-uns le soutiennent, mais il devait en être ainsi, au contraire, si les Polynésiens sont partis du Sud-Ouest ou du Sud comme nous le croyons. On sait que Morrell a décrit les femmes du groupe Hogoleu ou Hogolous comme les plus indépendantes, les mieux considérées, les plus jolies, les mieux faites, les plus spirituelles, les plus aimables, en un mot, de toute l'Océanie.

A cette occasion d'Urville l'a taxé d'exagération: « les habitants d'Hogoleu, dit-il, (1) n'ont rien de remarquable. » Mais cette appréciation de d'Urville n'était que le résultat de son état physique et moral et des circonstances environnantes. Quand nous vîmes les habitants de ces îles, nous nous rendions de Vanikoro à Guam; nous avions encore le pont et l'entrepont de l'*Astrolabe*, encombrés de convalescents ou de malades des fièvres contractées dans la première île; l'abattement était général. Pourtant, nous pouvons l'assurer, loin de n'avoir rien de remarquable, les habitants de ces îles vus par nous, en ce moment, étaient généralement bien faits et musculeux; loin d'être d'une taille médiocre, ils étaient grands; loin d'être affligés de maux dégoutants et de beaucoup d'infirmités, ils étaient bien proportionnés, actifs, à large poitrine et à front élevé; par conséquent, leur intelligence ne devait pas être bornée. L'appréciation du commandant d'Urville dépendait si bien de son mécontentement, de son état de souffrances, et l'on sait combien un pareil état influe sur le jugement du voyageur, qu'il en fournit lui-même presque aussitôt la preuve. En parlant des insulaires des îles Tamatam, Fanadik et Ollap :« Ceux-là, dit-il (2), sont vigoureux, alertes et bien constitués; gais dans leurs allures, probes et honnêtes dans leurs échanges ; ces

(1) *Voyage pittoresque*, 1834, p. 469.

(2) *Loc. cit.*, p. 477.

sauvages étaient loin de nous présenter les formes souples et dégagées, les physionomies douces et gracieuses, les manières décentes et réservées des habitants d'Otdia, de Oualan et même d'Hogoleu. »

Les îles Hogoleu (1) sont placées, comme on le sait, à la limite extrême des Carolines vers l'Est ; or, à la limite la plus occidentale, se trouvent les îles Pelew, tant vantées par le sensible chevalier Keate, et, dont les habitants, malgré leur langage tout mélanésien, attestent, par leurs caractères physiques, la venue de Polynésiens. C'est ce que ne permet pas de mettre en doute le portrait du jeune Lee-Bou (Lipu), fils du chef Abba-Thulle, des îles Pelew et mort en Angleterre où Wilson l'avait amené (2)

Ce sont, en effet, les grands yeux des Polynésiens, leur nez gros et aplati, leurs grosses lèvres. Le père lui-même a les grands yeux et les grandes oreilles des Polynésiens ; nous croyons seulement que le nez est trop bien fait et que les mentons des deux portraits ne sont pas assez arrondis. On a, d'ailleurs, retrouvé aux îles Pelew plusieurs des usages de la Polynésie : réunion en conseil des chefs ; général ou Toa ; ablutions dès le matin, etc. Enfin, on a décrit les habitants des Pelew comme étant robustes, bien faits, de taille moyenne, de couleur cuivre-bronzé, mais non pas noire, avec des cheveux noirs, longs, flottants et disposés à friser.

Il est certain qu'ils ont reçu de bonne heure des visites d'autres peuples qui les ont modifiés au physique, et qui ont modifié aussi sans nul doute, leur langage primitif ; ces peuples sont probablement les habitants de Mingidanao, la terre la plus voisine des Pelew dans l'Ouest ; mais ce n'étaient pas des Malais, comme on l'a dit, puisque le Malais que Wilson avait à son bord n'était pas compris quand il

(1) On dit généralement que les îles Hogoleu furent découvertes par Quiros et nommées d'abord îles Quirosa, puis îles Torrès par les Espagnols. Nous doutons qu'elles aient été vues par Quiros.

(2) P. Wilson, *Relation des îles Pelew*, etc. Trad. de l'anglais de George Keate. Paris, 1788, p. 344. P. 198 est le portrait de Ludi, l'une des femmes d'Abba-Thulle.

parlait sa langue ; il ne put se faire comprendre que grâce à un autre Malais naufragé depuis longtemps sur les îles et ayant eu le temps d'en apprendre le langage (1). Quelques mots de Mingidanao se rapprochent peut-être, en effet, de quelques mots des îles de Pelew, mais il n'y a pas le moindre rapprochement à faire pour le reste. Tant qu'on n'aura pas quelque bon vocabulaire de ces îles (2), il faudra rester dans le doute, quant à l'origine de la langue de leurs habitants.

Après Mindanao, la terre la plus proche des Pelew est l'île Gilolo (3), d'où ces îles auraient également pu recevoir des colonies ; peut-être même auraient-elles pu en recevoir des Philippines qui, par rapport à elles, gisent dans le Nord-Ouest, tandis que Gilolo est dans le Sud-Ouest. Du temps de Pigafetta, cette dernière île était peuplée « de Maures et de Gentils, » c'est-à-dire de Javanais ou Malais et de ce qu'il appelle Papua ou Mélanésiens de nos jours ; nous ignorons si la langue de ces Papua se rapprochait plus que celle de Mingidanao du langage actuel des Pelew. Quant à celle des Tagals, nous ne croyons pas qu'elle ait contribué à la formation de ce dernier langage (4).

Nous ne parlerons pas des îles élevées Ualan et Ascension la Puinipet des indigènes, dans les îles Carolines : nous nous en sommes occupé ailleurs ; mais nous dirons encore ici quelques mots sur le groupe des îles King's mill, dans l'archipel Gilbert. On sait que, d'après M. Hale, qui le tenait de deux déserteurs trouvés par le capitaine Wilkes dans ces îles, elles auraient été peuplées par deux colonies distinctes venant de deux points opposés. La première serait partie de l'Ascension ou Puinipet (5), située au Nord-Ouest de

(1) Voy. ci-dessus, vol. I, p. 373.

(2) Voy. celui que nous avons cité, vol. I, p. 332.

(3) Gilolo est l'île appelée Giailolo, par Pigafetta, vis-à-vis celle qu'il appelle Tadore, la Tidor d'aujourd'hui.

(4) Pigafetta, on l'a vu par le tableau que nous avons donné, a trouvé à Gilolo, à Tidor et à Bachian, un plus grand nombre de mots polynésiens qu'il ne paraît en exister aujourd'hui.

(5) La Faloupet du P. Cantova, la Fanope de Kadu, etc.

Tarawa (1), l'une des principales îles King'smill et comme presque toujours, à la suite de guerres civiles ; l'autre serait venue dans deux canots d'une île située au Sud-Est, qui aurait été appelée Amoï. On sait que M. Hale a regardé ce dernier mot comme celui de Samoa, modifié avec le temps par les indigènes. Cette interprétation est admissible d'autant qu'on trouve un village du nom d'Amoa sur l'île Savaii. Mais il faut pourtant reconnaître que ce mot Amoï est le nom d'un village sur la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie et qu'il y a également un Amoy en Chine (2). Si l'île était située au Sud-Est, il est bien probable qu'il ne s'agissait, en effet, que de l'Amoa de l'archipel Samoa, puisque les derniers venus avaient le teint plus clair, qu'ils étaient plus beaux que les émigrants venus de l'Ascension et qu'ils parlaient un autre langage. Le récit apprend qu'ils furent bientôt tous tués par les émigrés de l'Ascension, et que les femmes seules furent épargnées. La population mixte des îles King's mill proviendrait donc de ces femmes unies aux meurtriers de leurs compatriotes. A quelle époque approximative se serait passé ce fait? Rien ne le laisse supposer ; Toujours est-il qu'il prouve bien ce qui a dû arriver, sinon toujours, du moins, assez souvent : On a déjà vu que c'est ce qui est surtout arrivé dans les îles Fiji les plus orientales.

Il n'est pas moins vrai que les Carolins ne sont guère plus bruns que les Polynésiens quand on compare seulement entre eux ceux des îles hautes et des îles basses des deux régions. Pour s'en convaincre, il suffira de jeter les yeux sur les portraits reproduits dans les voyages de Choris, Freycinet, Kotzebüe, etc. Il est même certain, comme nous croyons l'avoir montré, qu'il existe entre les Polynésiens et les Carolins infiniment plus de traits de ressemblance qu'on ne le croyait, depuis d'Urville surtout. Si le fait rap-

(1) *Tarawa*, en Maori, signifie « ligne ou balustrade sur laquelle on suspend quelque chose; suspendre sur. » Ce mot est donc polynésien, et même tout maori, comme on voit, s'il a bien été donné ainsi à M. Hale.

(2) Port et ville importants.

porté par M. Hale est bien exact, les habitants des îles King's mill ne seraient que de purs métis de Polynésiens et de Mélanésiens ; ils devraient avoir exactement les caractères anthropologiques que nous avons dit distinguer les descendants des Tongans avec les femmes fijiennes, caractères qui ne sont pas tout à fait les mêmes que ceux des descendants de femmes Tunga avec les Fijiens. Ont-ils ces caractères ? nous n'oserions le dire, pas plus que nous ne pourrions avancer quelle est leur langue véritable.

En ce qui concerne celle-ci, nous avons pris note, dans la *Gazette des îles Sandwich* de 1830, de quelques mots donnés comme appartenant au langage des îles King's mill ; nous croyons devoir les citer, tout en n'ayant en eux qu'une médiocre confiance. Ces noms sont :

Bon, *lele*; mauvais, *kakino* ; homme, *kaunga* ; chef, *aliki*; fèu, *te ahi* ; navire, *kaipuke*. Tous sont polynésiens et maori ; mais *kaunga* n'est certainement pas le nom qui sert à désigner l'homme : il ne signifie en maori, que « palissade d'un village fortifié, » en y ajoutant *roa*. A la Nouvelle-Zélande, mauvais se dit *kino* : *ka kino*, « c'est mauvais, » et, navire s'y rend par *kaïpuke*. Les trois autres mots sont bien des îles Samoa et Tunga, excepté, peut-être encore *aliki*, qui ne serait que le mot maori, dont la lettre *r* aurait été remplacée par *l*.

Nous croyons que ces mots ont été obtenus par quelque Américain ou Anglais à l'aide d'un matelot maori. Si pourtant ils étaient vraiment des King's Mill, ils témoigneraient de la grande ressemblance de la langue de ces îles avec celle de la Polynésie, et ce serait une raison de plus pour admettre la part prise par les Polynésiens au peuplement de ce groupe.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à dire comment ou par quelle voie les Polynésiens, suivant nous, seraient arrivés en Malaisie.

Nous l'avons déjà dit : deux voies au moins leur étaient ouvertes; celle par le détroit de Torrès et celle inverse à la route qu'on suppose généralement avoir été suivie par les émigrants de la Malaisie vers la Polynésie, c'est-à-dire les Fiji, les Salomon et la partie Nord de la Nouvelle-Guinée.

Il est bien probable que les émigrants ont pris la voie par le détroit de Torrès, ainsi que semble l'attester le grand nombre de mots polynésiens trouvés par les compagnons de Cook, dans une île voisine de Timor, la petite île Savu (1). On sait que c'est par cette voie que Thompson faisait passer les émigrants de Sumatra, se rendant aux Samoa et, de là, à Rarotonga et à la Nouvelle-Zélande. Mais si la position du détroit de Torrès, par rapport à toutes les îles de la Polynésie vraie, permet de comprendre l'arrivée jusque-là des émigrants les plus proches, il s'en faut, croyons-nous, que ce détroit ait pu être atteint facilement par ceux qui partaient des îles les plus éloignées, et surtout par le plus grand nombre. Il semble, en outre, que si la majorité fût arrivée sur ce point, la côte orientale de la Nouvelle-Guinée d'abord, puis la côte Est de la Nouvelle-Hollande auraient dû retenir quelques-unes des colonies ayant plus ou moins besoin de relâcher. Or, c'est ce qui n'a jamais été signalé par les observateurs, soit de l'une, soit de l'autre contrée. Pourtant ce fait aurait pu avoir lieu si, comme nous le soutenons, les Alfourous de la Nouvelle-Guinée et les Australiens à cheveux lisses sont les descendants directs ou indirects des Polynésiens (2).

Toutefois, nous préférons admettre que c'est par les Nouvelles-Hébrides et par les îles Salomon que le plus grand nom-

(1) Voy. vol. I, p. 296.

(2) Admettre la réalité de ces arrivages ou entraînements à la Nouvelle-Hollande et à la Nouvelle-Guinée expliquerait peut-être mieux, il faut en convenir, la formation des Australiens aux cheveux lisses et des Papous de la Nouvelle-Guinée, que la supposition que nous avons faite de la venue des Alfourous des îles Malaises ; mais dans les deux cas les Papous ne sont bien que des métis de Papua et d'Alfourous ainsi que l'établissent leurs indices crâniens.

bre des émigrants de la Polynésie a passé pour se rendre en Malaisie. Nous avons la certitude que, sans une longue série de vents propices, les Polynésiens n'auraient pas pu atteindre les contrées occidentales : ces vents étant les alisés du Sud-Est qui soufflent une partie de l'année. Il était nécessaire que la plupart allassent aborder plutôt à l'Est de la Nouvelle-Guinée et aux îles de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande qu'au détroit de Torrès, entraînés qu'ils étaient malgré eux, vers le Nord, par les vents et les courants. Sans doute, en partant des îles Tunga ou Manaia, les émigrants faisant route à l'Ouest auraient pu atteindre parfois facilement le détroit de Torrès; mais il n'en est pas moins vrai qu'il leur était encore plus facile, en se laissant entraîner pour ainsi dire par les vents du Sud-Est, d'arriver à la Nouvelle-Irlande, par exemple, où comme on a vu, se retrouvent encore dans le langage des habitants quelques mots polynésiens, comme on en rencontre sur la route, mais d'autant moins nombreux qu'on s'éloigne davantage du Sud-Est, c'est-à-dire de la Polynésie. Les Samoans et les Tahitiens placés plus au Nord, n'auraient pas été dans le même cas : car les vents tendaient à les faire passer au Nord des îles Salomon, et par conséquent à les diriger encore d'emblée vers la Nouvelle-Irlande. Ce qui nous ferait supposer, ainsi que nous l'avons déjà dit, que ce seraient eux, avec les Tongans, mais surtout les Samoans qui auraient peuplé les îles Carolines et fourni quelques colonies même aux îles Pelew, involontairement sans doute (1).

Cependant, il faut le reconnaître, si le voyage n'eût pas été sous la dépendance des vents, aucun autre groupe d'îles n'eût été mieux placé que le groupe Samoa pour arriver directement au détroit de Torrès; puisque la différence de latitude, qui n'est que de quelques degrés, se fût trouvée compensée par la dérive. Quand les Polynésiens voulaient aller d'une île à une autre île dont la position leur était bien connue, ils partaient d'un point exactement fixé, et même

(1) Voir ce que nous en disons dans le chapitre relatif aux îles Carolines.

alors ils n'étaient jamais sûrs, quand la distance était un peu grande, d'arriver à leur destination. Mais nous ne croyons pas qu'ils prissent de pareilles précautions dans le cas qui nous occupe. Contraints presque certainement de s'éloigner, soit pour fuir l'extermination ou les disettes, soit, comme plusieurs savants le soutiennent (1), à la suite de quelque grand bouleversement terrestre, les Polynésiens ne songeaient probablement qu'à une chose, profiter des vents que l'expérience leur avait appris durer plus longtemps que les autres dans une même direction. Ils devaient, en outre, d'autant mieux les préférer, que ces vents les rapprochaient des contrées, d'où étaient venus leurs ancêtres, d'après les traditions. Cela expliquerait, à notre avis, et le grand nombre de Polynésiens qui paraît s'être transporté vers l'Ouest, le Nord-Ouest et surtout en Malaisie, et, par contre, le petit nombre de leurs traces dans les îles intermédiaires, où ne se seraient arrêtés probablement que ceux qui n'auraient pas pu faire autrement. Mais que cela soit ou non, il est certain qu'en se servant des vents le plus ordinairement régnants pour aller chercher une nouvelle patrie, les Polynésiens devaient arriver, comme ils l'ont fait, tantôt un peu plus à l'Ouest direct, tantôt un peu plus vers le Nord, suivant les contre-temps de la navigation. C'est aussi ce qui explique leur répartition dans les petites îles si nombreuses de l'archipel Carolin.

Telle est, croyons-nous, la voie que, préférablement à la

(1) On sait que, de nos jours encore, M. Owen (*Mémoire sur les caractères physiques et psychiques des Mincopies*) considère les îles de l'archipel Indien comme les débris d'un continent englouti pendant la période tertiaire, contemporaine du soulèvement de l'Himalaya et les Mincopies comme les descendants des témoins de cette catastrophe. De même, M. Grandidier, après avoir trouvé, à Madagascar, des os d'un oiseau gigantesque (l'*Opiornis maximus*, de Geoffroy St-Hilaire) proche parent du Dinornis de la Nouvelle-Zélande, décrit pár M. Owen, ainsi qu'une carapace de tortue de cinq mètres, regarde comme probable que l'île Madagascar actuelle se rattachait à un vaste continent, dont quelques points, tels que les Mascareignes, la Nouvelle-Zélande, restent seuls émergés aujourd'hui.

première, ont dû suivre les Polynésiens. Leur route, il est vrai, aurait été un peu plus courte par le détroit de Torrès, puisqu'ils n'auraient eu qu'à suivre la chaîne d'îles qui, de Timor, s'étend jusqu'à Sumatra; mais la distance par l'autre voie ne peut pas être regardée comme une difficulté bien importante, puisqu'ils cherchaient à se rapprocher de l'Ouest dès que cela leur était possible. D'un côté, il devait être plus difficile aux Polynésiens d'atteindre l'entrée du détroit de Torrès que de se laisser entraîner pour ainsi dire; de l'autre, et bien que quelques-unes des îles qui s'étendent de Timor à Java présentent, comme Savu, des traces du passage des Polynésiens, il faut remarquer que c'est dans toutes les îles de l'autre ligne qu'on trouve et reconnaît encore aujourd'hui les Alfourous, les Dayaks et les Battaks, qui sont pour nous des descendants de Polynésiens.

En somme, deux routes auraient pu servir aux migrations polynésiennes vers la Malaisie et les continents asiatique et africain. Peut-être y en aurait-il eu une troisième, plus courte encore que les deux autres, s'il est vrai, comme Bory-de-St-Vincent n'était pas éloigné de le croire, que la Nouvelle-Hollande n'a été exondée qu'après la Nouvelle-Zélande. Dans ce cas, en effet, il y aurait eu probablement une succession de terres reliant la Nouvelle-Zélande à la Nouvelle-Guinée, à la Malaisie et au continent asiatique. Les migrations parties du groupe de la Nouvelle-Zélande seraient alors arrivées promptement et facilement à l'une des îles malaisiennes les plus méridionales, tellement rapprochées, comme on sait, qu'il est impossible de passer sans les voir. Il eût suffi pour faire ce trajet, de profiter de quelque coup de vent de Sud-Est, vents qui ne sont pas rares, même à la Nouvelle-Zélande, comme nous l'avons expérimenté nous-même avec Dumont d'Urville sur l'*Astrolabe* en mettant 25 jours pour nous rendre de port Jackson au détroit de Cook. Mais cette supposition est trop hypothétique dans l'état actuel de la science pour que nous nous y arrêtions plus longtemps.

Nous croyons donc que les Polynésiens sont arrivés jusqu'en Malaisie et aux continents, plutôt par la route des îles

Salomon et le Nord de la Nouvelle-Guinée que par la voie directe de la Nouvelle-Zélande, malgré ce que cette hypothèse a de spécieux. Nous ne saurions, en effet, admettre que les Maori se seraient éloignés à la suite de l'engloutissement de quelque continent attenant à la Nouvelle-Zélande, ainsi que sont disposés à le croire les missionnaires anglais W. Williams et Taylor, MM. J. Garnier et Grandidier.

Les traditions ne font absolument allusion qu'à une contrée identique aujourd'hui encore à celle dont elles parlent; on ne les comprendrait pas, si l'on rapportait ce qu'elles disent à quelque continent disparu; enfin, elles établissent nettement que c'est à la suite de guerres intérieures que les Maori ont dû émigrer.

Nous comprendrions davantage que les Maori aient pu arriver eux-mêmes en Malaisie par le détroit de Torrès. Il leur eût été facile et même beaucoup plus facile qu'aux Polynésiens d'atteindre ce détroit en profitant eux aussi des vents du Sud-Est. Dans ce cas, ils auraient eu naturellement à longer la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, où, semble-t-il, ils auraient dû parfois laisser quelques colonies; d'autre part, ils seraient arrivés d'emblée justement à la chaîne d'îles que comprend Java, où nous avons cru reconnaître quelques mots de forme maori. Auraient-ils donc été ce « peuple inconnu, » dont Crawfurd signale la venue à une époque reculée, et que nous avons regardé nous-même comme l'auteur des Javanais et des Malais, par son croisement avec la race noire de petite taille, première occupante de Java? Il est sans doute bien difficile de l'assurer, mais, après tout ce que nous avons dit à ce sujet, cela n'a certainement rien d'impossible.

Dans ce cas, une seule chose pour nous serait inexplicable : l'absence complète, en apparence, de tout vestige maori sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. Cette absence, nous l'avons attribuée à l'impossibilité pour les Maori émigrant vers la Polynésie, d'aborder à la Nouvelle-Hollande, à cause des vents qui les emportaient et qui étaient presque le contraire des vents de Sud-Est; mais, d'un autre côté, quand on réfléchit que les émigrations n'au-

raient eu lieu qu'à une époque fort reculée, et que les Australiens à cheveux lisses ne sont bien probablement, comme nous l'avons dit, que des métis de race noire et de race jaune, on pourrait peut-être supposer que les Maori et leur langage auraient disparu avec le temps, absorbés par la race noire prépondérante.

Quoi qu'il en soit, nous croyons préférablement que les Polynésiens ont gagné les îles de l'archipel Indien par la voie des îles Salomon et du Nord de la Nouvelle-Guinée; nous adoptons cette supposition, parce que c'est de ce côté qu'on trouve les mots se rapprochant le plus, par la forme et la prononciation de ceux des archipels Samoa et Tunga, et que c'est là enfin qu'existent encore, comme plus au nord également, les populations, dites Malaisiennes, qui ressemblent tant aux Polynésiens.

Inutile d'ajouter que les migrations, si elles avaient eu lieu de ces deux points différents, se seraient probablement effectuées à des époques différentes aussi, et que celles de la Nouvelle-Zélande auraient précédé de beaucoup les émigrations de la Polynésie proprement dite.

Telle aurait donc été, suivant nous, la marche suivie par les migrations depuis leur sortie de l'Hawahiki. Toutes se seraient faites du Sud-Ouest vers le Nord-Est, c'est-à-dire « vers le côté où le soleil se lève, » en peuplant successivement et volontairement dans cette direction générale chaque archipel rencontré; puis, involontairement parfois ou par voie d'entraînement, un certain nombre de petites îles isolées dans toutes les directions autour du point de départ secondaire. Mais, nous le répéterons, cette dernière voie est loin d'avoir contribué, autant qu'on paraît le croire, au peuplement des îles par la race polynésienne. A n'en juger que par les faits venus à la connaissance des Européens, elle ne l'aurait fait même que dans des îles très rares; puisque presque toutes ces îles où elle a été entraînée étaient déjà habitées par une autre race : telles étaient Tanna dans les Nouvelles-Hébrides; Uvea dans les îles Loyalty, etc.

On a vu que les vents qui soufflent le plus fréquemment et avec le plus de force à la Nouvelle-Zélande sont les vents

de la partie de l'Ouest, du Sud-Ouest au Nord-Ouest. Ce sont ces vents qui ont entraîné de cette contrée les premiers émigrants et qui les ont portés successivement jusqu'aux limites les plus orientales de la Polynésie. Si les îles les plus méridionales de l'océan Pacifique ont pu être peuplées à l'aide des mêmes vents, il est, au contraire, très probable qu'une île comme celle de Pâques, par exemple, ne l'a été que par des canots entraînés par les vents de Nord-Ouest. Quant aux îles Sandwich, il est à supposer qu'on ne s'y est rendu que poussé par des vents de Sud-Ouest au Sud-Est et assez tard, croyons-nous, après le peuplement des archipels Tunga, Hapaï, Samoa et Manaia.

On le voit, c'est surtout avec des vents de la partie de l'Ouest que les émigrants paraissent s'être éloignés. Dès lors, non seulement la direction devait être la même; mais elle tendait à les confiner, pour ainsi dire, tout d'un côté de l'océan Pacifique. Qu'on jette les yeux sur la carte et l'on verra que c'est, en effet, ce qui est arrivé. Ce fait, à notre avis, n'a pas été assez remarqué; car, à part les petites îles que nous avons dit et que l'on sait avoir été peuplées par des entraînements involontaires, telles que Tukopia, Rotuma et quelques autres, il n'y a pas d'îles peuplées par les Polynésiens plus à l'Ouest que les Tunga dans la Polynésie. Pour qu'un pareil fait existe, il faut nécessairement admettre qu'une cause générale l'a déterminé : cette cause est la direction des vents qui ont servi aux migrations.

Quand on regarde la carte, on voit parfaitement marquée une ligne séparative qui s'étend de l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande aux îles Sandwich. Cette ligne de démarcation semble élevée comme un mur empêchant les émigrants de se rapprocher plus de l'Ouest et les contraignant à se disséminer dans toute la partie orientale de l'océan Pacifique. Nous sommes surpris qu'en voyant une pareille répartition, les ethnologues n'aient pas été frappés comme nous, non seulement de la nécessité absolue de vents venant de l'Ouest, ce que tous semblent reconnaître aujourd'hui, mais aussi d'un point de départ différent de celui qu'ils ont admis, pour pouvoir expliquer un pareil état de choses. Il est certain, en

effet, que, si les émigrants fussent partis des îles asiatiques, comme ils le croient, avec des vents de la partie de l'Ouest, il y aurait eu plus d'une île peuplée par eux entre le point de départ et la ligne de démarcation que nous avons citée : or, il n'y en a pas une seule, à l'exception des petites îles qu'on sait avoir été peuplées assez tard par des entraînements venus de la Polynésie. On n'y a, pour ainsi dire, trouvé jusqu'à présent aucun vestige important de leur passage, même dans le langage. Bien mieux, il n'en existe que dans les îles qui, comme Vanikoro, avoisinent les petites îles incidemment peuplées par la race polynésienne, et il n'y en a aucune, quand on se rapproche plus de l'Ouest.

Un pareil fait ne pouvait s'expliquer qu'en supposant le point de départ, toujours dans l'Ouest ; mais au lieu de l'être dans l'Ouest direct, comme on a cru, il fallait qu'il fût situé à la limite extrême vers le Sud, c'est-à-dire dans le Sud-Ouest, comme nous le soutenons, à l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande. De là, avec des vents d'Ouest, il était impossible qu'on pût se rapprocher davantage qu'on ne l'a fait de l'Occident.

Il est bien plus facile de comprendre ce peuplement, en acceptant l'hypothèse que nous proposons, c'est-à-dire le peuplement de la Polynésie par les Néo-Zélandais à l'aide des vents de la partie de l'Ouest, que par toute autre hypothèse. Seule elle explique comment aucun Polynésien n'a été rencontré plus à l'Ouest que le 180e degré de longitude ; seule, elle fait comprendre la localisation de la race entière, pour ainsi dire, dans la moitié orientale de l'océan Pacifique ; seule, elle explique pourquoi les émigrants de la Nouvelle-Zélande ne se sont jamais arrêtés à la Nouvelle-Hollande, et pourquoi ceux qui seraient venus, comme on croit, de la Polynésie, n'y ont jamais été rencontrés ou n'y ont jamais laissé de traces, même dans le langage.

Les partisans de l'origine asiatique objecteront peut-être que la Nouvelle-Zélande n'a pas été peuplée directement par l'Asie, mais bien indirectement par des colonies passant d'abord par la Polynésie. Cette objection tombe d'elle-même. Cela eût été impossible avec les vents ordinairement

régnants dans les parages occidentaux de la Nouvelle-Zélande ; ces vents ont été ceux dont se sont toujours servi et se servent les Polynésiens pour se porter aux îles qui sont plus orientales que les leurs ; assurés qu'ils sont, à un moment donné, de pouvoir revenir à leur point de départ. Enfin la Nouvelle-Zélande est l'île à population polynésienne la plus occidentale de toutes, et elle se trouve séparée des Samoa par les Tunga. Sans doute d'Urville a dit que c'est avec les vents de Sud-Est que les Tahitiens auraient envoyé leurs colonies peupler la Nouvelle-Zélande ; mais, vu la distance à parcourir, tout marin y croira difficilement (1) ; surtout s'il remarque qu'aucun canot n'a jamais été entraîné à la Nouvelle-Hollande. On reconnaîtra, d'ailleurs, qu'en outre de la distance, la traversée des îles Samoa n'aurait probablement pas été aussi facile que paraissent le croire les partisans de M. Hale, entre autres, puisqu'il aurait fallu traverser, ou du moins ranger de très près, les îles Tunga pour éviter les Fiji, îles qui sont, les unes et les autres, à 300 et quelques lieues de la Nouvelle-Zélande, et qui barrent, pour ainsi dire, la route. Mais les eût-on facilement doublées, qu'il serait toujours resté l'obstacle des vents ordinairement régnants de la Nouvelle-Zélande, vents qui soufflent parfois avec tant de violence.

Dans l'hypothèse d'une origine asiatique, on comprendrait certainement que ces colonies eussent pu, avec des vents de Nord-Est qui, eux aussi, soufflent parfois avec intensité, franchir, sans s'y arrêter, les Tunga et les Fiji, et arriver directement à la Nouvelle-Zélande. Mais il faudrait alors admettre que cette terre était connue des habitants des Samoa ; or, rien absolument ne le prouve. Il eût été

(1) Un officier de marine, qui ne croyait même pas qu'il fût possible d'aller loin dans un sens ou dans un autre, M. de Bovis a dit depuis : « Quel est le marin qui voudra accepter que des pirogues, quelque perfectionnées qu'elles fussent sous le rapport nautique, aient pu franchir des distances de cinq ou six cents lieues et plus, sans but, sans moyen de diriger leur route, autre que la course assez variable des vents généraux et la marche du soleil qui, selon les époques de l'année, donnent des rumbs de vent assez distants l'un de l'autre ? » (*Annuaire Tahiti*, année 1863.)

plus naturel qu'elle fût connue par les Tunga, qui en sont bien plus voisines; mais rien non plus dans les traditions de ces îles ne le laisse soupçonner. Dans cette supposition, du reste, comme dans la précédente, il faudrait admettre que c'est en suivant une route opposée à celle généralement suivie en Polynésie, que la Nouvelle-Zélande aurait été peuplée, et il est difficile de l'admettre quand on sait que tous les ethnologues reconnaissent aujourd'hui que c'est avec des vents d'Ouest, et en allant du Sud-Ouest vers le Nord-Est, que les migrations volontaires se sont opérées. Une pareille exception ne se comprendrait pas.

Enfin il snffit de jeter les yeux sur la carte pour reconnaître que ces colonies n'auraient pu, avec des vents d'Est, se transporter à la Nouvelle-Zélande en partant directement des îles Samoa ; car la force des vents et des courants les eût entraînés dans l'Ouest et leur eût, presque certainement, fait manquer les côtes de la Nouvelle-Zélande. C'est sans doute cette difficulté, jointe aux précédentes, qui a porté M. Thompson, et après lui M. de Quatrefages, à supposer que les colonies des Samoa, avant d'atteindre la Nouvelle-Zélande, ont commencé par se rendre aux îles Manaia, et par s'y arrêter, spécialement à Rarotonga. Il n'y avait certainement pas de meilleur moyen, pour éviter la difficulté et placer les émigrants dans la position la meilleure possible pour arriver sans obstacle au groupe de la Nouvelle-Zélande ; en effet, sur la route directe de Rarotonga au cap Waiapu (cap Est de l'Ile-Nord), il n'existe pas une seule île, pas un seul rocher, et on n'eût rencontré les petites îles Espérance, Macauley, Curtis, que si on eût été fortement entraîné vers l'Ouest. On sait, du reste, que les Manaia, bien que plus éloignées que les îles Tunga, ne sont pas à une distance exagérée. Il est inutile de revenir sur toutes les raisons qui nous ont fait rejeter cette opinion ; nous nous bornerons seulement à demander s'il est admissible que des émigrants venant du Nord-Ouest, puisque les Samoa sont dans cette direction par rapport à Rarotonga, eussent préféré revenir presque sur leurs pas, en se lançant dans le Sud-Ouest à la quête d'une terre qui leur était pres-

que certainement aussi inconnue qu'elle était éloignée, plutôt que de continuer leur émigration vers l'Est ou le Nord-Est, où ils auraient rencontré, à petite distance, les îles de la Société, et, un peu plus loin, les îles Paumotu les plus méridionales. Il aurait fallu, d'ailleurs pour se rendre des Samoa aux Manaia, qu'ils profitassent des vents de Nord-Ouest et d'Ouest, et il leur eût été certainement plus naturel de se servir des mêmes vents pour s'éloigner de Rarotonga que des vents du Sud-Est et d'Est, qui, sans doute, auraient pu les ramener dans leurs îles, mais qui pouvaient aussi, dans leur course vers la Nouvelle-Zélande, les entraîner dans l'Ouest jusqu'à la Nouvelle-Hollande.

En résumé, nous le répéterons, ce n'est absolument qu'en plaçant le point de départ des émigrants dans la Nouvelle-Zélande qu'on aplanit toutes les difficultés, et qu'on parvient également à comprendre pourquoi tous les Polynésiens, quelle que soit la position de leur île, s'accordent tous à placer leur lieu d'origine, leur *alma mater* dans l'Ouest. Un seul lieu situé de la sorte pourrait permettre un pareil assentiment général, c'est le groupe de la Nouvelle-Zélande.

Nous allons maintenant examiner si les îles abordées par les émigrants de l'Hawahiki étaient habitées ou si elles étaient désertes.

Pour la plupart des ethnologues, ces terres étaient habitées par une autre race, celle des Mélanésiens. Les Polynésiens, à leur arrivée, les auraient expulsés, détruits ou soumis pour prendre possession du sol, et auraient fini par les absorber. Telle était l'opinion de Forster, et telle a été, depuis, celle de d'Urville, de Rienzi, de Moërenhoüt et d'une foule d'autres écrivains, mais sans la moindre preuve à l'appui, du moins pour la Polynésie.

On a bien dit que les îles de la Société possédaient, avant la venue de Cook, une population plus noire et plus sauvage ; mais nous avons montré que cette assertion n'avait rien d'exact, et qu'elle était démentie par l'absence de toute

trace d'un langage différent de celui de Tahiti et par un certain nombre de témoignages contraires.

On a dit également, et c'est ce que soutenait M. de Quatrefages, que les îles Sandwich étaient occupées à l'arrivée des colonies tahitiennes, comme l'était la Nouvelle-Zélande à l'arrivée des Hawahikiens. Ce savant voyait une population primitive aux Sandwich, dans les esprits qui habitaient les cavernes au moment de la venue des émigrants de Tahiti; ces esprits n'étaient, pour lui, que des Mélanésiens arrivés avant les Tahitiens. Voici ce qu'il dit à ce sujet (1) :

« Dans le premier de ces archipels, les Micronésiens à teint foncé avaient précédé les Tahitiens. Mais ce que les traditions locales rapportent de ces esprits, qui habitaient les cavernes, montre qu'il ne s'agit que de populations fort peu nombreuses. Ce fait ressort encore plus clairement des détails circonstanciés que nous possédons sur la Nouvelle-Zélande. Il est clair que la race mélanésienne n'avait là que de rares représentants. »

En somme, M. de Quatrefages n'accordait à ces deux archipels qu'une très faible population primitive ; mais il reconnaissait, comme nous le faisons, que les autres émigrants polynésiens semblaient avoir trouvé entièrement libres les îles abordées par eux, telles que les King's Mill, Rarotonga, Mangareva, Tubuaï, les Paumotu, etc. Il ajoutait seulement, pour les dernières, qu'elles étaient en grande partie désertes à l'époque des découvertes, et qu'elles le sont encore de nos jours, malgré les facilités qu'y présente le rapprochement des terres (2). Nous avons montré ailleurs que cela tient à la stérilité de ces terres, et surtout aux guerres meurtrières qui y étaient à chaque instant faites par les populations d'Anaa. Quant aux Marquises, M. de Quatrefages fait observer avec raison qu'elles devaient être désertes, ainsi que l'atteste la pureté de la race. Il en était certainement de même, d'après tous les documents connus, pour les îles Tunga et Samoa lors de l'arrivée des premiers

(1) Ouvrage cité. *Les Polynésiens,* etc., p. 175.

(2) Même page.

émigrants, quel qu'ait été d'ailleurs leur véritable point de départ.

A l'exception des Sandwich et de la Nouvelle-Zélande, d'après M. de Quatrefages lui-même, toutes les îles auraient donc été trouvées désertes à l'arrivée des émigrants dans la Polynésie. Quant à la Nouvelle-Zélande, il ne lui accordait que de rares représentants de la race mélanésienne. Nous croyons avoir démontré que non seulement ces représentants d'une autre population n'étaient pas aussi rares qu'on l'a cru, mais qu'ils appartenaient à la même race que les émigrants eux-mêmes, c'est-à-dire à la race maori ; qu'ils parlaient le même langage, et qu'ils étaient bien probablement venus de la même contrée qu'eux, plus ou moins longtemps auparavant, s'ils n'étaient pas eux-mêmes autochthones.

On pourrait donc réduire à un seul groupe, celui des Sandwich, les îles occupées par une population autre que la race polynésienne à la venue de ses colonies ; mais nous croyons qu'il est permis de douter que le petit nombre, « d'esprits » dont parlent les traditions, puisse être considéré comme une population primitive « de Micronésiens à teint foncé », c'est-à-dire de Mélanésiens.

D'après cela, nous serions disposé à considérer presque toutes, sinon toutes les îles de la Polynésie, comme étant désertes à l'arrivée des émigrants. L'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande aurait elle-même à peine fait exception, puisque les populations qu'on y a trouvées étaient de même race que celles qui venaient de s'emparer du sol.

Ce qui atteste le mieux, à notre avis, que les émigrants n'ont dû rencontrer que bien rarement des îles déjà habitées à leur arrivée en Polynésie, c'est que les linguistes n'ont jamais signalé la moindre trace de langage mélanésien dans les dialectes polynésiens. Si l'on y a trouvé quelques mots adoptés et employés pour remplacer des mots polynésiens, ce n'est seulement qu'à titre étranger, et sans qu'ils se soient fondus dans le langage. Tels sont, aux îles Tunga, par exemple, les mots *Tui* et *Bulotu*. Si l'on admet, comme le font presque tous les ethnologues, que la race primitive

de chaque île rencontrée a été en partie exterminée, et même qu'elle n'a été qu'asservie, il faut nécessairement admettre aussi qu'il serait resté quelque vestige de la langue des vaincus : c'est ce qui a eu lieu, par exemple, pour les Polynésiens dans les îles mélanésiennes, où les coups de vents les ont entraînés, telles que Tanna, la Nouvelle-Calédonie, Vanikoro, et surtout les Fiji. En effet, une langue, quelle qu'elle soit, ne disparaît pas aussi facilement que quelques savants semblent le croire. Or, nous le répétons, nulle part on n'a rencontré de vestiges d'une langue mélanésienne quelconque, pas plus aux Tunga qu'aux îles de la Société et ailleurs ; au contraire, on a trouvé un grand nombre de mots polynésiens usités dans les îles mélanésiennes et faisant pour ainsi dire partie de la langue, aux Fiji particulièrement.

Ce fait de l'absence presque complète de mots mélanésiens dans les îles polynésiennes, alors que les mots polynésiens se trouvent en grand nombre dans les îles mélanésiennes, est bien digne de fixer l'attention. Pour qu'il ait eu lieu, pour qu'il se présente surtout là où les deux races sont le plus voisines, là où elles auraient pu se mêler davantage par leur long contact ou leurs rapports plus fréquents, comme aux Fiji et aux Tunga, il faut presque nécessairement admettre qu'il dépend de la supériorité réelle que la race polynésienne possède sur la race mélanésienne.

Quoi qu'il en soit, ce fait existe ; il est surtout apparent aux Fiji et aux Tunga, où, en raison du voisinage, il eût semblé plus naturel que le mélange fût réciproque. Que l'on accepte l'hypothèse de Hale, qui faisait peupler les Tunga par une colonne malaise, arrêtée d'abord aux Fiji, puis expulsée et allant soumettre celle venue des Samoa ; que l'on adopte celle de M. de Quatrefages faisant arriver cette colonne aux Tunga directement de Bourou, on aurait, semble-t-il, dû trouver presque autant de mots fijiens aux Tunga que de mots polynésiens dans les Fiji. Or, c'est à peine si l'on retrouve quelques mots fijiens dans les îles Tunga, tandis qu'on rencontre aux îles Fiji encore plus de mots polynésiens que ne l'ont cru les ethnologues, et particulière-

ment que ne l'a dit M. Hale, qui pourtant en élève le nombre jusqu'au cinquième.

Que ce fait soit dû seulement à la provenance des émigrants, comme quelques ethnologues semblent le croire, qu'il ne soit dû, comme quelques autres le soutiennent, qu'au voisinage des deux races ayant de fréquents rapports ensemble, et surtout à la supériorité d'une race sur l'autre, comme nous serions assez disposé à le croire, il laisse néanmoins planer un doute qui fait de cette question l'un des problèmes polynésiens les plus difficiles à résoudre. Il est aussi inexplicable en admettant l'origine maori des Polynésiens, qu'en les faisant venir de Kalamatau avec de Rienzi, ou de Bourou avec Hale.

Nous avons déjà cherché à élucider cette question lorsque nous avons étudié l'antagonisme et les rapports des Polynésiens et des Mélanésiens. Nous ne reviendrons donc pas ici sur des considérations que nous avons longuement développées ailleurs (1).

On sait qu'une foule de mots de la langue polynésienne ont été retrouvés surtout en Malaisie; d'autres l'ont été non seulement à Madagascar mais même en Afrique, en Amérique et dans l'Inde. Ainsi s'explique jusqu'à un certain point, l'accord presque général des ethnologues pour en attribuer la provenance à la contrée qui en présente le plus, c'est-à-dire à la Malaisie. Nous avons déjà montré combien d'obstacles s'opposent à l'admission d'une pareille provenance ; il est inutile de nous y arrêter de nouveau ici. Il nous suffira de dire qu'il eût été impossible aux Malais et aux Javanais de fournir un pareil langage, puisque les langues qu'ils parlent diffèrent elles-mêmes par le fond de la langue polynésienne. Sans doute, on a trouvé en Polynésie un certain nombre de mots qu'on regarde comme malais ou javanais, on y aurait même trouvé, croit-on, quelques mots sanskrits. Il faut donc absolument admettre, pour expliquer ce fait,

(1) Vol. II, liv. III, ch. I.

que des Malais ou des Javanais ont été entraînés jusqu'en Polynésie, ou bien que des Polynésiens, après avoir été en Malaisie sont revenus en Polynésie et ont fait connaître ces mots à leurs compatriotes. Déjà nous avons dit, en réfutant la théorie de l'origine asiatique ou malaisienne des Polynésiens, que des entraînements de la Malaisie ont pu avoir lieu vers la Polynésie, tout comme il y en a certainement eu de la Polynésie vers la Malaisie. En outre des voyages volontaires, nous n'avons pas à revenir ici sur la possibilité de ces voyages, dans un sens ou dans l'autre; mais s'il existe vraiment quelques mots sanskrits en Polynésie, ils n'ont pu y arriver que par l'une des deux voies que nous venons d'indiquer. Or, nous avons vu précédemment (1) que l'existence de ces mots était douteuse, et que Buschmann soutenait qu'il n'en existait qu'un seul. Quant aux mots malais, ils ne seraient probablement que des mots polynésiens conservés par les Malais et les Javanais lorsqu'ils créaient leur race et leur langue au contact des peuples asiatiques. Il faudrait donc les attribuer aux Malaisiens eux-mêmes qui les auraient portés en Polynésie, soit, comme on est disposé à la croire, en émigrants colonisateurs, soit à la suite de quelque entraînement involontaire. On expliquerait de la même façon la présence des mots sanskrits, s'il en existe en Polynésie : seulement les Malaisiens ne seraient alors partis de l'Archipel, qu'après l'arrivée des colonies indiennes qui possédaient ces mots. Cette explication du reste est purement spécieuse, et elle ne repose que sur des conjectures. Seule, l'analogie des caractères physiques et celle d'un certain nombre de mots pourrait faire admettre que les Malaisiens se sont portés vers la Polynésie, à une époque qui aurait été nécessairement antérieure à la formation de la nation malaise, et postérieure au contraire à l'arrivée des peuples de l'Inde. Rien non plus n'indique le rôle important qu'ils auraient nécessairement joué en Malaisie, s'ils en eussent été les autochthones et s'ils fussent partis, volontairement ou non, pour aller coloniser la Polynésie. Il est évident que,

(1) Vol. I, p. 157.

dans ce dernier cas, le souvenir de leur départ eût été conservé par les traditions javanaises ou autres ; car ce départ n'aurait pu avoir lieu au plus tôt que vers le 3ᵉ ou le 4ᵉ siècle de notre ère. Or, les annales javanaises n'en disent absolument rien, et naturellement les chroniques malaises n'en parlent pas davantage ; au contraire, des souvenirs traditionnels établissent qu'un peuple est arrivé à Java longtemps avant les Javanais et les Malais, et que ce peuple avait justement les caractères des Malaisiens, qui sont regardés, encore aujourd'hui, par les Malais et les Javanais, comme plus anciens qu'eux dans toutes les îles où ils ont été rencontrés. En outre, il faudrait surtout se demander comment ces Malaisiens, partant à une époque si reculée, n'auraient pas occupé quelques-unes des îles les plus voisines de la Malaisie, aujourd'hui habitées par la race noire, qui se trouvaient sur leur route, ou du moins, comment ils auraient pu doubler ces îles, ainsi que les îles intermédiaires, sans être dans la nécessité d'y toucher, et d'y laisser de plus importantes traces de leur passage. On l'a vu, il est admis par Hale et ses partisans, que, parties les dernières, ces populations malaisiennes auraient chassé devant elles les populations mélanésiennes, premières occupantes de quelques-unes des îles où elles se seraient arrêtées, et telle est particulièrement l'opinion de M. de Quatrefages ; mais, nous le répéterons, que seraient devenues dans ce cas, les populations mélanésiennes, chassées par des émigrants venant de l'Ouest ? On le sait, aucune île plus méridionale et plus orientale que celle où ce fait se serait passé n'en a conservé la trace ; toutes, au contraire, dans le Sud et dans l'Est, sont peuplées par la race polynésienne la plus pure.

Pour ces raisons, comme pour toutes celles déjà données ailleurs, il n'est donc pas plus admissible que la Polynésie ait été peuplée par les Malaisiens que par les Malais et les Javanais ; mais il faut reconnaître que les Malaisiens, s'ils avaient été les émigrants vers la Polynésie, expliqueraient mieux, non pas seulement la présence des quelques mots sanskrits qu'on dit exister dans la langue polynésienne,

mais encore et surtout l'usage général d'une langue, qui n'a été retrouvée qu'exceptionnellement partout ailleurs. Il ne serait plus nécessaire, en effet, de supposer, avec Thompson, que les émigrants parlaient une langue malaise différente de celle actuelle, lors de leur départ, et que cette langue aurait donné naissance, avec le temps, à la langue polynésienne. Elle y serait arrivée toute faite, et elle n'aurait eu à subir que les légers changements que nous avons indiqués pour les différents archipels. Il est également inutile d'attribuer aux Malais les quelques mots communs aux deux langues (1), puisqu'ils n'auraient été que des mots malaisiens apportés par les émigrants et pris en Malaisie même par les Malais avant leur départ.

Nous l'avons dit, il y a un moyen beaucoup plus simple, et par cela même plus probable, d'expliquer l'existence de tant de mots polynésiens en Malaisie, comme en tant d'autres lieux, c'est d'admettre que les Polynésiens se sont rendus en grand nombre en Malaisie, probablement volontairement, ou tout au moins par des entraînements involontaires répétés. Une pareille supposition fait mieux comprendre que toute autre la disparition de la plus grande partie du langage primitif des populations dites aujourd'hui malaisiennes ; elle explique mieux le refoulement de ces populations dans l'intérieur des terres ; elle donne en même temps l'explication de la tradition qui rapporte la venue d'un peuple inconnu à une époque si éloignée, que le souvenir en est à peine conservé.

En résumé, nous croyons qu'il faut admettre, avec Crawfurd, que tous les mots polynésiens trouvés en Malaisie surtout (2) sont des mots étrangers, importés par des popu-

(1) On l'a vu, 50 à 75 mots ont été regardés comme des mots malais, et nous avons dit que ce nombre a même été exagéré.

(2) Nous avons montré que dans la partie de l'Asie, qui est la plus voisine des îles malaises, se trouvent non seulement quelques mots qui ont une apparence toute polynésienne, mais, en outre, des peuplades qui, de nos jours encore, ont conservé tous les caractères des Polynésiens, malgré qu'elles soient entourées de peuples différents par la race : nous voulons parler plus particulièrement

lations qui parlaient le langage dont ces mots faisaient partie, de même que ces populations en ont porté un plus ou moins grand nombre d'autres, comme nous allons le faire voir, jusqu'en Afrique, en Asie et en Amérique. C'est au contact de ces populations, et à une époque fort reculée, alors que la nation javano-malaise se formait, que ces mots auraient été adoptés par les Javano-Malais. Nous sommes enfin complètement de l'avis de Bory de Saint-Vincent, qui disait déjà, à une époque où il n'y avait guère d'autre travail complet sur les Océaniens que celui de R. P. Lesson : « Trouver des indices de leur passage au pays de Siam ou du Cambodge, ou bien chez les Dayas de l'intérieur de Bornéo, n'est que la preuve de l'émigration de quelque famille océanique vers ces contrées (1). »

Qu'on admette ou non l'explication que nous venons de donner de la présence des mêmes mots en Malaisie et en Polynésie, il est bien certain, comme l'avaient reconnu d'Urville, Moërenhoüt et tant d'autres, que ces mots, retrouvés à la fois dans des contrées si éloignées, indiquent que des rapports ont nécessairement existé entre elles. D'Urville, avec raison, n'y voyait que cela, et il ajoutait (2) qu'il y avait trop de différence dans les caractères physiques des deux peuples pour qu'on pût supposer que les Polynésiens n'étaient qu'une colonie malaise. Pour Moërenhoüt (3), la présence de plusieurs mots semblables chez des peuples séparés par de si grandes distances, était la preuve, sinon d'une origine, du moins de la préexistence entre eux d'un commerce ou de relations plus ou moins intimes, plus ou moins prolongées. Et, comme on a vu (4), il a même fini par regarder les Malais comme les descendants directs des

des Stiengs, enveloppés aujourd'hui par les Annamites, les Cambodgiens, les Siamois et les habitants du Laos; peuplades signalées par M. Mouhot.

(1) Bory de Saint-Vincent, l'*Homme*, t. I, p. 312.

(2) *Mémoire sur les îles du Grand Océan*, p. 17.

(3) *Voyages aux iles du Grand Océan*, t. II, p. 227.

(4) Voy. vol. II, p. 5 et suiv.

Polynésiens, au lieu d'être leurs ancêtres comme on l'avait cru jusque-là.

Il est inutile sans doute, après tout ce que nous venons de dire, de faire remarquer combien notre opinion se rapproche de la sienne, tout en en différant par le fond.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES MAORI EN AFRIQUE, EN AMÉRIQUE ET EN ASIE.

Recherches de M. d'Eichthal. — Traces de la civilisation polynésienne à Madagascar. — Egypte. — Rapprochements entre les langues de Vanikoro, copte et mandingue. — Autres preuves de la venue des Polynésiens en Afrique et à Madagascar. — Comparaison du maori et du langage des Antalotes des Comores. — Les Polynésiens en Amérique. — Analogies et coïncidences. — Ressemblances de mœurs, coutumes, industries, langage. — Autres analogies. — Les Polynésiens en Asie. — Considérations linguistiques. — Direction des vents régnants. — Cambodge et Laos. — Comparaison avec les Stiengs. — Affinités entre le Malayou et le Polynésien. — Japon. — Caractères physiques des Japonais. — Comparaison avec les Maori. — Conclusions générales.

Jusqu'à présent, nous n'avons parlé que de la dissémination ou répartition des Maori dans les îles polynésiennes, et dans quelques-unes des îles mélanésiennes qui les avoisinent le plus; mais, grâce aux recherches si érudites de M. d'Eichthal sur l'histoire primitive des races océaniennes et américaines (1), nous allons pouvoir les suivre maintenant, non seulement jusqu'en Afrique dans l'Ouest, jusqu'en Asie dans l'O.-N.-O., mais jusqu'en Amérique dans l'Est, jusqu'à Formose dans le N.-N.-O., et bien plus loin encore, dans les îles Aléoutiennes et Kouriles au Nord.

Chemin faisant, nous ferons quelques remarques critiques indispensables, pour relever plusieurs erreurs, dues seulement aux documents sur lesquels l'auteur a dû s'appuyer, et

(1) *Mémoires de la Société d'ethnologie*, t. II, p. 151 et suiv.

nous terminerons en montrant qu'il n'est guère probable que l'Inde particulièrement, et à plus forte raison, la Germanie, aient eu des rapports de quelque importance avec l'Océanie.

Des études si savantes de M. d'Eichthal, il résulte d'abord que la civilisation primitive de l'Océanie a commencé dans la Polynésie, et que c'est de là qu'elle s'est portée vers Madagascar. Mais, ne se bornant pas à admettre une ancienne communication entre la Polynésie et cette île, M. d'Eichthal semble même croire que les Malgaches avaient une origine polynésienne. C'est du moins ce qui résulte de la note de la première page de ses études, dans laquelle il dit : « Il y a longtemps que l'affinité du Madécasse avec la famille des langues malaisiennes et polynésiennes a été aperçue. La coïncidence d'un certain nombre de mots madécasses avec des mots malaisiens, a déjà été indiquée par Reland et Hervas ; mais ce fait ne prouve autre chose que l'introduction accidentelle de ces mots, et ne démontre nullement la communauté d'origine des deux peuples. C'est ainsi que s'exprimait Vater dans le *Mithridate* (t. III, p. 256.) Quelques années plus tard, l'inspection de documents plus complets rendit au contraire le fait de l'origine polynésienne des Madécasses évident. »

Quelle que fut sa véritable opinion à cet égard, il ressortait, disait-il, une même conséquence de tous les faits observés ou relevés par lui : « C'est que la Polynésie ou un continent aujourd'hui détruit, mais qui était situé dans la même région du globe, paraissait avoir été le foyer principal de l'ancienne civilisation polynésienne qui, de là, avait rayonné dans toutes les directions vers l'Amérique, l'Asie et l'Afrique. » Il ajoutait même: « Peut-être est-ce un germe émané de ce foyer qui, tombant dans la vallée du Nil, y a fait surgir, ou bien a fécondé l'antique civilisation égyptienne (1). » Son opinion était, en somme, celle de Forster et

(1) Nous ferons remarquer que, d'après M. Moreau de Jonnès, l'Égyptien pur a dû être primitivement identique à l'Indo-Polynésien. Il est à croire, ajoutait-il, que tous les deux ne faisaient u'un type unique, originaire de l'extrême Orient.

de Moërenhoüt, amplifiée et motivée. S'il ne confondait pas les véritables Polynésiens avec les Mélanésiens, c'était bien aux premiers qu'il attribuait les rameaux répandus dans les îles mélanésiennes, l'archipel indien, et jusqu'à Madagascar.

Nous allons exposer le plus brièvement possible quelques-uns des résultats auxquels il est parvenu.

Afrique. — D'après M. d'Eichthal (1), les Polynésiens auraient eu des rapports, non seulement avec Madagascar, mais même avec l'ancienne Egypte.

La première coïncidence qu'il cite, et qui est sans contredit des plus remarquables, est l'identité du nom du soleil dans les deux langues : c'est là seulement qu'on le trouve sous la forme polynésienne pure. En effet, ce mot se rend par *ra*, *re*, *ree*, en Egypte, *ra*, à la Nouvelle-Zélande ; *laa*, aux îles Tunga ; *raa*, à Tahiti ; *ra*, à Tukopia (2) ; *la*, à Hawaï, etc.

Le même savant trouve également une coïncidence entre les mots *bouto* et *po* : le premier est le nom de la déesse de la nuit, du chaos, des ténèbres primitives en Egypte ; elle y était surnommée la mère des dieux. Le second, en Polynésie, représente aussi la nuit primitive qui, fécondée par l'Etre suprême, a donné naissance aux dieux et à tous les êtres. Il trouve aussi une coïncidence entre la grande divinité égyptienne Neith ou Nees et la déesse polynésienne Hina, ainsi qu'entre le mot polynésien *tabou*, et les mots coptes *toubo* (3), *tebo*, qui veulent dire « sacré ».

Sans nous arrêter à une pareille interprétation, nous nous

(1) *Troisième étude*, p. 188.

(2) D'Eichthal a dit, d'après Gaimard, que le mot *soleil* se rendait par *lera* ou *tera* à Tukopia ; mais c'était une erreur du naturaliste de l'*Astrolabe* qui, entendant prononcer *te ra* « le soleil », en avait fait un seul mot.

(3) Remarquer qu'aux Tunga, *toubo* est le nom du premier chef par origine légitime.

bornerons à faire remarquer ici qu'en polynésien, ce n'est pas *tabou*, mais bien *tapou* ou mieux *tapu*.

« Si on joint à cette ressemblance, dit M. d'Eichthal, l'usage des constructions pyramidales, celui des momies, la division de la nation en famille souveraine, en classes sacerdotale, militaire et populaire, et si l'on compare ce que Moërenhoüt rapporte du culte des divinités dans l'Egypte et en Asie, on reconnaîtra qu'il y a plus d'une ressemblance, sans parler de certains dogmes relatifs à la vie future et à la distinction des peines et des récompenses après la mort ».

Nous sommes de son avis ; mais nous ferons remarquer que la ressemblance sur laquelle il insiste le moins, et qu'il se contente de mettre en note (1) est, suivant nous, la plus importante.

En effet, si Oro et Maui étaient, comme le pensait Moërenhoüt, les deux grandes divinités solaires de la Polynésie, leurs noms se retrouvent dans ceux des dieux égyptiens, Hor ou Har, (Orus des Grecs) et Moui, tous deux aussi solaires, et tous deux alliés. Il résulte d'une note de M. Champollion, envoyée à M. d'Eichthal, que Hor-Ohré (Orus, soleil), Hor-Meu ou Hor-Moui (Orus identifié avec le dieu Moui) est fils du dieu suprême Amon-Ra et de la grande déesse Nees. « Or, dit M. d'Eichthal, nous avons établi l'analogie de la déesse Nees avec la grande déesse polynésienne Hina ; et comme Oro était considéré comme le fils de cette déesse et du dieu suprême polynésien, ce trait complète la similitude entre les dieux Oro-Maoui d'une part et Hor-Moui de l'autre. « Il ajoute en note : « Champollion dit textuellement : «Le nom de Hor-Mui (Hor-Moui) signifie Horus le véridique, ou plutôt Horus identifié avec le dieu Meu et frère de T'meï, la justice ou la vérité. Meu, en copte, signifie vrai ; la coïncidence de ce mot avec le nom du dieu Meu ou Moui est très probablement accidentelle : c'est ce qu'indique l'observation de Champollion. »

M. d'Eichthal ne savait probablement pas qu'en Polynésie

(1) *Loc. citat.*, p. 192.

et à Tahiti particulièrement, *mau* signifie aussi « vrai, vérité. » Cette coïncidence est très curieuse.

Après avoir fait remarquer que, en dehors du cercle des choses religieuses, les coïncidences de mots deviennent proportionnellement moins nombreuses, et après en avoir cité un certain nombre, à notre avis fort incertains, et que, pour cela, nous ne rapporterons pas, M. d'Eichthal rejette encore en note (1) une remarque bien plus importante que toutes ses citations. Il résulte, de cette note, que parmi les noms d'homme et de peuples appartenant à des pays voisins de l'Egypte, noms qu'on a déchiffrés sur les anciens monuments de cette contrée, on en a rencontré quelques-uns qui sont polynésiens ou qui ont complètement la physionomie polynésienne. Tels sont, dit-il, parmi les peuples vaincus par Sésostris, les noms de Rohou, de Toroao, de Taônou ; parmi les chefs nubiens, les noms de Mehi, de Pohi, de Maï, etc. (2).

On ne peut, certes, en voyant de pareils mots, avoir une autre opinion que celle de M. d'Eichthal ; car ils sont complètement polynésiens. Ainsi, en maori, *ao*, lumière, jour ; *po* nuit. Mais il faut pourtant convenir qu'il n'y a d'autre analogie que celle de la physionomie, ainsi que l'on peut s'en convaincre par la traduction littérale ci-dessous.

M. d'Eichthal, du reste, ne cherche nullement à établir entre l'Egypte et diverses régions de l'Océanie, le fait d'une

(1) *Troisième étude*, p. 195.

(2) En maori :
Ro, fourmi, dans : *hu*, marais, boue, silencieux.
Toro, nom d'arbre, brûler ; s'étendre, se déployer; visiter, regarder.
Ao, lumière, jour, faire jour, monde ; ramasser.
Tao, lance ; cuire dans un four indigène ; *maï*, ici ; vers ; nom d'arbre, de moule.
Nou pronom ; de toi.
Me, avec, et ; si, soit.
Hî, pêche, pêcheur ; diarrhée, avoir la diarrhée.
Poi, nuit, saison.
Hu, V. ci-dessus.
Pohi, chanson.

communauté de races, mais seulement l'existence de certaines communications directes ou indirectes ; communications qui ont pu être le résultat des migrations, du commerce, peut-être d'une initiation religieuse.

Nous n'insisterons donc pas sur les analogies un peu forcées qu'il signale entre la langue copte et les dialectes de l'archipel malais, pas plus que sur les ressemblances de coutumes qu'il a cru exister entre l'Egypte et cette partie de l'Océanie. Nous avons montré ailleurs combien facilement le fonds commun des peuples permet d'établir des rapprochements de cette nature ; et nous sommes de l'avis du savant ethnologiste lorsqu'il ajoute que « ces ressemblances, celles même linguistiques, peuvent toutes être dérivées d'un simple contact, non point de race mais de civilisation. »

Il en est de même pour les similitudes que M. d'Eichthal cherche à établir entre le langage de Vanikoro, la langue copte et celle des Mandingues ; ainsi qu'il le fait remarquer, ces similitudes peuvent être attribuées à l'existence d'anciennes relations entre ces peuples, mais elles n'indiquent aucune communauté de races. Nous nous bornerons à examiner rapidement celles d'entre elles qui semblent présenter le plus de vraisemblance.

« En Mandingue, dit M. d'Eichthal (1), chef se dit *tighi*, et flèche se dit *bien*, *binni*, *benne*. Certes, il serait difficile de deviner dans ces mots, si l'on n'y était conduit, les racines polynésiennes répandues si au loin : *arihi*, *alihi*, (*ariki*, *arii*) chef, et *pana*, flèche. Cependant, à Tonga, *alihi* est devenu *eghi*, et à Vanikoro, nous voyons ce mot présenter les transformations *alighi*, *talighi* : or, *egki* et *taligui* conduisent tout droit au *tighi* mandingue. D'un autre côté, nous voyons le radical *pana* présenter à Vanikoro les transformations *abione*, *pouene*, *pounene* ; or, ceci ressemble complètement aux formes mandingues : *bien*, *benne*, *binni*, et, si l'on tient compte de toutes les concordances précédentes, ne permet guère de douter que ces formes mandingues ne soient une dérivation du radical polynésien *pana*. »

(1) *Loc. cit.* Quatrième étude.

Depuis Mariner, il est vrai, *eghi* est le mot qui passe pour i gnifier chef aux Tunga ; mais c'est à tort : ce mot est tout au plus *e-iki*, abrégé d'*ariki*. Si, à Vanikoro, on dit *alighi*, *talighi*, c'est par défaut de prononciation : *talighi* n'est là que pour *te alighi*, l'ariki, le chef. C'est un mot étranger emprunté aux Tukopiens, mais mal orthographié par les Européens et mal prononcé par les insulaires de Vanikoro. Nous trouvons, dans nos notes sur Tukopia, que, dans cette île, le chef s'appelle *ariki*, comme le dit Gaimard, qui l'a visitée avec nous en 1827 (1). Suivant nous, le mot *tighi* mandingue ressemblerait davantage au *tiki* ou *tii* polynésien.

Nous ne pouvons entrer ici dans les développements qu'exigerait une pareille question ; nous avons déjà cherché ailleurs à établir que les Polynésiens doivent avoir reçu indirectement l'usage et le nom de l'arc, dont le nom est essentiellement malais (2), et nous nous bornerons à faire remarquer que c'est parce qu'on compare deux races à langue et à origine différentes qu'on trouve si peu de similitude dans les mots comparés. Il est certain qu'on retrouve à Vanikoro un assez bon nombre de mots polynésiens ; mais ces mots sont dus aux rapports avec les peuplades polynésiennes et presque spécialement avec celles qui peuplent Tukopia et les îles Duff, qui, bien qu'à toucher les îles à population mélanésienne, ont réussi jusqu'à ce jour à se préserver de tout mélange avec cette race. Tous les autres mots appartiennent à une langue bien distincte et qui n'est qu'un de ces dialectes si variés des langues mélanésiennes.

En raison de la différence des langues, nous ne nous arrêterons donc pas aux concordances que M. d'Eichthal a cru voir entre le copte et le dialecte de Vanikoro ; concordances qui, à notre avis, sont tout à fait hypothétiques et qui, d'ailleurs, répète-t-il lui-même, n'autorisent point à supposer un degré quelconque d'affinité entre la race des anciens Egyptiens et celle des Polynésiens proprement dits. Mais

(1) Voir pour Tukopia ou Tikopia le vocabulaire de Dumont d'Urville.

(2) Vol. I, page 461.

nous croyons devoir insister sur celles qu'il a constatées entre le polynésien et le mandingue et qui lui paraissent, au contraire, témoigner d'une affinité assez grande entre les deux langues. D'après lui, le nombre des mots d'origine évidemment polynésienne qui se rencontrent dans la langue mandingue est tellement grand qu'il n'est pas permis de supposer un seul instant que cette coïncidence entre les deux langues ne soit qu'un effet du hasard.

« L'existence de ces mots, dit-il (1), ne peut être que le résultat d'un contact plus ou moins prolongé entre les deux races. Mais où ce contact a-t-il eu lieu? Est-ce en Afrique? ou bien serait-ce dans l'Océanie même? Les Mandingues seraient-ils une tribu de noirs océaniens qui, après s'être trouvés en rapport avec les Polynésiens dans leur ancienne patrie, après en avoir été peut-être expulsés par eux, seraient venus, comme les Foulahs, chercher un refuge en Afrique? Cette supposition, indiquée par des analogies linguistiques semble pouvoir se baser aussi sur des affinités physiques. Golbery, dans son voyage au Sénégal, a fait la remarque que la physionomie des Mandingues se rapproche beaucoup plus de celle des noirs de l'Inde que de celle des noirs de l'Afrique. Ne peut-on pas se faire à l'égard des anciens Egyptiens eux-mêmes, quoiqu'avec un degré bien moindre de probabilité, une question semblable?

Evidemment, si les analogies qu'indique M. d'Eichthal sont réelles, ce n'est qu'en Afrique que le contact a pu avoir lieu puisqu'on ne retrouve aucun mot mandingue en Polynésie; mais nous l'avouerons en lisant attentivement les voyages de Caillé et des autres explorateurs de l'Afrique, nous n'avons pas constaté que les ressemblances fussent aussi grandes et aussi nombreuses que le dit M. d'Eichthal. En outre, les mots ordinaires diffèrent complètement : Ce qui atteste, du moins, que le contact n'a pas été bien prolongé.

Comme il est démontré que deux races ont existé en Egypte, la blanche et la noire, M. d'Eichthal s'est demandé si la race noire, qui a fait partie de cette population, n'appar-

(1) Ibid., 4e étude, p. 210.

tenait pas à la race noire océanienne et si elle n'a pas été portée en Egypte par le même mouvement de migration qui conduisit les Polynésiens à Madagascar, les Foulahs et, peut-être aussi, les Mandingues en Afrique. « Les Egyptiens, dit-il, ont dû certainement sortir de l'une ou l'autre région ; or, comme jusqu'à présent il a été impossible de les rattacher à une souche africaine, il est parfaitement rationnel et légitime de chercher les traces d'une filiation de leur race avec celle de l'Océanie. » Et il termine en disant : « Même en dehors des langues foulah, copte et mandingue, on trouve, dans d'autres idiomes africains, des traces incontestables de l'influence océanienne. »

Nous n'osons dire avec lui que ces traces sont incontestables ; mais pourtant un fait qui lui était inconnu vient appuyer son opinion : on trouve dans l'intérieur de l'Afrique, surtout près des sources du Nil, beaucoup de mots identiques, par le son et souvent par l'orthographe, aux mots polynésiens.

Qu'on lise, par exemple, le *Voyage de Speke autour du Nil*, et l'on y remarquera des mots tels que les suivants : *Hongo*, *Onganga*, *Kiranga-runga*, *Kirongo*, *Makoutaniro*, *Maroro*, *Horihori*, *Makaka*, *Ponga*, *Ouriki*, *Uthenga*, *Kiwera*, *Chongi*, etc. Or ces mots se retrouvent tous, bien qu'avec des significations différentes, dans le langage de la Nouvelle-Zélande (1).

(1) Ainsi en Maori :
Ongo-nga, — filet.
Ongaonga, — ortie, être piquant.
Ki, — prép. à, suivant ; adv. très ; s. parole, pensée.
Ranga, — arracher, déraciner ; banc de poissons, etc.
Runga, — dessus, au-dessus.
Ki, — v. ci-dessus.
Rongo, — paix ; écouter, obéir.
Maku, — pr. pour moi ; humide, humidité, mouillé.
Tauiro, — bordure de manteau, vêtement.
Maroro, — poisson volant ; être fort.
Horihori, — mensonge, fausseté, mentir.
Makaka, — plié, courbé, plante de marais.
Ponga, — fougère.
Uri, — vestige, postérité.

Certes, après ce que nous avons rapporté des noms polynésiens trouvés sur les monuments de l'Egypte, ces nouvelles coïncidences sont dignes de la plus sérieuse attention. Il faut pourtant en convenir, ce sont des témoignages insuffisants pour conduire à une conclusion raisonnée et probante. Tout ce qu'on peut en inférer, c'est que ces mots ont pu être apportés de la Polynésie ; mais quand et comment ? on l'ignore.

Plus récemment, M. Rabourdin (1), dans son excursion avec la première mission transsaharienne de l'infortuné Flatters, a trouvé sur l'atelier de Hassi-Ratmaia une cauri (*cypræa moneta*) et un fragment de hache polie en jade néphrite verte que M. Damour assimile au jade néphrite de la Nouvelle-Zélande. Cette découverte, rapprochée de plusieurs autres faits, tels qu'identité d'espèces botaniques entre l'Asie méridionale et l'Afrique intertropicale, parenté de langue entre le Foulah et les dialectes malaisiens, etc., a conduit M. Rabourdin à admettre « comme très probable l'existence d'une communication des peuplades sahariennes de l'âge de pierre avec l'Asie méridionale et la Malaisie. »

D'autres coquilles de l'océan Indien ont également été découvertes dans les mêmes parages des chotts sahariens, entre autres par MM. Parisot et Thomas. On sait que la cauri abonde dans la mer des Indes, mais qu'elle est rare dans l'Océanie. Quant à la hache polie de l'atelier de Hassi-Ratmaia, elle ne saurait provenir de la Nouvelle-Zélande où les haches en jade étaient inconnues et où existaient seulement une herminette et le *mere* qui sont bien différents. Seul le jade néphrite pourrait en provenir, mais il pourrait tout aussi bien provenir de l'Egypte où on en a rencontré des gisements, comme nous l'avons dit plus haut (2).

Ki, — v. ci-dessus.
Utunga, — action de payer.
Utuhanga, — action de vider l'eau.
Ki, — v. ci-dessus.
Wera, — brûlure, brûler : chaud, être brûlant.
Hongi, — salut avez le nez.

(1) *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1881, p. 130 à 164.
(2) Liv. III., p. 418.

En somme, ces trouvailles, curieuses et intéressantes, n'ont rien de bien concluant pour la question qui nous occupe.

Un seul fait certain résulte de cette étude, c'est que les Polynésiens, en nombre assez considérable, ont dû s'établir sur l'île de Madagascar et y résider pendant assez longtemps, puisqu'ils y ont laissé des traces nombreuses et profondes de leur langue On sait aujourd'hui, et le travail comparatif de d'Urville n'a fait que le confirmer (1), que l'analogie des langues polynésienne et madécasse n'est point due à l'intermédiaire de la langue malayou, puisqu'il existe entre lès deux premières une foule de mots communs qui ne se retrouvent pas dans la dernière. C'est ce qui a porté le même écrivain à dire, après Forster, que cela semble confirmer l'hypothèse que tous les langages polynésiens dérivent d'une langue très ancienne « aujourd'hui perdue »; mais que nous avons retrouvée, comme on l'a vu, à la Nouvelle-Zélande, quoiqu'il ait constaté moins d'identité entre le madekass et le mawi, comme il appelle la langue maori, qu'entre le madekass, le tongan, le tahitien et l'hawaien. Il suffit, en effet, de comparer le dictionnaire de Madagascar, qu'on lui a donné à l'Ile-de-France et qui remplit le premier volume de sa *Philologie*, et un dictionnaire malais avec ceux de Tahiti ou de la Nouvelle-Zélande, pour s'assurer que les derniers possèdent plus de mots analogues à ceux du premier qu'à ceux du dictionnaire malayou, malgré ce qu'il a cru voir. Du reste, la citation suivante montrera la prudence qu'il faut apporter dans l'adoption des assertions de d'Urville (2): « De ce que la comparaison du madekass au hawaïi donne un chiffre de 0,21 pour l'identité, il ne faut pas conclure que le madekass soit plus voisin du hawaïi que du tonga, car ce résultat serait contraire à la vérité. L'élévation du chiffre d'identité est due à la grande diminution

(1) Voir *Considérations sur la langue polynésienne* dans la philologie du voy. de l'*Astrolabe*, p. 275.

(2) *Considérations sur la langue polynésienne*, Philologie, p. 271, note.

de celui qui exprime le nom des mots comparés, etc. » De sorte qu'on peut se demander à quoi bon, dès lors, de pareilles comparaisons.

On comprend très bien que, de Madagascar, il aurait été facile aux Polynésiens de pousser jusqu'en Afrique ; si les preuves sont insuffisantes, elles aident du moins à le faire supposer.

Comme témoignage de l'arrivée des Polynésiens à Madagascar, nous ajouterons ici quelques mots de la langue des Antalotes qui sont regardés, dans les îles Comores, comme la seule race purement indigène. Nous les empruntons à l'*Essai sur les Comores*, publié en 1870, à Pondichéry, par M. A. Gevrey, ancien procureur impérial. Le studieux écrivain pense que les Antalotes proviennent du croisement des Sémites avec les premiers Africains venus dans les Comores (1). D'après lui, on comprend aussi sous ce nom les descendants des Malgaches, qui se sont croisés avec les Arabes ou avec les Africains, et les descendants des Antalotes croisés avec les Africains. Toutes les nuances originaires, ajoute-t-il, se sont fondues avec le temps, en un type particulier qui se caractérise par :

Une grande taille ; un teint jaunâtre ; des cheveux crépus ; la barbe rare ; les muscles bien dessinés ; le front haut, mais fuyant ; la tête s'effilant un peu au sinciput ; les veines saillantes ; l'œil vif ; les lèvres un peu épaisses, mais sans exagération ; le nez légèrement arqué avec les narines dilatées.

Suivant lui, à la grande Comore, et à Aujouan, le sang sémitique domine chez les Antalotes ; à Mayotte et surtout à Mohéli, ils se rapprochent davantage du type éthiopique par un teint foncé, un nez épaté et de grosses lèvres.

Fait curieux, les Antalotes portent le nom de Mahoris, Maouris (Maures) comme les Arabes croisés de la côte d'Afrique. Une pareille appellation est frappante, et c'est même elle qui nous donna l'idée de rechercher si la langue des Antalotes présentait quelque analogie avec l'un des dialec-

(1) Probablement de la peuplade de la côte de Mozambique, appelée Zambara.

tes de la Polynésie. Or, cette analogie existe non seulement dans la numération, mais encore dans une foule de mots du langage ; si la plupart des mots sont déformés, ils ont encore pour ainsi dire le même son. En voyant que le *l*, y remplace le *r*, le *f* le *h*, etc, on peut même supposer que ce ne sont pas les mots de la Nouvelle-Zélande, mis en regard, qui les ont fournis, mais bien ceux qui auraient pu provenir des îles Tunga ou Samoa. Il y a donc là un nouveau témoignage que les Polynésiens se sont rendus, à une époque fort reculée, aussi bien à Madagascar et sur les îles voisines que dans les îles de la Malaisie, et successivement dans les continents.

La langue des Antalotes, la véritable langue nationale des Comores, est un composé de mots souahélis et malgaches ; elle renferme, en outre, plusieurs mots cafres.

Cette langue est relativement parlée dans les campagnes et les villages ; les villes parlent souahéli ; mais le souahéli des Comores n'est qu'un patois de celui de Zanzibar (Gevrey).

NUMÉRATION

	SOUAHÉLI	ANTALOTE	NOUVELLE-ZÉLANDE
1	Modjia	Raki	Tahi
2	Bili	Rohi	Rua
3	Rarou	Mamoukou	Toru
4	Né	Effati	Wha
5	Tsano	Taïpou	Rima
6	Sita	Tchouta	Ono
7	Saba	Fitou	Fitu
8	Nané	Valou	Walu
9	Tchinda	Tsivi	Iwa
10	Koumi	Foulou	Ngahuru, tekau
20	Mingobili	Rohifoulou	Ruatekau
30	Mingorarou	Mamoukou	Torutekau
50	Mingotsano	Païpoufoulou	Rimatekau
100	Miia	Satou	Rau
1000	Alf	Arivou	Mano

—

11 — Koumi-na-modjia — Foulou-naraki.
21 — Mingobili-na modjia — Rohifoulou-na-raki, etc.
43 — Mingone-ra-rera — Essatifoulou-na-mantoukou.

Quelques mots extraits de l'*Essai sur les Comores* par M. Gevrey, Pondichéry, 1870.

	SOUAHÉLI	ANTALOTE	POLYNÉSIEN NOUVELLE-ZÉLANDE
Amitié	Niango	Fakatia	Hoa, taua
Arc	Tcharé	Houta	Kopéré
Boire	Kounoua	Minou	Inu
Bois	Miti	Miri	Kari
Bon	Guéma	Maheva	Paï
Bras	Moukouo	Tanga	Ringa-ringa
Chaud	Ari	Mafana	Mahana
Chauve-souris	Dema	Fanihi	Pekapeka
Chemin	Djia	Lala	Ara
Chien	Boua	Fandoka	Kuri
Coco	Nafi	Vaniou	Niu (*Polynésie*)
Dent	Meno	Hihi	Niho
Eau	Magi	Mahetaka, Ranou	Waï
Femme	Manauke	Ambifafi	Wahine
Feu	Moto	Mahamahi, Afou	Ahi
Homme	Mouenamoume	Laïlaï	Tangata
Langue	Ouloumi	Léla	Arero, reo
Mort	Koufa	Mate	Maté
Nez	Poua	Ourou	Ihu
Oiseau	Dégué	Vourou	Manu
Ongle	Kofou	Hohou	Kuku
Père	Baba	Baba	Ba, Bapa, Matua-tane
Petit	Dogo	Keli	Ili
Peu	Kidogo	Kelikeli	Ruarua, Torutoru
Pierre	Djioué	Vatou	Kohatu
Pirogue	Galoua	Laka	Waka
Pluie	Voua	Malé	Ua, awha
Terre	Intchi	Tani	Henua
Village	Moudgi	Tana	Kainga, Pa
Yeux	Madchou	Massou	Kanohi, Karu

Amérique. — C'est surtout en Amérique que M. d'Eichthal a trouvé des faits indiquant une communication entre la Polynésie et le continent américain. Comme lui, nous croyons que les rapprochements cités sont incontestables ; ils prouvent que des rapports ont dû exister entre les deux contrées à une époque reculée ; mais, comme il a cru trouver en

même temps des ressemblances linguistiques qu'on n'admet pas généralement, et qu'il s'est particulièrement appuyé pour soutenir son opinion sur les rapprochements un peu forcés d'Ellis et sur une affinité plus qu'incertaine entrevue par Guillaume de Humboldt, nous croyons devoir entrer à ce sujet dans d'assez longs développements.

On sait, dit-il (1), que plusieurs auteurs ont admis l'existence d'anciens rapports entre la Polynésie et l'Amérique ; il y en a même, comme on l'a vu, qui font peupler les îles polynésiennes par l'Amérique, tel que Zuniga ; d'autres qui font peupler l'Amérique par les îles polynésiennes, tel que Dunmore Lang. Mais c'est à Ellis surtout que M. d'Eichthal demande des témoignages, sans paraître avoir remarqué qu'on trouve dans cet écrivain à peu près tous ceux qu'on lui demande, comme nous croyons l'avoir démontré ailleurs.

Ellis, en effet, dit qu'il y a des points nombreux de ressemblance, sous le rapport des langues, des mœurs, des coutumes, entre les insulaires de la mer du Sud et les habitants des îles Kouriles et des îles Aléoutiennes, dont la chaîne s'étend dans la direction du détroit de Behring et forme le lien qui unit l'ancien et le nouveau monde. Il ajoute que les mêmes ressemblances existent entre les Polynésiens et les habitants du Mexique et de certaines parties de l'Amérique du Sud.

D'après lui, ces ressemblances consistent dans les caractères du visage ; la couleur de la peau ; la pratique du tatouage, qui se retrouve chez les Aléoutiens et quelques-unes des tribus d'Amérique ; les procédés pour embaumer les corps morts des chefs et l'usage de les exposer ; la forme et la structure des masses pyramidales de pierres qui servent de temples et de tombeaux ; le jeu des échecs qui se retrouve chez les Araucaniens ; le nom de Dieu, Tew ou Ter ; l'exposition des enfants ; l'usage des plumes pour la coiffure ; le nombre des mots semblables que renferment quelques langues américaines et celles de Tahiti ; l'usage enfin de certains vêtements, et notamment du poncho.

Il ajoute même que la légende de l'origine des Incas n'est

(1) Sixième étude.

pas sans ressemblance avec celle de l'origine de Tii qui était, lui aussi, descendu du ciel (1).

Pour M. d'Eichthal, toutes ces analogies sont loin d'être fondées, et on a vu ailleurs ce que nous en pensons; mais cela ne l'empêche pas de reconnaître que quelques-unes sont incontestables, notamment celles qui sont relatives à la couleur de la peau, au mode de sépulture, aux constructions pyramidales ; il confirme en outre ce que dit Ellis au sujet des affinités polynésiennes qui se rencontrent chez les populations voisines du détroit de Behring.

C'est ainsi, dit-il, qu'on trouve, dans le vocabulaire de la langue kourile (2) les mots *ape*, feu, et *idou*, nez, qui sont des mots polynésiens ou plus exactement malaisiens ; les mots *fouri*, *foukourou*, rouge, *pa*, tête, *vaka*, *vaeha*, eau, rappellent les mots *oura*, *koura*, rouge ; *oupo*, *oupoho*, tête, *vaï*, eau, de la Polynésie orientale. Une autre ressemblance encore plus frappante et plus significative, ajoute-t-il, « est l'existence parmi ces populations de la coutume essentiellement polynésienne qui consiste à donner le salut par le frottement du nez contre le nez. Choris, qui accompagnait le capitaine Kotzebüe dans son voyage d'exploration de la mer du Sud, raconte que plusieurs habitants de l'île Saint-Laurent, à l'entrée du détroit de Behring, étant montés à bord, voulurent employer à leur égard ce mode de salutation » (3).

Toutefois, tout en confirmant ce que dit Ellis, lorsqu'il affirme que différentes langues américaines contiennent un certain nombre de mots communs à la langue de Tahiti, M. d'Eichthal fait lui-même remarquer que cet observateur a omis de donner aucune preuve à l'appui de cette assertion et qu'il est impossible de savoir sur quoi elle est fondée (4).

Nous l'avons dit ailleurs, cette assertion n'était fondée que sur les rapprochements pour ainsi dire sans valeur de Zuniga.

(1) Ouvr. cité, t. I, p. 119.

(2) Inséré dans l'*Asie polyglotte* de Klaproth.

(3) Choris, *Voyage autour du monde*, p. 5.

(4) Sixième étude, p. 230.

Il est vrai que Guillaume de Humboldt, dans son ouvrage sur la langue kawi, trouvait qu'il y avait quelque affinité entre les langues de l'Amérique et celles de la Polynésie. « Il existe, dit-il, entre ces deux groupes de langues, certains traits remarquables de ressemblance. » Pour en indiquer un exemple frappant, il citait la double forme de la première personne du pluriel, indiquant que la personne à qui on s'adresse est comprise dans le « nous » ou bien en est exclue, comme étant rencontrée dans un grand nombre de langues américaines, où on l'avait même considérée jusque-là comme un caractère spécial; quoique ce caractère se rencontre dans la plupart des langues malaise, philippinoise et polynésienne. « Dans les dernières, disait-il, il s'étend même au duel, et telle y est d'ailleurs sa forme particulière que, si nous pouvions nous guider uniquement par des considérations logiques, il faudrait regarder ces langues comme étant le berceau et la véritable patrie de cette forme grammaticale. Hors de la mer du Sud et de l'Amérique, je ne la connais pas ailleurs que chez les Mantchoux (1).

Mais ce n'en est pas moins avec raison que M. d'Eichthal s'est refusé à regarder ces analogies comme décisives en faveur d'une communauté d'origine ou de civilisation ; elles prouvent seulement que des contacts se sont opérés entre les Polynésiens et les peuples cités. Tel était l'avis de Marsden, qui disait lui même (2) : « On a vainement tenté de trouver l'origine des dialectes polynésiens dans un des continents voisins : leurs mots presque tous dissyllabiques sont entièrement sans rapport avec les monosyllabes de l'Asie orientale; bien qu'on puisse reconnaître quelque ressemblance dans le système grammatical. »

Déjà, avant lui, Forster, en 47 mots pris dans divers dialectes polynésiens et dans la langue du Chile, du Pérou et du Mexique, n'avait trouvé aucune correspondance, et il avait conclu à leur différence.

Moërenhoüt (3) a soutenu la même opinion ; c'était égale-

(1) Tome III, p. 429.
(2) *Mélanges*, p. 5.
(3) Ouvr. cité, t. II, p. 247.

ment celle de d'Urville, qui disait (1) : « Nous n'avons pu trouver aucun rapport satisfaisant entre le grand-polynésien et aucune des langues des deux continents voisins ; pas une de celles de l'Amérique n'offre le moindre point de contact avec le polynésien. »

Telle était donc l'opinion généralement adoptée par les hommes les plus compétents d'après les faits connus, quand M. d'Eichthal est venu ajouter à ces faits quelques coïncidences vraiment remarquables entre le polynésien et quelques langues de l'Amérique, particulièrement la langue caraïbe ; coïncidences qui, à notre avis comme au sien, ne prouvent d'ailleurs rien de plus que l'existence d'anciens rapports entre la Polynésie et l'Amérique.

Pour M. d'Eichthal, les principales analogies paraissant prouver ces rapports sont :

La ressemblance dans les modes de sépulture ;

Celle dans le mode de fabrication des étoffes ;

Celle des constructions pyramidales ;

Enfin les ressemblances linguistiques qu'il a découvertes.

En raison de l'intérêt que présentent ces analogies, nous nous arrêterons un instant à chacune d'elles.

La première similitude, citée par M. d'Eichthal et qu'il dit avoir été démontrée par Vail, est que les Indiens de l'Amérique du Nord plaçaient les cadavres assis dans une fosse ou dans des cavernes, ou un sol salpêtré. « On sait, dit-il, que, dans la province de Mapimi au Mexique, les cadavres étaient rangés par couches dans une grotte, le corps doublé sur lui-même et ramené à force de ligatures à la position d'un enfant dans le sein de sa mère. » D'après Rochefort, les Caraïbes pliaient les jambes des cadavres contre les cuisses, les coudes entre les jambes, et appuyaient le visage sur les mains; de sorte que tout le corps était à peu près dans la même position que l'enfant a dans le ventre de la mère. Au fond de la fosse, ils mettaient un petit siège sur lequel on asseyait le corps, lui laissant la même posture qu'ils lui avaient donné incontinent après la mort ; d'après d'Orbi-

(1) *Philologie*, p. 298.

gny, à la mort d'un Quichua, on reployait les membres dans l'attitude d'un homme assis : « On enterre, dit ce voyageur, les jambes reployées, les genoux appuyés sur la poitrine, les bras croisés de manière à ce que le corps se trouve exactement au tombeau dans la position qu'il occupait au sein de sa mère avant la naissance. »

L'anglais Sheldom, qui avait fait la même observation, expliquait autrement cette position: d'après lui, le corps était accroupi comme ils ont coutume de s'accroupir autour du feu ou de la table, avec les coudes sur les genoux, et les paumes des mains sur les joues.

Cette coutume existait aussi, d'après le voyageur Stephens, chez les nations qui avaient construit les anciennes villes du Yucatan; on l'avait retrouvée également chez les Chichimèques qui avaient conquis le Mexique sur les Toltèques.

Enfin, ajoute M. d'Eichthal, cette similitude existait dans l'Amérique entière.

Or, cette coutume a été retrouvée à Tahiti (1) : là, du moins, les mains étaient attachées sur les genoux ou sur les jambes, et le corps était descendu incliné dans une fosse peu profonde. Mais, si l'analogie dans ce lieu est assez grande, ce que M. d'Eichthal cite lui-même de Moërenhoüt prouve qu'aux îles Mangareva, au lieu d'être accroupis et d'avoir les mains liées au-dessus des genoux, le corps était couché, les jambes étendues et les bras collés de chaque côté sur les flancs (2). On sait, du reste, que quelques peuplades de l'Afrique ensevelissent leurs morts toujours accroupis, et Clapperton nous apprend que cette position est employée à Katunga, capitale du Yarriba. Mais il serait trop long d'indiquer les variétés de positions données aux cadavres suivant les lieux.

Pour nous, qui n'avons vu que la Polynésie, nous dirons que si l'on trouve en Polynésie et en Amérique la même espèce de fosse sépulcrale, et peut-être les mêmes procédés

(1) Voy. Moërenhoüt, t. I, p. 553 à 556.

(2) Voir notre *Voyage dans les îles Mangareva*.

de dessiccation, ce dont nous doutons, il n'est pas moins certain que l'attitude donnée au corps n'est pas complètement la même, puisqu'il est accroupi à Tahiti, et étendu aux Mangareva ; et nous croyons pouvoir assurer que le système d'enveloppes diffère lui-même à peu près complètement.

Ce sont, toutefois, ces ressemblances qui, dès 1817, nous apprend M. d'Eichthal, avaient porté le docteur Mitchell, de la Société des antiquaires de l'Amérique, à soutenir, dans un mémoire, que la race des anciens habitants de l'Amérique du Nord, aujourd'hui disparus, n'était autre que la race polynésienne qu'il appelait, suivant la langue du temps, « race malaise ». Mais nous sommes de l'avis de M. Mac. Culloch, (1) nous ne pensons pas que de pareilles comparaisons soient bien démonstratives.

Ce qui serait plus concluant, ce serait d'avoir des crânes comparés, et particulièrement ceux des Alleghanis qu'on a supposés être cette race polynésienne, et dont on croit avoir trouvé des traces en Amérique.

En attendant, si le fait est bien réel, il n'est pas moins remarquable qu'on ait retrouvé au Mexique les mêmes étoffes-papier, qui étaient employées autrefois dans toutes les îles polynésiennes, et qui sont fabriquées encore dans un grand nombre, sinon dans la plupart.

A cette similitude incontestable, on peut ajouter le fait curieux rapporté par M. de Castelnau, de l'absence dans les tumulus érigés surtout par les anciens habitants d'Amérique, des têtes de tous les corps. C'est en effet ce qui a lieu aussi en Polynésie, aux Marquises et dans les îles de la Société, particulièrement à Tahiti autrefois. Les crânes étaient conservés dans les Maraë ou dans la maison, et, après un certain temps, les corps étaient jetés dans les Anaa ou cavernes destinées à les recevoir, ou dans des précipices profonds comme aux Marquises.

Mais, nous le répéterons, il s'en faut que les momies polynésiennes offrent une analogie remarquable avec les mo-

(1) Mac Culloch, *Recherches philosophiques*.

mies d'Egypte. D'abord, elles sont accroupies dans plusieurs îles ; mais même celles qui sont droites, comme en Egypte, ne sont pas entourées de bandelettes ; après avoir vu les unes et les autres, nous sommes presque certain qu'il n'y a aucune ressemblance entre les procédés d'embaumement des deux contrées, quoi qu'en ait dit Moërenhoüt. Nous avons rapporté ailleurs comment on dessèche le corps (1). Plusieurs mois sont nécessaires, et, en cela seulement, la préparation ressemblait à la troisième méthode dont parle Hérodote pour les Egyptiens.

En résumé, de même que M. d'Eichthal, nous regardons ces faits, ainsi que beaucoup d'autres que nous avons signalés ailleurs, comme prouvant l'existence d'anciens rapports entre les Polynésiens et l'Amérique, mais seulement des rapports et non une communauté d'origine ou de civilisation, comme quelques écrivains l'ont cru. Ces faits prouvent eux-mêmes, à notre avis, que les relations n'ont été ni intimes, ni même fréquentes. On ne peut même les concevoir qu'en admettant, contrairement à l'opinion de Moërenhoüt, que les Polynésiens ont été entraînés par des coups de vents dans les continents d'Asie et d'Amérique sur leurs propres pirogues qui, loin d'être frêles, comme on l'a dit, étaient capables de faire de longues courses et étaient dirigées par le peuple le plus navigateur qui ait existé. Mais, encore une fois, cela n'indique pas que les Américains et les Polynésiens aient la même origine. Il est certain, d'après tout ce que nous avons dit, que les uns et les autres forment une race spéciale.

La similitude la plus curieuse est celle que M. d'Eichthal a trouvée dans l'identité d'un certain nombre de mots polynésiens et caraïbes. On sait que d'Orbigny n'a vu dans les Caraïbes qu'une branche de la grande famille Guarani, tant ils lui ressemblent par les caractères physiques et par l'organisation sociale ; et, malgré la différence complète de la plus grande partie des racines de leur langue, le savant ethnologue a cherché à le démontrer à l'aide d'un certain

(1) Voir le procédé que nous avons décrit *de visu* pour la conservation d'un chef des îles Marquises.

nombre de mots similaires rencontrés par lui dans les langues caraïbe et polynésienne.

Il a extrait ces mots des Dictionnaires de Breton, de Rochefort, et du Dictionnaire Galibi de M. de la Sauvage. Nous les citons, quoiqu'ils soient mal orthographiés, et nous plaçons en regard les véritables mots polynésiens usités à la Nouvelle-Zélande.

	CARAIBE	POLYNÉSIEN	MAORI
Sœur.....	Oua, t'oua (R.O.G.)	Toua (mawi)	Tuahine
Chien.....	Anli (B.R.) Ori (maypure).	Ouri (Tahiti)	Kuri
Porc......	Boueke, Poueka (B. G.)	Bouaka (Tonga)	Poaka
Lézard...	Ouymaka (B. R.G.)	Moko (marquises)	Mokomoko, tuatara
Corps	Niamou (B.) Tououana (maypure)	Tinana (mawi)	Tinana
Os........	Iepa (G.R.) Abo (R)	Owi, wi (Tahiti, Tonga)	Iwi, whéua
Peau	Ora (B. R.)	Iri (Tahiti)	Kiri
Cœur	N'iouanni, Nanihi (B. R.)	Ngako (mawi)	Ngakau
Tête......	Oupoupou (G.R.)	Oupoko(Tah.Haw.)	Upoko
Oreille....	N'aricae, t'aricae (B. R.)	Taringa (mawi)	Taringa
Nez.......	Ichiri (B. R.)	Ihiou, issou (maw. Tukopia)	Ihu
Dent......	Iepa, n'iepa (B.)	Nifo(touga,tukopia)	Niho
Langue ..	N'ourou (G.)	Ererou (Hawaii)	Arero
Pied......	Oupou. Iepou(B.G.)	Avae (Tahiti) et-apoue Tahiti Balbi	Waewae, pied de cochon
Ciel	Kapou, Kahoru (B. G.)	Kapoua (maw. Tahiti)	Rangi (kapua signifie nuage)
Terre	Nono (B.R.G.)	Henoua, honoua (haw. etc)	Whenua
Pluie	Oia (B.R. G.)	Oua (mawi)	Ua
Eau	Tona (B. R. G.)	Onou (mawi)	Wai, honou
Igname ..	Mabi (B.)	Ouwi (mawi)	Uwhikaho
Noir	Ouli (B. R.)	Ouli (Tonga, n.h.)	Mangu
Deux.....	Ouerou (G.)	Oua, roua, doua (archip.)	Rua
Trois	Oroua (G. B.)	Torou (Tahiti)	Toru

Sans insister sur l'orthographe incomplète des mots polynésiens choisis, on ne peut nier que la plus grande similitude n'existe entre plusieurs mots des deux peuples : tels que : *ori, ouri, kouri*; *boueke, bouaka* et *poaka*; *oupoupou, oupoho* et *oupoko* (1). Aussi est-ce avec raison que M. d'Eich-

(1) Nous écrivons ici ces mots comme l'a fait M. d'Eichthal ; mais il est inutile de répéter qu'en maori l'*u* se prononce *ou*.

thal a dit que ces coïncidences apparaissent comme le résultat et la preuve des rapports qui ont existé autrefois entre les Polynésiens et les Caraïbes.

En effet, quand il n'y aurait que ces quelques ressemblances, il serait impossible d'attribuer au hasard de pareilles concordances, d'autant plus remarquables que c'est en vain que l'auteur en a cherché de semblables dans les autres langues américaines. Mais l'organisation grammaticale de ces dernières langues étant, comme le reconnaît M. d'Eichthal lui-même, radicalement différente de celle des langues polynésiennes, et en tenant compte surtout de la différence des caractères physiques des populations, on doit seulement conclure avec lui qu'il y a eu, à une époque quelconque, contact entre les Caraïbes et les Polynésiens.

Comment ce contact s'est-il opéré ? Est-ce la race caraïbe qui est allée en Polynésie ou la race polynésienne qui est allée en Amérique ? Il est difficile de le dire. Nous croyons pourtant que les Caraïbes n'ont pu aller jusqu'en Océanie, parce qu'ils auraient eu contre eux les deux vents principaux Sud-Ouest et Ouest qui, au contraire, étaient favorables à l'arrivée des Polynésiens en Amérique. En outre, si les Caraïbes fussent allés en Océanie, où la race aime tant à s'assimiler les termes étrangers, on y aurait trouvé beaucoup plus de mots de leur langue que ceux de la Polynesie trouvés chez les Caraïbes. En admettant que c'est la race polynésienne qui est allée en Amérique, on comprend mieux enfin le petit nombre de mots polynésiens trouvés parmi les mots caraïbes (1) ; car les Polynésiens n'ont jamais dû arriver en Amérique que peu nombreux et entraînés par des coups de vent de Sud-Ouest et d'Ouest, comme ils l'ont été, d'après une foule de preuves historiques ou traditionnelles, par ceux de Sud-Est et d'Est jusqu'aux Kouriles, aux Carolines, aux Mariannes, à Hawaï, à Célèbes, à Madagascar, et même

(1) Sur 450 mots des Esquimaux de la côte N.-O. d'Amérique publiés par Beechey, un seul offre quelque analogie avec ceux de la Polynésie : c'est le mot *ta-lima*, cinq, qui se rend en Polynésie, par *rima, lima, nima*.

jusqu'en Afrique, ainsi que cela semble résulter des études précédentes de M. d'Eichthal.

Reste toutefois une grande difficulté à expliquer : en admettant que les Polynésiens se soient rendus en Amérique, comment comprendre qu'ils aient pu se mettre en contact sur la côte Ouest de ce continent avec les Caraïbes qui habitent sur la côte Est du même continent? Il est probable qu'à une époque peu reculée, les deux Océans communiquaient ensemble par l'Atrato, et que l'isthme américain n'était pas complètement formé; mais, de toute façon, il faut admettre que ces peuplades avaient des relations faciles avec celles qui peuplaient le côté Ouest, si elles n'appartenaient pas à la même famille.

On sait, en effet, que les Chinois ont émigré sur cette côte et jusqu'au Pérou à une époque très reculée (1). Or, fait bien curieux, les Caraïbes ressemblent aux Chinois. Spix et Martins (2) leur ont trouvé une ressemblance frappante, et d'Orbigny (3), qui leur donne les mêmes traits qu'aux Galibis, décrit ainsi les deux nations : « Couleur jaunâtre, mêlée d'un peu de rouge très pâle. Taille moyenne, 1m,60; formes massives; front non fuyant, face pleine, circulaire; nez court, étroit; narines étroites; bouche moyenne, peu saillante; lèvres minces, yeux souvent obliques, toujours relevés à l'angle extérieur; pommettes peu saillantes; traits efféminés, physionomie douce. »

Rochefort, qui leur avait donné les mêmes caractères, avait dit, de plus : Que les yeux étaient noirs, un peu petits, et que le front et le nez étaient aplatis, mais par artifice et pas naturellement. »

On ne peut donc mettre en doute cette ressemblance qui, à notre avis, expliquerait comment les Caraïbes et les Galibis ont dû avoir des rapports avec les Chinois émigrants, et, par suite avec les Polynésiens nouveau-venus à la côte Ouest et Sud-Ouest d'Amérique; mais des rapports de contact

(1) Voir Humboldt, de Guignes.

(2) Pritchard, *Histoire naturelle de l'homme*, t. II, p. 223.

(3) D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. II, p. 265.

seulement; car les différences des langues comme celles des traits prouvent qu'il n'y a pas eu la moindre communauté d'origine entre les deux peuples. En effet, les Polynésiens, comme on a vu et comme il n'est peut-être pas inutile de le répéter, sont grands, bien faits; ils ont la bouche grande, les lèvres grosses, le nez aplati naturellement, et leurs yeux surtout sont remarquables par leur grandeur. Or, sous tous ces rapports, il est impossible d'établir, entre eux et les Caraïbes et les Guaranis, la moindre ressemblance.

En résumé, comme l'a dit M. d'Eichtal, il y a concordance de quelques mots entre les Caraïbes et Polynésiens, mais avec complète différence du système grammatical des deux peuples, et nous ajouterons complète différence des caractères physiques.

M. d'Eichthal (1) a trouvé encore quelques autres concordances entre le guarani et les langues de la Polynésie ; de même qu'entre ces dernières et le mocobi ainsi que quelques autres peuplades pampéennes (d'après Balbi), également à l'Est du continent américain. Il faudrait donc supposer que les mots polynésiens ne sont parvenus là que par le même moyen, c'est-à-dire par l'arrivée de quelques pirogues océaniennes poussées par de grands vents d'Ouest ou de Sud-Ouest. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au Chile, d'après Molina, existait une tradition qui attribuait l'importation des cochons et des chiens à des navigateurs venant de l'Ouest. Mais quelle que soit la difficulté que l'on ait à expliquer ces rapports, il n'est guère possible de les mettre en doute.

ASIE. — M. d'Eichthal ne s'est pas borné à montrer que la Polynésie a eu des rapports avec l'Afrique et l'Amérique, il a de plus, cherché à démontrer (2) que l'Océanie en a eu avec l'Inde et les peuples germaniques.

« Les nombreux points de contact qu'offrent dans leurs coutumes et dans leurs langues les îles de l'archipel indien avec l'Inde et le sanskrit ne prouvent qu'une chose, dit-il,

(1) *Histoire et origine des Foulahs*, p. 115.

(2) 5e Etude, p. 213.

c'est qu'ils proviennent des communications qui, de temps immémorial, ont existé entre l'Inde et l'archipel ». Et il répète à cette occasion que « cela ne suppose nullement une communauté primitive d'origine, ainsi que le démontrent les différences dans les caractères de race et dans le système grammatical des langues. »

Puis, il ajoute : « Quand on entre dans la Polynésie proprement dite, on ne trouve plus de traces de contact avec l'Inde, et d'Urville, en effet, excepté le mot eau, *vaï* en polynésien et *vari* en sanskrit, n'a pu découvrir aucun rapport entre le sanskrit et le polynésien. Toutefois est venu M. Guillaume de Humboldt, qui a fait remarquer que le pronom polynésien *ahou*, *aho*, *ako*, qui se retrouve aussi dans les dialectes de l'archipel, semblait être le même que le sanskrit *aham*, et qui a été frappé de la ressemblance des noms de nombre deux et trois, *doua*, *torou* en polynésien ; *dwi* et *tri* en sanskrit. »

M. d'Eichthal n'a pas remarqué que cette observation de M. de Humboldt n'était pas tout à fait exacte. Car en polynésien, en effet, ce n'est pas par *ahou*, *aho* et *ako*, que se rend le pronom, mais bien par *au* (l'*u* prononcé *ou*). A la Nouvelle-Zélande, *au* ; *au*, aux Sandwich ; *au*, aux Marquises; *au* et *vau* à Tahiti. *Ako* est seulement malayou ou javano-malais ; et ce mot, par parenthèse, nous semble assez peu ressembler à *aham*. En outre, *doua* n'est pas polynésien mais malayou. Deux, en polynésien, se rend aux Marquises par *ua* ; à Tahiti par *rua* et *piti* ; à la Nouvelle-Zélande par *rua* ; aux Sandwich par *lua*. Dans le premier lieu trois se dit *tou*; dans le second, *toru* ; à la Nouvelle-Zélande, *toru* ; et à Hawaï, *kolu* ; tandis qu'en malayou, trois se rend par *tiga* : ce mot nous paraît ressembler encore assez peu à *dwi* et *tri* du sanskrit. Certes, d'après ces derniers mots, il y aurait une plus grande analogie entre le sanskrit et l'anglais qu'entre le polynésien et le sanskrit; car le mot anglais *three* s'en rapproche plus que *toru*.

Buschmann, ancien professeur de la Bibliothèque de Berlin et collaborateur de G. de Humboldt, soutient (1) qu'aucun

(1) *Aperçu sur la langue tahitienne et celle des îles Marquises,*

mot sanskrit ne se trouve dans les langues polynésiennes, « à l'exception du mot *linga*, phallus, dans les îles Tonga. » Et à cette occasion il ajoute : « On ne saurait s'imaginer à quel degré d'illusion le hasard peut porter la ressemblance entre les mots de deux langues. » Il le prouve bien lui-même, car ce mot, ainsi que l'a fait remarquer Mariner, n'est qu'un mot vulgaire, ordurier, employé pour le mot *nima* « main » comme instrument. A ce titre, il n'y aurait donc aucun mot sanskrit dans les langues polynésiennes. Mais on a vu que tel n'est pas l'avis de plusieurs autres écrivains, particulièrement de Williams, Thompson, etc. (1).

Pour qu'on puisse expliquer la présence des quelques mots sanskrits que plusieurs écrivains ont cru retrouver dans la langue polynésienne, et les mots malais ou javanais qui s'y trouvent véritablement, il faut admettre ou que ce sont des mots polynésiens adoptés et transformés par les Malais et les Javanais, ou supposer, soit que les Polynésiens ont reçu quelques visites, volontaires ou non, de Malais ou de Javanais, soit que quelques-uns des émigrants polynésiens en Malaisie ont pu retourner en Polynésie.

On sait, du reste, aujourd'hui, et cela résulte amplement de notre étude, que Malais, Javanais ou Malaisiens, auraient pu se rendre en Polynésie presque aussi facilement que les Polynésiens en Malaisie, tant les difficultés soulevées par les antagonistes de la provenance asiatique ou malaisienne, étaient moins sérieuses qu'ils ne le croyaient, ainsi que l'ont démontré La Pérouse, J. Williams, Dillon, etc.. et plus récemment M. de Quatrefages. Si, malgré cela, nous n'admettons pas qu'ils se soient rendus en Polynésie, en nombre assez grand pour peupler les îles polynésiennes, ce n'est pas, nous l'avons déjà dit, parce que les raisons données jusqu'ici par les auteurs contre la possibilité de leur venue nous paraissent suffisantes ; ce n'est pas non plus parce qu'ils ne l'auraient pas pu ; mais bien parce que, pour les Malais et les Javanais du moins, les caractères physiques et le fond de la

précédé d'une introduction sur l'histoire de la géographie des Marquises. Berlin, 1843, p. 42.

(1) Voy. vol. II, p. 119.

langue sont tels que, fussent-ils venus en nombre plus grand encore qu'on ne dit, ils n'auraient jamais pu donner aux Polynésiens les caractères anthropologiques qu'ils possèdent et la langue qu'ils parlent. Seuls, les Malaisiens auraient pu le faire; et c'est sans nul doute cette possibilité qui a porté les écrivains modernes à préférer cette origine à l'origine malaise, si généralement admise autrefois, et qui est encore acceptée par beaucoup de personnes.

Sans revenir sur tout ce que nous avons déjà dit de contraire à cette opinion, il faudrait admettre, dans ce cas, que les émigrants seraient partis pour la Polynésie à l'époque où ils auraient parlé seulement le polynésien pur; il faudrait ensuite rechercher où ils auraient puisé ce langage. On ne voit pas, en effet, à moins de les supposer autochthones en Malaisie (1), où ils auraient pu le prendre; puisque, dans l'Inde et le reste de l'Asie, on n'a jamais cité un peuple qui le parlât usuellement; en outre, on n'a guère trouvé d'analogie physique avec les Malaisiens que dans des tribus isolées qui, par leur petit nombre, semblent prouver qu'elles

(1) Cette supposition paraît être de M. Vivien de St-Martin. Voir ce qu'il dit à ce sujet : (*Année géogr.*,1870-1871, p. 93.) « Il résulte, des faits connus, l'existence jusqu'à présent inaperçue d'une grande race primordiale, qui semble avoir eu pour siège primitif les îles de l'archipel asiatique depuis Sumatra jusqu'à Célèbes et aux Philippines, où elle a encore ses représentants inaltérés, les Dayaks, les Bataks, etc. »

Pour lui, cette race est blanche avec les traits absolument caucasiques : cheveux lisses, nez droit, yeux tout à fait européens, visage ovale ; en un mot il retrouve tous ces caractères dans les Battaks, les Dayaks, les Tagals de Luçon et les Bissayas de Mindanao. Mais nous avons assez parlé des caractères de cette race, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir.

Le fait d'une race distincte, ajoute-t-il, est connu depuis longtemps ; mais ce qu'on n'a pas vu, c'est qu'elle n'est pas circonscrite dans les limites de l'archipel, et qu'elle a deux ramifications principales, l'une au Nord, l'autre à l'Est, en revenant au S.-O. jusqu'à la Nouvelle-Zélande. Le premier rameau s'est répandu, d'après lui, jusqu'à Formose, l'île Haï-nan, les îles Lieu-Khieou, l'île Nyphon et autres terres du Japon, l'île Yeso, les Kouriles. Naturellement le deuxième rameau s'est rendu à la Nouvelle-Zélande en passant par la Polynésie.

n'ont jamais dû jouer un bien grand rôle. D'un autre côté, s'ils avaient été autochthones en Malaisie, comment auraient-ils pu perdre l'usage de leur langue primitive aussi complètement que la plupart, sinon tous, paraissent l'avoir fait ? On comprend très bien ce résultat, au contraire, si l'on admet qu'ils sont arrivés en nombre nécessairement restreint d'abord, dans des îles qui avaient probablement déjà de fortes populations et qui, plus tard, en ont reçu de nouvelles bien plus envahissantes et bien plus dangereuses pour eux.

Quoi qu'il en soit, M. d'Eichthal était si convaincu de l'exactitude de la remarque de G. de Humboldt, qu'il dit : « M. de Humboldt a fait plus ; il a trouvé dans une autre analogie de langage une présomption plus forte encore d'une communauté primitive, inexplicable dans l'état actuel de nos connaissances, entre l'Inde et la Polynésie (p. 214). Cette présomption était que le sanskrit avait hérité de l'Inde l'usage du salut qui consiste à se toucher mutuellement le nez avec le nez. Il est certain, en effet, que cet usage est connu dans toutes les îles polynésiennes et à la Nouvelle-Zélande. Il s'appelle *hongi*; à Hawaiï *hoki*; aux Marquises, *honi*; à Tahiti, *hoi*, et en Malaisie, *tchium* « flairer. »

M. d'Eichthal ajoute qu'en javanais, cet acte se rend par *ngambung* ; en madécasse *orouche* pour baiser, et *oroue* pour odorat (d'après Boze, c'est *orouk* pour baiser, et *oroun*, *ouroun* et *ourou* pour odorat) ; et qu'aux Tonga, suivant Mariner, *ouma* signifie baiser, embrasser, contact avec le nez (nous croyons que c'est une erreur). Il dit encore que dans la langue tagale le mot baiser se dit *halie*, et il croit que ce mot est le même que le madécasse *ourou*. Enfin il rappelle que M. de Freycinet a retrouvé ce mode de salutation à Timor, et ce qui est encore plus remarquable, chez les Papous, et que le malheureux Choris, assassiné au Mexique, l'avait trouvé, lorsqu'il était sur le *Rurick*, chez les populations voisines du détroit de Behring, dans l'île Saint-Laurent en Amérique.

Il fait à cette occasion les réflexions suivantes : « Ces éléments polynésiens retrouvés par M. de Humboldt dans le sanskrit, doivent nécessairement être considérés comme les

traces d'une civilisation polynésienne avec laquelle le sanskrit s'est trouvé en contact sur le sol même de l'Inde. Car, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (*Histoire des Foulahs*, ch. XI), la direction des vents et des courants a sans cesse poussé vers l'Est la population polynésienne avec sa civilisation et sa langue ; tandis qu'elle a, au contraire, fermé le chemin de la Polynésie à toutes les influences de l'Ouest, par conséquent à celle de l'Inde et même de la Malaisie. »

Ici nous craignons bien que M. d'Eichthal n'ait pas exactement pesé ce qu'il semble avancer, puisqu'il a adopté l'opinion de Moërenhoüt, c'est-à-dire la prédominance des vents d'Est. En effet, si la direction des vents et des courants a sans cesse poussé vers l'Est, il est évident que les vents entraînant dans cette direction n'auraient pu être que des vents d'Ouest, vents qui expliquent si bien, comme on a vu, les migrations vers la Polynésie. Or, ce qui prouve que M. d'Eichthal n'a voulu parler que des vents d'Est, c'est qu'il prétend qu'ils ont fermé le chemin des îles polynésiennes à toutes les influences de l'Ouest. Dès lors il devient difficile de comprendre ce qu'il a voulu dire, car on ne voit pas d'où seraient partis, d'après lui, les Polynésiens. Des Tunga peut-être ? Mais alors, comment en allant toujours à l'Est, la Nouvelle-Zélande aurait-elle pu se peupler ? Déjà, du reste, nous avons assez dit quelle a été la cause de l'erreur de tous les ethnologues à ce sujet, pour n'avoir pas besoin d'insister sur celle qui n'est probablement ici qu'un défaut d'attention.

Il est bien certain que les vents d'Est et de Sud-Est sont, comme le dit M. d'Eichthal, un obstacle, la plus grande partie de l'année, aux émigrations de l'Ouest vers l'Est. Mais on sait aujourd'hui, par de nombreux faits, que les vents sont parfois tellement forts qu'ils entraînent fort loin dans l'Ouest, comme ils l'ont fait par exemple vers les îles Rotuma, Anuta, Tukopia, etc. On peut dès lors très bien comprendre qu'ils ont pu entraîner les Polynésiens non seulement jusqu'en Malaisie, Java, Sumatra, Bornéo, presqu'île de Malacca, mais même jusque dans l'Inde et l'Indo-Chine ; ainsi que

les voyages des explorateurs modernes en ont fourni quelques témoignages.

C'est le courageux et regretté naturaliste Mouhot qui, le premier, a fourni à la science des présomptions de l'arrivée probable des Polynésiens à une époque reculée, dans ce qu'on appelle aujourd'hni les royaumes de Cambodge et de Laos (1). En effet, non seulement on retrouve dans le Kambodge un kampong ou village qui porte le nom de Savaï; mais dans le Laos, ou, pour parler plus exactement, entre les royaumes de Siam, du Cambodge et d'Annam existent des populations qui, si elles ne sont plus nettement polynésiennes, semblent du moins s'en rapprocher beaucoup. Les plus dignes d'attention sont les Stiengs. Voici comment en parle M. Mouhot, après avoir vécu trois mois parmi eux(2) :

« Les sauvages Stiengs sortent probablement de la même souche que les tribus des plateaux et des montagnes qui séparent les royaumes de Siam et de Cambodge de celui d'Annam, depuis le 11e degré de lat. nord jusqu'au delà du 16e, entre les 104e et 116e 20' de long. orientale du méridien de Paris. Ils forment autant de communautés qu'il y a de villages et semblent être d'une race bien distincte de tous les peuples qui les entourent. Quant à moi, je suis porté à les croire aborigènes ou les premiers habitants du pays, et, à supposer qu'ils ont été refoulés, jusqu'aux lieux qu'ils occupent aujourd'hui, par les invasions successives des Thibétains qui se sont répandus sur le Laos, le Siam et le Cambodge; et, en tout cas, ajoute-t-il, je n'ai pu découvrir aucune tradition contraire. »

Un peu plus loin, il les décrit de la manière suivante :

« Le Stieng n'a pas plus de rapports dans les traits avec l'Annamite qu'avec le Cambodgien; comme le premier cependant il porte la chevelure longue, tournée en torchon, mais fixée plus bas par un peigne de bambou. Sa taille est un peu

(1) *Laos*, d'après M. Mouhot, signifie ancêtres. Savaï est dans l'Est du grand lac Bien.

(2) P. 152. Le texte du voyage de M. Mouhot a d'abord paru dans le *Tour du Monde*; puis, après avoir été revu par M. de Lanoyé, publié en 1872, sous le titre de *Voyage dans le royaume de Siam, de Cambodge et de Laos*.

au-dessus de la moyenne; sans être fort, il est bien proportionné et a une apparence robuste. Ses traits sont en général réguliers; d'épais sourcils et une barbe assez bien fournie, quand il ne s'arrache pas les poils des joues, lui donnent un air grave et sombre. »

M. Mouhot ne parle ni des yeux, ni du nez ; mais, à en juger par le sauvage Stieng représenté page 158, les yeux sont grands, les lèvres grosses et le lobule des oreilles toujours percé... « Son front, ajoute-t-il, est généralement bien déveveloppé.

« L'unique vêtement du Stieng est une écharpe.

« Les mœurs des Stiengs sont hospitalières ; ils n'ont ni temples ni prêtres; cependant ils reconnaissent l'existence d'un Être Suprême, auquel ils rapportent tout bien ou tout mal, et qu'ils appellent Brâ (1). Les mariages sont accompagnés de réjouissances, et, aux funérailles, on pousse des cris lamentables.

« Les hommes portent un bracelet au-dessus du coude ou au poignet; ils aiment beaucoup la parure.

« La polygamie est en usage chez eux.

« Un de leurs amusements favoris est de lancer des cerfs-volants, auxquels ils attachent un instrument de musique.

« Leur mémoire est courte; leurs guerres sont fréquentes entre villages, et ils cherchent à se surprendre.

« On peut dire que leur caractère est doux et timide. »

D'après une pareille description, on ne peut nier qu'il n'y ait une grande ressemblance entre les Stiengs et les Polynésiens. Même chevelure, même facies, même simplicité dans le vêtement, même amusement favori que les Nouveaux-Zélandais, même manière de faire la guerre que les Marquésans, etc. Mais il y a aussi des différences, qui peuvent, il est vrai, être attribuées aux populations qui les ont refoulés dans l'intérieur, telles que l'habitude de porter un bracelet, celle de la polygamie, etc. Nous doutons seulement que les Stiengs aient un nez aussi aquilin que semble l'in-

(1) Evidemment la première syllabe de Brama, et la seule chose qu'ils paraissent avoir retenue de la religion de ce Dieu, qu'on avait sans doute essayé de leur inculquer.

diquer le portrait donné par M. Mouhot, et que M. Figuier a représenté p. 372 de ses *Races humaines*. Il est bien à regretter surtout que leur observateur ait omis de donner quelques mots de leur langue.

Le même voyageur ne trouvait pas, d'ailleurs, que les Stiengs fussent les seuls à ressembler aux Polynésiens. Pour lui, les habitants de Laos n'avaient pas moins de ressemblance. Voici comment il a décrit ces derniers (1) :

« Les hommes et les femmes de Laos vont nu-pieds ; leur coiffure est celle des Siamois, comme à peu près leur habillement.

« Les femmes sont généralement mieux faites que celles de Siam (2). Elles portent une seule et courte jupe et parfois un morceau d'étoffe sur la poitrine. Elles nouent leurs cheveux en torchon derrière la tête. Les petites filles sont souvent fort gentilles, avec des petites figures chiffonnées et éveillées ; mais, avant 18 ans, leurs traits s'élargissent, leur corps se charge d'embonpoint ; à 35 ans, ce sont de vraies sorcières, presque toutes affectées de goîtres.

« Quant aux hommes, qui sont pour la plupart exempts de cette infirmité, j'ai remarqué parmi eux un grand nombre d'individus bâtis comme des athlètes et d'une force herculéenne. »

Cette description montre les analogies frappantes qui existent, en effet, entre cette population et celles des Tunga, des Sandwich et de la Nouvelle-Zélande. Pour M. Mouhot, les analogies étaient si grandes qu'il trouvait que toute cette

(1) Ouvr. cité, p. 325.

(2) Si cette assertion est exacte, et il n'est guère permis d'en douter, puisque M. Mouhot a pu comparer pendant assez longtemps, et d'un autre côté, si les portraits de femmes de Siam, que M. Figuier (dans les *Races humaines*, p. 366) a donnés sous le nom de « femmes de Bankok », sont exacts eux-mêmes, il faut reconnaître qu'il est difficile de voir une plus grande ressemblance avec les Polynésiennes. En les voyant, nous avons reconnu vingt visages aperçus ou remarqués par nous aussi bien à la Nouvelle-Zélande qu'aux Tunga, à Tahiti, aux Sandwich, etc. De plus, elles ont absolument le même regard, la même attitude, les mêmes ornements, le même épatement du nez, le même ovale, etc.

population, hommes, femmes et enfants, lui rappelait « les types du Nord de la Polynésie, tels qu'ils sont représentés dans les grandes publications des marins français de 1820 à 1840. » Et il disait en terminant : Certes, s'il avait été donné à l'illustre Dumont d'Urville d'explorer les rives du Mekong, il aurait été fixé sur les origines des Carolines, des Tagales de Luçon et de ces Haraforas de Célèbes, qui lui ont apparu comme les ancêtres des Tongas et des Tahitiens. »

On le voit, M. Mouhot n'hésitait pas, avec la plupart des écrivains, à donner une origine asiatique à ces diverses populations et à en placer le berceau plus particulièrement dans le Laos : ce qui, croyons-nous, n'avait point encore été fait. Mais ici encore, malheureusement, manquent les preuves linguistiques : aussi, malgré les analogies indéniables qu'il a fait connaître, pensons-nous qu'on ne doit considérer ces analogies comme indiquant seulement la venue de colonies polynésiennes ou malaisiennes, jusque-là, dans des temps très anciens et bien antérieurs à l'arrivée des colonies malaises, dont la présence paraît être attestée, dans cette partie de l'Asie, par les quelques mots malais qu'on y trouve (1). Il est évident que le fait constaté par lui que « les traditions des habitants de l'Indo-Chine ou du Laos conservent le souvenir de migrations venues du Sud, et qui auraient refoulé l'ancienne race dans les montagnes, » est plus contre son opinion qu'en sa faveur ; car il semble prouver qu'il ne s'agit que d'émigrants malais habitués, comme on sait, à refouler, partout où ils s'établissaient sur le littoral, les premiers habitants du pays.

De son côté, M. Hamy rapproche les Stiengs des Hindous. Mais suivant M. Thorel, le compagnon de M. de Lagrée dans son exploration du Mekong, ce ne seraient pas les Stiengs, mais les Lolo qui représenteraient le type caucasique (?) rencontré dans le bassin du Cambodge. Voici comment il décrit ces derniers : grands, vigoureux ; figure énergique ; traits accentués, profil droit ; yeux horizontaux et bien ou-

(1) *Poulo-Condor*, île voisine des bouches du Mékong ; *Sambok*, *Purang*; peut-être *Kampoi*, *Panompeng*, *Oudong*, *Kampong*, etc, mais quand tous ces mots seraient malais, c'est peu sans doute.

verts ; nez droit, assez développé, parfois busqué ; pommettes peu saillantes ; visage presque ovale ; front assez haut ; barbe souvent frisée et plus abondante que chez les peuples voisins; formes accusées ; muscles bien dessinés ; teint brun.

La plupart des voyageurs modernes s'accordent pour trouver à plusieurs tribus du Laos une « apparence caucasique. » Cette ressemblance ne proviendrait-elle pas plutôt de l'élément polynésien qui s'est infiltré dans ces régions dont l'ethnographie est encore mal connue ? En effet le Polynésien est l'Européen de l'Orient. Les Tsiams ou Chams, par exemple, une des populations les plus anciennes et les plus intéressantes de la Cochinchine, dont le pays est généralement appelé Tsiampa ou Ciampa, semblent, d'après les observations de M. le Dr Alf. Reynaud (1), se rapprocher beaucoup des Polynésiens. Aujourd'hui, ils sont fortement métissés ; mais une partie d'entre eux doit être assimilée aux Dayaks et aux Battaks des îles de la Sonde. On peut aussi rapprocher des Tsiams les Ba-nis observés par l'évêque Tabart.

Le Dr Kern, professeur à l'université de Leyde, est parvenu à traduire les inscriptions cambodgiennes rapportées par le Dr Harmand. Il en résulte qu'elles ont beaucoup de rapports avec le kawi ou javanais ancien, et que la civilisation de Java et de Sumatra semble être venue principalement du Cambodge.

D'un autre côté, le professeur P. J. Weth, dans son étude sur « *les Langues et la Littérature de Java,* » montre que le Kandâ, le poème kawi le plus ancien, dont malheureusement on ne possède pas le texte primitif, est un récit ou tradition mythologique, qui établit un syncrétisme étonnant de représentations polynésiennes, brahmaniques et bouddhiques. Il en conclut que ce syncrétisme « loin de faire preuve d'un âge reculé, nous fait plutôt croire à une origine relativement récente. » Le contraire serait probablement plus vraisemblable. En tout cas, cela recule considérablement la civilisation polynésienne (2).

(1) *Les Tsiams,* thèse de Paris, 1880.

(2) Voy. *Annales de l'Extrême-Orient,* 1880, p. 95 et 1202.

Ainsi, ce serait dans l'Inde même, comme on le dit, ou tout au moins dans les royaumes de Cambodge, de Siam et de Laos, que le sanskrit ou le pali se serait trouvé en contact avec la langue polynésienne. C'est ce qui a porté le célèbre philologue Bopp à affirmer que ce qu'il appelle le « rameau des langues malaises-polynésiennes » n'est qu'un rejeton du sanskrit. Pourtant, nous ferons remarquer ici que le nom seul qu'il donne à ces langues prouve qu'il confondait les langues malaises et la langue polynésienne proprement dite, qui, suivant nous, sont aussi différentes par le fond, que les caractères physiques des deux peuples diffèrent eux-mêmes entre eux. Telle n'était pas l'opinion de Guillaume de Humboldt. On sait en outre parfaitement à quelle époque le sanskrit s'est introduit dans l'ancienne langue de l'île de Java. Il est d'ailleurs un fait certain, c'est qu'en examinant attentivement les 200 mots malais et polynésiens réunis par M. Bopp, et qui se retrouvent d'après lui, dans le sanskrit, M. d'Eichthal n'en a trouvé que deux appartenant à la véritable Polynésie (1). Ces mots sont, dit-il : le pronom de la troisième personne du singulier : *ia*, polynésien, *dia*, *ya*, malais, et non *iya* ; *sya*, sanskrit, ou bien *na*, polynésien, *na*, pali, *ana*, sanskrit (et polynésien ajouterons-nous): enfin, l'adjectif grand, *maha* à la Nouvelle-Zélande, *mahat* en sanskrit. En ce qui concerne ce dernier mot nous ajouterons qu'il ne signifie à la Nouvelle-Zélande, que : « être content, satisfait, grande quantité, grand nombre, abondant, être abondant. etc. » Grand, en maori, se rend par *nui* et *rahi*, comme dans tout le reste de la Polynésie.

« En résumé, dit M. d'Eichthal, c'est à la ressemblance des pronoms de la première et de la troisième personne, à celle des noms de nombre 2 et 3, à celle du substantif eau, de l'adjectif grand et du verbe saluer, que se réduisent les affinités entre le sanskrit et le rameau polynésien proprement dit. Elles ne suffisent certainement pas pour établir un rap-

(1) Deux mots sur 200 ! on conviendra qu'il faut vouloir se contenter de peu pour soutenir, à l'aide d'un pareil témoignage, qu'une langue est un dérivé de l'autre.

port intime de parenté entre les deux langues ni entre les deux races. » Nous sommes complètement de son avis, et nous le partageons encore quand il dit en terminant : « L'exemple de cette tentative nous fournit une des preuves les plus remarquables que nous puissions rencontrer du danger de la philologie abstraite, c'est-à-dire de celle qui procède sans avoir soin de vérifier les résultats qu'elle découvre par le concours des considérations historiques et géographiques. »

Voici, du reste, quelques-unes des affinités rencontrées par M. d'Eichthal entre la langue de l'archipel malais et celle du rameau indo-européen. Nous écrirons les mots tels qu'ils l'ont été par lui-même en nous bornant à donner à chacun d'eux la véritable orthographe des mots polynésiens :

	ARCHIPEL.	GREC, etc.	POLYNÉSIE.
Ciel..	Rahi (Tahiti)	Ouranos(Grec)	Raï (Tahiti)
	Rangi (Nlle Zélande)	—	Rangi (Nlle Zélande)
	Lani, Rani(Hawaï)	—	Lai, Lani (Hawaï)
	Langhi (Archipel)	—	Langit (Archipel)
			Ani, Aki (Marquises)
Feu..	Ahi, Afi (Polynésie)	—	Ahi
	Ahi » (Tahiti)	—	—
	Ahi » (Nlle Zélande)	—	—
	Ahi » (Marqses, Hawaï)	—	—
	Api » (Malaisie)	—	—
	Afou » (Madécasse)	—	—
Eau.	Vaï (Polynésie)	—	Waï (Nlle Zélande)
	Uwaï(Lampong,Bouguis)	—	—
	Ayer (Malaisie)	—	—
	Weh (Javah)	—	—
Penis	Oure (Polynésien)	Oura (queue)	Ure
	Peli (Javanais)	—	—
	Peler (Malai, Bouton)	—	—
Poil.	Foulou (Tonga)	—	Fulu
	Voulou (Javanais)	—	—
	Voul (Madécasse)	—	—
	Voulou (Malai-Bouguis)	—	—
	Huruhuru(Tahiti,Nlle Z.)	—	Huruhuru
	Huu, Huku (Marquises)	—	Huu, Huku
	Hulu (Hawaï)	—	Hulu
Ile...	Noussa (Javanais)	—	—
	Nosse (Madecasse)	—	—
	Motu (Polynésien)	—	—
Bois.	Rakau (Nlle Zélande)	—	—
	Raau (Tahiti)	—	—
	Lakau (Tukopia)	—	—
	Lekki (Foulah)	—	—
Porc	Puaa (Tahiti)	Porcus (Latin)	—
	Pohi (Tukopia)	Pig (Anglais)	—
	Buaka (Tonga)	—	—
	Babi (Malaisie)	—	—

Comme il serait sans utilité d'énumérer toutes les affinités trouvées, nous dirons seulement que M. d'Eichthal cite encore les ressemblances fournies par les mots *poisson*, *peau*, *pierre*, *lune*, *soleil*, etc., ainsi qu'une foule d'autres, bien connus aujourd'hui, et dont on peut voir la liste la plus complète dans le livre du révérend Taylor (1). Pour nous, nous ne voyons pas qu'il y ait plus de rapport entre les mots *pig*, *porcus* et *bouaka*, qu'entre ce même mot, et le mot français *porc*. Nous ignorons si les Grecs ont tiré leur mot *oura*, queue, de l'*oure* polynésien, ou réciproquement. Il en est de même pour le mot *lune* que M. d'Eichthal croit pouvoir être dérivé du mot *boulan*, *woulan*, *oulan*, et qui désigne la lune, dans l'archipel presque entier; de même aussi pour le mot grec *helios*, soleil, qui nous semble assez peu ressembler au *ra*, polynésien. Nous reconnaissons notre insuffisance en pareille matière.

Ce que nous croyons seulement devoir encore faire remarquer, c'est que les mots qui forment ces coïncidences sont tous, à l'exception de *vaï*, étrangers au sanskrit et au zend, qui cependant sont les langues ayant fourni aux idiomes germaniques et gréco-latins, le plus grand nombre de leurs racines. D'où il faut conclure que les idiomes germaniques et gréco-latins ont reçu des racines d'une ou de plusieurs langues autres que le sanskrit et le zend.

En résumé, M. d'Eichthal a lui-même fait remarquer, qu'à mesure qu'on entrait dans la Polynésie proprement dite, on ne trouvait plus de traces de contact avec l'Inde. Si cependant il a cru voir, d'après les observations de G. de Humboldt, quelques analogies entre le sanskrit et le polynésien, c'est que, comme tous ses devanciers, il a confondu, à son insu, la Polynésie avec la Malaisie, et que cette dernière contrée, par son voisinage, a nécessairement eu de bonne heure quelques rapports avec l'Inde ; rapports même si intimes, comme on a vu, dans l'île de Java, que la langue ancienne des habitants de cette île était, d'après plusieurs écrivains, aux trois-quarts composée de mots sanskrits.

(1) *Te Ika a Maui*, p. 180, 198.

Nous avons rapporté précédemment (1) l'opinion de Taylor relative aux rapports ayant existé jadis entre les Japonais et les Maori. Le savant missionnaire anglais croyait à la venue de jonques japonaises à la Nouvelle-Zélande. Pour nous, nous serions plutôt porté à admettre la présence au Japon de colonies polynésiennes. Il est certain, quoi qu'on en ait dit, qu'une foule de mots, ayant les mêmes significations, sont identiques chez les Japonais et les Néo-Zélandais. Nous nous bornerons à citer les suivants : *ika*, *awa*, *iki*, *rako*, *iruku*, *kaki*, etc.

En outre, la légende relative à la création du monde offre certains rapports avec celle de Maui. Au Japon, Izanaqui-no-Mikoto, quand il créa la terre, plongea son javelot dans la mer qui s'étendait au-dessous de lui, cherchant s'il n'y avait pas un monde submergé. Le javelot souleva des gouttes d'eau salée qui, en se solidifiant, formèrent l'île d'Onokoro, les colonnes du monde (2).

Voici, en effet, comment Lesson (3) décrit les Japonais, auxquels il trouvait une physionomie générale de Tahitien ou de Sandwichois; ce qui lui faisait supposer que c'est le Japon qui a peuplé, dans les temps les plus reculés, les îles océaniennes.

« Les Japonais, dit-il, ont le nez gros, épaté, avec de larges aîles; la bouche a les lèvres bien faites mais grosses; le menton est rond et large; les oreilles sont amples et décollées; leurs cheveux tirent au brun ou même au brun rougeâtre.

« Les habitants des terres sont de nuance plus claire que les peuplades riveraines adonnées à la pêche et à la navigation. Ces derniers sont petits, vigoureux; les agriculteurs sont grands, à large ossature. Les femmes sont blanches, et même une légère teinte incarnat nuance les joues des jeunes filles. »

Pour lui, on le sait, la famille japonaise était la première de son rameau mongol-pélagien.

(1) Vol. III, p. 90.
(2) Voy : *Annales de l'Extrême-Orient*, 1880, p. 109.
(3) *Tableau des races humaines*, p. 59.

Plus récemment, un auteur, ayant résidé au Japon assez longtemps, en a fait la description suivante :

« Les Japonais en général sont de moyenne stature. Ils ont la tête grosse, la poitrine large, le buste long, les hanches charnues, les jambes grêles et courtes, les pieds petits et les mains fines. Chez les personnes qui ont le front très fuyant et les pommettes particulièrement larges et proéminentes, la tête, vue de face, présente plutôt la forme géométrique du trapèze que celle de l'ovale; les yeux sont plus saillants que chez l'Européen, et même quelque peu bridés. L'effet général n'est pas celui du type chinois ou mongol. La tête du Japonais est plus grosse; la figure plus allongée et, à tout prendre, plus régulière. Le nez est plus saillant, mieux dessiné.

« Toute la population a la chevelure lisse, épaisse et d'un noir d'ébène. La barbe est assez forte. La couleur de la peau varie, suivant les classes de la société, depuis le blanc mat ou bruni par le soleil des habitants de l'Europe méridionale, jusqu'au teint cendré et basané de l'habitant de Java. La nuance dominante est le brun olivâtre; jamais elle ne rappelle la teinte jaune des Chinois. Les femmes ont le teint plus clair que les hommes.

« Hommes et femmes ont les yeux noirs, les dents blanches, excepté les femmes mariées (1). »

Voici ce que disait, des Japonais, l'un des premiers observateurs, le savant Kaempfer, ordinairement si exact (2) : « Les Japonais en général, surtout le peuple de Nipon, sont laids, petits, fort basanés ; ils ont les jambes grosses, le nez plat et les sourcils épais. Leurs yeux noirs sont moins enfoncés que chez les Chinois. Toutefois les nobles ont la taille plus majestueuse. Celle-ci varie d'ailleurs suivant les provinces. La tête des habitants de Nipon est grosse; leur nez plat. Ils sont disposés à l'embonpoint. Ceux de Saïkoki sont déliés, petits, bien faits. »

(1) Extrait de l'ouvrage de M Humbert, dans les *Races humaines* de Figuier, art. *Japon*.

(2) *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique du Japon*, par Engelbert Kaempfer, 1732, p. 151., vol. II.

Vu l'extrême différence physique, Kaempfer admet de nombreux croisements; mais, pour lui, les Japonais venaient de Babylone, et l'on connaît l'explication curieuse qu'il en donne.

Il cite le fait de la venue au Japon d'hommes de belle taille, d'un physique agréable, à tête rasée, sans barbe, et ayant trois trous dans chaque oreille : ils venaient de Patan, l'une des Philippines.

Il dit aussi que, quelques siècles avant son arrivée, les Japonais avaient découvert au Nord du Japon une île appelée Genkai Sima, peuplée par des noirs appelés Oni, qu'ils avaient exterminés. Ces noirs avaient les cheveux longs, tombant sur les épaules, des chapeaux élevés ou pointus. Kaempfer supposait qu'ils étaient Malais.

Il cite encore d'autres histoires rapportant que des noirs furent trouvés dans quelques-unes des îles du Sud du Japon ; il croit encore que c'étaient des Malais ou des habitants des Moluques jetés par les tempêtes. Cela est possible ; mais à notre avis, c'étaient plutôt des Carolins. Les Japonais auraient donc vraisemblablement du sang polynésien dans les veines, de même qu'ils ont dans leur langue un certain nombre de mots polynésiens.

« La race japonaise, dit, de son côté, M. Masana Maeda (1), est une race mêlée : c'est là un fait acquis pour la science ethnographique. Il y a en elle du sang chinois, mongolien et coréen, peut-être même du sang malais ; ce qui s'expliquerait par des immigrations, à une époque donnée, de peuples des îles de la Polynésie. » Il semble évident, en effet, que la race japonaise a du sang non pas malais, comme le dit M. Maeda qui regarde les Polynésiens comme des Malais, mais bien du sang polynésien et par conséquent maori.

On ne peut le nier, il y a d'assez nombreuses ressemblances entre les Japonais et les Maori, dans la direction de leur front, le volume apparent de la tête, l'ampleur de la poitrine, la longueur du buste et des membres supérieurs relativement au reste du corps, et la brièveté, au contraire, des

(1) *La Société japonaise*, in *Revue scientifique*, 10 août 1878.

extrémités inférieures; d'après Thompson ; dans la petitesse des pieds et la finesse des mains, toujours d'après cet écrivain; dans la forme de la bouche, la longueur de la lèvre supérieure, la nature et la couleur des cheveux, la forme des oreilles, du menton, du nez parfois, etc,. Mais, s'il est vrai que les ressemblances existent, surtout d'après M. Thompson, qui semble pour ainsi dire avoir pris une partie des caractères physiques des Japonais pour décrire les Maori, il ne l'est pas moins que des différences assez nombreuses et importantes séparent les deux peuples. C'est ainsi que, chez les Maori, la face est large souvent, le front large au lieu d'être étroit, le nez large, épaté, quelquefois très bien fait, mais le plus souvent court ; que les yeux sont grands, nullement bridés, les pommettes modérement saillantes. Car, malgré ce qu'en a dit Taylor, les Maori n'ont pas les yeux bridés des Japonais ; ils n'ont pas une couleur aussi foncée, aussi basanée qu'eux ; seulement comme la leur, elle varie suivant le rang des occupations, des soins que l'on prend, etc., de même que la taille varie suivant les localités, la famille, etc. L'indice céphalique des Japonais est de 79,01, celui des Polynésiens de 76,18. Enfin les deux peuples n'ont ni les mêmes croyances religieuses, ni le même langage : ce qui nous semble plus que suffisant pour qu'on doute de leur communauté d'origine.

Nous croyons du reste que M. Thompson,qui nous fournit en partie les rapprochements que nous venons de faire, a exagéré quelques-uns des caractères anthropologiques, tels que la brièveté du pied et la petitesse des mains, etc., chez les Maori.

Ces conclusions ont été pleinement confirmées par une discussion qui s'est élevée au sein de la Société d'anthropologie, dans la séance du 3 novembre 1881. « sur les Origines japonaises ». M. Metchnikoff, se basant sur le caractère tropical de certaines coutumes et habitudes japonaises, telles que la tendance qu'ont les hommes et les femmes des classes inférieures à se passer de vêtements pendant la saison d'été, telles que la pratique du tatouage « l'habit de l'homme nu », etc., rattache les Japonais aux Malayo-Po-

lynésiens. Il montre que, d'après la tradition, le fondateur de l'empire japonais descendit à Takatriho, sur le massif volcanique de Kirisima, dans le sud-ouest de l'île de Kiusiu. Or, ce point du territoire japonais est, par sa situation géographique, inaccessible à des émigrés du continent asiatique ; mais il se trouve sur le parcours des Kouro-Sivo, du grand « courant noir » de l'océan Pacifique, qui vraisemblablement a conduit les émigrants.

De son côté, M. de Quatrefages explique que l'on peut constater au Japon trois types principaux : l'élément noir, l'élément jaune et l'élément blanc. Ce dernier est de deux sortes : il est représenté en première ligne par les Aïnos ; mais un autre élément blanc est venu se mêler au précédent : « C'est, dit le savant professeur, celui qui, parti de l'île Bouro et des îles voisines, a conquis toute la Polynésie à l'est, s'est répandu dans diverses îles et archipels en tous sens ; qui a été rencontré aux Philippines par la Gironnière : qui vient d'être retrouvé à Mindanao par M. Montano. »

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici prouve que l'élément blanc « indonésien, » comme l'appelle M. de Quatrefages, qui, sous la conduite de Zin-Mou, opéra la conquête du Japon sur les Aïnos, vers le milieu du septième siècle avant notre ère, était une colonie de véritables Polynésiens venant par migrations volontaires ou involontaires, en suivant le courant du Kouro-Sivo et aidés sans doute par les vents du Sud-Ouest qui, durant l'été, soufflent régulièrement dans ces parages.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

1. — Les Polynésiens ne sont point les restes d'une population préexistant sur un immense continent, qui aurait été en partie englouti par un cataclysme quelconque;

Il ne sont pas les descendants des peuples asiatiques ; ils ne sont pas davantage ceux des Malaisiens, des Javanais ou des Malais, dont ils seraient plutôt les ancêtres directs ou indirects ;

Ils ne sont pas non plus des émigrants de l'Amérique ;

Enfin ils n'ont pas été créés dans les îles de la Polynésie proprement dite ; mais ils sont, bien probablement, le produit spontané de l'une des îles où on les a trouvés, et qui, vraisemblablement, est le reste d'une terre plus étendue.

2. — C'est par voie de migrations volontaires ou non, ou par voie de disséminations involontaires, qu'ils sont arrivés dans les îles polynésiennes où on les a rencontrés, et de là ensuite en Malaisie.

3. — Le lieu d'origine première était appelé Hawahiki par les émigrants ; il se trouvait sur l'Ile-du-Milieu de la Nouvelle-Zélande, dont le nom maori est Tawai ou Kawai ; peut-être même occupait-il cette île tout entière.

4. — On retrouve dans cette île la race souche, tout à fait semblable aux Polynésiens par les caractères physiques, moraux et intellectuels, et par le langage que ceux-ci parlaient dans l'origine. La population y était même beauconp plus nombreuse que ne le croyaient Cook et d'Urville, ainsi que l'attestent toutes les traditions.

5. — La première étape, en quittant l'Hawahiki, a été, pour la majorité des émigrants, l'île que les traditions désignent sous les noms de Nuku-roa, Aotearoa ou encore Ika-na-Maui, c'est-à-dire l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande; mais, dès lors, une partie des émigrants paraît avoir continué à s'éloigner.

C'est avec les vents d'Ouest et de Sud-Ouest que les émigrants se sont éloignés de l'Hawahiki, quand ils n'ont pas fait le trajet à l'aide des pagaies seulement, et leur route, d'après les traditions, a toujours été vers l'Est ou le Nord-Est.

Plusieurs départs successifs paraissent avoir eu lieu, mais il y en eut un surtout considérable par le nombre.

Des populations assez denses existaient déjà sur l'Ile-Nord à l'arrivée des émigrants de l'Hawahiki ; quelques-unes les empêchèrent même d'aborder et les contraignirent d'aller s'établir ailleurs.

6. — Forcée à son tour d'abandonner Aotearoa, à la suite de nouvelles dissensions, une partie des émigrants d'Hawahiki, sans parler de ceux qui n'avaient pas pu s'imposer aux populations primitives, ni de ces populations elles-mêmes, dut se diriger vers la Polynésie ; ils n'avaient, en effet, pour ainsi dire pas le choix de la route, car ils ne pouvaient songer à retourner vers l'Hawahiki, d'où leurs ancêtres avaient été expulsés et il fallait, pour s'éloigner, qu'ils profitassent des vents régnants.

7. — Les mêmes vents, qui avaient facilité le voyage des émigrants d'Hawahiki jusqu'à Aotearoa, sont ceux qui ont servi aux émigrants vers la Polynésie, c'est-à-dire les vents d'Ouest et de Sud-Ouest qui poussaient toujours dans une même direction, vers l'Est et le Nord-Est. C'est ce qui explique si bien pourquoi les Polynésiens n'occupent pour ainsi dire que le côté oriental et méridional de l'océan Pacifique, et pourquoi on n'a jamais rencontré ni Maori, ni Polynésiens sur la Nouvelle-Hollande.

8. — Ce sont les émigrants d'Hawahiki fuyant aussi l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande, et peut-être avant eux, les populations primitives de cette île, populations identiques

à celles de l'Hawahiki, qui ont peuplé successivement les îles polynésiennes, et qui ont assez modifié leur apparence extérieure au contact des influences intertropicales, pour qu'on ait cru y voir d'abord, mais à tort, une race différente appelée depuis race polynésienne, de son habitat dans les îles de la Polynésie.

9. — Les premières îles rencontrées en Polynésie par les émigrants ont été les Tunga, et presque en même temps probablement les îles Hapaï, qui les touchent ; ce sont ces îles qui, successivement, ont envoyé leurs colonies vers le Nord-Est et l'Est, peupler d'abord les îles Alu-Fatu, Niua et les Samoa ; puis, les entraînements involontaires aidant, elles peuplèrent toutes les autres îles polynésiennes, soit directement soit indirectement, c'est-à-dire que les colonies s'y rendirent d'emblée ou qu'elles commencèrent par toucher aux îles Manaïa, qui, peut-être elles-mêmes, ont reçu des émigrants directs de la Nouvelle-Zélande.

10. — Excepté les populations primitives trouvées à Aotearoa par les émigrants, populations qui étaient de même race qu'eux, parlaient le même langage et n'avaient probablement fait que les devancer en venant de l'Hawahiki, si elles n'étaient pas elles-mêmes autochthones, les îles de la Polynésie paraissent, pour la plupart, avoir été trouvées entièrement désertes. Car si Quiros d'abord, puis Cook, d'Urville, et tant d'autres après eux, ont admis une race noire préexistante à l'arrivée des Polynésiens, non seulement les traditions se taisent à ce sujet; mais, de plus, la langue, les coutumes, les croyances religieuses, tout, en un mot, indique que le fait n'a pu exister. Sans doute il y a eu des entraînements vers plusieurs des îles à population mélanésienne et l'on a trouvé des colonies de Polynésiens dans les îles Hébrides (Tanna et Futuna), dans les îles Loyalty (Uvea) et dans quelques autres, telles que Tupua, Vanikoro. Mais ces colonies n'ont jamais été que tolérées ; elles ont vécu presque isolées, et ne sont arrivées d'ailleurs qu'à des époques pour ainsi dire modernes dans la plupart des îles où elles existent.

Quant aux entraînements tant invoqués par les ethnolo-

gues pour expliquer le peuplement des îles polynésiennes, il faut bien reconnaître aussi qu'ils n'expliquent pas grand' chose. Car, excepté le cas cité par Beechey, d'un entraînement sur une petite île déserte, celui cité par Ellis, sur l'île Tubuai, et quelques autres aussi insignifiants, et pour ainsi dire tout modernes, tous les autres ne se sont opérés que sur des îles qui étaient déjà habitées soit par la race noire, soit par la race polynésienne.

11. — Les migrations, dont le souvenir a été conservé, ne paraissent pas remonter à une époque bien éloignée, c'est certain; mais si on cherche à déduire, des généalogies de chaque île ou archipel, la date approximative de la première occupation, pas une ne s'accorde. Ainsi dans la même contrée, sur l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande, le nombre des générations varie de 15 à 26, d'après les indigènes eux-mêmes, soit de 450 à 780 ans; en Polynésie, ce sont les archipels qu'on dit avoir été peuplés par les îles de la Société, qui comptent justement plus de générations que les dernières : tels sont les archipels des Sandwich et des Marquises; Aux Tunga et aux Samoa, qu'on regarde généralement comme ayant peuplé toutes les autres îles, après l'avoir été elles-mêmes, dit-on, par la Malaisie, on ignore au contraire absolument quel a pu être le nombre de générations; aux Mangareva, on n'est pas plus fixé sur ce nombre qu'à l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande, puisque une tradition semble indiquer 567 ans, et une autre six à sept cents ans; enfin, aux Manaia, on compterait plus de générations qu'à la Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire 29 au lieu de 15 ou 26. Mais, quand on voit tant de divergences, il est vraiment impossible de rien conclure d'exact à l'aide de pareilles données. Il est surtout impossible d'accorder la moindre attention sérieuse aux divers calculs faits par les écrivains pour soutenir leurs idées préconçues, quand on sait que des sauvages ne peuvent guère conserver dans leur mémoire qu'un nombre de générations assez restreint et pour ainsi dire borné à 15 ou 20; quand on sait surtout que chaque usurpateur du pouvoir suprême avait l'habitude, non seulement de s'emparer de la renommée de quelque grand chef, son prédécesseur, et de l'intro-

duire dans sa famille, mais encore d'appeler l'oubli sur les noms de ceux qu'il n'aimait pas ; ainsi que nous l'avons vu faire dans les îles de la Société et aux Tunga.

Il est certain, comme on l'a dit, que les migrations étaient déjà faites depuis longtemps en Polynésie, quand Quiros y aborda pour la première fois, avec Mendana, en 1595, et, plus tard, en 1606. Mais c'est tout ce qu'on en sait, et cela n'aide guère, on en conviendra, à fixer l'époque de l'arrivée des Polynésiens.

N'y avait-il que trois cents ans comme quelques-uns le supposent; faut-il croire avec d'autres qu'il y avait davantage, et, pour les îles de la Société, par exemple, qu'il y avait plusieurs milliers d'années? Tout cela est bien conjectural, et mieux vaut ne pas s'y arrêter.

12. — De l'évidence, parfaitement démontrée pour nous, que Kawaï ou autrement l'Hawahiki a été le berceau des Polynésiens, découlent les propositions suivantes :

A. — La race mélanésienne, première occupante des îles Fiji, du Saint-Esprit, Salomon, Nouvelle-Calédonie, etc., vient, sinon d'Asie et des grandes îles asiatiques, du moins de la Nouvelle-Guinée, et peut-être de la Nouvelle-Hollande.

B. — Il y a eu mélange mélano-polynésien dans un certain nombre des îles mélanésiennes intermédiaires à la Malaisie et à la Polynésie ; mais il est beaucoup moins grand qu'on ne l'a cru, et il est seulement plus apparent dans les îles qui avoisinent le plus la Polynésie. Ainsi il existe surtout dans les îles les plus orientales des Fiji, à la Nouvelle-Calédonie, dans les Loyalty, à Tanna, Erronan, Vanikoro, etc.; mais de très petites îles, comme enclavées dans les îles mélanésiennes, telles que Tukopia, Anuta, Taumako, Mame, les îles Duff, etc., sont restées jusqu'à ce jour peuplées par la race polynésienne : en un mot, le mélange semble d'autant moins apparent qu'on se rapproche davantage du Nord-Ouest, mais il se laisse reconnaître encore, aussi bien à Santa-Crux et aux Pelew dans les Carolines, qu'à la Nouvelle-Zélande.

C. — Il y a certainement eu contact des Polynésiens avec

les habitants de Madagascar, et probablement à la suite d'entraînements, à une époque fort reculée; puis avec ceux de l'Afrique et même de l'Egypte, comme le démontrent, pour la première contrée, tous les travaux des ethnologues, et comme le font supposer pour les autres les savantes recherches linguistiques de M. d'Eichthal.

D. — Il y a eu de même des rapports entre les Polynésiens et les Asiatiques de l'Inde, de Siam, du Cambodge, du Laos, peut-être de quelques autres points, et particulièrement des îles Philippines et du Japon.

E. — Enfin il y a eu aussi quelque contact des Polynésiens avec certains tribus d'Amérique, et notamment avec les Caraïbes, comme cela semble résulter des recherches de plusieurs écrivains pour les côtes baignées par l'océan Atlantique, et de celles de M. d'Eichthal pour les anciens habitants des Antilles.

Mais ce ne sont là, pour ainsi dire, que de purs accidents qui ne peuvent avoir exercé la moindre influence sur le peuplement de l'Océanie; puisque presque tous n'ont pu être produits qu'à l'aide de vents tout autres que ceux qui avaient entraîné les habitants d'Hawahiki vers la Polynésie.

En résumé, nous dirons en terminant :

Les Maori sont les ancêtres des Polynésiens;

La langue maori est la langue mère de tous les dialectes de la Polynésie.

APPENDICE

HISTOIRE NATURELLE DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE

CHAPITRE Ier. — ZOOLOGIE (1).

L'histoire naturelle de ces îles, comparée à celle des autres contrées, paraît très pauvre; il n'existe d'autres quadrupèdes qu'un rat, presque exterminé par celui qu'on a importé, une espèce de castor, dont l'existence n'est pas certaine, mais très probable, et le chien dans l'Ile-du-Milieu.

Le rat du pays ou Kiore n'a que la moitié du volume de celui de Norway (*mus ratus*); il était autrefois abondant partout; il se nourrissait surtout des faînes du Tawaï, et il était considéré anciennement comme un important aliment.

Le rat anglais ou de Norway est appelé par les indigènes, Pou-hawahiki, Kiore-pakeha, Kainga-rua.

Le Kuri, ou chien indigène, a été vu par Cook à son arrivée, et les habitants disent qu'il est venu avec eux d'Hawahiki lorsqu'ils arrivèrent pour la première fois à la Nouvelle-Zélande. C'était un petit chien à longues oreilles, d'un blanc sale ou de couleur jaunâtre, avec une queue touffue; il est maintenant tout à fait éteint. Il ne paraît pas avoir quelque ressemblance avec le dingo australien, mais il est probable

(1) Trad. de Taylor. — P. 394 à 425.

qu'il était de la même espèce que ceux qu'on trouve encore dans les îles polynésiennes.

La Nouvelle-Zélande possède probablement deux espèces de chauve-souris : le Pekapeka (*vespertilio tuberculatus*); la plus commune est très petite, d'un brun jaunâtre, avec des petites oreilles arrondies.

Le veau marin, Mimiha ou Kekeno (fam. des *Phocidæ*), paraît avoir été très abondant autrefois, car ses os sont rencontrés en quantités considérables, le long de la côte, mêlés à ceux de l'homme.

Dans l'Ile-du-Milieu, le Rapoka ou ours marin n'était pas rare. Les indigènes s'en emparaient anciennement en lui jetant du sable dans les yeux; pendant qu'il cherchait à s'en débarrasser, ils tombaient sur lui et le tuaient; maintenant on le rencontre rarement.

Le lion marin, Wakahao (*phoca jubata*) ou morse, fréquentait autrefois les côtes de l'Ile-du-Milieu. Les naturels le décrivent comme ayant le volume de la vache. On dit qu'il était de couleur rouge, qu'il se rendait à terre pour s'accoupler et qu'il était très sauvage et vigoureux. Un des chefs des guerriers, nommé Wera, fut mis en fuite par cet animal, quoiqu'il fut appuyé par soixante-dix de ses compagnons : d'où le proverbe : *Tehoa kakari o Te Wera he Wakahao*, « L'ennemi de Te Wera est le lion marin. »

Les baleines étaient très nombreuses dans les mers de la Nouvelle-Zélande (fam. des *balænidæ*). Le cachalot (Paraua), se montre sous différeutes couleurs. Il y en a de blancs, d'autres sont noirs, de couleur d'ocre ou rouge et fréquemment de couleur mêlée. La Tohora (*balæna antipodum*), ou baleine franche, était très abondante. On dit que la baleine noire morte se dirige toujours sous le vent, tandis que le cachalot va toujours vers le vent.

La baleine physalus (*fin back*) se trouve surtout sur les côtes Nord-Est de l'Ile-Nord.

Nous avons rapporté précédemment ce que Taylor dit du Kiwi et du Moa.

Fam. *Rallidæ*. — C'est une des plus nombreuses, quoique plusieurs membres de cette famille aient disparu. La plus

grande espèce est le Weka (*ocydromus australis*) ou poule des bois des colons. Sa poitrine est couleur d'ardoise; son dos brun et tacheté; elle est robuste et très abondante dans l'Ile-du-Milieu, et dans la partie Sud de l'Ile-Nord. Son nom est tiré de son cri.

Le Pukeko ou Rauhara (*porphyrio melanotus*) est un bel oiseau, du volume d'un poulet; il a de longues jambes et les pieds rouges; son bec porte une protubérance de la même couleur, quelquefois, comme celle de la poule de Guinée; le dos est noir et la poitrine d'un bleu brillant. Les plumes inférieures de la queue sont tout à fait blanches, ce qui contraste avec le noir de sa petite queue. Cet oiseau a un cri fort perçant, ressemblant à son nom; il vole lentement et pesamment. C'est un grand déprédateur des cultures. Il abonde dans les marais et le long des bords des rivières. Sa chaire est sèche et coriace, rarement mangée par les indigènes mais estimée par les Européens, qui disent que c'est un mets excellent.

Intimement allié à cet oiseau est le Takahe, le *Notornis* d'Owen, gros oiseau pesant de l'Ile-du-Milieu, qui est très rare; il atteint environ deux pieds de haut, et est presque aussi grand que le Kiwi. Il a un bec mince et court, et de fortes jambes; le dos est noir; son cou et son corps sont d'un bleu noir, nuancé de vert et d'or sur les ailes. La queue est petite et blanche en dessous. Un seul spécimen a été envoyé en Angleterre, et on peut le voir au Muséum britannique.

Il y a plusieurs espèces plus petites de râles. Parmi elles se trouvent le Katatai (*Rallus assimilis*), de couleur ferrugineuse. Le râle Dieffenbach a environ un tiers de moins que le Weka; il est propre aux îles Chatham; c'est un bel oiseau. Son nom indigène est Moeriki.

Le Patataï ou Popotaï est un petit râle, gros à peu près comme le moineau, mais de forme plus délicate; il est de couleur brun clair, le dos ponctué de noir et de blanc, la poitrine couleur d'ardoise, le bec d'un vert brillant, les yeux noirs avec un cercle rouge; il a une très petite queue, qui

est noire du dessous avec des bandes blanches; les jambes sont d'un vert pâle.

Le Moho-periru ou Motarua est un petit râle de couleur brun foncé partout, avec des jambes rouges, des yeux noirs, un cercle rouge, un bec noir, une petite queue, noire en dessous, ponctuée de blanc; la poitrine et les bords antérieurs des ailes sont d'un bleu noir brillant.

Le Totoriwaï est un petit râle noir; le Moho est aussi de couleur noire: il était autrefois très abondant, mais on le voit rarement aujourd'hui.

Le Koitareke, ou Kokoreke, ou Koutareke (*Coturnix Novæ-Zelandiæ*) est une petite caille, qui a des jambes courtes, ressemblant à la caille d'Australie par ses caractères généraux.

Fam. *Falconidæ.*— Il faut citer dans cette famille le Kahu (*Falco harpe*), bel et grand faucon, redoutable pour les basses-cours et qui ne craint pas d'attaquer les fortes poules. Les ailes ont près de quatre pieds d'envergure; mais le corps de ce rapace est très petit, d'un jaune noir, ponctué de brun, et la poitrine d'une couleur plus claire et ponctuée.

Le Kaiaia, ou Karewarewa, ou Kauaua (*falco brunnea*), est un oiseau élégant, très ressemblant à l'épervier d'Angleterre; il a un cri éclatant qui est regardé comme un présage du temps; s'il est entendu dans un beau jour, c'est signe qu'il pleuvra; s'il l'est dans un jour de pluie, c'est qu'il fera beau.

Il y a aussi un faucon de nuit, très ressemblant à l'épervier par le plumage (fam. *Strigidæ*).

Le Koukou ou Ruru (*Stryx fulva*) est appelé More-pork par les colons. Cette petite chouette est la seule qui soit connue à la Nouvelle-Zélande; il est facile de la tuer avec un bâton, dans le jour.

Fam. *Alcenidæ.* — Le Kotare (*alcyon vagans*) ressemble beaucoup par le plumage au martin-pêcheur anglais, mais il est moins beau et est d'un tiers plus gros.

Fam. *Upupidæ.* — Le Kuia (*neomorpha gouldii*) est un bel oiseau, ayant de petites ailes. Il a le volume environ du geai; il est de couleur noire brillante, avec quatre grandes

plumes à la queue, marquées de blanc et présentant une courbe gracieuse, avec une petite touffe blanche sous la base de la queue; le mâle a un long bec délié, de couleur jaune brillant; la femelle a un bec plus mince; l'œil est de couleur de plomb; il a deux petites barbes charnues de chaque côté de la tête, qui semblent être deux pains à cacheter appliqués sur les joues; les jambes et les pieds sont longs, déliés et d'un jaune brillant. Son saut est très singulier, comme celui du kangourou. Les naturels font le plus grand cas de sa peau qui est un article d'échange. On rencontre surtout cet oiseau au sud des montagnes Ruahine, dans l'Ile-Nord, particulièrement dans la chaîne appelée Tararua; les indigènes envoient les peaux au Nord, après les avoir soigneusement empaquetées dans des écorces. On leur donne des dents de requin en retour. Une bonne peau est estimée un pound.

Les suivants sont des oiseaux mangeurs de miel.

Le Tui, Koko (*Prostemadera Novæ-Zelandiæ*) : Cook a nommé ce bel oiseau le Parson et le Moqueur. Il reçut le premier nom de ce qu'il a deux plumes blanches remarquables sur le cou comme des rabats de prêtre, et le dernier, de sa facilité à imiter les sons. Quoique ses couleurs ne soient point fastueuses, il y a quelque chose de pudique et d'élégant dans son plumage. Il est de couleur noir bronzé, avec des plumes blanches autour du cou; c'est un agréable chanteur; il est très vif; on le voit incessamment voler de haut en bas, en jetant ses joyeuses notes variées. Au printemps, on le voit, dans les arbres kowai s'emparant du pollen des fleurs avec prestesse. Quand il est apprivoisé, il récite parfaitement toute espèce de son, et s'attache à toute personne qui le lui apprend, de sorte qu'il est généralement aimé.

Le Tui devient excessivement gras dans l'hiver; on le prend alors en grande quantité à l'aide de pièges.

Quand le Tui est devenu si gras qu'il en est lui-même incommodé, on dit qu'il se pique la poitrine et détermine la sortie de l'huile, qui sature complètement ses plumes. Il paraît qu'il le fait pour s'alléger; car, quand on le prend, on le

trouve couvert des marques de ses piqûres : d'où on lui a donné le nom de *koko*, « percé, becqueté ».

On dit que le Tui produit trois fois dans l'année; il commence en septembre, ou chaque printemps, et pond alors trois œufs ; en décembre, il pond cinq œufs, et en mars ou l'automne, il en pond six ou sept, de couleur tout à fait blanche. Il ne les couve qu'un peu plus de deux semaines. L'oiseau qui ne peut pas voler est appelé Pi; plus tard il est nommé Pikari, et quand il vole Pureho. Mais à la maturité, c'est un Tui, et quand il devient très gras, c'est un Koko. La chair de cet oiseau est très prisée et regardée comme un morceau délicat : c'est avec juste raison ; mais son chant est encore plus doux à ceux qui l'admirent, et ceux-là doivent regretter qu'il ne le conserve pas en sortant des fours maori.

Le Kotihe (*ptilotis cincta*) est un bel oiseau, mangeur de miel. Il a une tête noire veloutée, de même que ses ailes avec une touffe de plumes blanches sur chaque joue et chaque aile ; il a un cercle jaune autour de la partie inférieure du cou et des ailes. Le dos et la queue sont d'un gris jaunâtre. Il a à peu près la grosseur du rouge-queue. Le mâle est plus gros que la femelle, qui n'a pas un aussi beau plumage. Ses jambes sont fortes, et sa queue légèrement fourchue. Il pond quatre œufs. Ses notes sont agréables, mais peu nombreuses.

Le Korimako ou Kokorimako (*anthornis melanura*) est le plus agréable chanteur de la Nouvelle-Zélande ; mais il n'est pas remarquable par son plumage, de couleur jaune olive, avec une teinte noire bleue sur chaque côté de la tête ; le reste du corps est de couleur jaune verdâtre; il a une longue queue fourchue et de fortes ailes ; les jambes ont une couleur puce. Il pond sept œufs, ponctués de bleu sur un fond brun. Le mâle est plus gros, et son plumage est plus brillant, avec plus de vert que la femelle. Au lever du jour, quand les chantres de la nature s'assemblent, par un mutuel consentement sur quelque arbre, pour chanter leur hymne du matin, la note du Korimako domine toutes les autres et les harmonise : vraiment, rien ne surpasse la douceur :: concert, qui n'est entendu qu'un instant et cesse pour

le reste du jour jusqu'à ce que les oiseaux commencent à faire koro, ou à indiquer que le jour est fini; alors, dans quelques parties du sud, ils se rassemblent de nouveau pour chanter leur hymne du soir; mais cela n'a pas généralement lieu; le temps préféré est le matin. J'ai compté seize oiseaux de différentes espèces ainsi perchés ensemble sur une branche, et dans la plus grande harmonie que l'on appelle aussi kapara. A ce genre appartient l'*anthornis melanocephala* des îles Chatam.

FAM. *Luscinidæ*. — Le Matata ou Koroatito (*Sphenæacus? punctatus*) est un petit oiseau noir brun, avec une poitrine blanche ponctuée de brun; il a quatre plumes longues et quatre courtes à la queue, semblables par leur structure à celles de l'Emu et du Kiwi; c'est un oiseau de marais, volant bas et à peu de distance, à travers les joncs et la fougère, ayant un cri perçant, et qui peut être tué facilement avec un bâton. C'était anciennement un oiseau sacré, et qu'on offrait en sacrifice quand une troupe de guerre revenait sans succès.

Le Riroriro est le roitelet. Cet oiseau, le plus petit, est de couleur gris jaunâtre. Le mâle a une tête noire bleue. Il est très franc.

FAM. *Turdidæ*. — Le Piopio (*Turnagra crassirostris*) est un oiseau de la grosseur environ d'une grive, avec un bec court, étroit, la queue rouge, la poitrine jaune et le dos brun. C'est un oiseau de passage venant du sud: *Piopio wirunga nga tau ko Matatua te waka*. « Le Piopio, dit le proverbe, vint sur l'avant du Matatua, » l'un des premiers canots qui sont venus d'Hawahiki.

FAM. *Muscicapidæ*. — Piwakawaka ou Tirakaraka est un joli petit oiseau, toujours en mouvement; très sociable et se plaisant à déployer sa belle petite queue en éventail. Il a une tête comme le rouge-queue, avec une raie noire et blanche sous le col, aboutissant à un point au centre de la gorge. Ses ailes sont en pointe. Il est très habile à prendre les mouches et l'un des favoris des Maori: aussi suit-il généralement leurs pas. Il était consacré à Maui.

Le Miromiro (*miro albifrons*) est un petit oiseau noir et

blanc, ayant une grosse tête ; il est très franc, et chante quelques notes mélancoliques ; il vole généralement parmi les tombeaux et dans les broussailles isolées. Le Miro-toitoi (*muscicapa toitoi*) ou Ngirungiru, est un oiseau dont le plumage est noir et blanc avec une bande blanche, et quelques-unes des premières plumes de chaque aile teintées de blanc.

Fam. *Corvidæ.* — Le Kokako ou corneille de la Nouvelle-Zélande, a le volume à peu près d'un petit poulet, avec de longues jambes, et des ailes remarquablement courtes ; ses yeux sont couleur de lavande. La tête est très petite. Il a un fort bec noir, un peu courbé, et un petit pendant, couleur bleu clair brillant, de chaque côté de l'oreille. C'est un oiseau artificieux, très voleur et peureux. Sa viande est dure, mais quand elle a été écorchée et trempée dans l'eau avant de la faire cuire, elle devient plus mangeable.

Fam. *Sturnidæ.* — Le Tieki (*Ereadion caruncúlatus*) est un bel oiseau noir, qui a une bande châtaine en travers du dos et des ailes ; il a aussi une pendeloque charnue de chaque côté de la tête. Le Tieki est regardé comme un oiseau de présage : s'il vole à droite, c'est un bon signe ; s'il vole à gauche, c'est le contraire.

Fam. *Fringillidæ.* — Le Pihoihoi, Wioi, Kataitai (*alauda Novæ-Zelandiæ*) est un petit oiseau ressemblant beaucoup à l'alouette, mais il ne chante pas. Il est de couleur grise ; sa poitrine est blanche avec des points gris. Il fait son nid sur le sol, et ressemble beaucoup à celle qui porte le même nom en Angleterre.

Fam. *Psittacidæ.* Le Kakariki ou Powaïtere (*platycercus Novæ-Zelandiæ*) est un joli petit perroquet vert, ayant une bande rouge ou jaune sur le haut du bec et sous la gorge. Cet élégant oiseau est de la grosseur environ d'une petite grive ; il vole très vite et a un cri pénétrant. C'est un excellent manger. Celui qui a du rouge sur la tête est appelé Kakariki-matua ; l'autre avec du jaune est appelé Kakariki-porere : il y en a plusieurs espèces différentes.

Le Kaka (*nestor meridionalis*) est généralement brun foncé, avec un reflet rougeâtre ; la poitrine est également

rouge et brune, avec des plumes rouges brillantes sous les ailes. Le bec est très fort et courbé; le cri est remarquablement fort et dur. Quand les autres oiseaux font leur concert du matin, le Kaka l'arrête généralement par son cri strident, quand il pense qu'ils ont chanté assez longtemps. Il a un bel œil noir. C'est un gros oiseau, peu inférieur en volume au canard; on l'apprivoise facilement et il apprend à parler. Les naturels en font des mokai ou favoris, et s'en servent généralement pour attraper les kaka sauvages. On mange cet oiseau; mais il est très sec, et, excepté la poitrine, très savoureux. Il fait son nid dans les trous des arbres, et pond deux, quatre et quelquefois sept œufs. On trouve généralement trois de ces oiseaux dans le même trou, un mâle et deux femelles; leurs nids sont si voisins que chaque oiseau peut couver les œufs de l'autre et lui donner ainsi le moyen de s'absenter. Les naturels ont le dicton que jamais le Kaka ne se pose sur l'arbre Maire. Une espèce, dont le bec est plus gros est appelée Kaka-huripa; celle qui a le bec plus petit est appelée Kaka-motarana. Quelques kaka font leurs nids dans les roches sablonneuses; ils sont de couleur beaucoup plus claire, le dos et les ailes de couleur de boue, et leur poitrine est d'un rouge brillant. Cette espèce doit être le *Playcercus auriceps* ou *Trichoglossus aurifrons* (Korako).

L'oiseau de cette famille le plus remarquable est le Kakapo ou Tarepo (*Strigops habroptilus*), perroquet de nuit. Il est aussi gros qu'une poule, de couleur vert jaune, clair, avec des bandes brunes, de grandes moustaches noires; il fréquente les montagnes et les précipices, et, bien qu'il possède des ailes, il s'en sert rarement; il va par troupes; un d'eux veille généralement et si soigneusement qu'on n'en peut jamais rapprocher du côté du vent. Par son apparence il ressemble au hibou. Les indigènes disent qu'il y en a deux espèces, dont l'une est aussi grosse que le Kiwi; elle est excessivement rare, et sera bientôt éteinte dans l'Île-Nord. J'en ai vu seulement deux individus, qui avaient été pris dans une île. C'est un manger délicat. Cet oiseau remarquable est plus abondant dans l'Ile-du-Milieu.

Fam. *Cuculidæ.* — Le Kohoperoa, Hawekawea ou Koekoea

(*Andynamys taïtensis*), est un oiseau de passage, et l'un des coucous de la Nouvelle-Zélande; il a une longue queue, de la même couleur que l'épervier, et tout à fait semblable; le corps est court et mince, avec de courtes jambes et de forts ongles. C'est un oiseau chanteur agréable, mais on ne l'entend que pendant les mois les plus chauds de l'année chanter toute la nuit. Sa venue indique qu'il faut planter les kumara, et son départ qu'il est temps de les bêcher. Quelques-uns croient que cet oiseau hiverne sous l'eau. Les naturels de Taupo pensent qu'il s'introduit dans les trous, où il se change en lézard et perd ses plumes; à l'approche de l'été, il sort en rampant de son trou, ses plumes commencent alors à pousser, sa queue tombe, et il redevient de nouveau un oiseau. Sous sa forme de lézard, il est appelé He-ngaha, et, chez les Wanganui, He-piri-rewa ou arbre lézard. Les indigènes disent que le Kohoperoa cesse de chanter toutes les fois que le vent est sur le point de souffler du Sud, et qu'il ne recommence que quand le vent d'Ouest ou une brise du Nord s'élève. Quand un enfant est abandonné par les parents, on le dit être « un œuf dans un autre nid, » *te parahaka o te Koekoea.*

Le Piwarauroa (*Cuculus nitens*) est l'autre coucou, qui est aussi un oiseau de passage. Sa poitrine est blanche, les plumes en sont frangées de vert et or; le bec est vert, or et bronze ; les plumes, sous la queue, sont blanches, ponctuées de brun. Il a une note aigre particulière. Quand on commence à l'entendre en août, son cri est faible, *kui kui te ora:* il se plaint qu'il fait froid; mais à mesure que le soleil devient plus chaud et que l'été s'avance, sa note se change en *witi ora, witi ora,* « j'ai chaud. » Il y a un proverbe qui dit que, s'il continue de crier *kuikui*, l'été sera froid; mais que la saison sera chaude s'il chante *witi-ora, witi-ora.* On dit que ces deux oiseaux de passage partagent l'année entre la Nouvelle-Zélande et Hawahiki, arrivant en septembre et partant en mars.

Fam. *Columbidæ.* Le Keriru, Kukupa (*Kuku carpophaga Novæ-Zelandiæ*), ou pigeon des bois, est un bel et gros oiseau, du volume du canard; la partie supérieure de la poi-

trine est vert doré ; la partie inférieure, blanc pur, les jambes et le bec sont rouges. Il vole lourdement et est si stupide, qu'il devient facilement la proie de ses ennemis. Si deux oiseaux sont sur un arbre et que l'un d'eux soit atteint, l'autre s'envole rarement. Sa principale nourriture est le fruit du miro, dans la saison : alors c'est une bonne nourriture ; dans les autres temps, il se nourrit d'un chou sauvage, et au printemps des jeunes feuilles du kowaï : alors il n'est pas salutaire. Les naturels en conservent de grandes quantités dans des calebasses, après en avoir extrait les os ; on les appelle alors Kuku. Cela se fait au commencement de l'hiver, alors qu'ils sont très gras, et les naturels en extraient de l'huile. On dit que le pigeon ne se pose jamais sur l'arbre Rata. Je n'ai vu qu'une espèce de cet oiseau.

Fam. *Tetraonidæ*. — Le Kokoreke, Koutareke ou Koitareke (*Coturnix Novæ-Zelandiæ*) est la caille, oiseau très rare ; elle est plus petite, mais autrement ressemble beaucoup à la caille d'Australie ; elle est beaucoup plus abondante dans l'Ile-du-Milieu.

Fam. *Charadridæ*. — Le Torea (*Hæmatopus picatus*) est un oiseau de mer, noir, avec des jambes et un bec rouges.

Fam. *Ardeidæ*. — Le Matuku-urepo (*Botaurus melanotus*) est un butor très répandu par toute la Nouvelle-Zélande. Il est de couleur de peau de bœuf, avec des points bruns, plus claire sous la poitrine ; il pousse trois sons creux et cesse alors pendant quelque temps avant de recommencer. Quand il s'arrête pour se reposer ou dormir, il tient son bec dirigé vers les cieux, ce qui lui donne une singulière apparence.

Le Matuku (*Herodias matuku*) est couleur de cendre claire. Le sommet de la tête est couvert de minces filets soyeux, et le dos du crâne est de couleur rouge, complètement chauve. Son col et ses jambes sont longs. La femelle pond deux œufs de couleur bleu pâle, du volume environ d'un œuf de dindon. C'est un oiseau très prudent, et qu'on voit rarement. Il vole gracieusement, avec ses longues jambes étendues comme une queue.

Le Kotuku (*Herodias flavirostris*) est le héron blanc ; bel

oiseau, rare ; il a un bec jaune, et les jambes de couleur vert obscur. Quoiqu'il soit assez abondant dans l'Ile-Sud, on le voit rarement dans l'Ile-Nord ; de telle sorte qu'il y a un proverbe qui dit : *Kotahi ano te regenga o te Kutuku*, « un homme ne voit le héron blanc qu'une fois dans sa vie. »

Fam. *Scolopacidæ.* — Le Tarapunga (*Himantopus Novæ-Zelandiæ*) est un oiseau blanc sur la poitrine, à ailes noires comme le dos et la tête, à bec rouge légèrement courbé en-dessus, avec de longues jambes rouges. On le trouve sur le lac Taupo avec plusieurs autres espèces d'oiseaux de mer.

Fam. *Anatidæ.*— Le Parera, ou Turuki (*Anas superciliosa*), est le canard, très ressemblant au canard sauvage d'Angleterre. Ceux de l'intérieur paraissent être d'une espèce plus grande.

Le Putangitangi (*Casarca variegata*) est le canard du Paradis. Ce bel oiseau est confiné dans la partie sud de l'Ile Nord, mais il est très abondant dans l'Ile-du Milieu. Les couleurs de cet oiseau sont très séparées : la poitrine est blanche, les ailes sont d'un rouge jaunâtre ou orange foncé, et le dos en partie coloré : on l'apprivoise facilement.

Le Wio (*Hymenolaimus malacorynchus*) est le canard bleu, qu'on trouve en abondance dans les ruisseaux des montagnes de la partie sud de l'Ile-Nord et dans l'Ile-du-Milieu ; il tire son nom de son cri. Cet oiseau a une membrane remarquable attachée à son bec ; il est très estimé par les naturels ; il gravit les rochers au moyen des articulations de ses ailes, dégarnies de plumes et calleuses, et il se sert de sa courte et forte queue comme de support. Il y a plusieurs variétés de sarcelles, de poules d'eau, de plongeons, etc.

Fam. *Alcidæ.* — Le Korora (*Spheniscus minor*) est le petit pingouin vert et blanc, qui était autrefois très abondant ; il pond deux œufs blancs dans les crevasses des rochers et les trous près du rivage de la mer.

Le Hoiho (*Eudyptes antipodes*) est un pingouin une fois plus gros que le premier : son dos est noir brun, et sa poitrine blanche ; on le voit très rarement dans l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande.

Fam. *Procellaridæ.* — Le Titi (*peleeanoïdes urinatrix*) est

un oiseau de mer gris foncé, avec une poitrine blanche ; il se rend à terre au soleil couchant, et il pose à l'entrée de la nuit pendant un instant avec grand bruit ; il pond un œuf dans les trous de rochers, et est très gras. On suppose qu'il fait un amas de nourriture pour son petit, une fois couvé, et qu'alors il l'abandonne; d'où le proverbe : *He manu wanga inga tahi*, « un oiseau qui ne nourrit que son petit. »

Toroa (*Diomedea exulans*). — L'albatros se trouve dans les mers de la Nouvelle-Zélande. Ses plumes sont très estimées comme ornements par les indigènes, et plus particulièrement celles qui sont sous l'aile : elles sont d'un blanc pur, et leurs touffes duvetées sont passées dans le trou du lobe de l'oreille. Les os des ailes sont aussi employés comme ornements du cou et de l'oreille.

Fam. *Pelicanidæ*. — Le Kauwau ou Karuhiruhi (*graucalus varius vel caranculatus*) est un oiseau noir ou noir et blanc, qui abonde dans les rivières et les havres. Ce sont des oiseaux sociables, qui construisent leurs nids en grand nombre sur le même arbre, pendant au-dessus de l'eau. L'odeur d'une de ces colonies est tout à fait insupportable.

Le Totoara est un oiseau couleur d'ardoise, qui a quelques plumes blanches près du bec : c'est le rouge-gorge de la Nouvelle-Zélande ; oiseau très grave, mais facile à apprivoiser et suivant toujours les pas de l'homme.

Nous avons omis, dans cette liste, beaucoup d'oiseaux qui ne sont pas classés, mais nous avons fait connaître les plus intéressants.

Fam. *Scincidæ*. — Autrefois la Nouvelle-Zélande possédait plusieurs espèces de lézards, et si l'on pouvait s'en rapporter aux récits des naturels, plusieurs d'entre eux avaient un très grand volume. Lorsque les Européens visitèrent pour la première fois ces îles, ils étaient même beaucoup plus nombreux qu'il ne sont aujourd'hui ; leur diminution peut être attribuée aux incendies fréquents et à l'introduction des chats, qui en sont avides : c'est pourquoi ils sont comparativement rarement vus aujourd'hui. Le principal lézard encore existant est le Ruatara (*Tiliqua zælandica*), l'Iguane. Il a

environ 16 pouces de long; sa tête est grosse, avec un bel œil doux; il a une rangée de pointes blanches sur le dos avec quelques-unes pareilles, mais noires sur la queue; les dents sont arrondies et la langue triangulaire. Ses orteils sont déliés; il se met sur le dos quand il se chauffe au soleil et dans son terrier. On ne le trouve que sur les petites îles du détroit de Cook ou sur la côte Est de l'Ile-Nord. Il est de couleur brun foncé, mélangé de jaune. Les naturels en ont une grande horreur, quoiqu'il soit tout à fait innocent.

Le Kakariki (*Haultinus elegans*) est un beau lézard vert luisant, d'environ huit pouces de long; il a le pouvoir de contracter ou de dilater la pupille de son œil, ce qui effraie beaucoup les indigènes. Mais ils sont surtout alarmés quand ils l'entendent rire; c'est ainsi qu'ils appellent le bruit qu'il fait : c'est, disent-ils, un signe certain de mort pour la personne qui l'entend. Ils s'imaginent que toutes les maladies sont causées par ce lézard qui se glisse dans leur gorge pendant qu'ils dorment. Le male est tout à fait vert; la femelle a une ligne longitudinale de points blancs qui descend jusqu'en bas de chaque côté.

Il y a plusieurs autres espèces de lézards, dont l'une est admirablement ponctuée et couleur de velours noir; une autre est couleur de chair sous le col et le ventre, et noir foncé sur le dos.

On dit que ces lézards noirs, ayant du poil ou du duvet, et environ quatre pieds de long, abondent dans le lac à Pierre-Verte. Un nommé Hawkins, qui demeura dans cette partie de l'île pendant plusieurs années, passe pour avoir pris un de ces lézards qu'il tenait attaché à l'aide d'une chaîne à chien. Ils sont amphibies. Le même individu prit aussi un des Emus de nuit, qui, disait-on, avait près d'un yard (3 pieds) de haut. Le même encore a rencontré ce qu'il appelait une espèce de loutre d'eau douce : mais, comme leurs peaux ne valaient pas celles des phoques, il ne se donna pas la peine de les chasser. Ce dernier paraît être le castor dont nous avons parlé ailleurs.

ORD. *Amphibia*. — FAM. *Ranæ*. — Jusqu'à ces derniers

temps, on n'avait pas cru que la grenouille existât à la Nouvelle-Zélande; car, quoique Pollack eût dit qu'il n'avait pas pu dormir à cause de leurs coassements, aucun autre voyageur n'avait rencontré cet inconvénient, et beaucoup avaient traversé le pays plus complètement sans en voir. La découverte de la grenouille à la Nouvelle-Zélande était réservée aux chercheurs d'or du havre Coromandel; là, en 1852, on en trouva trois petites dans leurs fosses; plus tard, j'ai appris qu'on en avait rencontré par hasard une dans le voisinage d'Auckland. Excepté ces cas, je n'en ai vu aucune, ni appris que d'autres en aient vu; elles doivent être excessivement rares, et si je n'avais pas entendu dire par les indigènes qu'il y a une grosse grenouille sur l'île de Mana, j'aurais été porté à croire que celles de Coromandel y avaient été apportées accidentellement de Sydney. Les indigènes décrivent une grosse grenouille qu'ils appellent Moko-mokai, a-Maru-te Ware-aitu, comme ayant été autrefois très abondante sur cette île; ils disent qu'elle était aussi grosse qu'un poulet, et que, dans son état de têtard, elle avait plus d'un pied de long; ils affirment aussi qu'il y en avait une plus petite dans la même localité; mais l'existence du têtard de grenouille ne repose que sur leurs récits.

On n'a jamais rencontré aucun serpent, quoiqu'on dise que plusieurs ont été introduits par des navires venant de Sydney.

Plusieurs des vers de terre sont presque comme des serpents, ayant plus d'un pied de long; quelques-uns d'eux étaient anciennement mangés et passaient pour être très bons : c'est ainsi qu'on le pensait pour le Toke-tipa, très long et très gros ver, qui se nourrit de racines. Il y a un dicton à ce sujet : c'est que le *reka* ou la douceur de ce ver reste encore dans la bouche deux jours après qu'il a été mangé.

Les poissons de la Nouvelle-Zélande sont nombreux et ne manquent pas de variétés. Je vais m'efforcer de donner un aperçu succinct de différentes espèces.

L'Aihe est un gros poisson, de vingt-quatre pieds de long,

ayant la tête petite comme le marsouin, et des dents pareilles. Il appartient probablement au même ordre, et est le même que le Rarihi.

L'Awa est un petit poisson de rivière, ressemblant au rouget; les colons l'appellent le hareng, parce qu'il lui ressemble par la forme. Il est synonyme de Takeke.

L'Araara est un poisson d'environ un pied et demi de long, qui a de grandes écailles remarquables; ses nageoires dorsales et caudales sont couvertes d'écailles.

L'Hapuku ou Whapuku, ordinairement appelé la morue, a un goût infiniment supérieur; par l'extérieur il ressemble au saumon et est connu à la Nouvelle-Zélande, comme la Juive. Il atteint un fort volume et est regardé comme le meilleur poisson de la Nouvelle-Zélande.

Le Kahawaï (*Ceutopristes trutta* ou *mulloïdes*) a généralement de 15 à 30 pouces de long; on le prend à l'hameçon et à l'aide d'un morceau de coquille d'Haliotide: son goût est un peu aigre, mais sa grande abondance le rend précieux comme article de nourriture.

Le Kirikiri ou Pakirikiri est un poisson à peau rude; il a deux épines sur le dos, qu'il élève à volonté; c'est un court, mais large poisson (*Labrus pœcilapleura*).

Koputarara, Kopuawai, Papati et Totara: tous ces noms sont ceux du Diodon: c'est un poisson rond, couvert d'épines; il peut se gonfler comme une boule; les nageoires dorsales et caudales sont très petites; il n'a pas de dents, mais un bord supérieur et inférieur en os. Il contient une double poche à air qui est employée par les indigènes comme bouteille.

Le Kanae est un poisson abondant sur quelques points de la côte; on le trouve aussi dans le Wangape, lac d'eau douce, à 70 milles dans l'intérieur, près de Waïkato.

Le Kumukumu est un poisson rouge, avec une peau dure et calleuse; il tire son nom du bruit qu'il fait.

Le Manga ou Paro, long poisson étroit, qui a de très minces écailles et deux à quatre pieds de long, a la forme d'une épée; le dos est vert foncé; le ventre blanc d'argent; une nageoire dorsale occupe presque toute sa longueur. On n'en

prend jamais, mais on dit qu'il est tué par la gelée quand il nage près de la surface de l'eau; lors d'une matinée à gelée, on en trouve un grand nombre sur le rivage. On en fait le plus grand cas comme nourriture.

FAM. *Scyllium*. — Mango (*Squalus Lima*) est le nom donné au chien de mer aussi bien qu'au requin ; il abonde sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, où on le prend en grand nombre : quelques-uns ont une grosseur considérable et sont capables de couper la cuisse d'un homme. Le Mango-pare (*Squalus zygæna*) est le requin tête de marteau.

Le Tuatini est une espèce de requin, qui a souvent dix pieds de long et est très sauvage. Les dents sont disposées par rangées; elles servaient autrefois de couteaux pour découper les corps humains avant de les mettre au four.

Le Nga est un poisson gélatineux, d'un à deux pieds de long, quelquefois comme une fine anguille; les baleiniers l'appellent la fusée.

Le Maroro est le poisson volant. Il a quelquefois deux pieds de long, et il est regardé comme une excellente nourriture (*Exocetus exiliens et volitans*).

Le Moki (*Latris ciliaris*) est la merluche. Quelques-uns l'appellent la morue de rocher. Il a environ quatorze pouces de long, il a meilleur goût que la morue et les autres poissons qui reçoivent ce nom.

Ngoiro et Koiro, le congre, est très semblable à celui d'Europe. On en prend beaucoup, et on le regarde comme une bonne nourriture. C'est un poisson très barbare.

Le Pakaurua ou Wae est la raie à épine. Ce poisson remarquable est très abondant dans les eaux peu profondes; il atteint souvent un fort volume, et a souvent près de deux pieds de large. Il a une longue queue et un os barbelé en-dessous, avec lequel il fait de très dangereuses blessures qui souvent causent la mort (*Raia rostrata*).

Patiki est le nom commun de la sole et des poissons plats. Cette dernière espèce se trouve dans les rivières; mais elle diminue de grosseur en raison de son éloignement de la mer; à cent milles dans l'intérieur, elle n'a guère plus de deux pouces de diamètre (*Rhombus plebeius*).

Ngehe est un poisson de rocher, ponctué de blanc et de brun.

Pihapiharau, la lamproie, a presque seize pouces de long; sa couleur est d'argent; les indigènes ont le dicton suivant: *No Rangiriri te Pihapiharau,* « la lamproie vient de la fontaine de Rangiriri. » Le nom du poisson est tiré de ses nombreuses ouïes. On le prend en grande quantité.

Rari est un grand poisson, qui a deux longs pendants blancs à la partie inférieure de la mâchoire; il a la grosseur à peu près de la morue, et lui ressemble beaucoup par la forme et le goût.

Le Takeke est l'éperlan; il est le même que celui d'Europe.

Le Papaki est une espèe de *cat-fish*, ayant deux curieuses saillies comme des pieds et les nageoires ventrales unies.

Le Tumure ou Kouarea (*the Snapper*) est un poisson grand comme la brême; il est très commun; c'est celui de tous qu'on prend en plus grande quantité.

Le Puraruraru, est un poisson rayé de rouge, avec des piquants sur le dos et les nageoires. On ne le mange pas.

Le Tawatawa a environ le même volume que le Kahawai ou Maquereau, auquel il ressemble beaucoup par la forme générale et la couleur. Les indigènes ont le proverbe suivant à son occasion : *Me te kiri Tawatawa ka takato o te Tangata nei.* « La peau du Tawatawa quand il est pris change comme celle de l'homme quand il est tué. »

Le Raumarie est un beau poisson, ressemblant au maquereau.

Le Tuere est une espèce de lamproie, d'environ deux pieds de long. Il a plusieurs petites barbes attachées à la tête, et une large queue plate; sa couleur est noir foncé; son corps est d'une épaisseur égale, comme celui du Pihapiharau.

L'Uku-Oru est une variété de la raie Tutuira.

Le Warehou, Warehenga, est un poisson qui se trouve sur les côtes rocheuses; il atteint une longueur de deux pieds sur une largeur de dix-huit pouces. Il ressemble au Kahawai, mais il a bien meilleur goût.

Hako est un gros poisson comme le saumon (*Brosimus venustus*).

Hoka, poisson d'environ deux pieds de long, de couleur rougeâtre, avec de petites écailles.

Puhaiao, petit poisson noir et rouge : les naturels disent : « Quant le Puhaiao est pris, le Hapuku le sera sûremeut. »

Matawa, gros poisson, ayant près de vingt pieds de long, et étroit en proportion; très huileux.

Huranga, gros poisson à huile sans écaille, ressemblant au requin.

Fam. *Chimeridæ.* — (*Callorhynchus antarcticus*) Repe-Repe.

La Nouvelle-Zélande n'a pas de gros poisson d'eau douce. La seule exception est la Tuna ou anguille; il y en a un grand nombre de variétés, et presque tous les autres poissons d'eau douce lui ressemblent plus ou moins. Le grand nombre de noms donnés à ce poisson et le soin que les indigènes prennent de distinguer la moindre différence existant entre eux montrent quelle importance ils lui accordent; l'anguille atteint un volume considérable, mais je pense que c'est une espèce différente des plus petites. Les plus grosses anguilles sont appelées Kuahine; on les nourrissait anciennement, et on les regardait comme des dieux inférieurs. Il y a une anguille appelée Tuoro, qu'on trouve dans les marais; elle passe pour avoir une grosse tête et pour attaquer l'homme.

Taiharakeke, anguille rouge, qu'on trouve dans les racines du phormium.

Koho, Kokopu, gros poisson d'eau douce, ayant une très grande tête et une grande bouche; il a environ deux pieds de long, et est presque aussi épais; il fait un grand bruit, qu'on peut entendre à quelque distance. Il est sans écailles et ressemble à l'anguille. Je ne l'ai pas vu.

Inanga, petit poisson d'eau douce, abondant dans la plupart des lacs, spécialement dans ceux de Taupo et de Rotorua. Il a trois à cinq pouces de long (*Eleotris basalis*).

Karohi, très petit poisson transparent à écailles, de deux pouces de long; il se trouve dans les rivières à marées.

Koaro, petit poisson d'eau douce de trois pouces de long, très estimé. On le trouve dans la plupart des rivières et des lacs.

Kokopu, poisson à écailles, trouvé dans tous les ruisseaux d'eau douce; il a de cinq à dix pouces de long et il est gros en proportion.

Pangohengohe, Papangoke, poisson d'eau douce de quatre à huit pouces de long et sans écailles : Syn. Papangoko.

Pokotohe, Porohe, petit poisson d'eau douce du Waïkato; il a un pouce et demi de long.

Takaruwha, poisson d'eau douce d'un pied de long et gros en proportion, qui se trouve dans le Waingongoro : on l'appelle l'anguille truitée; il se prend à la mouche.

Takeke, petit poisson d'eau douce; syn. Tikihemi : c'est un poisson huileux.

Totoronga, petit poisson qu'on trouve dans les rivières à marées, et qui a des écailles.

Tuaweta, variété de l'Inanga.

Tangariki, petit poisson de deux à trois pouces de long.

Tohitohi, petit poisson de deux pouces de long.

Les variétés des plus petits poissons sont distinguées par des noms particuliers nombreux, quoique l'observateur ordinaire n'y voie pas de différence.

Parmi les *Crustacés* se trouve le Koura, qui est le nom générique de l'écrevisse de mer et de l'écrevisse d'eau douce; la première a presque deux pieds de long; elle abonde sur toutes les côtes rocheuses; la dernière a de quatre à huit pouces de long. Les lacs Rotorua et Iti sont pleins des plus grandes ; mais, près de Paparoa, sur le Wanganui, j'en ai rencontré une ayant presque un pied de long.

Wae-rau-potikete est l'araignée de mer d'environ un pouce et demi de large au travers de la carapace; elle est couverte d'épines tranchantes, et est employée comme amorce pour prendre le requin.

Le Papaka est le crabe : le plus grand a environ deux

pouces et demi par le travers de la carapace; un petit crabe, appelé le Rerepari, abonde dans les marais salins. On trouve aussi un petit crabe dans la moule; il est tout rond et rouge de corps, et a de petites jambes. J'ai trouvé un petit crabe d'eau douce, à 70 milles à l'intérieur, il n'a pas moins d'un demi-pouce à travers la coquille et est de couleur vert sombre. Il n'y a pas de homard (*lobster*) à la Nouvelle-Zélande.

Kowitiwiti-moana est une très petite chevrette de mer, d'un pouce de long environ, qui abonde sur les plages de sable.

Mamaiti est une espèce plus grande; il y a aussi un insecte de terre qui ressemble à la chevrette par sa forme et ses habitudes.

Tarekihi est un beau poisson plat argenté, avec un point noir sur le dos.

Hippocampus abdominalis, le cheval marin. J'ai rencontré deux espèces de ce singulier poisson, l'une étant étroite. On le trouve principalement dans la partie nord de l'île.

Patangai est une étoile à douze rayons.

Weki en est une qui a un très petit corps et cinq rayons.

Tori-tori et Kotoretore sont des anémones de mer.

Onga-onga, ortie de mer, mollusque.

Pongoungou ou Pongorunguru, ou Papa-taura, sont des variétés d'éponge; quelques-unes d'entre elles sont supérieures à celles de Turquie.

Potipoti (*Phisalia*), beau mollusque d'un beau bleu foncé ou pourpre.

Le nom commun pour tous les poissons est Ika ou Ngohengohe; celui de toutes les coquilles univalves, Pupu, et des bivalves Pipi et Anga, qui renferme les deux espèces. Le docteur Gray a remarqué que les coquillages de la Nouvelle-Zélande, comme ceux d'autres parties de l'océan du Sud, sont souvent plus grands et de couleur plus brillante que les espèces qu'on trouve aux mêmes latitudes de l'hémisphère Nord; c'est ce qui arrive plus particulièrement pour les espèces terrestres: quelques-uns d'entre eux appartiennent aux genres qui ne se trouvent que dans les parties les

plus chaudes de la moitié Nord du monde. Le genre *Struthiolaria* est propre à la Nouvelle-Zélande.

Voici le nom de quelques-unes des plus belles espèces.

FAM. *Muricidæ.* — Putotara (*triton variegatum*). Ce beau coquillage a souvent près d'un pied de long; on en fait une trompette. On ne le trouve qu'à l'extrémité nord de l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande, mais il paraît avoir été plus généralement répandu autrefois.

FAM. *Volutidæ.* — La *Voluta magnifica* ne se trouve que près du cap Maria-Van-Diemen, et du cap Nord; c'est le plus grand et le plus beau coquillage que l'on trouve à la Nouvelle-Zélande. Pupu-Kari-Kawa est une grande volute tachetée.

FAM. *Trochidæ.* — C'est une famille nombreuse. Ngaruru en est une grande espèce. Ce nom est aussi donné au *trochus imperialis*. Miti-miti est un petit trochus.

FAM. *Haliotidæ.* — Pawa (*haliotis Iris*) est une belle coquille qu'on trouve parfois d'un volume considérable. On s'en sert pour faire des hameçons. Le mollusque est mangé cuit et cru par les indigènes; il est très coriace. On trouve différentes variétés de ce coquillage dans les diverses parties de l'île. Il y a aussi un petit coquillage terrestre, presque pareil à l'Haliotis; il a environ un pouce de long et est de couleur olive, il a intérieurement le lustre de la coquille perlière. Le limaçon qui le porte est de couleur de chocolat foncé (*Haliotidæ*, *Wanganui*).

FAM. *Patellidæ.* — Ngakapi, la moule ? On en trouve plusieurs variétés, quelques-unes très larges, d'autres en forme d'étoile; quelques-unes sessiles, d'autres percées au sommet.

FAM. *Chitonidæ.* — Papa-piko ou grand oscabrion : c'est aussi une nombreuse famille.

FAM. *Helicidæ.* — Pupu-rangi (*helyx busbyi*), grande coquille aplatie, avec un extérieur coloré olive et brillant; l'intérieur est bleu. Ce beau coquillage a quelquefois trois pouces de diamètre. Il habite sur le sommet des arbres des hautes forêts, d'où la tempête le fait tomber : c'est pour cela que les naturels l'appellent le coquillage du ciel. On ne le trouve

pas plus au sud qu'Auckland, dans l'Ile-Nord; mais sir Grey en a trouvé un échantillon brisé dans la baie du Massacre (Ile-du-Milieu).

Le *Bulimus hongi*, Pupuharakeke, se trouve surtout près du cap Nord; il y abonde parmi les Phormiums. Cette belle coquille est de couleur chocolat foncé, avec l'intérieur blanc ou orange brillant; elle a près de quatre pouces de long. On dit que le *Bulimus vibratus* abonde sur les Trois-Rois.

FAM. *Mesodesmidæ*. — Pipi : c'est le coquillage le plus abondant et le plus grand. Il contient parfois des perles noires d'un volume considérable.

FAM. *Mytilidæ*. — Kuku ou la moule, abonde dans le nord de l'île où on en trouve souvent qui ont dix pouces de long. Alors elle est appelée Kuharu. Dans le sud on en trouve une qui a l'intérieur d'un vert foncé brillant, et qui est rouge feu extérieurement; une autre qui a le périoste mince avec une touffe sortant de l'extrémité supérieure. L'espèce la plus petite est appelée Kukupara. La moule de l'Ile-du-Milieu est striée.

FAM. *Unionidæ*. — Karo, Kakahi. Il y a plusieurs variétés d'*unio*. L'une se trouve à Waïmate, baie des Iles; elle est remarquable par son aplatissement; une autre à Taupo, est petite et ronde, avec un périoste très noir; une autre qui est commune dans le Sud, longue, étroite, et dentelée au centre, avec un gros mollusque; mais le plus beau de toute la famille se trouve dans le lac Waïkari; il a le *periostraca* d'un vert jaunâtre brillant; sa forme est ovale, et il a trois pouces de long.

FAM. *Pinnidæ*. — Kokota (*Pinna zelandica*). Ce coquillage a près d'un pied de long; une partie de l'intérieur est couleur pourpre brillant. Il est extrêmement fragile, et rarement obtenu intact.

FAM. *Pectinidæ*. — Piwarua, Kuakua : on mange cette espèce qui est la plus grande. Quelques-unes des petites sont très belles. L'une est d'un jaune brillant; une autre d'un rouge également brillant.

FAM. *Ostreidæ*. — Tio (*Ostrea*), l'huître de roches : c'est la crête de coq, qui est identique à celle d'Australie. Si on la

prend dans l'eau qui est au-dessous de la mer basse, elle est extrêmement bonne, et bien supérieure à l'huître de vase qui est généralement grosse et dont la saveur est forte.

Fam. *Terebratulidæ.* — Une grande térébratule unie se trouve dans le détroit de Cook. Une autre striée (*terebratula recurva*) et une plus petite, lisse (*terebratula sanguinea*), de couleur rouge brillant, existent également ; des grappes de la dernière sont souvent fixées au même point et l'une à l'autre.

Fam. *Sepiadæ.*— La Sepia ou seiche est rencontrée sous un volume considérable, et on s'en sert comme amorce pour prendre le poisson.

Fam. *Spirulidæ.* — Pipi (*Venus intermedia*) est la plus recherchée comme aliment.

RADIATA (*Echini*). — Le Kina est l'œuf de mer ou oursin. Il y en a plusieurs variétés : l'une atteint un fort volume et est de forme arrondie : une autre est presque plate, et une troisième est de forme ovale. Toutes ont de remarquables petites épines.

On rencontre fréquemment sur la côte le *Nautilus papyrus*, Muheke. Quelques échantillons sont très grands et très beaux. Un petit nautile à cloison abonde sur toutes les côtes, de même que plusieurs variétés d'un hélix de mer pourpre.

Le Rori, grand limaçon noir, abonde sur les côtes rocheuses : l'un a un bouclier de trois pouces de long et d'un pouce et demi de large, et l'autre n'en a pas : tous les deux servent de nourriture.

ANNULOSA. Class. *Myriapoda.* — Hara (*Scolopendra*). Ce cent pieds est d'un vert jaune foncé, de grande taille et a fréquemment six pouces de long. Il est presque aussi gros que celui d'Australie, mais non aussi dangereux. Je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un ait été mordu par lui, quoique j'aie vu plusieurs fois des enfants le manier.

Class. *Arachnida.* — Punga-werewere, Puawere sont les noms génériques des araignées de la Nouvelle-Zélande. J'ai remarqué qu'elles choisissent toujours leur habitation sur un

sol de même couleur qu'elles. On trouvera une araignée verte sur des feuilles, une brune sur l'écorce des arbres.

Il y a plusieurs grandes espèces, mais une seule est venimeuse : on l'appelle Katipo. Elle est noire avec une croix rouge sur son dos; la morsure cause immédiatement de l'inflammation et beaucoup de douleur ; on la trouve généralement dans les touffes d'herbe près du bord de la mer.

On trouve un petit insecte sur le rivage, ressemblant beaucoup au scorpion sous tous les rapports, mais qui n'a pas de queue ; sa morsure n'est guère plus irritante que celle de la puce.

Diptera. — Namu (*Simulium*), petite mouche noire de sable, qui est très tourmentante l'été; on s'en débarrasse du reste facilement.

Rango-pango, Patupaerehe (*Sarcophaga*, *Lœmica*), la mouche bleue. Elle produit son petit vivant, et la femelle fait un bruit incessant jusqu'à ce qu'elle soit délivrée. Le mâle est plus petit et plus tranquille. J'ai vu une femelle, une fois tuée, dévorée par sa propre progéniture. Cette mouche est regardée comme un *aitua*, ou présage de mort, et cela très naturellement, puisque c'est une mouche à viande, qui sent les personnes mortes dont l'odeur devient fétide après quelque temps.

Rango-tua-maro est une grande mouche à viande à corps jaune : elle a les mêmes caractères que la précédente.

Il y a aussi une très belle et grande mouche des forêts, recouverte de grandes écailles ; on la rencontre rarement. On doute qu'elle soit originaire de la Nouvelle-Zélande. Les mouches d'Angleterre et celles d'Australie y ont été introduites.

Le mosquito (*Culex*), Waewae-roa, est également très abondant et très désagréable. Les indigènes disent qu'il a été importé par les Européens.

Homoptera. — L'un des plus grands insectes est le Weta, qu'on trouve dans les forêts, parmi le bois vermoulu. Il a de fortes jambes, avec lesquelles il saisit sa proie et la comprime dans ses jointures, en la blessant avec ses épines pointues ; il est cependant inoffensif.

Il y a diverses variétés de sauterelles (*Locustidæ*), **Mawitiwiti**; quelques-unes sont très grosses ; l'une des plus grandes, Pakauroaroa, est de couleur vert brillant; il y en a aussi une petite noire.

Cicada, zeal. — Il y a quatre variétés de Tarakihi, sauterelles, cigales. Ces enjoués et brillants insectes ne se font entendre que dans l'été. Il y en a une très belle, de couleur vert brillant, rayée de bandes argentées; toutes ont trois points rouges sur le front disposés en forme de triangle, qui brillent comme de petits rubis.

Le Waïraka, Ro, (*mantis*) abonde également; quelques-uns de ces intéressants insectes ont un volume considérable, et sont d'un vert brillant.

Orthoptera.—La Blatte (*americana*) a été importée; il y en a une espèce indigène qui ressemble tout à fait à celle d'Australie.

Le Kekeriru (*cimex nemoralis*) est un grand insecte noir, qui habite surtout les forêts, mais qu'on trouve dans les constructions en bois et en Raupo. L'odeur de cet insecte est insupportable. On le trouve à l'Ile-de-France, où il est appelé kakerlac.

Neuroptera. — Kapokapowaï, Kekewaï (*Libella*), grande mouche dragon; on la voit l'été en grand nombre sur le bord de la mer, probablement quand un essaim est entraîné; elles tombent à la mer et sont jetées à la côte par le flot. Il y a aussi une petite mouche dragon bleue et rouge, semblable aux espèces anglaises.

Hymenoptera. — Pokorua et Popokorua (*formica*). Il y a une grande fourmi rouge, de même qu'une petite; une grande espèce noire avec une autre extrêmement petite. On trouve également la fourmi blanche. Mais aucune de ces espèces n'est assez abondante pour être nuisible. J'ai quelquefois rencontré la *formica Leo*, dans plusieurs localités ; elle est, je pense, identique à celle d'Australie et d'Europe.

Hemiptera. — Le Kiri-whenua est une punaise de jardin : on en trouve plusieurs variétés dans les bois et dans les fougères.

Lepidoptera. — Pepe : il y a peut-être vingt variétés de

papillons, mais si dispersés, qu'excepté un petit nombre d'espèces, on les voit rarement : les plus rares se trouvent sur les montagnes; parmi les plus beaux papillons trouvés dans l'Ile-Nord, nous citerons : *Vanessa gonerilla*; *Vanessa itea*; *cynthia cardui*. Il est à remarquer que ce bel insecte est semblable à la Nouvelle-Zélande, en Australie et en Europe : on trouve sur chacun d'eux le même nombre de points. Le *Polyommatus edna* ressemble complètement à l'un de nos papillons européens.

On trouve dans l'Ile-du-Milieu un beau grand papillon, qui ressemble à la pourpre impériale. On voit aussi un argus bleu sur les hautes montagnes. On y rencontre encore deux sphynx teigne ; l'une très commune se trouve sur les feuilles du kumara (*Convolvulus batatas*). Il n'y a pas de papillon blanc à la Nouvelle-Zélande. Parmi les teignes, le plus beau est l'*Hepialus rubroviridens*, qui a près de six pouces d'une extrémité d'une aile à l'autre. Une autre espèce plus petite d'Hepialus abonde dans les soirées d'été. L'*Hepialus virescens* est aussi une belle teigne ; de même que le Pari-koritaua. Le *nyctemera* se trouve également dans la Nouvelle-Galles du Sud.

Coleoptera. — Le Mumutaua est un gros insecte trouvé sur les dunes de sable. Ses élytres sont remarquablement douces. Cet insecte est fréquemment attaqué par un fongus, qui finit par l'occuper tout entier.

Papa-papa, petit insecte brun, très commun lors des soirées d'été.

Mumu, gros insecte vert, qu'on trouve dans les forêts.

Kiri-wai-manuka, petit insecte vert, qui abonde pendant l'été parmi les arbres manuka (*Leptospermum scopiarum*). Il est rayé de vert et de rouge.

Kapapa (*Prionoplus reticularis*), grand cerambix dont le ver est très destructeur des fruits. Il y a plusieurs variétés fort belles de curculio. Le *nemocephalus barbicornis brentus* a presque trois pouces de long. Le *ancistropterus quadrispinosus* est un très bel insecte, de même que plusieurs autres de l'espèce scolopterus.

Kokopurangi (*sanguisuga*) petite sangsue d'eau douce ;

il y a aussi plusieurs sangsues de terre d'un vert rouge brillant; une autre couleur chocolat foncé, une autre blanche. Elles abondent dans tous les marais humides.

Aweto-hotete (*Sphæria Robertsia*), chenille jonc. — Cette singulière plante, propre à la Nouvelle-Zélande, peut être classée parmi les productions les plus remarquables du règne végétal.

Il y a des oiseaux qui s'emparent des nids des autres, et des animaux marins qui vont se fixer dans des coquilles abandonnées; mais cette plante fait plus, elle tue en prenant possession, et en faisant du corps d'un insecte la base du départ de sa tige. Cela forme certainement le plus surprenant chaînon entre le règne animal et le règne végétal, qu'on ait signalé jusqu'à présent. A cause de cela, elle mérite qu'on en donne une description aussi circonstanciée que la connaissance imparfaite du sujet le permet.

L'Aweto se trouve surtout sur la racine du rata (*metrosideros robusta*). La plante, dans tous les cas, remplit le corps de la chenille, et dans les plus beaux échantillons, elle atteint la longueur de trois pouces et demi. La tige, qui germe de ce corps métamorphosé, a de six à dix pouces de haut; son sommet, quand il est arrivé à l'état de fructification, ressemble à la tête en massue du jonc en miniature. Il n'y a pas de feuilles : une tige solitaire compose toute la plante. Si quelque accident la brise, une seconde s'élève du même point. Le corps est toujours trouvé enterré, ainsi que la plus grande partie de la tige; dès que la plante a atteint sa maturité, elle meurt.

Ces curieuses plantes sont loin d'être rares. Quand elles sont fraîches, elles ont l'odeur d'une noix. Les indigènes les mangent, et quelquefois s'en servent comme de matière colorante pour leur tatouage; ils passent la poudre sur les piqûres, ce qui donne alors une forte odeur animale.

Quand elle est fraîchement arrachée, la substance de la chenille est molle. Et si on la divise longitudinalement, on voit distinctement le canal intestinal. Plusieurs spécimens possèdent les jambes avec la partie cornue de la tête, les mandibules et la griffe. La végétation sort invariablement de

la partie postérieure du cou ; d'où l'on peut inférer que l' n-secte, en se glissant dans le lieu où il commence par s'enterrer avant sa métamorphose, rencontre, pendant qu'il creuse dans le sol végétal, quelques-unes des petites semences de ce fongus, entre les écailles de son cou. Dans son état de maladie, il ne peut se débarrasser de ces semences qui, ensuite, nourries par la chaleur et l'humidité du corps gisant alors sans mouvement, végètent et empêchent non seulement l'insecte de se transformer en chrysalide, mais occasionnent sa mort. Que cette végétation commence ainsi durant la vie de l'insecte, cela paraît démontré par le fait que la chenille conserve toujours sa forme. Jamais sa décomposition ne paraissait avoir commencé, ou la peau avoir pris plus de volume ou s'être rétrécie.

Une plante de même espèce nous a été présentée en 1837 par M. John Allan, qui l'avait découverte, poussant en abondance sur les bords du Murrumbidgee, dans un riche sol d'alluvion. L'insecte, dans quelques spécimens, avait six pouces de long, et la plante à peu près la même longueur, s'élevant comme celle de la Nouvelle-Zélande de la partie postérieure du col. Par la forme, cette plante diffère tout à fait de l'autre, sa tige étant mince, couronnée au sommet par une frange, qui, lorsqu'elle est ouverte, prend l'apparence d'une fleur brune sur la surface du sol, le reste étant sous terre : ce sommet est comme du velours brun.

Plusieurs autres ont été trouvées dans la même localité. Je l'ai envoyée à sir W. Hooker, qui l'a nommée *Sphœria Taylori*.

J'ai aussi rencontré un grand insecte, le Mumutaua, abondant parmi les collines de sable, non loin de la mer, qui présente fréquemment ce changement en végétal. Le corps est complètement rempli par cette substance ressemblant à de la noix ; mais, dans aucun cas, je n'ai remarqué que quelque plante s'en élevât.

Une semblable chenille a été trouvée à Taranaki ; elle se transforme en substance végétale, mais sans le jonc. On en a déterré un grand nombre dans le jardin de J. Wicksteed, esq., à New-Plymouth.

On m'apporta un échantillon de sauterelle, que j'appelai *Sphæria Basili*, du nom de son découvreur : elle avait aussi subi ce changement et portait une plante parfaite, croissant de son cou, et très ressemblante au petit champignon blanc qu'on trouve sur le bois pourri.

Des insectes, ayant une végétation de semblable espèce, ont été découverts dans d'autres parties du globe ; probablement quand la flore de chaque contrée sera examinée avec plus de soin, on trouvera qu'il en existe dans beaucoup d'entre elles.

Dans son histoire de la Dominica, Attwood, fait le récit suivant d'une mouche végétante trouvée dans cette île : « Elle a l'apparence et le volume d'un petit hanneton, et elle s'enterre elle-même dans le sol, où elle meurt. De son corps il sort une petite plante, qui ressemble à un jeune caféier, excepté que ses feuilles sont plus petites. Le peuple la considère comme un véritable caféier, mais si on l'examine de plus près, la différence est facile à établir. La tête, le corps, et les pieds de l'insecte se montrent à la racine aussi bien conservés que s'ils étaient vivants. »

Dans les *American philosophical transactions*, le revérend Nicholas Collins décrit un certain zoophyte du comté de l'Ohio, qu'il déclare être à la fois végétal et animal.

Une petite chenille végétative se rencontre également en Angleterre, le *Sphæria entomorhiza*. Les Chinois ont aussi une plante semblable (*Sphæria sinensis*), appelée par eux *hea tsaou tungehung*, ou l'insecte végétant de l'été et de l'hiver. Il y a à Van Diemen's Land, une chenille végétante (*Sphæria Gunnii*) ; elle ressemble quelquefois à celle de la Nouvelle-Zélande, de laquelle elle diffère surtout en ce que sa tige est plus petite que l'insecte d'où elle sort.

Plusieurs espèces de teignes, aussi bien anglaises qu'étrangères, particulièrement du Brésil, se sont également trouvées attaquées, de même qu'un curculio de Saint-Vincent.

Dans l'association de Bristol pour l'avancement des sciences, en août 1836, M. J. B. Yates, esq., a lu une note sur la végétation de la guêpe dans les Indes orientales, dans laquelle l'auteur émet l'opinion que la végétation avait com-

mencé pendant la vie de l'insecte; et certainement l'examen attentif de ces chenilles est en faveur de cette hypothèse. Si cela est, c'est une preuve d'un pas rétrograde de la nature, puisque l'insecte, au lieu de s'élever à l'ordre le plus haut du papillon et de prendre l'essor vers les cieux, s'abaisse en une plante et reste attaché au sol dans lequel il s'est lui-même enterré.

CHAPITRE II.

BOTANIQUE (1).

La botanique de la Nouvelle-Zélande est extrêmement intéressante, non pas tant par la beauté de sa flore que par le fait qu'elle a un caractère particulier et distinct, indiquant qu'elle est un centre botanique.

Cela a été signalé par les plus anciens explorateurs, et tend à prouver la vérité de la conjecture, que j'ai hasardée en parlant des faits géologiques de la contrée ; quoiqu'il soit vrai que 89 espèces de plantes de l'Amérique du Sud aient été découvertes à la Nouvelle-Zélande, et que 77 se trouvent en Australie et dans l'Amérique du Sud, sur lesquelles 50 sont également communes à l'Europe ; qu'enfin 60 plantes de toute la flore sont européennes ; toujours est-il que l'existence de 27 genres et de 507 espèces, ce qui est plus des 2/3 de l'ensemble, particulier à la Nouvelle-Zélande, suffit à établir son droit à être un centre botanique.

En admettant que la Nouvelle-Zélande est le reste d'une grande ligne continentale, nous devons naturellement nous attendre à trouver plusieurs de ses plantes largement répandues, et jusque dans les localités éloignées. Il y a véritablement de nombreuses raisons de supposer que les îles innombrables de l'océan Pacifique ne sont que le sommet d'un continent submergé, qui doit avoir été voisin de l'Amérique, d'un côté, et de l'Australie de l'autre. Une circonstance remarquable est que les plantes des îles antarctiques, qui sont également naturelles à la Nouvelle-Zélande, à la Tasmanie et à l'Australie, ne se trouvent presque jamais ailleurs que sur les hautes montagnes de ces contrées. Le fait aussi, que

(1) Trad. de Taylor, p. 431 à 457.

la ligne de la Nouvelle-Zélande, en même temps que celle du continent de l'Amérique du Sud, se sont haussées, tend à prouver que les causes qui ont submergé le continent supposé continuent d'agir et de creuser le lit de l'océan entre elles, en raison directe de leur élévation...

... La Nouvelle-Zélande, y compris Auckland, Chatam, Macquarie et quelques autres îles, forme un centre botanique, de même que l'Australie et d'autres continents. Le trait caractéristique des forêts de la Nouvelle-Zélande étant un vert foncé lustré, il y a un remarquable contraste entre lui et celui des forêts de l'Australie où la couleur est glauque.

Le nombre des espèces de plantes déjà connues à la Nouvelle-Zélande est de 632, dont 314 sont dicotylédonées ou endogènes, et le reste, les 318, sont monocotylédonées ou cellulaires.

A quelle cause peut être due cette disproportion remarquable, si contraire à ce qui a lieu dans les autres contrées? Nous ne pouvons, jointe à l'absence complète d'animaux et à l'ancienne existence d'un grand nombre d'oiseaux sans ailes, nous ne pouvons que la considérer comme une preuve que la Nouvelle-Zélande a, dans les plus anciens temps, été séparée d'autres terres, et qu'elle a ainsi conservé sa flore primitive : elle est encore dans son âge de fougère.

Les émigrants des champs fleuris de la Grande-Bretagne ne peuvent manquer d'être frappés de l'absence presque totale de ce qui embellit le paysage, quand ils mettent pour la première fois les pieds sur ces côtes antipodiques. Les plaines interminables de sombre fougère leur font d'abord sentir un contraste défavorable en pensant à leur pays. Excepté les Palmiers, les Dracœnas et la fougère, peu de chose frappe dans le paysage de la Nouvelle-Zélande. Il y a peu de plantes annuelles et à fleurs. Et de celles-ci, un petit nombre possède de vives couleurs. A leur place, on voit un grand nombres d'arbres et de fougères; mais ce sont ces dernières qui caractérisent la végétation.

En Angleterre, il n'y a pas plus de 35 arbres indigènes sur 1400 espèces. A la Nouvelle-Zélande, les arbres à fleurs,

comprenant des arbrisseaux au-dessus de vingt pieds de hauteur, sont au moins 113, ou presqu'un sixième de la flore, en outre de 156 arbrisseaux et plantes ligneuses. Le nombre des arbres, le petit nombre des plantes herbacées et l'absence presque complète des plantes annuelles sont les traits les plus remarquables parmi ceux de la flore.

Le docteur Hooker pense que les conifères montreront, quand ils seront connus, qu'ils sont la famille naturelle la plus répandue.

Les plantes sont au nombre de 730. Les fougères, comprenant les lycopodia, sont au nombre de 114; mais les mousses et les hépatiques s'élèvent à 450. Le même entreprenant botaniste exprime l'opinion que les champignons (*fungi*) fourniront aussi plus de 1000 espèces. Les algues énumérées par le docteur Harvey forment presque 300 espèces, qui, par leur beauté et leur singularité, seront longtemps l'objet du plus grand intérêt pour le botaniste. Ainsi, le nombre total des espèces, suivant le docteur Hooker, est de 2000; et les ordres les plus nombreux en espèces sont :

Les cypéracées................	90
Les graminées.................	53
Les scrofulariées.............	40
Les orchidées.................	39
Les rubiacées	26
Les épacridées et ombellifères.	23

Aucune de ces plantes ne donne au paysage un caractère dominant, quoique quelques-unes ne soient pas rares.

De tous les arbres de la Nouvelle-Zélande, celui qui appartient le plus au Tropique est le Nikau (*areca sapida*). La famille des palmiers y a ce seul représentant. C'est un bel arbre, gracieux; il atteint souvent la hauteur de quarante pieds et un pied de diamètre. La fleur forme une grande *droop* (fleur tombante) couleur de chair, presque pareille au chou-fleur, à laquelle succède une grappe de cerises rouges. La feuille pinnée est grande, et on l'emploie pour doubler la toiture en dedans; les naturels la tressent très proprement. On mange le rejeton tendre; il a le goût de la noix. La tige

est de couleur vert clair, et, à chaque quatre pouces, il y a un cercle qui indique son âge. On ne le rencontre que dans les forêts épaisses.

Les plantes qui y ressemblent le plus, les asphodélées, ont plusieurs espèces, et donnent un cachet à la plaine. Le Ti (*Cordylina australis*) ou *Dracœna australis* existe dans toute l'île en grande abondance, excepté dans les plaines intérieures, où il est rare, si même on en a jamais vu. Quoiqu'il soit si commun, il a une apparence étrangère, et jusqu'à ce qu'il fleurisse, ce qui n'a lieu qu'après environ huit ans, il n'a pas de branches : chaque année lui en ajoute ; parfois il devient un très grand arbre de plusieurs pieds de diamètre, mais sans usage, parce que le tronc est formé par une masse de fibres lâches ; la feuille est celle d'un glaïeul ; la fleur forme une grande *droop* et est très fragrante. On mange la racine des jeunes arbres ; quand elle est grillée elle contient beaucoup de matière sucrée : on l'appelle alors mauku. Le tendre rejeton est également mangeable, quoiqu'il soit un peu amer. Les missionnaires ont fait de bonne bière avec les racines cuites au four.

Le Turuki (*cordylina stricta*) est un arbre qui ne diffère du Ti qu'en ce qu'il a une feuille plus étroite. Il pousse dans les forêts, et est aussi appelé Ti-ngohere. Il a une fibre solide.

Toï (*dracœna indivisa*. La fibre de cet arbre est remarquablement forte et durable. Les indigènes en forment dans leurs manufactures des nattes grossières. On l'emploie particulièrement pour faire des cordes, elles ne se resserrent pas dans l'eau comme le phormium tenax. On mange la racine ; quand elle est préparée, on l'appelle kauru. Elle contient beaucoup de matière sucrée. La feuille est remarquablement longue et large, et la fleur est extrêmement odorante.

Harakeke (*phormium tenax*). Cette plante est bien un peu connue, mais non pas encore autant qu'elle le mérite ; car, quoiqu'elle ait une grande célébrité par les nattes qu'en font les indigènes, et pour la grande force de sa fibre quand elle est transformée en corde, elle sera, j'en suis persuadé, bien

tôt mieux connue pour remplacer les chiffons dans la confection du papier. Elle est parfaitement faite pour cela. Le chanvre, quand il est plongé dans une solution d'alun, est promptement converti en pulpe : dans ce but les simples feuilles coupées et séchées dans leur état de verdeur seront tout ce qu'il faudra, et la matière pourra être obtenue à assez bas prix ; car il croît spontanément dans toute la contrée.

La tige à fleur est appelée Korari ; les fleurs sont pleines de miel et en telle quantité, que les naturels le ramassent dans des calebasses. Il y a entre les feuilles une substance gélatineuse qui, lorsqu'elle est sèche, est insoluble dans l'eau, et pourrait peut-être être employée pour souder la porcelaine, et rendre les vêtements imperméables ; les naturels s'en servent en guise de cire à cacheter. Le suc de la racine est aussi employé comme médecine. Il y a plusieurs variétés de cette plante utile.

Le Rengarenga, Marowarakihi (*arthropodium cirrhatum*), ordinairement appelé Lys est une jolie plante à fleur : on en mangeait autrefois la racine.

Renga-iti (*arthropodium candidum*) est une petite variété du précédent.

Fam. *Similaceœ*. — Le Karero (*ripogonum parviflorum*), est une liane flexible qui grimpe jusqu'au sommet des plus hauts arbres et y forme des haies qui rendent les forêts impénétrables, ailleurs que là où on y a tracé un sentier. La plante est employée pour relier les haies et dans la construction des maisons ; elle a une odeur forte, et porte des grappes de baies rouges, dont se nourrissent les pigeons.

Fam. *Rideœ*.— Le genre *libertia* a trois espèces : *grandiflora*, *ixioides* et *micrantha*.

Le Rurutu est une plante à feuilles de glaïeul croissant dans les plaines herbeuses et portant une fleur blanche à 3 pétales.

Fam. *Orchideœ*. — On compte parmi les orchidées terrestres : *Thelymitra Forsteri*, *Orthoceras strictum*, *Microtis banksii*, *Gastrodia selamoides*. Maikaika est le nom commum de toutes. Une espèce blanche et verte abonde dans les

bois et les plaines marécageuses. Une petite espèce rouge se trouve aussi dans les lieux marécageux de l'intérieur. Le Perei, grande espèce, se trouve dans les bois. Il produit des tubercules d'un volume considérable, que les indigènes mangent. Une très belle espèce, à feuille en forme de cœur se rencontre dans les autres marécages et les lieux humides; elle porte une fleur cramoisi foncé ou pourpre.

Comme Epiphytæ croissant sur les arbres: (*Earina mucronata.*) Le *Dendrobium cunninghamii* est une remarquable plante pendante. Le *bolbophyllum pygmeum* a le même caractère. Elles sont odorantes et un grand ornement pour les forêts.

Parmi les plantes grimpantes qui se collent aux arbres pour s'appuyer, la plus remarquable est la *Freycinetia banksii,* plante monocotylédone, appartenant à la famille des pandanaceœ. Elle s'attache surtout au Kahikatea. Elle porte une fleur blanche ; les bractées de ses fleurs sont épaisses et charnues, et,quand elles sont cuites,elles sont très douces avec une saveur de poire douce. Elle fleurit dans le printemps en septembre et le fruit est mûr en automne, c'est-à-dire en mars et avril.

Piperaceœ. — Il y en a 2 espèces : *peperonia urvilliani* et le Kawakawa (*piper excelsum*), représentant du *Piper methysticum* des Sandwich et des îles Tunga. Les naturels ne l'emploient à la Nouvelle-Zélande que comme médicament, c'est-à-dire qu'ils en mâchent la racine contre les maux de dents. Les colons font du thé avec la feuille et même une excellente bière. Le fruit vert ressemble beaucoup au poivre long de la Jamaïque, et quand il est mûr, il a une odeur douce. C'est une plante délicate et qu'on voit rarement dans les forêts, loin de la demeure des hommes ; les naturels disent qu'ils l'ont apportée avec eux. Si une branche de Kawakawa était laissée dans le marae ou place publique c'était regardé comme un *aitua* ou présage de mort.

FAM. *Winteraceœ.* — Horopito (*Drimis axillaris*). C'est aussi un arbre à poivre beaucoup plus piquant que le précé-

dent. Il abonde dans l'intérieur, mais il ne se trouve pas dans la partie nord de l'île.

Fam. *Coniferaceœ.*—Kauri (*Dammara-australis* A. C.). Ce beau pin ne se trouve pas plus sud que Kawhia sur la côte Ouest, et que la baie d'Abondance sur la côte Est. Comme le cèdre de l'Australie, il semble confiné dans le voisinage de la mer. Il aime les localités basses, abritées, et un sol argileux, humide. Les forêts de Kauri forment un amas profond de sol tourbeux, qui mêlé à quelques matières résineuses, brûle avec une grande facilité quand il est sec. Cet arbre produit une grande quantité de résine qu'on recherche maintenant comme un objet de trafic, son usage étant, surtout en Angleterre, de remplacer la colle dans le vernissement du calicot ; mais aux Etats-Unis, on l'emploie à la place de la gomme copal pour faire les vernis, et dans ce but, il a été activement recherché par ce peuple entreprenant. Cette résine se trouvant dans presque tous les amas de charbon, indique une grande antiquité, de même quo ses restes qu'on voit dans le Sud jusqu'à l'île Stewart. Ainsi les forêts survivantes de ce noble pin, le même qui croît sur l'île des Pins (1), maintenant confinées dans une région insignifiante, indiquent qu'elles ont été beaucoup plus étendues à une période reculée. Le cône de cet arbre est presque rond, et tombe en morceaux quand il est sec. Quelques Kauri atteignent une hauteur de près de 200 pieds, et leur cime en a 40 avec un tronc net, s'élevant comme une tour à presque cent pieds sans branche. La résine du Kauri, quand elle commence à suinter de l'arbre, est couleur de lait, ou transparente comme du verre ; mais avec le temps, elle prend une couleur jaune et celle qu'on trouve sur les dunes de sable se distingue à peine de l'ambre par sa couleur, son brillant et sa dureté. Les plus grosses masses sont trouvées dans les marais ; souvent on en tire, de pareilles localités, des blocs de cent livres. Si l'on met, dans de l'éther rectifié la résine du Kauri, elle devient aussitôt soluble. On obtient avec l'essence de térébenthine à 270° une solution jaune

(1) On le trouve également à l'extrémité sud de la Nouvelle-Calédonie.

claire; elle se dissout très bien en la faisant bouillir avec de l'huile de lin. La résine Kauri a été vendue de 80 à 100 liv. le tonneau. L'aubier de cet arbre est plus épais du côté abrité, qui fait face au Sud ; il a souvent de ce côté sept pouces d'épaisseur. Le bois est très serré et durable ; on le recherche pour faire des espares. L'écorce est nette des plantes qui abondent généralement sur la plupart des arbres des forêts. Les racines forment une espèce de réseau sur la surface du sol.

Fam. *Taxaceæ.* — Toatoa (*Podocarpus asplenifolius*). Cet arbre croît surtout dans les lieux unis, et dans l'intérieur de la partie sud de l'île, où on le trouve en gros blocs ; il n'atteint pas un grand volume. On emploie l'écorce pour faire une teinture brune.

Tanekaha, Tawaiwai (*Phyllocladus trichomanoïdes*, A.C. Ce bel arbre se trouve sur les bords des collines ; il a rarement plus de 50 pieds de haut. L'écorce est lisse, légèrement colorée et annelée tous les pouces en formant des couches distinctes jusqu'aux branches de l'arbre. Les feuilles ont la forme du persil, ce qui les distingue surtout du Toatoa, qui les a plates et de forme ovale. Le bois ressemble beaucoup à celui du cyprès. Il est plus léger, et à grain plus serré que le Kauri. Il est très odorant. Il est aussi plus durable quand il est exposé à l'eau. L'écorce est très employée pour obtenir une teinture noire et brune. On trouve rarement l'arbre dans le Sud, mais il abonde dans le Nord.

Miro (*podocarpus ferruginea*, Hook). Cet arbre produit un gros fruit plat, d'une couleur rouge brillant, et d'une saveur très aromatique, qui donne un goût très agréable au pigeon quand il s'en nourrit. Il ressemble beaucoup à l'if par la feuille; son bois est à grain serré et de longue durée ; il n'atteint pas une grande élévation ou volume, mais il n'est pas moins un bois de grande valeur.

Totara (*podocarpus totara*, Hooker (1). Celui-ci est un bel arbre, très prisé en raison de sa durée. Il s'élève à la hauteur d'environ cent cinquante pieds. L'écorce semble avoir été coupée par intervalles. Il est dur et fibreux, et très employé

(1) *Taxus australis*, Polack ; *podocarpus totara*, Hooker.

pour couvrir les maisons. Comme l'if, cet arbre semble funeste aux taillis, et on en trouve généralement peu croissant sous lui. Le Totara est si abondant qu'il forme des forêts sur le Manawatu et dans quelques parties de l'intérieur. Généralement c'est le contraire qui existe, et on le trouve disséminé et mêlé à d'autres arbres.

Le bois de ce noble pin est rouge, dur et durable, mais fragile ; on le préfère pour les canots, et il n'est pas rare d'en voir qui ont plus de 70 pieds de long, avec une largeur de 5 à 6 pieds, formés d'un seul tronc. Les racines sortent généralement du sol et s'élèvent assez haut au-dessus en couvrant une surface considérable ; dans le Sud, il est certainement l'arbre qui a le plus de valeur.

Kahikatea, Kahika, Koroi (*podocarpus excelsus*, A.C.) (1). Cet arbre est généralement appelé le pin blanc, de la couleur de son bois, quoiqu'il y en ait une variété qui est jaune, plus dure, et plus durable et à cause de cela plus cultivée. Le Kahikatea peut être considéré comme l'arbre presque le plus grand des forêts de la Nouvelle-Zélande ; il atteint souvent une hauteur d'un peu moins que 200 pieds, et, sous ce rapport, il est le rival du Kauri; mais son aspect général n'est pas très agréable : il a une petite cime, qui n'est pas très couverte de feuilles, excepté dans sa jeunesse ; car alors il a un feuillage plus beau et une cime pointue comme le sapin. Il préfère les terrains marécageux, et on le trouve souvent croissant dans l'eau.

Il y a, dans beaucoup d'endroits, des forêts peuplées de ce seul arbre, et particulièrement dans le Sud. Dans le Nord, son bois est plus tendre et beaucoup moins durable que dans le Sud, où il est surtout employé pour les constructions. Quoique aussi tendre, il est extrêmement lent à croître. J'ai vu des arbres jeunes qui n'ont pas augmenté de plus d'un pouce en hauteur pendant l'année. Cet arbre porte une petite baie ovale, rouge avec la semence fixée au sommet. Chaque année, la moisson est très abondante. C'est un fruit

(1) Arbre déjà rapporté par nous et nommé *Podocarpus dacrydioides* par A. Richard et A. Lesson. Allan Cuningham l'a appelé *Dacrydium excelsum*.

très recherché par les indigènes ; il est doux, mais sans saveur. Le bois ne dure pas généralement plus de vingt ans ; alors il tombe en poussière, quand on le touche ; mais, s'il est exposé à l'air, il paraît être aussi durable que le Rimu ou le Kauri. Le Kahikatea contient de la résine dans son cœur; lorsqu'elle brûle, cette résine produit une odeur désagréable. Il contient beaucoup de matière sucrée, qui est trouvée en tas et qui est d'une saveur très douce. Il en sort aussi une gomme. L'infusion du bois est très tonique et sera trouvée, je n'en doute pas, comme très importante en médecine quand elle sera mieux connue.

Mataï, Maï (*dacrydium mai*, Hook). Arbre à belle cime touffue très ressemblante à celle de l'if. Il produit une baie pourpre, comme une petite prune d'un goût doux, agréable quoique gluant. Le bois a une couleur légèrement rouge à grain serré, mais cassant; il répand une odeur forte quand on le brûle. Il est très estimé comme bois de chauffage, et très employé pour faire des meubles, parce qu'il est facilement travaillé ; il vient après le Totara pour la durée. On le trouve abondant surtout dans l'intérieur ; il y atteint une hauteur d'environ cent pieds et un diamètre de quatre.

Kawaka, Koaka (*dacrydium pumosum*. A. C.) Cet arbre croît en grande quantité dans les plaines centrales ; le bois a un grain rouge foncé et on le dit aussi durable que le Totara; le feuillage en est remarquable, ce qui le fait distinguer facilement dans les forêts ; mais on le trouve généralement sur les bords faisant face aux plaines. Il a rarement plus de soixante pieds de haut.

Rimu (*dacrydium cupressinum* A. C.). Cet arbre est l'un des plus grands ornements des forêts de la Nouvelle-Zélande. Son beau feuillage vert clair pend en festons gracieux. Le fruit ressemble beaucoup à celui du Kahikatea. Le bois est rouge, rayé de lignes noires; il est très estimé pour meubles et la construction des maisons. Il est comme le pin rouge ; il est dur et lourd, mais cassant. Il fournit une résine qui est aussi douceâtre et âpre, et, quand on le frappe, il en sort une gomme noire, grossière. Quand le bois brûle, il laisse échapper une odeur extrêmement agréable. Il atteint

une grande hauteur, c'est l'un des plus grands arbres des forêts. On rencontre rarement de jeunes plants avec lui ; et il est remarquable que si on le plante en plein air, il a besoin d'être protégé, parce qu'il ne peut pas supporter le froid de l'hiver, à moins d'être abrité par une épaisse forêt ; cette remarque s'applique au palmier et à plusieurs autres arbres des forêts.

En outre de ces pins, il y en a un autre dans le Nord près de Kaïtaia, appelé Hutu (*phyllocladus hutu* T.) qui a un bois à grain rouge : c'est celui qui ressemble le plus au cèdre de l'Australie. Sur les côtés de la montagne Tongariro, il y a deux *dacrydiums* nains tout à fait ressemblants au Rimu et au Kahikatea : ils forment des broussailles hautes de six pouces à deux pieds, qui produisent des fruits plus beaux et plus gros que leurs congénères des forêts plus élevés. On trouve aussi sur le Tongariro et les montagnes de Taranaki, un podocarpus nain, très ressemblant au Totara. Quand on aura davantage exploré ces régions alpestres, il est probable qu'on découvrira quelques autres membres de cette famille.

Fam. *Urticeœ.* — Elle contient le Onga-onga (*urtica ferox*), arbrisseau d'environ douze pieds de haut ayant une grande, ou mieux longue feuille pointue d'un vert foncé, fortement garnie de formidables épines jaunes, qui font que ceux qui les touchent ne recommencent pas. Les rameaux sont armés de la même manière. Ce n'est qu'un arbrisseau curieux et d'ornement; son bois est à grain serré et dur. Il y a dans le Nord un arbre appelé Onga-onga (*urtica debilis*) qui a l'apparence d'un tilleul. Les naturels affirment que dans les anciens temps, c'était l'arbrisseau ortie.

Fam. *Labiaceœ*, renferme le *micromeria cuninghamii*, qu'on trouve à Hokianga près de l'établissement wesleyen.

Fam. *Boraginaceœ. Anchusa spatulata* et *myosotis Forsterii*.

Fam. *Convolvulceœ.*— Powiwi Paraha (*calystegia sepium*. Le convolvulus commun ; il a une longue racine charnue, qu'on mangeait anciennement ; la fleur est blanche. Le

Panahi (*calystegia soldanella*), le liseron connu, et l'*ipomea pendula*.

Fam. *Loganaceœ*. — Hangehange (*geniostoma ligustrifolium*).

Fam. *Gentianaceœ*. — *Gentiana saxosa*, trouvée à la baie Dusky et sur les chaînes du Tongariro ; elle a une fleur couleur peau de buffle pâle et une feuille noire. La *gentiana montana* se trouve aussi dans la même localité, et la *sebœa gracilis* à Hokianga.

Fam. *Apocynaceœ*. — *Parsonsia heterophylla*.

Fam. *Olaceœ*. — *Olea apetala*, arbre semblable au bois de fer de l'île Norfolk.

Fam. *Sapotaceœ*. — *Achras costata*.

Fam. *Myrsinaceœ*. — Tipau, Mapau (*myrsine divaricata*), se trouve à Hokianga.

Karaka (*corynocarpus lœvigata*). Cet arbre ressemble au laurier anglais, mais acquiert la dimension d'un arbre. La feuille est grande, lustrée et d'un vert foncé ; le pétiole pourpre ; la fleur est d'un blanc verdâtre, petite et en grappes ; le fruit ressemble à une datte ; il est long de 2 à 3 pouces ; il a quelque chose de la saveur de l'abricot, mais trop forte pour être agréable ; on l'appelle Kopi et Koroï. Le noyau, après avoir bouilli et trempé dans l'eau pendant quelques jours, est mangé par les indigènes; autrement il rend furieux et relâche les articulations, de telle sorte qu'elles se plient considérablement en marchant. Le bois, quand il est brûlé, est surtout malfaisant. Les naturels disent qu'ils ont apporté cet arbre avec eux.

On trouve, parmi la nombreuse famille américaine, *Epacrideœ* : Mingi, Monoa, (*cyathodes acerosa*), arbrisseau ; Patotara (*Leucopogon fasciculatus*), petite bruyère en arbre, produisant une fleur blanche très odorante, et une petite cerise mangeable, de couleur orange. Elle abonde sur les plaines sablonneuses. *Leucopogon fraseri*, *pentachondra pumila*, *épacris pauci-flora* ; mais le Nene (*dracophyllum latifolium*), est le plus beau de cette famille, et il atteint le volume d'un arbre.

Le *Dracophyllum longifolium* appartient à l'Ile-du-

Milieu, de même que le *Dracophyllum rosmarinifolium*; mais le *Dracophyllum urvillianum* et *lessonianum* appartiennent à l'Ile-Nord. Plusieurs membres de cette famille étant des plantes de grand ornement, et appartenant aux régions alpestres, pourraient être introduits en Angleterre.

FAM. *Ericeæ*. — Nous citerons les *Gaultheria antipoda*, *gaultheria rupestris*, et *fluvialis*.

FAM. *Campanulaceæ*. — Rimuroa, ou *Wahlenbergia gracilis*, la campanule de la Nouvelle-Zélande.

FAM. *Lobeliaceæ*. — Ora (*Lobelia physaloïdes*, *Lobelia alata*, *angulata*, *littoralis*, *submera*). Le Kowitiwiti et le Puaureroa appartiennent à cette famille.

FAM. *Styllideæ*. — *Stylidium spathalatum* et *forstera sedifolia*.

FAM. *Goodeniaceæ*. — *Goodenia repens*.

FAM. *Compositæ*. — Voici les tribus et les genres de cette famille :

Parerarera (*Scorzonera scapigera*). Elle croît dans les plaines de l'intérieur en grandes quantités, Toïtako, Kueo (*pieris hieracioïdes*, *attenuata*, *Sonchus oleraceus*). Puwha, (*Vernoniacea shawia*).

FAM. *Asteroïdeæ*. — Pekapeka (*Solidago arborescens*). Papa Taniwaniwa (*Lagenophora forsteri*); la marguerite indigène (*Lagenophora lanata*, *Aster holocerices*, *Aster coriaceus*). Ake-piro (*hoxtonia furfuracea*), arbrisseau avec une jolie fleur pareille à la marguerite (*Vittadenia australis*). Peke-peke (*Celmisia holocericeus*), à grandes feuilles à côtes, olive vert noir sur un côté, et blanchies sur l'autre par un duvet; croît dans les plaines de l'intérieur, Parerarera, Peka-peka (*Celmesia coriacea*), petite espèce trouvée dans les mêmes lieux que la précédente.

FAM. *Senecionidaceæ*. — Kohiriki (*Bidens pilosa*), *Myriogyne minuta*, *Soliva tenella*, *Craspedia uniflora*, *Cassinia leptophylla*, *Ozothamnus pinifolia*, Pukatea, *Helichrysum bellidioïdes*, *Gnaphalium luteoalbum*, *Gn. simplex Gn. lanatum*, *Gn. involucratum*, *Gn. keriense*, *Gn. trinerva*, *Arnice operina*. *Senecio lautus*, *S. australis*, *S. neglectus*, *S. argutus*, *S. quadridentatus*, *S. hispidulus*.

Fam. *Rubiaceæ* ou *Cinchonacæ*. — Il y a les genres *opercularia*, *diphylla*, *aspera* ; Karamu (*coproma lucida*). Hupiro (*Caprosma fœtidissima*), petit arbrisseau à petites feuilles, poussant dans les bois des plaines centrales, émettant une odeur fétide, qu'on perçoit en passant et qui s'échappe surtout quand on frotte les feuilles.

Coprosma propinqua, *C. rotundifolia*, *C. rhamnoïdes*, *C. gracilis*, *C. divaricata*, *C. accrosa*, *C. cepens*, *C. spathulata*, *C. ronabea australis*. *Nertera depressa*, *Geophylla dichondræfolia*.

Fam. *Loranthaceæ* ou *Viscum ;* on trouve le gui sur plusieurs arbres ; il est parasite sur le Kahikatea, le Puriri, le Tawaï, le Tataka et plusieurs autres.

Le Puka (*viscum antarcticum*), se trouve sur le Kahikatea et le Pukatea ; il produit une baie bleue. Tirauriki (*viscum pubigerum*). Pirita (*viscum salicornioïdes*) ; il croît sur le Ngaio, le Tataka, et le Manuka ; il donne une baie transparente qui est bonne à manger. Le plus beau de tous est le Rorerore (*Loranthus tetrapetalus*) qui porte une très belle fleur brillante ; on le trouve sur le Tawaï (*Betula nigra*), le bouleau noir ou l'arbre bouleau.

Fam. *Coneæ*. *Gen.. alsenosmia*. — Les ombellifères comprennent : *Hydrocotyle élongata*, *H. microphylla*, *H. novæ zélandiæ*, *H. dichondræfolia*, *H. heteromeria*, *H. compacta*, *H. moschata*, *H. asiatica*, *Petroselinum prostratum*, *P. filiformi*. Taramea, Papaki, Kueo (*Ligusticum aciphylla*), jolie plante à feuille piquante, qui abonde dans les plaines centrales; elle a une racine pivotante bonne à manger, ressemblant un peu à la carotte. L'*Eryngium vesiculatum* est une petite plante piquante très ressemblante à un petit chardon. J'en ai seulement vu au cap Wanganui et sur la côte près de Taranaki.

Ligusticum gingidium, *Peucedanum geniculatum*, *Apium graveolens*. Il y a plusieurs variétés d'ombellifères croissant dans les plaines de l'intérieur, qui pourraient être cultivées, et spécialement une carotte blanche appelée Pinaihere. On trouve une variété de Taramea sur les montagnes de Ruahine et sur les Kaikoura, qui produit une substance résineuse

balsamique très aromatique. Le Tanïwaniwa, ou anis, croît aussi abondamment dans les plaines herbeuses.

Fam. *Araliaceæ.* — On trouve à la Nouvelle-Zélande plusieurs représentants remarquables des araliacées si générales dans l'Amérique du Sud : *Panax simplex.* Waupaku, Wauwaupaku (*Panax arboreum, Cussonia lessonii, Polyscias pinnata*). Pate (*aralia schlefflera*) Horoeka, Hohoeka (*aralia crassifolia*), arbre qui a de longues feuilles étroites, de près de deux pieds de long et larges de pas plus d'un pouce ou à peu près. Elles sont d'abord très allongées, mais à mesure qu'il vieillit elles deviennent lisses et beaucoup plus courtes. C'est un arbre d'ornement; le bois est à grains serrés, lourd et dur.

Fam. *Oxalideæ.* — Tutaikaka (*Oxalis urvillei cataractæ.* C'est une oseille blanche qu'on trouve près de la Cascade de Kerikeri, et c'est de là que dérive son nom. Dans quelques régions elle acquiert un plus grand développement. *O. propinqua, O. exilis, O. divergens, O. tenuicaulis, O. lacicola, O. ciliifera, O. crassifolia.* L'oxalis qui fleurit sur les dunes de sable a les plus grandes fleurs jaunes, et celle des plaines froides, plus petites.

Fam. *Geranicaceæ.* — Huika (*Geranium pilosum), G. retorsum, Pelargonium clandestinum.* Kaputawiti, Kurakura, Porewarewa.

Fam. *Hypericaceæ.* — *Hypericum pusillum.*

Fam. *Meliaceæ.* — Kohekohe (*Hartighsea spectabilis* A. C.). Cet arbre atteint un volume considérable ; les feuilles sont remarquablement amères et on emploie leur infusion comme tonique. Les femmes qui ont perdu leurs enfants en boivent une décoction faible pour arrêter la sécrétion du lait. Les fleurs sortent de la tige et sont très odorantes. L'aubier est tout à fait blanc, mais le cœur est d'un rouge foncé, très ressemblant par le grain et la couleur à l'acajou ; il atteint une hauteur d'environ soixante pieds.

Fam. *Sapindaceæ.* — Topitopi, Titaki, Titongi (*Alectryon excelsum*) ; arbre d'ornement, avec une feuille d'un léger vert lustré. Le fruit est aussi très beau ; il sort de sa gaîne comme une fraise d'un rouge éclatant, avec une graine noire

au centre. Le fruit est acide, quoique bon à manger, et on tire de la graine une belle huile. Le fruit est appelé Titoki dans le Sud, et l'arbre Topitopi ; on le regarde comme un bois de durée et très propre à la construction des navires.

Ake, Ake-rautangi (*Dodonæa spatulata*). Cet arbre ne devient pas gros, mais son bois est regardé comme le plus dur et le plus tenace des bois de la Nouvelle-Zélande; il était employé pour les armes de guerre.

Fam. *Bombaceæ.* — Hohere (*Hoheria populnea*). Arbre avec un beau réseau fibreux sous l'écorce. Les feuilles, l'écorce et les fleurs, qui sont blanches, ont une saveur glutineuse comme la mauve. Il n'atteint jamais beaucoup de volume ; c'est un arbre d'ornement, mais seulement employé en médecine. Les feuilles du jeune arbrisseau diffèrent de celles de l'arbre quand il a toute sa croissance. L'*Aute*, ou l ancien vêtement, était fait autrefois avec l'écorce intérieure de cet arbre; il sert encore de ruban.

Fam. *Tiliaceæ.* — Wau (*Entelea arborescens*). Le bois de cet arbre est remarquablement léger, et les naturels l'emploient en guise de liège pour faire flotter leurs filets.

Fam. *Eleocarpaceæ.* — Hinau (*Eleocarpus hinau*). Bel arbre, avec une feuille en spirale d'un vert luisant ; l'écorce est grossière et désagréable à la vue ; il acquiert un volume et une hauteur considérables.Le bois est d'une belle couleur jaune, l'écorce est très astringente ; elle est employée pour faire une teinture brune ; en plongeant les objets ainsi colorés dans un marais ferrugineux, ils acquièrent une couleur noire brillante et durable.

Mako, Makomako (*Friesia racemosa*). C'est un bel arbre, portant des bouquets de fleurs en cloche très odorantes et des fruits en forme de groseilles, que l'on mange ; il ressemble beaucoup au groseillier. Les feuilles sont rougeâtres et diaphanes.

Fam. *Sturculiaceæ.* — *Plagianthus.*

Fam. *Malvaceæ.* — *Hibiscus vesicarius.* Belle plante de cette famille, portant une grand fleur mouchetée, et qui se trouve au cap Nord. Elle atteint une hauteur de près de trois pieds ; une autre ressemble à la mauve de nos jardins.

La fleur est couleur de primevère claire, avec un centre très noir.

Fam. *Lineæ.* — Le Ririwa (*Linum monogynum*), atteint deux pieds de haut; il a une fleur blanche, quelquefois bordée de bleu, et parfois toute bleue.

Fam. *Caryophylleæ* ou *Alsinaceæ. Arenaria media, Stellaria media.*

Fam. *Elatinaceæ. — Elatine gratioloïdes.*

Fam. *Pittosporaceæ.* — Tarata (*Pittosporum crassifolium*). Arbre d'ornement, produisant de la térébenthine ; ses feuilles sont odorantes.

Tataka (*P. undulatum vel umbellatum*). C'est aussi un arbre résineux.

Tawiri, Kohukohu (*P. tenuifolium*), *P. eugenioïdes, P. cornifolium, P. reflexum, P. penielioïdes, P. radicaus.*

Fam. *Droseraceæ.*— Wahu (*Drosera propinqua*). Joli petit attrape-mouche, feuille en forme de bouclier ; fleur d'œillet; racine bulbeuse rouge ; fourreau noir. *Drosera intermedia*, espèce plus grande, poussant dans le sol humide, avec une feuille en forme de branche et une fleur blanche.

Fam. *Violaraceæ.* — Haka (*Erpetion spathulata*) ; petite violette blanche, une autre avec des raies pourpres, et une pourpre, sont rencontrées, mais toutes sont inodores.

Fam. *Flacourtiaceæ.* — Mahoe (*Melicytus ramiflorus*) ; il atteint la hauteur d'environ cinquante pieds ; le bois est plus pesant que celui du Rimu, et il a une feuille mince en spirale (*Melicytus macrophyllus*).

Fam. *Crucifereæ.* — Panapana (*Nasturtium sylvestre*) petit cresson à feuilles, avec une fleur blanche, poussant dans les bois ; *Cardamine debilis, Alystum maritimum, Lepidium oleraceum.* Le Hanea est un cresson plus grand, avec une feuille chevelue brunâtre, et de petites fleurs jaunes ; il croît près des rivières, et atteint une hauteur d'à peu près seize pouces.

Le Naunau a une feuille noire vitrée, épaisse et de forme ovale ; il a une très petite fleur blanche ; par le volume et l'aspect, il ressemble à la giroflée jaune. Le Tawera est un cresson d'eau.

Fam. *Ranunculaceæ*. Kaikaiarure (*Ranunculus rivularis*, *R. acaulis*, *R. acris*, *R. plebeius*, *R. hirtus*). Le bouton d'or commun est remarquable par l'irrégularité de ses pétales ; on le trouve avec un, deux ou trois et même plus jusqu'à neuf. Le Kopata-ura-ura, est une belle et grande espèce, avec des feuilles lustrées, qu'on trouve dans les étangs élevés de l'intérieur. On dit qu'elle est un poison très violent, les racines sont épaisses, longues, presque comme des tubercules.

Le Kowaï-kura est aussi une grande espèce, avec des feuilles cotonneuses ; la fleur est petite proportionnellement à la plante. Il y en a encore une jolie espèce croissant dans les sols marécageux.

Fam. *Clematis*. — Piki-arero, Pua Wananga, clématite ayant une grande fleur blanche sans odeur. Puatautaua, petite clématite, blanc verdâtre, très odorante; on la trouve surtout sur les collines de sable près de la mer.

Fam. *Griselineæ*. — *Griselinea*.

Fam. *Saxifrageæ* ou *Cunionaceæ*. — *Quintina serrata*, *Weinmannia betulina*, W. *fuchsioïdes*, W. *sylvicola*.

Towai, Tawera (*Leiospermum racemosum*). Grand arbre ; le bois est rouge et rayé de noir. Il est très estimé pour l'ameublement. Makamaka (*Ackama rosæfolia*).

Fam. *Crassulaceæ*. — *Tillæa*.

Fam. *Ficodeæ*. — Eruerueka (*Misembryanthemum australe*). Il y en a deux espèces, l'une portant une fleur couleur d'œillet, l'autre blanche ; Rengarenga (*Tetragona expansa*). Le Panamata, Paraihia est une petite espèce d'épinards, avec une feuille très noire.

Fam. *Cucurbitaceæ*. — Mawaï (*Sicyos australis*), plante rampante ressemblant au concombre.

Fam. *Passifloraceæ*. — Kohia, Powiwi (*Passiflora tetrandra*), petite fleur verte et orange,odorante; elle finit par être de couleur orange brillant; on extrait de l'huile de ses graines.

Fam. *Halorageæ*. — Toatoa (*Cercodia erecta*), mauvaise herbe raide d'environ un pied et demi de haut, avec une tige quadrangulaire employée seulement comme médecine

par les indigènes. *Cercodia alternifolia, C. nieana, Gonio-carpus depressus, G. tetragyus*, Piripiri, (*Citriodorus,Myriophyllum propinquum.*

Fam. *Onagraceæ.* — Kohutuhutu,Kotukutuku,Kohutukutuku (*Fuchsia excorticata*).Grand arbre qui a souvent près de trois pieds de diamètre. Il tire son nom de ce qu'il change d'écorce; il est le seul arbre qui mue ainsi dans les forêts de la Nouvelle-Zélande. Les fleurs se montrent avant les feuilles et généralement sur les branches ; elle sont d'abord d'un bleu verdâtre avec une teinte pourpre à l'intérieur, mais plus tard elle se changent en carmin éclatant; on mange le fruit. Totera (*Fuchsia procumbens*) Kokota (*Epilobium pedunculare. E. nummularifolium, E. microphyllum, E. rotundifolium, E. thymifolium, E. alsinoïdes, E. nerterioïdes, E. atriplicifolium, E. iubens, E. cinereum, E. pncanum, E. mirtigerum, E. virgatum, E. glabellum, E. confertum, E. pallidiflorum, E. junceum, E. haloragifolium.*

Fam. *Myrtaceæ.*— Cette famille, quoique moins nombreuse en genres, en possède cependant qui sont très répandus et d'autres qui forment quelques-uns des plus beaux arbres et des plus utiles.

Kahikatoa, Manuka (*Leptospermum scopiarum*). C'est un bel arbre, à feuille petite, mais aromatique ; les fleurs sont blanches et très nombreuses, il donne à la fois des fleurs et des fruits quand il n'a que quelques pouces de haut, et cependant il acquiert le volume d'un gros arbre, quand il cesse de fleurir et de fructifier si librement (*L. cricoïdes*).

Aka (*Metrosideros buxifolia*), plante grimpante, portant une belle fleur rouge ; la tige est forte et durable. On l'emploie pour lier les palissades et les bois des maisons; il a une feuille comme celle du myrte. Une variété porte des fleurs blanches (*M. perforata*).

Rata (*M. robusta*). Celui-ci aussi porte une brillante fleur rouge, et en telle quantité que l'arbre, vu de quelque distance, paraît tout rouge. Le Rata est aussi une plante grimpante ; il pousse ses tentacules vers l'arbre auquel il veut se coller ; puis il devient un gros arbre, qui tue son ami des

premiers jours ; on le voit souvent embrassant le tronc mort de son premier soutien après qu'il est pourri, et rester séparé du sol, ce qui lui donne une apparence singulière. Le Rata devient un bel arbre ; les racines aériennes disparaissent alors et il surpasse en hauteur les plus grands arbres de la forêt. Sa tête est très épaisse ; sa feuille est comme celle du myrte, mais non aussi pointue ; son bois est très dur, coriace et d'un rouge brun ; il a beaucoup de valeur pour la construction des navires et des chariots.

Pohutukaua (*M. tomentosa*). C'est un arbre du plus grand ornement; il ne vient qu'à l'extrémité nord de l'île, parmi les rochers escarpés des bords de la mer ; ses feuilles sont grandes, épaisses, bleu verdâtre extérieurement, et blanches en dessous. On ne le trouve pas dans l'intérieur, excepté sur les petites îles dans les lacs du centre ; le tronc est noueux et tordu, le bois est extrêmement dur et d'un rouge brun ; on l'emploie surtout pour les navires et les courbes des canots ; c'est un excellent bois de chauffage, et si généralement employé à cet usage, que ce principal ornement des côtes nord de la Nouvelle-Zélande, sera bientôt rencontré difficilement ; on ne le trouve pas plus loin dans le Sud qu'à quelques milles de Mokau.

Rakapika, (*M. florida*, *M. diffusa*, *M. lucida*, *M. hypericifolia*, *M. salicifolia*), Mairetawaka, Maïre (*Eugenia maïre*).Beau et grand arbre, dont le bois est à grains serrés et lourds, on l'estime beaucoup pour la confection des machines, et on peut l'employer au même usage que le buis.

Ramarama, Rohutu (*Myrtus bullata*, H.) Le myrte ; il a une feuille odorante, et une très jolie fleur blanche ; il atteint la grosseur d'un petit arbre et a environ trente pieds de haut; l'on dit qu'il est commun dans les forêts du Chili.

Fam. *Rosaceæ*. — Pirikahu, Kaikaiaruri, Hutiwaï (*Acæna sanguisorbæ*), petite plante rampante, qui adhère aux vêtement comme l'indique son nom. Elle est appelée la chevelure de Hine-nui-te-po.

Le Tutaï-whioï est un beau glouteron à fleur écarlate, qu'on trouve dans les plaines centrales.

Tataramoa (*Rubrus australis*). La ronce ou framboise de la

Nouvelle-Zélande ; produit un fruit couleur orangée, de bon goût, et très abondant, que les pigeons recherchent. Cette plante grimpe jusqu'aux sommets des plus grands arbres, et elle a souvent une tige qui a six pouces de diamètre. Elle se montre comme une immense corde fixée au sommet des arbres, et lovée en nombreux plis sur le sol ; son bois est employé pour tout ce qui a besoin d'être flexible. *Rubrus schinidelioïdes, R. cissioïdes*. Le dernier est un rèmarquable buisson ; ses feuilles sont très petites, placées aux extrémités d'une longue tige en forme de croix, couvertes de petites épines jaunes brillantes. Je n'ai jamais remarqué ni fleur ni fruit. Le buisson semble à première vue n'avoir pas la moindre feuille.

FAM. *Leguminosœ*.— Kowaï (*Edwarsia microphylla* A.C.) Cet arbre, dans l'intérieur, atteint une forte grosseur. Je l'ai noté dans la chaîne de Ruahine, comme aussi grand et haut qu'aucun des arbres de la forêt; il porte une fleur papilionacée d'un jaune brillant, épaisse et courte dans son commencement, qui pend gracieusement des branches déliées (*grandiflora*, *clianthus puniceus*).

Kowaingutukaka, l'acacia bec de perroquet, ainsi nommé de la similitude de ses brillantes fleurs rouges. Cet arbrisseau admirable ne se rencontre que dans le voisinage des vieux *pa*, et il est probable qu'il a été importé. J'ai appris qu'un bâtiment français, celui qui fut capturé il y a beaucoup d'années dans la Baie des Iles, contenait beaucoup de boîtes que les naturels vidèrent sur une petite île dans la rivière Keri-keri, et qu'ils trouvèrent, à leur grand regret, ne contenir que des graines ; on avait remarqué, quelques années après, que toute l'île était couverte de cet arbrisseau ; sa beauté attira l'attention, ses fleurs furent fixées dans l'oreille comme ornement. La semence fut recherchée et transportée ensuite partout. Il y a quelque probabilité pour que tel ait été le cas, car il diffère beaucoup des autres plantes de la Nouvelle-Zélande.

Guilandina bonduc ; Makaka-mau-roro (*Carmichœlis australis*, *Griselinia lucida*), genêt, portant une très jolie fleur blanche rayée de pourpre et qui ne se trouve que dans

l'intérieur. Le Taunoka est le genêt commun. Il y a un dicton à son sujet : c'est qu'il n'a pas de cœur et qu'on lui compare l'homme méchant. Il y a plusieurs variétés de genêts ; mais excepté une, leurs fleurs sont insignifiantes.

Fam. *Rhamneæ.* — Piripiri-wata (*Carpodetus serratus*) ; il porte une petite fleur blanche, et se trouve près du lac Omapere.

Pennantia corymbosa, Kumarahou (*Pomaderris kumarahou*), joli arbrisseau portant des touffes de fleurs couleur peau de buffle, qui n'est trouvé que dans l'extrémité nord de l'Ile Nord. Tauhinu (*P. ericifolia*), arbrisseau aussi particulier au Nord, portant une fleur blanche insignifiante. A cette famille appartiennent encore Korokia et Ixerba.

Fam. *Coriariaceæ* — Tupakihi, Tutu-Pukou (*Coriaria sarmentosa*). Celui-ci est un arbrisseau remarquable qui abondait autrefois dans toutes les parties de l'île, mais qui disparaît chaque jour rapidement par suite de l'accroissement du bétail et des moutons. Il produit une grande grappe d'un fruit pareil à la groseille, de couleur pourpre foncé; les indigènes en expriment le suc en grande quantité, et le boivent sans inconvénient, après l'avoir filtré soigneusement pour le débarrasser des graines et des pedicelles qui sont un poison. Ils le font bouillir aussi avec du varech, et le mangent sous la forme de gelée. Les moutons et le bétail aiment extrêmement ses feuilles; les jeunes rejetons montent rapidement et sont fort tendres et succulents. S'il est la première chose mangée le matin par un estomac vide, il occasionne fréquemment la mort; mais autrement, pris avec de l'herbe, il paraît être, comme nourriture, aussi nourrissant que le trèfle qui, lui aussi, produit des effets analogues. On a remarqué que cette plante enrichit le sol végétal ; elle ne fleurit jamais sur une mauvaise terre. Elle atteint la hauteur de 15 à 20 pieds. Il y en a une petite espèce, dont la feuille est plus petite, beaucoup plus longue, plus étroite et plus pointue proportionnellement, avec un plus gros fruit, moins fortement coloré ; mais les naturels ne le mangent pas ; ils le regardent comme plus dangereux que le précédent. Il y a aussi une très petite espèce, avec une fleur

areille à celle de la mignonnette, qu'elle dépasse peu en volume. On ne la trouve que dans l'intérieur ; son fruit ne se mange pas.

Fam. *Rutaceæ.* — Warangi, Rangiora (*Melicope ternata*), petit arbre avec une grande feuille vert foncé, dont le dessous est cotonneux ; il porte une grappe de petites fleurs qui ont l'odeur de la violette.

Le Pukerangiora est une variété du même, plus grande ; la feuille a souvent près d'un pied de long et presque autant de large ; il donne de la résine. C'est un arbrisseau singulier de grand ornement, acquérant jusqu'à vingt pieds de haut (*Melicope simplex*).

Fam. *Euphorbiaceæ.* — Tauwau, Ueueke (*Euphorbia glauca*), croissant surtout près des bords de la mer, et dans les lieux découverts près de l'embouchure des rivières. Naunau (*plagianthus, devaricatus, betulinus, urticinus*).

Fam. *Santalaceæ.*— Maire, Maire-tawaki, Maire-taki (*Mida salicifolia*). Le représentant de la famille du bois de santal. *M. eucalyptoïdes, M. myrtifolia.*

Fam. *Thymelaceæ.* — Kaïkaiatua (*Pimelia virgata*), petit arbrisseau, portant une petite fleur blanche et ayant quatre euilles aux angles de la tige en bas. Il ressemble beaucoup au Daphne Outatoranga. *P. arenaria, P. pilosa, P. prostata, P. gnidia, P. urvilliana.*

Fam. *Proteaceæ.* — Toru (*Persoonia toru*). Arbre qu'on trouve dans la Baie des Iles. Rewa, Rewarewa (*Kinghtia excelsa*). Ce bel arbre ressemble beaucoup au Banksia de l'Australie ; jeune, c'est un arbre de grand ornement, et il croît en forme de pyramide; il a une curieuse fleur de chèvrefeuille rouge foncé. Le bois ressemble grandement à celui du Casuarina, et a de la durée. On s'en sert surtout pour faire des pieux, des bardeaux et des barrières. Il acquiert un grand volume et une hauteur considérable.

Fam. *Laurineæ.* — Taraïri (*Laurus taraïri*), bel arbre à grandes feuilles, qui atteint un volume considérable ; mais n'est trouvé qu'au nord des Waïkato. Il produit un long noyau ovale, légèrement couvert de pulpe, laquelle a une

forte saveur de térébenthine. Le fruit a une belle fleur pourpre et est pareil à une grosse prune. On ne se sert du bois que pour le chauffage.

Tana (*L. tana*), un des beaux arbres de la Nouvelle-Zélande, formant des forêts dans plusieurs parties du sud. La particularité des forêts de la Nouvelle-Zélande, c'est qu'à part quelques exceptions pareilles, elles sont composées de toutes les espèces d'arbres entremêlés.

Le Tana a une petite feuille étroite, et porte un fruit pourpre en forme de prune, qui n'est pas mauvais à manger; on mange aussi le noyau quand il a été grillé. L'arbre atteint un gros volume; mais on ne se sert du bois que pour faire du feu, car il se pique vite des vers. Il est très blanc et léger. L'écorce intérieure est douce, et quand on la fait infuser, elle fournit une boisson délicate aux travailleurs qui n'ont plus de thé; elle n'a pas besoin d'être sucrée. — Tangeo (*L. calicaris*).

Fam. *Atherospermaceæ.* — Pukatea (*Laurelia Novæ-Zélandiæ*), grand arbre à bois de charpente, mais de très peu de durée, puisqu'il se gâte dans une seule année; ses racines font beaucoup de saillie, comme celles du figuier de l'Australie.

Fam. *Polygonaceæ.* — Puka (*Polygonum australe*). La plante saule. Heruna (*P. adpressum*); Pohuehue (*P. complexum*); Tutunahua (*P. prostratum*; *Rumex crispus*, *R. brunionianus*).

Fam. *Chenopodiaceæ.* — Poipapa (*Chenopodium triandrum*, *Ch. totrys*, *Ch. glaucum*, *Ch. maritimum*, *Ch. fructicosum*, *Salicornia indica*).

Fam. *Amaranthaceæ.* — *Peronychicæ*, Nahui, (*alternanthera denticulata*), Kohukohu (*Mniarum biflorum*).

Fam. *Plantagineæ.* — Kopakopa (*Plantago major*); ce plantain ressemble beaucoup à celui d'Europe, mais il est indigène. C'est une herbe médicinale importante, bien connue des indigènes. *Plantago varia*, plante à feuilles étroites cotonneuses; la feuille est longue et de couleur brunâtre.

Fam. *Salviaceæ.* — *Salvia Koru.* Cette belle fleur ne se

trouve que dans le voisinage du cap Nord ; elle porte une grande fleur bleue et blanche.

FAM. *Primulaceæ.*—*Anagallis arvensis, Samolus littoralis.*

FAM. *Fagus.* — Tawaï (*Betula nigra*), a peut-être deux représentants, qui atteignent une grande hauteur et un fort diamètre ; ces arbres forment des forêts alpestres dans l'extrémité sud de l'Ile-Nord, et ils abondent partout dans l'Ile-du-Milieu. Anciennement le rat se nourrissait de ses faînes. On dit qu'ils ne donnent des fruits qu'une fois en dix ans.

FAM. *Scrophularinaceæ.* — Koromiko, Kokomiko (*Veronica salicifolia*, Forster). La plante qui est le plus généralement répandue dans la Nouvelle-Zélande. C'est une plante de grand ornement, mais qui disparaît devant les chevaux. Autrefois on en voyait de grands bosquets de tous côtés. Elle porte une fleur pyramidale, d'un blanc pourpre. Napuka, Korokio (*V. speciosa*), variété qu'on trouve aux sources d'Hokianga portant une jolie fleur écarlate ; les feuilles sont plus grandes, plus arrondies et plus minces que les précédentes.

Taranga (*V. angustifolia* R. et Less (1), variété à petites feuilles. *V. macrocarpa*, *V. ligustrifolia*, *V. parviflora*, *V. elliptica*, *V. cataractæ* ; Piriti, *V. diosmifolia*, *V. calycina*, *Gratiola sexcentata*, *Euphrasia cuneata*. Les côtes du Tongariro sont couvertes par plusieurs variétés curieuses de cette famille, dont quelques-unes seront nouvelles.

FAM. *Cyrtandraceæ.* — Wainatua. (*Rhabdothamnus Solandri.*) Bel arbrisseau délicat, avec de petites feuilles rondes et des fleurs en forme de cloche, de couleur orangée rayée de pourpre, ressemblant beaucoup au Penstemon.

FAM. *Solaneæ.*— Poroporo, Kohoho, Koheuheu. (*Solanum lacinatum.*) Buisson trouvé parfois assez grand pour qu'on puisse le placer parmi les arbres ; on le trouve parfois portant des fleurs blanches et des feuilles vertes plus claires ; mais en général les fleurs sont très ressemblantes par la

(1) Je l'ai decouverte et récoltee en 1827 près de la Passe des Français. Voy. Bot. de d'Urville, *Voyage de l'Astrolabe*, p. 187.

couleur à celles des pommes de terre, et les feuilles sont d'une couleur brun foncé. Les fruits sont aussi gros que des groseilles, de couleur orange, et sont généralement mangés.

Il y a un solanum plus petit, ressemblant de près à la morelle d'Angleterre par sa taille et sa fleur, qui est blanche. Il porte une baie pourpre, qui se mange comme les feuilles. Son nom indigène est Raupeti et Remuroa.

Fam. *Myoperineæ.* — Manawa (*Aricennia tomentosa*) : la Mangrove ou Paletuvier. Cette plante abonde dans le nord de l'île vers son extrémité, où elle forme des espèces de bosquets marins, ayant de nombreuses huîtres attachées à ses racines et à ses branches, mais on ne la trouve pas plus sud que Kawhia.

Ngaio (*Myoporum lœtum*). Arbre à feuilles luisantes, abondant près de la mer.

Dans le sud il atteint un volume considérable. Le bois est dur et dure beaucoup. Quand il est jeune, c'est un arbre de grand ornement et important comme abri contre l'air de la mer ; il a quelquefois trois pieds de diamètre. *M. pubescens*, variété propre à l'Ile-du-Milieu.

Fam. *Verbenaceæ.*—Puriri (*Vitex littoralis* A.C.) Cet arbre n'est pas trouvé plus sud que Kawhia. Il appartient au même ordre que le Tech, et semble avoir besoin de l'air de la mer. La feuille est lustrée. La fleur ressemble beaucoup à l'anterinum ; le bois est d'une couleur brun foncé, à grains très serrés et lourd ; il dure très longtemps et ne peut être travaillé que quand il est vert. Des poteaux plantés depuis quarante ans dans le sol ont été trouvés aussi frais que si on les y eût mis depuis peu de temps. Ce bois important est généralement percé par le ver d'un grand cerambix.

Fam. *Nolanaceæ.* — *Dicoudra repens.*

Fam. *Moreaceæ.Broussonetia papyrifera.*

Fam. *Eupatoriceæ.*—Pukapuka(*Brachyglotis repanda.*)Bel arbrisseau; les feuilles sont très grandes et blanches en dessous. La première fois que les naturels virent du papier, ils le comparèrent à ces feuilles : c'est de là que la feuille et les

livres en général sont appelés puka-puka-rani. *B. rani*, *B. rotundifolia.*

Fam. *Juncaceæ.*— Kowarawara (*Astelia Banksii*). Il croît comme une épiphyse et aussi dans les lieux marécageux. *Luzula picta*, *Astelia solandri*, *Juncus maritimus. J. effusus*, *J. ciliformis.*

Fam. *Aracœe.* — Taro (*Caladium esculentum*). Cette plante fut introduite par les naturels lors de leur première venue; elle est cultivée comme un article d'alimentation.

Fam. *Thyphaceæ.* — Raupo (*Typha angustifolia*); on mange la racine; les feuilles sont employées pour doubler les maisons et faire leur toiture.

Fam. *Naiadaceæ.* — *Potamogeton natans.*

Fam. *Juncaginaceæ.* — *Triglochiis flaccidum.*

Fam. *Graminaceæ.* — *Agrostis crinica*, *A. ovata*, *A. rigida*, *A. procera*, *A. conspicua*, *A. æmula*, *A. Billiardieri*, *A. Forsteri*, *A. pilosa.* Patiti, *Phalaris canariensis*, *Danthonia diallpa*, *Bromus australis*, *Schenodorus littoralis*, *Triticum scabrum. T. Repens*, *Poa australis*, *P. imbecilla*, *P. caspitosa*, *Paspatum orbiculare*, *Rottboellia uniflora.* Moa *Spinifex sériceus* avec une boule piquante de fleurs. (*Avena antarctica*, *Arundo australis*). Celle-ci est une élégante plante, elle atteint une hauteur d'environ six pieds ; la tige à fleur a presque deux fois cette hauteur et se termine par un panache ondoyant ; elle est employée pour doubler les maisons et elle les rend très propres. La tige est appelée Kakaho et la feuille Toetoe.

Karetu (*Torresia redolens*), herbe à odeur douce.

Parmi les nombreuses familles des joncs de marais, des fougères, etc., il suffira de citer :

Fam. *Cyperaceæ.*— Toetoe, (*Lepidosperma elatior*), herbe grossière et coupante. Il y a vingt autres variétés de la famille. C'est un nom générique pour tous les joncs de marais.

Fam. *Restiaceæ.* — Wiwi (*Leptocarpus simplex*), nom générique pour les joncs.

Fam. *Polypodiaceæ.* — Huru-huru-whenua (*Asplenium lucidum*, *A. falcatum*, *A. polyodon*, *A. obliquum*, *A. ob-*

tusatum, *A. flabellifolium*, *A. bulbiferum*); Ota (*Niphobolus bicolor*); Raorao, Aruhe (*Pteris esculenta*); Tuakura (*Dicksonia squarrosa*); Ponga (*Cyathea dealbata*). Korau, Mamaku (*Cyathea medularis*). On mange la tige de cette fougère.

Mouku, Paratawiti (*Marattia elegans*), belle fougère avec une racine édible pareille aux écailles du lis blanc.

Fam. *Gleicheniaceæ.*— Waewaekaka (*Gleichenia hecystophylla*). Kopakopa (*Trichomenes reniforme*). Belle fougère à feuilles circulaires, avec la fructification sur ses bords.

Fam. *Osmundaceæ.*— Mangemange (*Lygodium articulatum*). Belle fougère grimpante, dont on se sert pour la construction.

Fam. *Ophroglossaceæ.*—Ti-Taranaki (*Botychium australe*). Plante remarquable, abondante dans les plaines herbeuses. Autrefois on la mangeait.

Fam. *Lycopodiaceæ.* — *Lycopodium lessonianum*, *L. deusum*, *L. cernuum*, *L. flagellaria*, *L. latérale*, *L. phlegmaria*, *L. volubile*, *L. d'Urvillœi*, *Tmesipteris forsterii*. Toutes les plantes qui appartiennent à cette famille sont très belles. Les Jungermania forment une très grande famille; les Hépatiques aussi. Les Musci, Calyptrati, Mousses et Hépatiques, parmi lesquelles il y en a de très belles, sont extrêmement nombreuses. Plusieurs des Fungi sont doubles. Les chevaux et les vaches ont introduit le champignon anglais.

On trouve aussi des variétés de truffes et de morilles.

La Nouvelle-Zélande est riche en algues, dont plusieurs sont bonnes à manger; une espèce, Rimu, semblable au *Chondrus crispus*, se fait bouillir avec le suc du Tupakihi; le Rimuroa, grande variété subulée, est d'abord rôti.

Telle est la courte ébauche de la flore de la Nouvelle-Zélande qui se trouve dans les îles nommées, et forme son centre botanique; combien de parties de cette flore peuvent être rencontrées dans les îles qui sont au Nord ? on ne le sait pas encore avec certitude. En admettant que les îles de la Nouvelle-Zélande sont des chaînons brisés d'une ancienne

-igne de continent, nous pouvons raisonnablement espérer rencontrer quelques-unes des plantes dans plusieurs des îles qui sont au Nord, partout où il y a une élévation suffisante pour donner un climat pareil au sien.

A l'appui de cette idée, trois plantes de la Nouvelle-Zélande ont été découvertes sur la haute montagne de Kinibalu, dans l'île de Bornéo, sous l'Équateur, et ces trois plantes, cependant, sont des plus particulièrement antarctiques des genres de la Nouvelle-Zélande et de la Tasmanie, ce sont : *Drapètes*, *Phyllocladus* et *Drimys*. Il reste également à prouver que le Kauri lui-même,ou une variété, ne peut pas être rencontré lui-même aussi loin au Sud que sur la côte Sud-Ouest de la Nouvelle-Zélande.

Ainsi l'étonnante manière par laquelle les différentes flores de notre terre se mêlent les unes aux autres, établit clairement l'unité harmonique de l'ensemble. Chaque chose dans l'Australie, fleurit pendant l'hiver. Par le fait les saisons sont renversées. Les arbres qui conservent leur feuillage en hiver, les laissent tomber en été, et les vents d'hiver, dont l'affreux hurlement nous annonce que l'été est passé, sont représentés ici par les vents chauds de l'été, qui font le même triste bruit, et ont le même effet brûlant et desséchant sur la végétation que nos propres hivers. Ce n'est pas le cas dans la Nouvelle-Zélande. Là, véritablement, les arbres perdent leurs vieilles feuilles en été ; mais les forêts sont toujours vertes, et la différence entre le rôle des deux saisons est assez peu grande. Un climat uniforme produit une végétation uniforme.

MYTHOLOGIE

Les connaissances acquises jusqu'à présent sur la mythologie de ce peuple singulier sont très imparfaites; et comme les vieillards qui en conservaient le souvenir vont disparaître rapidement, il est à croire que beaucoup de traditions ont disparu de même. La génération actuelle est indifférente aux traditions du passé. L'esprit est aujourd'hui trop occupé de sujets qui sont le résultat du contact européen, pour qu'il conserve ces longues kyrielles de noms et de rites autrement que dans le langage ; cela est la cause de beaucoup de difficulté dans la recherche des mots qui depuis longtemps sont tombés en désuétude.

A proprement dire, les indigènes n'ont aucune connaissance d'un être suprême. Ils ont une multitude de dieux, et ceux-ci passent pour avoir été les pères de tout ce qui existe ; ces dieux sont tellement unis aux esprits de leurs ancêtres dont l'adoration fait largement partie de leur religion qu'il est fort difficile de distinguer les uns des autres. De fait, leurs traditions sur la création remontent bien loin avant les dieux eux-mêmes. Ils commencent au néant qui produisit quelque chose, puis davantage, et créa la puissance de croître. L'esprit étant plus subtil que la matière, fut créé le premier, et la pensée étant regardée comme supérieure à l'esprit, le commencement date de sa naissance.

On aperçoit dans leurs traditions une idée qui indique un état beaucoup plus avancé que l'état actuel. Leurs idées, sous beaucoup de rapports, ne sont pas si puériles que celles mêmes des plus anciennes nations païennes, et sans la lumière de l'inspiration, nous ne pourrions pas supposer qu'ils ont été plus avancés qu'ils ne le sont.

(1) Trad. de Taylor, p. 13.

Première période.

La première époque peut être appelée l'époque de la pensée :

« De la conception, l'accroissement ;

« De l'accroissement, la pensée ;

« De la pensée, le souvenir ;

« Du souvenir, le sentiment intérieur ;

« Du sentiment intérieur, le désir. »

Seconde période.

La seconde période est celle de la nuit :

« La parole devint utile ;

« Elle s'unit à la faible lueur ;

« Elle produisit la nuit ;

« La grande nuit, la longue nuit ;

« La nuit la plus basse, la nuit la plus haute ;

« La nuit épaisse, pour être sentie ;

« La nuit pour être touchée ;

« La nuit pour ne pas être vue ;

« La nuit de la mort.

« Pendant ces périodes il n'y avait pas de lumière ;

« Le monde n'avait pas d'yeux. »

Troisième période.

La troisième période est celle du jour :

« Du néant, le commencement ;

« Du néant, l'accroissement ;

« Du néant, l'abondance ;

« Le pouvoir de croître ;

« Le souffle vivant.

« Celui-ci s'unit au vide, et produisit :

« L'atmosphère qui est au-dessus de nous ;

« L'atmosphère qui flotte au-dessus de la terre ;

« Le grand firmament au-dessus de nous s'unit à la première aube ;

« Et produisit la lune ;

« L'atmosphère au-dessus de nous, s'unit à la chaleur ;

« Et de là naquit le soleil ;

« Ils furent lancés en haut comme les yeux du ciel ;
« Alors les cieux devinrent clairs ;
« La première aube, le premier jour,
« Le milieu du jour,
« La flamme du jour du ciel.

Quatrième période.

« Le ciel au-dessus de nous s'unit à Hawahiki ;

« Et produisit la terre: Taporapora,Tauwarenikau, Kukuparu, Wawau-atea, Wiwhi-te-rangiora. »

Ce sont les noms des terres où îles qu'on suppose avoir été les premières créées ; Hawahiki est l'île d'où ils vinrent dans le principe, et elle est regardée comme le berceau d leur race.

Cinquième période.

« La terre étant formée, alors les dieux furent créés :
Ru-ou-hoko, Ruatupu, Ruatawiti, Ruakaipo, etc. »

Sixième période.

« Les hommes furent produits :
Ngae, Ngaenui, Ngaeroa, Ngaetuturi, Ngapepeke.
Tatiti, Ruatapu, Toe, Raura-tama-rakei-ora. »

Il y avait deux grands ordres de dieux. Les premiers et les plus anciens étaient les dieux de la nuit, parce que la nuit avait précédé le jour ; venaient ensuite les dieux du jour.

Le dieu supérieur des premiers était Hine-nui-te-po, la grand'mère de la nuit, la grand'mère de tout le reste. Les père et mère des derniers étaient Rangi et Papa ou le ciel et la terre. On croyait généralement que le ciel était un corps opaque et solide tendu sur la terre qui était plate comme planche. *Papa*, la terre, signifie plat comme une planche.

Il y avait dix ou onze cieux ; le plus bas était séparé de la terre par une substance transparente, solide comme de la glace ou du cristal, il était dessous ou près de la terre, qu'on croyait le soleil et la lune passer. Le grand réservoir de la pluie était au-dessus, et c'est au-delà que se trouvait la demeure des vents.

Chaque ciel était distinct : le plus bas était la demeure de la pluie ; le suivant, des esprits ; le troisième, des vents ; le

quatrième, de la lumière. Le plus haut de tous était le plus glorieux, et c'est pourquoi il était la demeure des dieux.

Le ciel avec son pavé solide reposant sur la terre, la rendait stérile : quelques arbrisseaux insignifiants et seulement des plantes rampantes pouvaient croître à sa suface.

« La peau de la terre, ou la couverture, était le tutu ;

« Sa couverture était le wehe-wehe ;

« Sa couverture était la ronce ;

« Sa couverture était l'ortie ;

« Il ne faut pas s'affliger de ce que la terre est couverte d'eau ;

« Il ne faut pas se lamenter de la longueur du temps ;

« Le règne de l'océan finira ;

« La surface de l'océan deviendre raboteuse, par les terres qui s'y élèveront ;

« Par les montagnes qui naîtront ;

« En entourant la mer comme une ceinture.

« Oui, comme une ceinture autour de la mer.

« Tu seras brisée, ô Terre.

« Ne te lamente pas.

« Oui toi, même toi ;

« Car ce serait te plaindre de ton amour ;

« Ce serait te plaindre d'avoir couvert la surface d'eau.

« Ce serait te plaindre de la durée du temps. »

Les descendants de Rangi et de Papa furent d'abord les Kumara, qui vinrent de la face des cieux, car ce sont des plantes exigeant la chaleur.

Après vint la racine de fougère qui sortit du dos de Rangi, vu sa robuste nature, ce qui fait qu'on la rencontre sur les collines froides, sans qu'elle ait besoin de soleil pour croître.

Le premier être vivant créé fut Tane, d'où proviennent les arbres et les oiseaux : on ne paraît pas savoir s'il était un dieu, un homme, ou un arbre ; on l'appelle également Tane-Mahuta.

Le second fut Tiki, d'où vient l'homme ; Marikoriko ou le crépuscule (1) était le nom de sa femme, la première femme n'était pas née, mais avait été faite avec de la terre, par

(1) *Ma*, blanc, net, propre ; *rikoriko*, sombre, crépuscule.

Arohi-rohi, (1) ou la chaleur frissonnante du soleil et de l'écho.

La fille de Tiki et de Marikoriko était appelée Kauatata.

Le troisième fils de Rangi et de Papa fut Tutenganahau, e grand auteur du mal.

Le quatrième fut Tahu, l'auteur de tout le bien, de tout ce qui est bon. Tahu est le nom donné au mari, et doit avoir quelque rapport figuré au mariage.

Le cinquième fut Tawiri-matea, le père des vents ;

Le dernier fut Tangaroa, le père de tous les poissons, et le grand dieu de l'Océan. A Tonga ce dieu est regardé comme le créateur de toutes choses ; là il est appelé Tangaloa. Il est considéré de même à Tahiti, où il est connu sous le nom de Taaroa ; à Hawaii, il est appelé Tanaroa.

Orongo, une des plus anciennes divinités d'Hawaii était adoré sous le nom d'Orono ; Cook, à son arrivée au Sandwich, fut pris pour ce dieu, et il se laissa traiter comme tel par les insulaires, et même faire des sacrifices, qui causèrent fortuitement sa mort.

Tane et Tiki (2) étaient aussi connus à Tahiti, le dernier sous le nom de Tii ; de même que Ru et Hine-nui-te-po, ou la grand'mère de la nuit, le sein de la nature. On y avait la même opinion sur le caractère méchant des Atua-potiki, ou fils de Dieu, qui étaient appelés Hotua-pou, et supposés se plaire à faire du mal.

On rapporte que les descendants de Papa et de Rangi se réunirent bientôt en conseil, pour décider ce qu'il convenait de faire à leurs parents pour que la terre devînt fertile ; car, ainsi que la tradition le rapporte, pendant une fort longue période, depuis la première nuit jusqu'à la dixième nuit, à la centième nuit, à la millième nuit, tout était dans les ténèbres : le ciel épais et opaque couvrant la terre et la rendant stérile. En vain tâchait-elle d'obtenir des descendants dans la ressemblance de la nuit ou du jour. Alors ils examinèrent ce

(1) *Arohi-rohi*, tourner en rond, être étourdi.

(2) Une petite image d'homme, taillée dans le jade vert et portée au cou, est appelée Tiki.

qu'il fallait faire pour Rangi et Papa : « Les tuerons-nous, ou les séparerons-nous. » Tumata-Uenga qui doit être le même que Tutenganahau dit : « Oui, tuons-les. » Tane-Mahuta: « Non, nullement séparons-les plutôt. Faisons que l'un soit placé en haut et que l'autre reste dessous ; faisons que l'un reste loin de nous comme un étranger ; faisons que l'autre soit près comme un père ou une mère pour nous. » Tous acceptèrent ce conseil ; un seul était fortement opposé à leur séparation ; cinq décidèrent qu'ils seraient séparés ; un seul les aimait (1).

Tutenganahau eut la cruauté de couper les liens qui les unissaient. Alors le premier saisit Papa mais ne réussit pas; le second se saisit d'elle à son tour, mais sans plus de succès ; le troisième fit de même ; le quatrième, le cinquième, et lui seul réussit. Hélas pour Rangi et Papa ! hélas pour la puissance de Tane-Mahuta ! ce fut à lui que fut réservé le soulèvement : il plaça sa tête en bas, et éleva ses genoux en haut. Il éleva complètement Rangi; il abaissa complètement Papa ; aussi il les écarta; la nuit devint distincte ; le jour aussi devint distinct.

Tawhiri-Matea eut une bonne pensée pour sa mère, et il voulait combattre son plus jeune frère ; véritablement c'était le désir de Ranginui; mais Tawhiri-Matea apprit son élévation.

Il fit alors souffler les vents entre la terre et le ciel. La brise fraîche fouetta sa surface. Il mit sa bouche sur celle de Tane-Mahuta et les vents agitèrent ses branches et le déracinèrent (2). Il fit la guerre à Tangaroa et souleva de grosses vagues à sa surface. Mais Tane acheva son ouvrage en prenant de hauts arbres pour tenir le ciel élevé.

L'élévation et le maintien élevé des cieux fut le premier et grand ouvrage de Tane. Ensuite vint la production de ses

(1) La même tradition de l'union du ciel et de la terre existait aussi à Tahiti : mais ils furent seulement séparés par une plante, le Teve (*Dracontium polyphyllum*), jusqu'à ce que le dieu Ru élevât le ciel.

(2) Tane-Mahuta est représenté comme un arbre dont la tête est en bas et les racines en l'air ; on croyait que ces arbres anciennement poussaient de la sorte.

enfants, les arbres dont il était le père, et celle des oiseaux, dont il est également le père.

Tane avait six noms ; chacun d'eux était l'emblème de sa puissance :

TANE-TUTURI, « le courbé » (de ce qu'il fit en haussant le ciel.)

TANE-PAPEKI, « l'arc plié » (quand ses pieds soulevaient le ciel.)

TANE-UETIKA, « droit comme un arbre. »

TANE-UEKA, « fort comme un arbre. »

TANE-TE-WAIORA, « celui qui ouvre la fontaine de vie. »

TANE-NUI-A-RANGI, « le grand Tane qui soulève les cieux. »

En outre, il est appelé TANE-MAHUTA.

Le dernier grand ouvrage qu'on lui attribue est la création de la fontaine de vie, dans le but de perpétuer l'existence du soleil et de la lune ; on pense que celle-ci, quand elle décline, s'y rend et qu'après s'y être baignée en sort avec une existence nouvelle : d'où le dicton : « l'homme meurt, et on ne le voit plus ; mais la lune meurt, et en se plongeant dans la fontaine de vie, elle revient à la vie. »

Tane est aussi le père des oiseaux qui volent de nuit, comme de ceux qui volent le jour : d'où le proverbe : *Ko te manu huna à Tane.* « L'oiseau caché de Tane, l'oiseau de Tane qui se cache. » Il s'applique à une personne qui arrive quand il fait noir ou qui se trouve quelque part sans qu'on le sache.

Généalogie de l'homme (1).

Au commencement du temps existait Te-po, « la nuit ou les ténèbres. »

Dans les générations suivantes, Te-po devint Te-ao, « la clarté. »

Te-ao-tu-roa, « la lumière s'étendant au loin ; »

(1) Shortland, p. 55.

Te ao-marama, « la lumière claire du jour ; »
Te-kore, « le néant ; »
Te-kore-te-whiwhia, « le néant, le possédé ; »
Te-kore-te-rawea, « le néant, le rendu excellent ; »
Te-kore-te-tamana, « le néant, la limite solide ; »
Te-kore-matua, « le néant le premier ; »
Maku, « l'humidité. »

Maku dormit avec Mahoranu-atea « le grand, le vaste, le clair : » leur postérité fut Rangi, « le ciel ».

Rangi dormit avec Papatuanuku « la grande surface étendue, la terre. »

Leurs enfants furent : Rehu « le brouillard ; » Tane « le mâle, » et Paia « qui est fait, qui est terminé. »

De Tane et de Paia naquit Te-Tangata « l'homme. »

Je me suis procuré cette tradition à Moeraki, dans l'Ile-du-Milieu, endroit de la Nouvelle-Zélande, où les naturels aiment passionnément les traditions généalogiques. De pareils sujets sont fréquemment l'objet de leurs causeries, quand ils sont réunis en petits groupes, comme ils le sont dans les terres sacrées, sur quelque terrain élevé près de leurs villages. Dans plusieurs parties de l'Ile-Nord, Tiki-ahua est le nom sous lequel est connu le grand créateur de l'homme : de là l'expression Aïtanga-a-Tiki, « postérité de Tiki », pouvant s'employer pour désigner les personnes de bonne naissance.

Les différentes familles du règne animal, au lieu d'être regardées comme des êtres distincts de la création, descendaient aussi, d'après la mythologie des Nouveaux-Zélandais, de quelques-uns de ces affranchis primitifs de la terre qui feignent d'avoir possédé des pouvoirs surhumains. Ainsi la Tuna, « l'anguille », et le Koiro, « le congre », passent pour être la postérité de l'un de ces anciens hommes de mérite, nommé Maru-te-whareaitu. Le Ngarara, « le lézard », et le Mango, « le requin », passent pour avoir été frères. La mer était leur élément naturel, mais désirant se séparer après une querelle, le premier, qui était le plus âgé, alla vivre sur la terre, pendant que le dernier restait dans la mer. Le lézard, en partant, maudit ainsi son frère : « Reste dans la

grande mer pour servir à faire un plat de nourriture à l'homme, » (1) « et toi de même, repartit le requin, va à terre et sois chassé de ton trou par la fumée des feuilles de fougères en feu (2). »

Ces paroles de séparation du lézard et du requin sont conservées comme proverbes. Les premières font allusion à la coutume de servir un morceau de requin séché sur le dessus d'un plat de patates ou Kumara pour lui donner du goût. Les secondes à la manière de traquer le Ngarara, en faisant briller un feu à l'entrée de son trou (3).

Un volume (dit M. Phostt, dans sa 2e Edit.) a été publié récemment par M. G. Grey, ancien gouverneur en chef de la Nouvelle-Zélande (*Polynesian Mythology*), avec des détails circonstanciés, qui doivent le faire accepter comme la tradition polynésienne touchant l'origine de toutes choses vivant sur la terre. Ce qui vient d'être rapporté provient évidemment d'une source voisine ; mais comme c'est seulement un fragment de la tradition conservée par sir George Grey qui renferme une matière si intéressante et si importante, je prendrai la liberté d'en placer ici un résumé.

Cette tradition regarde Rangi « le ciel » et Papa-tu-a-Nuku comme les premiers parents d'où sont issues toutes choses.

Dans le commencement, Rangi et Papa étaient si unis que la lumière ne pouvait pénétrer entre eux ; les enfants engendrés par eux vivaient dans l'obscurité. Ces enfants pensaient sans cesse à ce que pouvait être la différence entre les ténèbres et la lumière, et comment ils feraient pour séparer leur parents, de manière à permettre que la lumière brillât sur eux.

Tu-Mata-Uenga, le plus féroce d'entre eux, proposa de tuer leur père et leur mère ; tandis qu'un autre, nommé

(1) *E noho kiwhaho ki te moana, kia wakapuharutia kia kite toanga kai maoa.*

(2) *Haere ki uta kia wakapongia kia kite ahi rarauhe.*

(3) Ngarara est le terme employé pour désigner le lézard et tout reptile. C'est le nom de l'Iguane qui a quelquefois trois pieds de long. (Shortland.)

Tane-Mahuta, dit qu'il valait mieux les séparer ; tous acceptèrent ce plan, excepté Tawhiri-ma-Tea, le plus jeune. Sans égard à son opposition, les autres se mirent à l'œuvre l'un après l'autre, pour séparer leurs parents. Tous, cependant, essayèrent en vain jusqu'au tour de Tane-Mahuta. D'abord Tane s'efforça de séparer Rangi et Papa à l'aide de ses bras seulement ; mais cela fut insuffisant. Alors, appuyant sa tête sur sa mère Papa, il éleva ses pieds contre son père Rangi, et mettant en œuvre toute la force de son dos et de ses jambes, il finit par les séparer, en poussant en bas la première et en élevant l'autre à sa position actuelle.

Les noms et les attributs de ces enfants de Rangi et de Papa étaient les suivants :

Tu-Mata-Uenga était le dieu et le père de l'homme.

Rongo-ma-Tane était le dieu et le père de la nourriture cultivée de l'homme.

Haumia-Tikitiki était le dieu et le père de la nourriture de l'homme venant sans culture.

Tangaroa était le dieu et le père des poissons et des reptiles.

Tane-Mahuta était le dieu et le père des forêts, des oiseaux et des insectes habitant les forêts.

Tawhiri-ma-Tea, était le dieu et le père des vents et des tempêtes.

Quand Rangi et Papa furent séparés, tous restèrent avec cette dernière, excepté Tawhiri-ma-Tea, qui, fâché avec ses frères, suivit son père Rangi et s'entendit avec lui pour savoir comment ils se vengeraient.

Aussitôt que leurs plans furent mûrs, Tawhiri se précipitant des cieux, attaqua Tane-Mahuta et tourbillonna au-dessus de ses forêts avec l'ouragan. Ayant produit là de grands ravages, il s'abattit aussitôt sur les mers avec les coups de vents et les tempêtes pour faire sentir sa fureur à Tangaroa.

Ce fut dans cette occasion que les poissons et les reptiles se séparèrent après s'être disputés, les premiers restant dans la mer, tandis que les derniers allaient chercher un abri à

terre. On raconte encore qu'un dialogue semblable à celui du requin et du lézard eut lieu entre Te Ika-Tere, le père des poissons, et Tu-te-Wehi-Wehi, le père des reptiles.

Après cela Tawhiri-ma-Tea attaqua ses frères Rongo-ma-Tane et Haumia-Tiki-Tiki ; mais il ne put pas arriver à leurs enfants, la nourriture cultivée ou sans culture ; car Papa les cachait dans son sein. Enfin, il attaqua Tu-Mata-Uenga: mais il ne put ni l'ébranler ni le renverser.

Tu-Mata-Uenga ayant seul résisté avec succès à Tawhiri-ma-Tea, fit la remarque que ses frères s'étaient conduits lâchement en l'abandonnant, et il résolut de les punir ; il dressa donc des pièges dans les forêts pour attaquer les enfants de Tane, et fit des filets pour hâler à terre les enfants de Tangaroa. Il découvrit aussi les enfants de Rongo-ma-Tane et de Haumia-Tiki-Tiki par leurs feuilles, et les arracha de la terre ; il se servit de tous comme nourriture et les rendit usuels, mais il ne put vaincre Tawhiri-ma-Tea, ni s'en servir en le mangeant comme aliment. Si bien que ce dernier né des enfants de Rangi et de Papa fut laissé pour être l'ennemi de l'homme ; il ne cessa de l'attaquer par les tempêtes et les ouragans, en s'efforçant de le détruire sur terre et sur mer.

NOMS DES DIEUX A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Tane, le père du Tui, des oiseaux en général et des arbres: pour quelques-uns c'était une femme.

Ru, le père des lacs et des rivières.

Rupe, le père du pigeon.

Tangaroa, le père des poissons.

Irawaru, le père du chien.

Ngu-Rangi-hore, le père des pierres.

Mauika, le père du feu.

Maui, le père de la terre.

Mumuhanga, le père du Totara.

Parauri, le père du Tui, (Tane et Parauri étaient mariés :

Tane pour quelques-uns était la mère, pour d'autres le père. C'est dans une tradition des Sandwich que Para est donnée pour mère de Maui).

Papa, le père du Kiwi.

Owa, le père du chien et aussi le père d'Irawaru.

Pahiko, le père du Kaka ou perroquet.

Punga, le père du requin, du Tuatini et du lézard.

Tutemanoa, le père du Kahikatoa.

Hina-moki, le père du rat.

Tiiwaïrore, le père du Kahikatea et du Rimu.

Haere-awa-awa, le père du Weka.

Rongo, le père du Kumara.

Tihi, le père de l'homme.

Tute-nga-nahau, le père du mal.

Tahu, le père du bien.

Tawiri-matea, le père des vents.

Tu, grand dieu de la guerre, dans l'Ile-Nord.

Maru, grand dieu de la guerre dans l'Ile-du-Milieu.

Rongomai, principal dieu de Taupo.

NOMS DES DIEUX A TAHITI (1).

Taaroa, dieu créateur qui commença par créer la terre, la mer et le ciel, puis les 9 dieux suivants avant l'homme:

Taahiti, le dieu chien.

Tefatu, le seigneur.

Teiri.

Ruanuu.

Maatahi.

Tuaraatai, dieu des mers.

Rimaroa, ancien dieu de la guerre.

Tane, dieu de paix.

Fanautini-a-Tane, dieu des fous et des idiots et aussi dieu qui a beaucoup d'enfants.

Te arii Taputua, deuxième dieu de la guerre.

(1) De Quatrefages, p. 183.

2e *Classe.*

Tahu, messager de Tane.

Teariihioroa, dieu qui délivre des dangers que l'on court à la guerre, en mer, etc.

3e *Classe.*

Raa, alternativement dieu de la guerre et de la paix, mais s'occupant surtout de la paix, comme Tane.

Te-huahunuhunu, fils du précédent, présidait souvent à la guerre et à la guérison des maladies.

Te-maui, le messager de Raa ; il dévore les hommes méchants, dont les canots sont brisés en mer, etc.

4e *Classe.*

Oro, et ses frères.

5e *Classe.*

Tii, et ses innombrables enfants.

Moe.

Tu.

Toahiti.

Tanutu.

Temeharo.

Punuatefaturi ?

D'après M. Gaussin, *oneura*, « le sable rouge », et *onemea*, « le sable blanc », naissent de Taaroa et des Te-Papa-Raha raha.

NOMS DES DIEUX AUX SAMOA

Tagaloa, l'être suprême : *Sina* était le nom de sa fille.

Mafuie, dieu du feu, l'un des grands dieux.

Aitu-o-te-Lagi, dieu des cieux.

Tui-Pulotu, le roi de Pulotu.

Te-Vae-Vae, le pied léger.

Moso, dieu du mal, monstre rapace.

Sepo, à peu près mêmes attributions.

Le Sa, grande divinité; la Cérès invoquée pour les plantations.

Tiitii, fils déifié de Talaga.

NOMS DES DIEUX AUX FIJI.

Ndengei, le dieu le plus révéré, l'Etre éternel.

Rokomoutu, fils de la sœur de Ndengeï

Ndanda-Vanua, sorti d'une pierre.

Thangawalu, le premier né de sa mère. Il a 60 pieds de haut.

Koko-mbati-ndua, le seigneur à une dent.

Lingakau, la main de bois.

Kokola, huit bras.

Matawalu, huit yeux.

Ra-Nambasanga. Deux corps, le mâle et la femelle, intimement unis l'un à l'autre.

Waluvakatini 10 fois huit; il avait ce nombre d'estomacs.

Kame-Simana, qui facilite les miracles.

Naïtono.

Mba-Kandroti, nom d'un dieu de la guerre.

Tunambanga, dieu de l'adultère.

Ndanthina, qui dépouille les femmes belles et de haut rang.

Mbatimona, mangeur de cervelles.

Ravuravu, le meurtrier.

NOTES BIOGRAPHIQUES

KAI TANGATA.

Était fils de Rehua, grand ancêtre de Rupe, qui habitait le 10e ciel.

Waïtiri (1), fille du ciel en étant devenue amoureuse sur sa réputation, commença, pour attirer son attention, par tuer son esclave favorite Anonokia et lui en envoya les morceaux. Kaï Tangata hésita d'abord, mais ils finirent par s'unir et eurent pour enfants :

1° Ponga ou Punga ;

2° Karihi ;

3° Hemo ou Hema.

Kaitangata fut tué par une poutre dans le ciel et son sang a formé ce que l'on appelle une rougeur dans le ciel. (Grey, p. 88.)

HEMO *ou* HEMA.

3e fils de Kaïtangata et de Waïtiri.

Ses deux frères étaient Punga et Karihi, qui eurent pour enfants le lézard, le requin et le chien de mer.

Hemo (2) prit pour femme Urutonga et ils eurent pour enfants Tawhaki et Karihi (Sir Grey, 59).

Hemo fut tué par les Ponaturi, que Tawhaki et Karihi

(1) *Waitiri* pour *Whaïtiri* et *Whatitiri*, tonnerre,

Kai, personne employée à quelque ouvrage ; *Tangata*, homme.

Ano, encore, en vérité, cependant ; c'est ; *No*, quand, lorsque ; de, à ; *Kia*, afin que, jusqu'à et particule employée pour former impératif et infinitif.

Punga, ancre et *Ponga*, *Cyathea dealbata*, fougère.

Karihi, noyau.

(2) *Hema*, ne semble pas maori, mais en tahitien il signifie : Etre deux troupes ; *Hemo*, mourir, s'évanouir. En tahitien, être surpassé dans un

firent mourir, à leur tour, pour venger la mort de leur père et délivrer leur mère (1).

TAWHAKI.

D'après sir Grey (2), Tawhaki était le fils de Hemo ou Hema et d'Urutonga ; il avait pour frère Karihi.

Sa femme se nommait Hine-Piripiri et elle avait quatre frères. Deux de ses frères enterrèrent vivant Tawhaki qui, revenu à la vie, s'en vengea en faisant naître un déluge qui noya tous les humains. Son premier enfant d'Hine-Piripiri fut appelé Wahieroa afin qu'il se rappelât mieux le meurtre tenté sur son père et qu'il s'en vengeât.

Tawhaki et Karihi commencent par aller venger le meurtre de leur père par les Ponaturi, et par délivrer leur mère que ceux-ci avaient enlevée. Ils font mourir tous les Ponaturi, rapportent les os de leur père et ramènent leur mère.

Sur sa réputation, une fille des cieux, Tangotango, (3) devient amoureuse de Tawhaki : elle en eut un premier enfant appelé Ara-Uta. Au second elle abandonna Tawhaki pour retourner au ciel, ce qui décida Tawhaki et son frère de tenter l'ascension du ciel, où Tawhaki seul put arriver. La légende ne dit pas ce que devint Tawhaki après le baptême de sa fille, dans le ciel : seulement elle ajoute qu'il habite encore les cieux et qu'il est révéré comme un dieu.

D'après Taylor (4), Waïtiri était la grand'mère de Tawha-

débat, s'échapper comme le manche d'un instrument. Il y a une rivière Hemo près de Moeraki.

Urutonga : *uru*, joindre, s'associer ; cheveu, la partie supérieure d'un champ ; *tonga*. vent du Sud, et *tunga*, lieu de halte.

Ponaturi : *pona*, articulation, *turi*, genou.

(1) Une légende hawaïienne dit que Hema était frère de Puna. Voir plus loin la légende de Hema et Kahaï.

(2) *Polynesian mythology*, p. 59 à 80.

(3) *Tango tango*, barrière de palissade.
Ara uta : *ara*, chemin, s'élever ; *uta*, rivage, terre.

(4) *Te Ika à Mani*, p. 35.

ki. Elle était venue des cieux pour épouser Kai-Tangata ; de cette alliance étaient nés : Punga, Karihi et Hemo. Blessée de la même manière et pour le même motif que Tangotango, Waïtiri avait abandonné Kai-Tangata pour retourner au ciel.

Les deux femmes de ses frères ayant préféré Tawhaki, ceux-ci le tuèrent, mais il ressuscita.

Dans cette version Karihi est l'oncle de Tawaki (ainsi que Taylor orthographie ce nom), et c'est aussi avec ce Karihi qu'il tente l'ascension du ciel, puis seul, quand son oncle est retombé sur la terre à la suite de ses incantations. Arrivé au ciel il tue tous les oiseaux, cause de la cécité de sa grand' mère, et par ses charmes, il rappelle Waïtiri à la vie. Dans cette légende il est parlé de la pierre pesante de l'oubli que Tawhaki précipite dans la mer ; on y voit aussi que le corps du dieu Maru est mangé par le dieu Rongomai ; nous verrons plus loin que l'un des premiers chefs de Whare-kura était un Rangi-Tawhaki.

Voici l'histoire de Tawhaki, telle que la rapporte Taylor (1) :

« Il n'est pas de dieu qui figure plus que Tawaki dans la mythologie Maori. Dans le principe les hommes ne se doutaient pas que ce fût un dieu ; ils ne le reconnurent pour tel que lorsqu'il monta un jour sur une montagne élevée; et que quelqu'un qui était occupé à couper des broussailles l'eût vu jeter ses mauvais vêtements et se vêtir lui-même avec les éclairs.

Waïtiri, sa grand'mère, en venant des cieux sur la terre, fut frappée de la réputation de Kai-Tangata et de sa valeur. Près de sa demeure elle tua son esclave favorite Anonokia, et lui arracha les poumons pour les offrir à Kai-Tangata; quand elle fut arrivée jusqu'à lui elle les lui présenta. Kai-Tangata eut d'abord peur d'elle ; Waïtiri lui dit : « Le bruit de ta valeur est venu jusqu'à moi ; toutefois, c'était un rapport incertain. C'est pourquoi je suis venue aussitôt pour en juger par moi-même, et j'ai tué mon esclave favorite pour que tu me sois favorable.»

Ils devinrent homme et femme, mari et épouse : leur pre-

(1) Taylor, p. 35.

mier né fut Punga, et le second Karihi, et le plus jeune Hemo.

Leurs enfants n'étaient pas très propres. Kai-Tangata, en se retroussant le nez, dit: « Pouah ! les sales enfants ! » Waïtiri en fut offensée. Elle donna alors des noms à ses enfants et leur dit : « Punga, l'ancre du canot de votre père, sera le nom de l'aîné ; le nom du second sera Kariki, ou le plomb du filet de votre père ; quant à mon plus jeune, je lui laisse pour nom Whaka-Makanga, « ma honte, » en souvenir du mot de votre père sur votre saleté. »

Après cela elle monta au ciel et ses dernières paroles furent : « Quand Punga aura des enfants, qu'il les empêche de me suivre.» Puis s'adressant à Karihi : « Quand tu seras grand; ne permets pas à tes enfants d'aller me chercher. Quand mon Waka-Makanga aura un enfant, qu'il vienne me trouver. » Telles furent les dernières paroles de Waïtiri avant son départ ; après cela elle monta au ciel.

Quand Kai-Tangata fut de retour de la mer, il demanda à ses enfants : « Où est votre mère ?» Ils répondirent : Elle est allée au ciel, là où elle demeure. » Kai-Tangata leur demanda : « Que vous a-t-elle dit? »— « Elle a dit que Punga, l'ancre de ton canot, devait être mon nom : que quant à celui-ci (montrant son frère), son nom devait être Karihi, le poids de ton filet ; que pour notre sœur, c'était Waka-Makanga, la honte de notre mère, parce que tu as détourné le nez à la vue de notre saleté. » Ils allèrent montrer le *paepae* à leur père.

Les descendants de Punga et de Karihi furent le lézard, le requin et le chien de mer. Le fils de Hemo fut Tawaki. Les deux frères aînés prirent pour femmes Muri-Waka-Roto et Kohu-Hango: ces femmes ne se contentèrent pas de leurs maris; elles préférèrent Tawaki. Ses deux aînés le haïssaient ; ils dirent : « Allons à Wai-ranga-tuhi, où il est allé se laver. » Tawaki priait : « Que le jour se fasse : donne-
« moi mon peigne, mon beau peigne, pour que je me lève
« et aille à l'eau du Rangatuhi, Rangatuhi. »

Ils y trouvèrent leur frère, et le tuèrent. Après qu'il fut mort, ils retournèrent chez eux. Muri-Whaka-Roto demanda :

« Où est votre plus jeune frère ? » Mango (le requin) dit : « Il est à l'eau à peigner sa chevelure. »

Elle attendit longtemps, puis alla appeler : « Tawaki ! » Le Pakeko , oiseau, répondit : « Ke ».

Elle alla appeler de nouveau : « Tawaki ! » Le Moho, autre oiseau, répondit : « Hu ».

Elle retourna à la maison et dit : « Vous avez tué votre frère. » Ils avouèrent l'avoir fait. Ils demandèrent s'il n'avait pas répondu à son appel ; elle répliqua que le Pukeko et le Moho étaient les seuls êtres qui l'eussent entendue. « Non, Tawaki est allé prier (*Karakia*) et mêler son sang avec le sang de l'eau, avec le sang de l'étoile, avec le sang de quoi ? Avec le sang de la lune, avec le sang du soleil, et avec le sang de Rangi-Mahuki. Celui-ci est le flot du sang de Tawaki, la cause réelle qui anime son sang ; c'est pourquoi il sera rappelé à la vie » (1). Tawaki est vivant encore une fois ! Il s'endormit profondément sur le bord de la mer après sa résurrection d'en bas, du Reinga (2).

Il dormait à côté de la mer ; une grande vague, venant du large, allait l'envelopper. Cette vague venait pour tuer Tawaki ; mais son ancètre, le Kaiaia (le milan ou épervier), se montra et cria « ke, ke, ke, ke ». Tawaki se réveilla ; il sortit de son sommeil ; il saisit un bâton et il défia la vague ; le bâton glissa d'un côté pendant qu'elle venait de loin vers lui. Mais c'est assez. Tawaki quitta la côte et se rendit dans l'intérieur. Son oncle Karihi le joignit ; ils pleurèrent l'un sur l'autre.

Après cela ils arrivèrent à l'extérieur ou au bord du ciel, et à la clôture qui le séparait de la terre. Tawaki appela son oncle et lui dit : « Montes-tu le premier. » Son oncle lui répondit : « Non, va devant. » Tawaki lui répéta d'aller le premier. Son oncle le fit, et saisit de ses mains la clôture

(1) L'union de toutes les espèces de sang constituait la vie, et c'est pourquoi Tawaki ressuscita.

(2) Le Reinga est la place d'où les esprits se précipitent dans le ténare maori.

qui l'entourait. Tawaki prononça alors le charme suivant, pendant que Karihi escaladait la haie.

E tu te rangi motu hia,
Soutiens le ciel divisé (séparé),

E tu te rangi pukai,
Soutiens le ciel amoncelé,

Pukai atu ana.
Amoncelé de divers côtés,

I raro i te whenua
Au-dessous de la terre.

Son oncle se laissa glisser sur la terre et tomba tout à fait sur le sol. Quand Karihi revint à lui, il lui dit : « C'est ton charme qui m'a fait tomber; sans lui, mon ascension eût été complète. » Tawaki nia avoir fait un charme.

« Maintenant, lui dit-il, demeure là et laisse-moi essayer. » Tawaki saisit la clôture, pendant qu'il prononçait le charme suivant : (1)

« Monte, Tawaki, au premier ciel.
« Que le beau ciel te soit propice !
« Monte Tawaki , au deuxième ciel :
« Que le beau ciel te soit propice !
« Monte, Tawaki, au troisième ciel :
. . . .
« Monte, Tawaki, au dixième ciel :
« Que le beau ciel te soit propice !
« Colle-toi, colle-toi comme le lézard au plafond !
« Attache-toi, attache-toi ferme au côté du ciel !

(1) Il y avait dix ou onze cieux. Le plus bas était séparé de la terre par une substance transparente et solide comme de la glace ou du cristal. Cette substance occupait tout le côté inférieur et l'on supposait que c'était sur ce côté voisin de la terre que glissait le soleil et la lune. Au delà était la demeure des vents.

Chaque ciel était distinct: le plus bas était la demeure de la pluie; le suivant, celui des esprits ; le troisième, des vents ; le quatrième, de la lumière ; le plus haut de tous était le plus glorieux ; c'est pourquoi il était la principale habitation des dieux.

On dit que c'est en dansant avec force sur la paroi qui séparait de

Voici les paroles maori de l'ascension de Tawaki au ciel :

Piki ake Tawaki i te rangituatahi,
E rongo te mahaki.
Piki ake Tawaki i te rangituarua,
E rongo te mahaki.
Piki ake Tawaki i te rangituatoru.
E rongo te mahaki.
Piki ake Tawaki i te rangituawa,
E rongo te mahaki.
Piki ake Tawaki i te rangituarima,
E rongo te mahaki.
Piki ake Tawaki i te rangituaono,
E rongo te mahaki.
Piki ake Tawaki i te rangituawitu,
E rongo te mahaki.
Piki ake Tawaki i te rangituawaru,
E rongo te mahaki.
Piki ake Tawaki i te rangituaiwa,
E rongo te mahaki.
Piki ake Tawaki i te rangituarea,
E rongo te mahaki.
Pipiri moko, pipiri moko, raraumoko, raraumoko,
Rarauki taha o te rangi.

Tawaki réussit ; il atteignit le ciel (1).

Il coupa la route par laquelle il était venu. Son oncle supplia de revenir et de l'aider à monter. Mais il répond d'en haut : « Non, car tu as contribué à mon meurtre. »

Puis il s'en alla et arriva à la demeure de sa grand'mère, Waïtiri (2). Il monta jusqu'à elle ; elle était aveugle ; e

la terre le grand réservoir de la pluie, que Tawaki le fit craquer ; ce qui permit à l'eau de passer à travers et de tomber sur la terre, où elle détermina un déluge.

(1) On dit que Tawaki monta au ciel par un fil d'araignée. Une autre tradition dit que Waïtiri proféra un charme et que Tawaki se laissa tomber.

(2) Waïtiri ou Watitiri, tonnerre.

assise, elle s'occupait à compter ses semences de kumara : « Une kumara, deux kumara, etc.., dix kumara. » « *Toto ta hi, toto rua, toto, etc. Toto tekau.* Il en mit une de côté, de sorte qu'il en restait neuf; pendant que manquait la dixième. elle compta de nouveau : Une kumara, etc. « Où est la dixième? » Tawaki prit la neuvième, et en laissa huit. Waïtiri recompta et il en manquait une autre ; elle compta de nouveau, et il en prit une autre, jusqu'à ce qu'il les eût toutes prises.

Waïtiri dit alors : « Quel est celui qui me joue un tour et m'enlève mes semences de kumara ? » Tawaki répondit : « C'est moi, Waïtiri. » Elle dit : « Toi? qui es-tu ? » — « C'est moi, c'est Tawaki, le seul enfant de Hemo. » Waïtiri s'écria : « Oui, oui, à jamais mon petit-fils ! » — « C'est toi, dit il, qui pour dernière recommandation, m'as dit d'aller à ta recherche, » — « Oui, oui, dit Waïtiri cela est tout à fait vrai ; mais regarde mes yeux. » — Tawaki dit : « Qu'y-a-il à tes yeux ? » — « Tu verras tout à l'heure, dit Waïtiri : dans la soirée, la maison sera pleine des oiseaux qui ont causé ma cécité, en les égratignant avec leurs petites griffes. Mets-toi dans le remplissage des parois de la maison. » — Tawaki demanda : « Par où y entre-t-on ? » — « Par la porte et par la fenêtre ».

Tawaki écouta ses paroles ; il fit quelques pièges pour la porte et la fenêtre. Quand le soleil se coucha, il entra et dit : « Quand tous seront entrés, alors nous fermerons l'entrée supérieure et celle d'en bas, pour qu'ils ne se réveillent tout à fait que quand le jour sera avancé ! » Waïtiri l'engagea à le faire. Quand le soleil fut couché, il se présenta une multitude immense de petits oiseaux, volant vers le pianga ou fenêtre. Tongo-hiti était l'un d'eux. Quand Waïtiri vit que les oiseaux avaient rempli la maison, elle ferma l'entrée d'en haut et l'entrée d'en bas, alors ils dormirent. L'étoile du matin se leva ; ils n'étaient pas éveillés. Le jour se fit: ils dormaient encore. Les rayons du soleil descendirent : ils ne se levaient pas. Il était près de midi ; quelques-uns d'eux s'écrièrent : « Quelle longue nuit ! » Waïtiri leur dit : « Dormez, le jour ne s'est point encore fait. » Tongo-

hiti et les autres, dans le même moment, dirent : « La nuit doit être finie, le jour doit venir vite, la nuit est trop longue c'est peut-être un tour de Waïtiri à notre égard. » Elle leur répondit : « Non. »

Alors Tawaki se leva et déboucha l'ouverture supérieure, et il entra dans la maison. Il les tua tous, excepté Tongohiti, qui se glissa derrière le poteau de la maison et s'échappa. Tous les autres furent tués.

Alors Tawaki prononça ce charme sur les yeux de Waïtiri.

Ondoie tes yeux, ondoie tes yeux,	*Irimata, Irimata,*
Frappés de cécité, frappés de cécité.	*Weromata, Weromata.*
Que tes yeux deviennent clairs	*Hewai o mata ki te ra*
Comme la lumière du soleil.	*He hurumai ra,*
Toi si fortement affligée.	*He pa ko rirerire.*
Une fois, deux fois, que les yeux	*Hae tahi ki te mata*
De Waïtiri, voient,	*O Waitiri rua kite.*
Allons, regarde de ce côté,	*Titiro mai ra*
Jette un coup d'œil de l'autre,	*Kakano mai ra,*
Avec tes yeux guéris.	*Ki te mata ora.*
Avec tes yeux comme des étoiles (1).	*Ki te mata o rehua.*

« C'est vrai, oui, mon petit-fils, mes yeux sont guéris. »

Alors Tawaki alla voir le Toka-Tami-Waru, « pierre pesante de l'oubli », qui se trouvait là. Il demanda à la vieille femme ce que c'était. Waïtiri lui dit de ne pas la toucher avec ses mains, que c'étaient ses ancêtres. Alors Tawaki trébucha contre elle. La pierre tomba dans la mer. Tawaki s'en alla en criant : « Vous aussi vous crierez quel est celui qui m'a tué. » C'est depuis la chute de cette pierre qu'a commencé la vengeance de Tawaki contre ses frères. Il chassa le requin et le chien de mer de la terre, et les força à vivre désormais dans la mer.

Après cela Tawaki alla vers Maru et ses ancêtres, qui pouvaient essayer de le tuer, dans le but de leur montrer

(1) Telle est la traduction de Taylor du mot *rehua* ; mais elle ne rend pas exactement ce mot. Nous avons modifié également la traduction incomplète de l'ensemble des paroles.

sa grande puissance. Maru lui cria qu'il était son adversaire; Tutenganahau lui cria qu'il était également son adversaire; Rehua lui cria qu'il était son adversaire.

Tawaki alla directement à Maru, l'homme de la guerre, en tramant sa mort. Tawaki vit le Wata, le magasin sacré des provisions de Maru : l'huile s'y trouvait. Tawaki en prit un peu ; il prononça un enchantement pour enlever son tapu ; alors Maru enleva le tapu de Tawaki et, par son charme, il maudit chaque partie de son corps.

Les dieux, ses associés se faisaient une fête solennelle de détruire Tawaki, mais ils se querellèrent à l'occasion de la tête d'une anguille dont ils se régalaient ; chacun voulait avoir la tête pour lui ; Maru finit par l'avoir, ce qui fut cause de dispute entre eux.

Une partie d'eux, ayant Maru en tête, se rendit sur le rivage de la mer. Là ils virent Rongomai, sous la forme d'une grande baleine, étendue sur la côte et entourée d'un essaim de mouches. Croyant que c'était une baleine morte, Maru ordonna de chauffer un four, pour cuire leur capture ; quand cela fut fait, ils se mirent à rouler le corps dans le four. Cela réveilla Rongomai, il se leva aussitôt et les tua tous ; il jeta leurs corps dans le four qui avait été préparé pour lui-même, et il les mangea. Maru, le dieu, s'envola au ciel ; mais son corps fut dévoré, et s'il n'avait pas trouvé un refuge dans la fente d'un rocher, sa nature divine eût été détruite aussi.

Telle est, dit Taylor, une partie d'un très long mythe, dont la plus grande portion ne mérite pas d'être rapportée Il est intéressant pourtant en ce qu'il montre quelles étaient leurs idées sur leurs dieux, et sur le ciel lui-même, qui, d'après ce récit, différait fort peu de la terre ; il avait ses demeures, ses cultures tout comme la terre ; ses habitants avaient leurs travaux, leurs querelles, leurs passions ; ils avaient besoin de nourriture, comme les hommes. Les personnes auxquelles il est fait allusion étaient les principaux dieux. Il y en avait beaucoup d'autres ; mais il n'est pas nécessaire ici d'en nommer un plus grand nombre.

Wahie Roa (1)

Fils de Tawaki et d'Hinepiripiri, prend pour femme Kura. D'après sir Grey (p. 108), il a pour fils Rata.

D'après Taylor (p. 115), il est tué par Matuku, qui enlève sa femme. Mais ses amis vengent sa mort en prenant Matuku, par ruse, au lacet, de même qu'un autre grand cannibale appelé Witi.

Un wahie roa est cité par sir Grey (p. 134) comme l'un des constructeurs renommés qui font les divers canots qui devaient émigrer à la Nouvelle-Zélande.

Rata (2).

Fils de Wahie roa et de Kura (Grey, p. 108). Frère de Hine-tu-a-Hoanga, qui l'accompagne à Aotearoa sur le *Taïnui* (Shortland, p. 4 et 8). C'était une grande-prêtresse : lui-même était grand-prêtre et excellent constructeur.

D'après une tradition ou chant attribué à Rata pour le lancement du *Taïnui*, il faudrait le regarder comme le meurtrier du petit Kowhitini, le fils d'un autre grand-prêtre appelé Rakataua. Rata s'y donne le nom de Ratawahieroa ; c'est pendant que Rata récite ce chant que Rakataua apprend la mort de son fils. Rata laisse ce dernier à terre, mais Rakataua n'en arrive pas moins avant eux à Aotearoa.

Dans une autre partie de la légende il est dit : « A Maungaroa mourut Kowhitinui, tué par Wahieroa. »

(1) *Wahie roa*, grosse souche, gros tronc de bois à brûler.
Tawa, laurier, arbre. *Ki*, parole, pensée.
Tawahi, de l'autre côté.
Tawha, calebasse, ouverture, fente, se fendre, crevasser.
Hine, fille ; *Piripiri*, plante *gonocarpus tetragynus*.
Kura, rouge.
Matuku takotako : *Matuku*, héron, butor ; *tako*, mou, écrasé, *toko toko*, canne.

(2) *Rata*, nom d'un arbre, *Metrosideros robusta*.
Apakura : *apa*, bordure de vêtement, *kura*, rouge.
Hine tu a Hoanga : *hoanga*, meule, pierre à aiguiser.

Kowhitinui est certainement le même que Kowhitini.

Sir Grey (p. 135) dit que Rata tua le fils de Manaia au moment où l'on plaçait la dernière partie du *Taïnui* et qu'il le couvrit avec les copeaux du canot. Il l'appelle Tutenanahau.

Quel rapport peut-il y avoir entre Manaia et Rakataua? serait-ce le même ? Il est sûr que, d'après une version, le *Tokomaru* était commandé par Manaia et que d'après Taylor il l'était par Rakeora. Y a-t-il quelque rapport aussi entre ce dernier et Rakataua ?

Rata prit pour femme Tongarau-Tawhiri et il en eut Tawhakararo, qui épousa Apakura et d'où naquit Whakatau. (Sir Grey, p. 99.)

Il résulte de la citation de sir Grey, et des chants attribués à Rata pour le lancement du *Taïnui*, qu'il a pu être l'un des constructeurs de ce canot et de quelques-uns des autres. Sir Grey cite parmi les constructeurs renommés de ces canots, Wahieroa, en outre de Rata, Parata et Ngahue. Ce Wahieroa serait-il le père de Rata ? Ceci est peu probable, puisque cela se passait au moment de l'émigration vers Aotearoa et que suivant la légende concernant Wahieroa, le père de Rata, d'après Grey et Taylor, aurait été tué par Matuku, nécessairement avant le départ.

Ce qu'il faut remarquer, c'est que ses légendes désignent Kura comme la femme de Wahieroa, et que, d'après sir Grey, Apakura est le nom de celle qu'aurait prise le fils de Rata.

Maui.

Maui dont le mythe n'est connu, à la Nouvelle-Zélande que dans l'Ile-Nord seulement, était fils de Taranga et de Makea-tu-Tara, d'après sir Grey ; de Tara-Hunga, d'après Taylor, 24.

Rakataua : *raka*, être embrouillé, entortillé ; *taua*, armée ; deuil, nous deux.

Kowhitinui: *Kowhiti*, lever, enlever ; *nui*, grand; *Tawa, Laurus tawa.*

Maunga, montagne ; *roa*, grand. Le promontoire Maungatere est près de Kaikoura.

Shortland ne lui donne que deux frères : Maui-Mua et Maui-Roto.

Sir Grey lui en donne quatre : Maui-Taka, Maui-Roto ; Maui-Paë ; Maui-Waho.

Taylor lui en donne cinq : Maui-i-Mua ; Maui-i-Roto, Maui-i-Taha, Maui-Paë et Maui-i-Tikitiki-o-Taranga.

C'est, d'après la version Shortland, Maui-Mua qui est tué par Hine-nui-a-te-po, et non Maui-Tikitiki ; dans celle de Grey, c'est en effet le même nom.

D'après Taylor, le 6e Maui, ou le héros si célèbre, s'appelait Maui-i-nuku-rau, ou Potiki.

Tous ses frères étaient surnommés Wareware, c'est-à-dire les oubliés ou les absents.

Lui, avait les surnoms de Atamaï « libéral, » Toa, « fort, » E-Tikitiki-a-Taranga « le nœud du sommet de la tête de son père. »

Taylor donne le nom de Taranga à son père, de même qu'il fait un homme de Muri-Ranga-Whenua.

Maui vivait à l'époque de Tinirau, de Whakatau, de Kae, de Poporokewa, et autres chefs dont on peut voir les noms dans l'aperçu donné par Taylor sur la fameuse maison appelée Wharekura. En effet, sa sœur Hinauri ou Hine-te-Hiwa-hiwa, après la mort de son mari, tué par Maui, devint la femme des frères Ihu-Atamai et Ihu-Wareware et en dernier lieu de Tinirau, auquel elle donna Tuhuruhuru.

Maui ne paraît avoir été renommé qu'à l'Ile-Nord, où il émigra, et fait bien curieux, c'est là seulement, comme le remarque encore Taylor, que son mythe est généralement accepté ; il semble au contraire être tout à fait inconnu dans l'Ile-du-Milieu : là c'est celui de Tawhaki qui est connu des populations. (1)

Shortland (2) rapporte ainsi la légende des frères de Maui et de la petite fille de la nuit.

(1) D'après Taylor, *Maui* est probablement un titre donné à celui qui le premier vit la terre. C'était l'avis du révérend Stannard. *Maui* signifie aussi « ensorceler, enchanter, » et « gauche ».

(2) *Traditions*, p. 61.

Une race d'hommes possédant des pouvoirs surnaturels passe pour avoir existé dans les premiers temps de l'histoire du globe. Alors vivaient trois frères, nommés Maui ; l'aîné était appelé Maui-Mua ; un autre était appelé Maui-Roto, et le plus jeune, Maui-Potiki.

Ce plus jeune frère était maltraité par ses aînés, qui avaient l'habitude de le laisser à la maison quand ils s'en allaient au loin. Ils ne lui avaient jamais permis de s'asseoir avec eux pendant les repas ; ils se contentaient de lui donner un os ou quelques autres restes à ronger, pendant qu'ils mangeaient les meilleurs morceaux.

A la fin Maui-Potiki se lassa de cette manière de vivre : un jour quand ses frères eurent mis à l'eau leur canot pour aller à la pêche, il se plaça sur l'avant et insista pour rester avec eux. Quand ils furent arrivés au lieu de la pêche, ses frères lui demandèrent où était son hameçon. « Je le ferai, » dit le petit Maui en tirant l'os de sa mâchoire hors de sa place. Il attacha alors cet os à une ligne et la jeta par-dessus bord.

Mais quand il voulut haler sa ligne, il vit qu'elle avait pris quelque chose de très lourd, cependant il la hala, et finit par amener Whenua, ou la terre.

Ce fait du petit Maui fut la première preuve qu'il donna de sa grande puissance.

A quelque distance de l'habitation des trois frères demeurait une vieille femme, appelée Hine-nui-a-te-po, « petite-fille de la nuit ». Elle passait pour être très redoutable, et personne n'osait toucher à son bien.

Pourtant, le petit Maui, se décida à aller visiter l'endroit qu'elle habitait, pour voir s'il n'y trouverait pas quelque chose à sa convenance. En arrivant près de cet endroit, il s'assit sur une colline dominant le jardin et il se mit à jouer de la flûte.

Dès que Hine-nui eut entendu le son de la flûte, elle envoya quelques-uns de ses esclaves pour observer et voir qui venait ; mais avant, elle leur donna l'ordre suivant : « Si l'homme vient au bas de la colline en marchant droit sur ses jambes, saisissez-le, car c'est un voleur ; mais s'il vient

en marchant sur ses mains et ses pieds, son ventre et son visage en haut, sachez que c'est un Atua, et gardez-vous d'y toucher. »

Le petit Maui avait entendu tout ce qu'elle avait dit. Il se mit aussitôt à descendre la colline sur ses mains et ses pieds ; et comme les esclaves n'osaient y toucher supposant qu'il était un dieu, il put pénétrer dans le magasin de kumara de la vieille femme. Après avoir mangé son saoul, il emporta un panier plein.

Le lendemain ses frères s'assirent ensemble pour prendre leur repas du matin et chacun jeta un morceau au petit Maui qui était assis comme d'ordinaire à quelque distance d'eux. Au lieu de ramasser ces morceaux, il tira de dessous son manteau, une kumara et la mangea. A la fin Maui l'aîné s'apercevant que les restes jetés à son frère étaient encore sur le sol, demanda ce qu'il mangeait : « Un excellent mets, permets-moi de te le dire, » répondit Maui ; et il jeta une poignée de kumara à ses deux frères.

Maui l'aîné trouva excellent le goût de la kumara, et enchanté de son volume, il désira savoir où on pourrait en trouver de pareilles.

Le petit Maui dit alors comment il avait dérobé les kumara dans le magasin de Hine-nui-a-te-po. Mais au lieu de répéter exactement la recommandation que la vieille femme avait faite à ses esclaves, quand elle les avait envoyés surveiller le jardin, il lui fit dire : « Si l'homme descend la colline sur ses mains et ses jambes saisissez-le, car c'est un voleur; mais s'il vient marchant droit sur ses jambes, laissez-le libre, car c'est un dieu. »

Maui-Mua était si content de l'aventure de son jeune frère qu'il résolut de s'en aller le même soir et de voler quelques kumara de la même manière. Quand la nuit fut venue, il se mit en route, et le petit Maui lui cria de bien se rappeler la recommandation faite à ses esclaves par Hine-nui-a-te-po.

Aussitôt arrivé à la colline qui dominait le jardin, Maui-Mua joua un air sur la flûte, comme son frère l'avait fait ; après cela descendit vers le magasin aux kumara. Mais les esclaves d'Hine-Nui étaient en observation : voyant qu'il

marchait comme le fait l'homme, et non comme un dieu, ils le saisirent et le conduisirent à leur maîtresse, qui le serra si fortement entre ses cuisses, qu'il en fut tué.

Ce fut la première mort observée sur le globe.

Voici la légende de Maui, telle qu'elle est rapportée par Taylor (1) :

On dit que le père de Maui s'appelait Tara-Hunga. C'est tout ce qu'on en sait.

Il avait six fils :

Maui-i-Mua ;

Maui-i-Roto ;

Maui-i-Taha ;

Maui-i-Pai ;

Maui-i-Tikitiki-a-Taranga ;

Maui-i-Nukurau ou Potiki.

Le dernier est le plus remarquable ; ses frères aînés étaient surnommés Wareware, ce qui signifie qu'ils étaient oubliés ou absents.

Maui-Potiki paraît avoir eu beaucoup de noms, qui sont l'expression de sa puissance. Ainsi il est appelé Atamai, de sa libéralité ; Toa, de sa grande force, et, par quelques-uns il est appelé E-Tiki-a-Taranga, ce qui signifie qu'il avait le Tiki (nœud du sommet de la tête) ou le pouvoir de son père.

Cependant ses frères le méprisaient et le ravalaient à chaque instant en s'en servant. Quand ils allaient pêcher ils lui donnaient ce qu'ils avaient pris pour qu'il le fît cuire, puis ils le mangeaient sans lui donner pour sa part autre chose que les écailles des poissons.

Il paraît leur avoir rendu mal pour mal en refusant quelquefois de se joindre à eux jusqu'à ce qu'ils eussent terminé. Il lui suffisait alors de jeter son hameçon dans l'eau pour qu'il prît en une seule fois plus de poissons qu'ils n'en avaient pris à eux tous.

Quelques traditions rapportent ses tours d'adresse à ses Kuia et Waea, grand'mère et mère. Il passe aussi pour être

(1) *Te Ika a Maui*, p. 24.

coupable de grandes impiétés en prenant l'os de la mâchoire de son grand'père Muri-Ranga-Whenua, et en en faisant un hameçon, qu'il tenait caché sous sa natte.

L'un des travaux de Maui fut d'attacher le soleil et la lune dans leurs plans, de manière qu'après avoir accompli leurs courses, ils retournent à leur point de départ.

Un autre ouvrage de cet hercule maori, fut de tuer Tunarua, une grande Taniwa ou monstre marin qui vivait dans l'eau. Il coupa sa tête, qu'il jeta dans la mer, où elle devint un Koiro, ou congre, et, ayant porté la queue dans l'eau douce, elle se changea en Tuna ou anguille. Une autre partie étant restée sur la terre, donna naissance au Kareao, plante rampante qui est le *Polygonum parviflorum*. Le sang fut absorbé par le Rimu, le Totara, le Toatoa, et autres arbres qui ont le bois rouge.

Un jour Maui-Atamai accompagna ses frères Maui-Wareware, dans les bois, pour aller chercher des makaka, plante grimpante forte et flexible, employée pour faire des pots à anguilles. Maui-Wareware fit une ouverture à l'extrémité de son pot à anguille pour que le poisson pût y entrer, mais il ne prit pas la précaution d'empêcher qu'il ne pût sortir; aussi le poisson mangea l'amorce et s'en alla. Mais Maui-Mohio, fit un *tohi* ou porte dans l'entrée de son pot, afin d'empêcher le poisson de s'échapper : si bien que pendant que ses frères ne prenaient rien, son panier à anguilles était plein. A leur rentrée à la maison, Maui-Mohio enleva en cachette son *tohi*, pour que son expédient ne fût pas connu : ses frères, désappointés en voyant que son panier était plein, lui demandèrent la cause de cette réussite ; ils examinèrent son panier, mais ils furent surpris de voir qu'il était absolument comme le leur.

Une autre fois les frères aînés firent quelques lances pour la chasse des oiseaux ; toutes les pointes étaient unies et lisses ; mais Maui ajouta une barbe à la sienne ; quand ils allèrent aux bois pour chasser, ses frères blessèrent les oiseaux, mais ils ne purent se les procurer, parce qu'ils échappaient à la pointe lisse. Maui s'empara de tous les siens, parce que la barbe de sa lance les retenait solidement.

Quand ils retournèrent à la maison, Maui enleva secrètement la barbe, et mit à la place une pointe unie comme en avaient ses frères : ils ne purent donc pas découvrir la cause de son succès.

Plus tard ses frères aînés firent quelques hameçons ; Maui fit de même, mais le sien était barbelé, tandis que ceux de ses frères étaient unis. Ils allèrent à la mer ; ses frères prirent des poissons, mais ils s'échappèrent ; Maui s'empara de tous les siens. Ses frères lui crièrent : « Fais-nous voir ton hameçon. » Il leur en montra un sans barbe comme le leur. Ils retournèrent à la maison, mais sans poisson ; Maui seul en avait.

Ses frères, furieux, le chassèrent de leur canot ; ils lui dirent d'aller avec Irawaru, son beau-frère, pêcher pour eux à la mer. Maui lui donna les amorces pour les hameçons, mais, comme un chien glouton, il les avala toutes. Cela mit Maui en colère. Quand ils furent arrivés au rivage, il dit à son beau-frère d'aller devant et de s'allonger comme un rouleau. Irawaru le fit. Alors Maui traîna le canot sur son dos et voyez ! il était brisé et changé en chien (1).

Maui le laissa là et retourna au village. Sa sœur lui demanda : « Où est ton beau-frère ? » Maui lui répondit : « Il est là à soigner notre poisson. » La sœur s'y rendit et appela : « Irawaru, Irawaru, Irawaru ! » Son second nom était Kooa. Elle revint et dit : « Il n'est pas là. » Maui lui dit : « Es-tu allée jusqu'au canot ? » — « Oui, » dit-elle. Maui la fit alors retourner, en lui disant d'appeler « Moï, Moï ! » manière ordinaire d'appeler un chien. La femme partit, et quand elle fut arrivée au canot elle cria : « Moï, Moï ! » et voyez ! Irawaru courut à elle ; sa queue était changée en tête et sa tête était à la place de sa queue. La femme revint trouver son frère, et quand elle fut de retour elle lui dit : « Pourquoi as-tu agi ainsi avec ton beau-frère ? Pourquoi l'as-tu changé en chien ? » Maui lui répondit : « Parce qu'il a mangé toutes nos amorces à la fois. » Ce fut alors qu'Irawaru

(1) Suivant une tradition, Maui aurait coupé un morceau de son oreille pour faire une boîte.

devint le père du chien, qui étant descendu d'un dieu, est regardé comme sacré.

Aussitôt après, il finit de faire son hameçon qui est appelé Tuwhawhakia-te-Rangi. Le dehors (la face) de cet hameçon porte le nom de Muri-Ranga-Whenua.

Ses frères allèrent encore à la mer dans leur canot, qui est appelé *Riu-o-Maui* (1). Maui voulait aller avec eux, mais se rappelant son ancienne conduite avec eux, ses frères ne voulurent pas le prendre ; ils le chassèrent et ils allèrent à la mer, quoiqu'il s'efforça de partir avec eux : « Non, non, lui disaient-ils ; tu es trop plein de ruses, reste là. » Et ils le laissèrent.

Peu de temps après il prit la forme d'un Piwakawaka, joli petit oiseau, gobe-mouches à queue en éventail, et volant droit au canot, il alla se percher sur la proue. En le voyant tournoyer, voleter partout, ses frères le reconnurent aussitôt. Il lui arrachèrent alors ses plumes une à une, et le rendirent ainsi à sa véritable forme ; il resta assis sur la proue du canot. Ses frères lui dirent : « Nous ne te donnerons pas d'amorce pour ton hameçon. » Maui chercha des yeux et vit près de lui l'extrémité d'une feuille de phormium ; il s'en servit pour amorcer son hameçon, fait avec l'os de la mâchoire de son grand-père, qu'il tira de dessous sa natte. Il se donna un coup de poing sur le nez, et du sang qui en sortit, il imbiba la masse de lin ; puis l'amarrant sur son hameçon, il le jeta à la mer, et fila la ligne en prononçant le *Karakia* (charme) suivant :

Ange ange ki te Whakarua,
Ange ange ki te Mawhaki,
Taku aho ka tangi wiwinei ;
Taku aho ka tangi wawa ,
Taku aho ka iria ka mate,
Tu anahe wata mano wai.
Manowa mai hoki
Te watu wiwia
Te watu rawea

(1) D'après une autre tradition, son nom est *Aurarotuia*.

Te watu ko rongo ta
Au ni ka wai atu
Ki moana, ka wainga
Waka-nene a Maui
Whaka nene a ka tau.

« Souffle doucement de Whakarua,
« Souffle doucement de Mawhaki.
« Ma ligne tire droit ;
« Ma ligne tire fort ;
« Ma ligne a été prise.
« C'est pris ;
« C'est venu ;
« La terre est acquise,
« La terre est dans la main.
« La terre tant désirée
« La gloire de Maui,
« La grande terre,
« Pour laquelle il alla à la mer
« La gloire est prise (1). »

Il fila toute sa ligne qui avait alors une amorce. L'hameçon saisit quelque chose qui tirait fortement, de sorte que le canot penchait et était sur le point de chavirer. Ses frères lui crièrent : « Maui, allons-nous-en. » Il leur répondit : *Ka mau-ta-ki tona ringa e kore e tona te ruru* « Ce que Maui tient dans sa main, il ne peut pas le rejeter (2). » « Est-ce que vous pensez que je ne suis venu que pour pêcher du poisson ? Je ne veux pas m'en aller. » Il continua à tirer sa ligne, et de nouveau le canot pencha. Les frères impatientés lui réitérèrent leur ordre en disant qu'ils seraient noyés ; mais il persista à tirer ; et, enfin, la terre apparut. L'hameçon avait saisi le mahi, façade de la maison d'Hine-nui-te-po et l'avait élevé avec la terre. C'était Ranga-Whenua : Ce fut le poisson de Maui.

(1) Cette traduction de Taylor nous semble être parfois très inexacte; *Whakarua* est le nom de la brise de mer. *Mawheki* signifie : briser, rompre ; *Wiwi*, jonc ; etc.

(2) Cette phrase est passée en proverbe.

Il demanda avec ostentation à ses frères le nom de son poisson ; ils ne purent le lui dire. Il réitéra sa demande ; ils restèrent muets de surprise. Il leur demanda si c'était Haha Whenua, c'est-à-dire la terre cherchée.

Au moment où la terre fut élevée, le canot toucha et les montagnes se montrèrent (1). On dit que le canot reste encore sur le sommet d'Hikurangi, montagne élevée à Waiapu, près du cap Est. Quelques-uns disent qu'il est plus au sud à Akuriri. L'œil d'eau salée du poisson est à Wanganui-a-tera, Port Nicholson ; l'œil d'eau douce est Wairarapa. La mâchoire supérieure est Rongo-Rongo, la pointe nord de port Nicholson ; la mâchoire inférieure est Te-Rimu-Rapa, la pointe sud de Port Nicholson. La tête de ce poisson de Maui se trouve à Turakirae, montagne sur la côte, près de Wairarapa. La queue est le point de départ des âmes, au cap Maria Van Diemen ; le ventre est Taupo et Tongariro.

Une tradition rapporte que les frères de Maui, dès qu'ils virent le poisson, prirent leur Tuatini, instrument bordé d'une rangée de dents de requin (l'ancien couteau Maori) et qu'ils commencèrent à entamer le poisson. C'est ce qui explique l'existence des collines et des vallées et toutes les inégalités de la surface des îles.

Une tradition semblable existe dans les îles Tunga ; mais là, Tangaloa est le pêcheur.

Avec quelques variantes le mythe est connu d'une extrémité de l'île à l'autre. Il paraît être appliqué seulement à l'Ile-Nord qui véritablement a une remarquable ressemblance de forme avec un poisson. La connaissance exacte que possédaient les naturels de sa forme est la preuve évidente qu'ils l'avaient fréquemment contournée dans les anciens temps, et qu'ils vivaient de fait plus paisiblement et plus amicalement qu'ils ne le font aujourd'hui.

Il est probable que le mot Maui n'est autre chose qu'un titre donné à celui qui le premier vit la terre (2). Ma-u-i, si-

(1) On dit que Taupiri a été la première terre aperçue.

(2) C'est l'opinion du Rév. A. Stainnard ministre Wesleyen, à Waitotara, écrivain qui a plus cherché dans les racines des mots que la plupart de nos écoliers maori.

gnifie littéralement « tout autant ». Ce mot signifie aussi ensorceler, enchanter, arts dans lesquels Maui était également versé.

Nous avons rapporté précédemment (1) ce que Taylor dit de la découverte du feu par Maui. Nous n'y reviendrons pas ici, et nous terminerons cette légende, en empruntant encore au missionnaire anglais la lutte du héros maori avec le soleil et sa mort.

Encouragé par son succès dans la destruction de Mauika, et après avoir éteint son feu, il se disposa à faire sa chasse au soleil et à la lune. Il fit des filets pour les prendre, et renouvela ses efforts, mais en vain; dès qu'il avait placé ses piéges, les rayons puissants du soleil les coupaient en deux. C'est pourquoi, après ce brûlant travail, Maui eut naturellement soif. Il demanda au Tieke d'aller lui chercher un peu d'eau. L'oiseau ne fit pas attention à sa demande: il le jeta dans l'eau. Alors il appela un autre oiseau, le Hihi, et lui dit d'aller lui chercher un peu d'eau. Celui-là ne fit pas plus attention à son invitation : il le jeta dans le feu, et ses plumes furent brûlées par les flammes, ce qui explique sa couleur. Il en demanda ensuite au Totara, qui ne l'écouta pas davantage ; il mit une raie blanche près de son nez, comme marque de son incivilité. Maui après cela s'adressa au Kokako. Cet oiseau obéit aussitôt à son désir. Quand il arriva à l'eau, il remplit ses oreilles ; puis il retourna vers Maui. Celui-ci but et apaisa sa soif : comme récompense il donna de longues jambes à l'oiseau, parce qu'il avait satisfait à son désir, en lui apportant de l'eau.

Le dernier travail de Maui fut la cause de sa mort. Il avait appris que le soleil et la lune ne pourraient pas être tués, parce qu'ils se baignaient dans la fontaine de vie, Wai-Ora-Tane ; c'est pourquoi il résolut de faire de même et d'entrer dans le sein d'Hine-nui-te-po, c'est-à-dire les ténèbres, où l'eau de vie, le ruisseau donnant la vie se trouvait placé (2).

(1) *Les Polynésiens*, vol. II, p. 215.

(2) Une version dit que son but était de tuer Hine-nui-te-po et de lui arracher le cœur.

Hine-nui-te-po reçoit tout dans son sein, mais ne permet à personne d'en revenir. Maui voulut l'essayer, confiant dans sa puissance. Mais avant de commencer, il recommanda tout particulièrement à ses amis les oiseaux de ne pas rire. Alors il demanda à sa grand'mère la Nuit de le recevoir dans son sein. Sa tête et ses épaules étaient déjà entrées, quand l'oublieux Piwakawaka commença à rire. La Nuit ferma ses portes ; Maui se trouva coupé en deux et mourut. Ainsi vint la mort sur le globe. Si le Piwakawaka n'eût pas ri, Maui aurait bu de l'eau du ruisseau de vie, et l'homme ne serait jamais mort. Telle fut la fin de Maui.

Il ne semble pas avoir été généralement prié comme un dieu ; mais il était invoqué pour les récoltes de kumara et pour le succès de la pêche.

On dit aussi que Maui a tatoué les lèvres du chien indigène et que c'est pourquoi son museau est toujours noir.

Rupe ou Maui-Mua.

Nom donné à Maui l'aîné, lors de son ascension au ciel, pour demander à son grand ancêtre Rehua, où se trouvait sa sœur Hinauri qui s'était précipitée dans la mer, parce que Maui-Potiki ou le plus jeune, avait changé son mari Irawaru en chien.

En apprenant qu'elle était devenue la femme de Tinirau, il se changea en pigeon et se rendit à Motu-tapu pour l'enlever avec son enfant, puis remonta au ciel avec elle. (Grey, t. 1, p. 50). Avant de devenir la femme de Tinirau, elle avait été celle de Ihu-Atamai et de Ihu-Wareware, à Waerewa ou Waira-rawa (1).

C'est Maui-Mua et non Maui-Potiki qui, d'après Shortland (p. 61), est tué par la déesse Hine-nui-te-po ou la petite-fille de la Nuit, laquelle l'étouffe entre ses cuisses.

(1) Un lieu de ce nom existe sur la côte de la presqu'île de Banks, non loin du lac Wairoa.

D'après la légende de Tinirau, citée par Taylor, Rupe était frère de Hine-te-Iwaiwara, qui eut de Tinirau un enfant d'abord appelé : Tu-ai-ta-ka-roro, et surnommé, à son baptême, en l'honneur de son oncle Rupe: Tu-Huruhuru, « le plumage de Rupe. »

D'après cela, Hinauri et Hine-te-Hiwa-hiwa, ou Te-Iwaiwara, sont la même personne (1).

D'autre part, si Rehua était le grand ancêtre de Rupe, comme le dit sir Grey (p. 83), Kai-Tangata, le fils de Rehua aurait été au moins parent de Maui, sinon son père ou son grand'père, c'est-à-dire Makea-tu-Tara, d'après une tradition, ou Tarahanga, d'après une autre (Taylor; p. 24). Mais Kaitangata eut pour fils Ponga, Karihi et Hema. Dans ce cas, Hema n'aurait été également que l'un des noms du père de Maui. Comme Hema eut pour fils Tawaki, ce dernier ne serait lui-même qu'un Maui, dont le fils Wahieroa, aurait eu pour fils Rata qui serait, de la sorte, un descendant direct de Maui.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les légendes font également monter au ciel Tawaki et Rupe. (Voyez Grey, p. 59, 80 ; Taylor p. 35.)

TINIRAU.

Tinirau, d'après Taylor, signifie guerrier qui tue des centaines d'hommes de sa propre main (2). Il avait Tutunui pour ancêtre.

C'était un grand chef, de l'Ile-du-Milieu disent les uns; d'Hawahiki, disent les autres. Tous les écrivains, Taylor, Grey, Shortland, s'accordent d'ailleurs à dire qu'il habitait l'île appelée Motu-tapu. Les traditions établissent qu'il était le chef supérieur des frères Ihu-Atamai et Ihu-Wareware qui habitaient Wairewa, sur la presqu'île de Banks et qui étaient devenus les époux d'Hine-Auri, la sœur des Maui ; celle-ci,

(1) Il faut probablement écrire *hiwahiwa* qui signifie veiller, être attentif, vigilant ; tandis que *iwa*, veut dire seulement neuf.

(2) *Tini*, grand nombre, multitude ; *rau*, centaine, feuille.

après la mort de son mari était venue à la nage jusqu à Wairewa.

Tinirau, était si bien le supérieur ou du moins le plus fort, qu'il prit aux deux frères Ihu-Atamai et Ihu-Wareware, la jeune Hine-Auri, qui était devenue leur femme, et était enceinte de l'un d'eux.

Avant que Tinirau ne la prit pour femme, il en avait déjà deux, appelées Harataunga et Horotata : elles étaient filles de Mangamanga-i-Atua.

Pendant qu'elle vivait avec les deux frères Ihu, Hine-Auri qui n'avait pas voulu leur dire son nom, se faisait appeler Hungarupaea.

Taylor rapporte autrement cette tradition. Après avoir dit qu'il avait déjà plusieurs femmes, il ajoute : Sur sa réputation, Hine-te-Hiwa-hiwa, la sœur de Rupe, voulut l'avoir pour mari. Comme d'après d'autres légendes la sœur de Rupe s'appelait Hine-Auri, ces deux noms sont évidemment identiques. Taylor dit d'ailleurs en note : Rupe était frère de Hine-te-Hiwahiwa ; il vint d'Hawahiki pour enlever sa sœur qui l'avait appelée à son aide. Or, comme Motu-tapu était l'île habitée par Tinirau, cette île, doit-on conclure, n'en faisait pas partie, mais il ne devait pas y avoir très loin de cette île au point habité par Whakatau, et pas loin non plus de la maison appelée Tihi-o-Manono que Whakatau alla incendier pour venger la mort de Tuwhakararo tué par les gens de Kae, qui avaient eux-mêmes vengé ainsi la mort de leur chef tué par Tinirau. C'est du moins ce qui résulte de la facilité et de la promptitude du voyage de Whakatau d'après les légendes.

Ajoutons que les habitants de Tihi-o-Manono étaient les Ati-Hapai et que le chef s'appelait Poporokewa (1). D'après une version, le fils de Poporokewa était marié avec la sœur de Whakatau appelée Mairatea.

D'après la version de Taylor, Hine-te-Hiwa-hiwa n'était pas mariée ou veuve. Il est seulement dit qu'elle était d'une tribu éloignée. Pour attirer l'attention de Tinirau, elle gâte ses miroirs en sautant dans les étangs qui en servaient.

(1) *Poporo, Solanum* ; *kewa*, éteint.

Ce fut elle qui, pour se défendre contre les autres femmes de Tinirau, leur jeta des pierres qui, dans leur corps, se transformèrent en jade vert. Sur le point d'accoucher elle appela son frère Rupe pour l'emmener avec son enfant, mais le frère le laissa à Tinirau qui l'éleva et il l'enleva seule. L'enfant fut appelé Tu-ai-Takaroro, et ce ne fut qu'à son baptême qu'il reçut le nom de Tuhuruhuru, c'est-à-dire le plumage de Rupe. A ce baptême assistèrent tous les chefs voisins et entre autres Kae.

Dans aucune des légendes il n'est parlé de la fin de Tinirau; mais, d'après un proverbe, on peut croire qu'il a été tué par un grand nombre réunis contre lui. *I muia Tinirau i mate ai.* « Parce que Tinirau fut accablé, il fut tué. »

Cela se dit quand beaucoup tombent à la fois sur une seule personne et la tuent.

LÉGENDE DE LA BALEINE APPIRVOISÉE DE TINIRAU (1).

L'origine du meurtre fut la baleine apprivoisée de Tinirau appelée Tutunui. Tinirau étant malade fit appeler pour l'enchanter un prêtre habile, nommé Kae, qui habitait au loin. Kae, après avoir guéri Tinirau, lui demanda, pour pouvoir retourner promptement chez lui, la permission d'y aller sur le dos de sa baleine apprivoisée. Tinirau ne pensant pas que Kae emploierait quelque enchantement, appela la baleine; la baleine vint immédiatement. Tinirau lui dit : « Va porter Kae en sûreté dans son pays. »

Alors le monstre approcha à toucher le rivage et Kae sauta sur son dos. Au moment où il allait partir, Tinirau lui fit cette recommandation : « Quand tu t'apercevras que la baleine se secoue, tu pourras être assuré que tu es près de terre ; alors saute de son dos et retire-toi promptement. » Puis Tinirau congédia la baleine, et elle partit.

La baleine ne fut pas longtemps à arriver au terme de son

(1) Trad. de Shortland, *Traditions and superstitions*, p. 65.

voyage. Aussitôt après elle fut près de la côte. Elle commença à se secouer. Elle continua pendant quelque temps à secouer son corps, s'attendant à voir Kae sauter à terre. Mais Kae resta sur son dos jusqu'à la fin du reflux, et le poisson demeura à sec. Alors ce méchant homme sauta à bas, et quand la baleine fut morte, il en découpa un morceau, qu'il mangea.

Pendant ce temps Tinirau attendait impatiemment le retour de sa baleine apprivoisée, mais elle ne revenait pas.

Il l'appela, cela ne hâta pas davantage son retour. A la fin Tinirau sortit de sa maison, et l'odeur de la baleine morte frappa son odorat.

D'où l'expression familière, aujourd'hui employée quand on perçoit la senteur d'un bon plat : *Kaputara te kakara o Tutunui*. « Oh ! voici l'odeur de Tutunui. »

Tinirau comprit de suite que Kae avait tué la baleine, et son cœur en fut vivement affecté. Aussitôt sa bande de guerriers mit ses canots à la mer et 140 hommes partirent dans la nuit.

Quand ils approchèrent de la maison de Kae, Tinirau fit un enchantement pour endormir tous ceux qui étaient dedans. De sorte que Kae et ses gens tombèrent dans un sommeil profond et que l'on entendit sortir de toutes les narines de la tribu un son pareil à celui de la marée montante. Comment aurait-il pu en être autrement ? L'enchantement était si puissant, qu'ils furent instantanément plongés « dans l'oubli du sommeil ».

Alors les 140 entrèrent dans la maison et trouvant Kae endormi, au milieu, ils le portèrent à leur canot sans l'éveiller ; il dormait si fortement que ses paupières scellaient ses yeux.

Pendant qu'ils l'emportaient, l'oreiller de Kae (1) tomba de son lit : d'où est venue l'expression : *Kataka te uruuga o Kae*. « L'oreiller de Kae tombe ». Cette expression est venue à la postérité comme proverbe ; elle signifie que quelque malheur est arrivé ou va arriver.

(1) L'oreiller ou *urunga* était une sorte de tabouret bas, fait d'un solide morceau de bois dur, orné de sculptures.

Les hommes mirent Kae dans leur canot ; puis ils retournèrent à terre, et tuèrent le reste de la tribu pendant qu'elle dormait. Après cela ils pagayèrent pour aller dans leur contrée. Quant à Kae il resta profondément endormi pendant tout le temps du trajet.

Quand les canots eurent atteint le rivage, on le transporta dans une maison ressemblant complètement à la sienne, et on le plaça sur un lit arrangé comme celui qu'il occupait quand il avait été pris. Cela fait, Tinirau ordonna à ses hommes de le réveiller.

« Lève-toi Kae, lève-toi, lui crièrent les hommes. A qui appartient la maison dans laquelle tu as dormi ? »

Alors Kae s'éveilla, et regarda autour de lui.

« A qui est cette maison, Kae ? » lui crièrent de nouveau les hommes.

« Il est certain qu'elle m'appartient, » répliqua Kae.

« Cette maison ne t'appartient pas, dirent les hommes. Cherche la place du feu ; où est-elle ? »

Car il n'y avait pas d'endroit pour le feu, et Kae reconnut aussitôt que ce n'était pas sa maison.

Alors Tinirau tua Kae, comme compensation de la mort de sa baleine apprivoisée.

Voici ce que Taylor rapporte de Tinirau (1) :

Les naturels ont d'innombrables traditions qui sont généralement connues ; et nul orateur ne se croirait tel, s'il ne recourait pas dans son discours à quelques citations appropriées de ces traditions ou chants.

La suivante est bien répandue, et quoiqu'elle soit pleine de merveilles, on la considère encore comme un renseignement historique de l'un de leurs ancêtres les plus distingués et du commencement de leurs guerres.

Tinirau était un grand chef, les uns disent de l'Ile-du-Milieu, mais d'autres d'Hawahiki. Il était renommé par sa beauté et sa grande vanité. Il avait plusieurs étangs pleins d'eau transparente, qui lui servaient de miroir et où il s'ad-

(1) *Te Ika a Maui*, p. 107.

mirait. Lui aussi prit un haras, non de chevaux, qui étaient alors inconnus, mais de baleines ; c'étaient ses Mokai ou favoris. L'une de celles-ci était appelée Tutunui.

La renommée de ce chef alla aux oreilles de Hine-te-Iwaiwa, femme d'une tribu éloignée, qui était également remarquable par sa grande beauté. Elle en devint amoureuse sur les seuls rapports qui lui étaient faits, et bientôt elle n'eût plus qu'un désir, celui d'aller le voir.

Un jour pendant qu'elle était avec des femmes hors du Pa, à chercher des moules, elle s'élança subitement dans la mer et alla au fond ; elle remonta bientôt près d'un rocher, à quelque distance du rivage et guetta pendant quelque temps ; puis plongeant de nouveau, elle fit un long chemin sous l'eau.

Après avoir eu de nombreuses aventures et tenu de longues conversations avec les différents poissons rencontrés et principalement le requin et le kahawai, elle finit par remonter près de la demeure de Tinirau, sous forme de demi-poisson, demi-femme. Elle reprit alors sa forme ordinaire et s'assit pour chercher quel serait le meilleur moyen de se présenter au chef.

Connaissant l'admiration que Tinirau avait de lui-même, elle prit le parti, pour attirer son attention, de gâter ses miroirs en sautant dedans et en en troublant l'eau.

Tinirau tenait tant à ses miroirs qu'il les faisait garder par une chouette, qui, perchée sur un arbre élevé du voisinage, avait toujours les yeux tournés vers eux. C'est pourquoi dès qu'elle vit Hine-te-Iwaiwa y faire du ravage en s'y jetant, elle appela Tinirau, qui était alors sur son gradin élevé.

Irrité de l'insulte, il descendit aussitôt ; alla aux étangs, où il découvrit la cause de ce bruit, et il ne tarda pas à se lier avec la jeune fille.

Cependant les femmes de Tinirau n'admiraient point leur nouvelle compagne autant que leur seigneur et maître ; aussi fut-il obligé de la tenir séparée des autres.

Après quelque temps Hine-te-Iwaiwa donna naissance à un enfant. Les autres femmes jalouses la haïrent encore

davantage, et deux d'entre elles résolurent de la tuer. Elle était naturellement très effrayée, mais comme ses ennemies approchèrent d'elle séparément, elle eut le temps de prononcer un puissant charme : alors elle jeta une pierre à la première, dont le corps s'ouvrit et se remplit aussitôt de pierres vertes; elle fit la même chose à la seconde femme, et le résultat fut le même : c'est ainsi que la pierre verte fut formée.

Quelque temps après Hine-te-Iwaiwa alla visiter ses amis, et Tinirau ne pouvant vivre sans elle alla à son village ; en approchant du lieu où elle vivait, il vit quelques enfants jouant derrière le Pa dans un marais rempli de Kakaho, ou roseaux ; il se coucha dedans et fit du bruit pour attirer l'attention des enfants : ceux-ci vinrent pour voir ce que c'était, et il reconnut alors son propre enfant aux ornements qu'il portait aux oreilles. Il l'envoya à sa mère, avec un sachet odorant qu'elle lui avait donné et qu'il portait constamment autour de son col.

L'enfant s'en alla et la mère reconnaissant aussitôt ce don d'amour, alla vers son mari, et le fit entrer dans le Pa, où il fut reçu et accueilli avec une grande distinction, et où une grande fête fut donnée à son intention. Mais l'amas des provisions se trouva bientôt consommé, et, par surcroît de malheur, la pêche fut insuffisante.

Tinirau vit leur manque de provisions : il leur promit une abondante pêche de poisson pour le lendemain matin ; mais il leur recommanda de rester tous dans leur maison, portes et fenêtres fermées pendant la nuit et de ne pas les ouvrir avant le jour. Ils le promirent volontiers. Alors il fit une de ses puissantes invocations, et on entendit immédiament un grand bruit, qui dura pendant toute la nuit. Quand ils ouvrirent leur porte le lendemain matin, ils furent fort surpris en voyant tout l'intérieur du Pa plein de toute espèce de poissons qui s'élevaient en tas jusqu'à leurs Wata.

Après être resté quelque temps avec les parents d'Hine-te-Iwaiwa, ils retournèrent à la demeure de Tinirau où elle devint mère de nouveau, mais un peu avant la naissance de

l'enfant, son mari commença à se dégoûter d'elle et il alla vivre avec une de ses autres femmes.

Quand Hine-te-Iwaiwa vit qu'elle était sur le point d'être exilée, elle envoya plusieurs de ses esclaves dire à Tinirau qu'il eut à pêcher du poisson, parce qu'elle avait cette fantaisie. Quand les esclaves approchèrent de l'intérieur du Pa, ils appelèrent Tinirau, Tinirau répondit : « E ! » — « Ta femme, lui dirent-ils, n'est pas bien, et sur le point d'être exilée, elle désire que tu lui pêches un peu de poisson. »

Tinirau descendit dans son canot et atteignit la demeure de sa femme. Il lui demanda : « Que veux-tu ? » Hine-te-Iwaiwa lui dit : « Mon enfant est sur le point de naître. » Quand il l'eut vue, il établit autour de la maison une palissade de ronces et d'orties entrelacées et attachées avec du phormium de telle sorte qu'il lui était impossible de s'enfuir.

En voyant pareil traitement, le cœur de Hine s'attrista, et peu après son enfant vint au monde. Quand Tinirau l'eut appris, il revint et enleva le filet qui l'entourait, mais, profondément blessée de son manque d'amour, Hine-te-Iwaiwa, cria à son frère : « O Rupe, viens et enlève-moi avec mon fils ! » Rupe vint aussitôt.

Quand Tinirau revint, Rupe, le fils et la mère étaient partis ; Rupe les avait enlevés dans ses ailes. Comme ils s'en allaient, Tinirau s'écria : « O Rupe, rapporte ta sœur et l'enfant. » Hine-te-Iwaiwa dit à son frère : « Ne lui remets pas, je t'en prie, son enfant. » Rupe le laissa tomber doucement, et Tinirau le saisit. Il le nourrit d'eau, l'enfant crût, et il l'appela Tuhuruhuru (1).

Un jour les enfants allèrent jouer à la teka; quelques-uns jetèrent leur tiges sans qu'elles pussent voler. Tuhuruhuru jeta la sienne, après avoir d'abord proféré la karakia (prière) suivante :

Taku teka nei.
Tu es ma teka.
Ko te teka nawai ?
La teka de qui ?

(1) Il y a une montagne Te ou Tuhuruhuru, dans la province d'Otakoa (Otago) ; c'est le mont Dommett, dans le N. O. de Moerangi.

Ko te teka na Tuhuruhuru,
La teka de Tuhuruhuru,
Te roko hina te rokohana,
Atteint les autres tiges et arrive la première.

Jaloux de son habileté à jeter la teka, les enfants se moquèrent de lui : « C'est la teka du bâtard, où est sa mère ? »

Tuhuruhuru entendit ces insultes. Quand il fut de retour à la maison, il demanda à son père Tinirau : « Où est ma mère ? » Tinirau lui répondit : « Je ne sais pas, tu peux la chercher. » L'enfant lui dit alors : « Où est-elle ? Tu ne me le dis pas, pour que je puisse aller la trouver. » Tinirau répliqua : « Tu feras bien d'y aller si cela te plaît ; mais écoute mon avis : quand tu seras arrivé à un champ brûlé, roule-toi dans les cendres pour changer d'apparence et pour qu'on te croie un esclave. » Tinirau lui dit : « Te sens-tu le courage d'y aller ?» L'enfant lui dit: « Oui, j'en ai le courage.» Alors il lui traça sa conduite. « Quand tu auras atteint le Pa, offre de porter l'eau à Rupe ; et, quand tu l'auras portée, ne la verse pas dans la bouche, mais dans le nez de Rupe. Dans la soirée, quand Hine-te-Iwaiwa attendra avec ses femmes l'heure de danser, fais une prière. » L'enfant lui répondit : « Quelle prière (charme) ferai-je ? » Tinirau répliqua :

Te tu o Hine-te-Iwaiwa.
La feuille de figuier d'Hine-te-Iwaiwa.
Makere, makere,
A tombé, tombé.
Le taupaki o Hine-te-Iwaiwa
Le vêtement de Hine-te-Iwaiwa,
Makere, Makere
A tombé, tombé.

Tuhuruhuru, ayant reçu ces instructions, partit. Quand il arriva à l'autre endroit, il vit les femmes qui allaient chercher du bois à brûler ; alors il se roula dans les cendres pour qu'elles puissent le prendre pour un enfant esclave. Ayant atteint le bois mort, il s'y coucha. Quand les femmes, qui venaient pour ramasser du bois de chauffage, le virent

étendu de tout son long, elles s'écrièrent : « Voici un jeune esclave ; il sera pour Hine-te-Iwaiwa. »

En approchant du Pa, elles le lui remirent ; elle dit : « Oh! justement Rupe attend depuis longtemps de l'eau ; il la lui portera. » Quand Tuhuruhuru fut de retour avec l'eau, Rupe étendit ses mains, mais Tuhuruhuru la versa sur son nez. Rupe le maudit en disant : « Le jeune esclave a versé l'eau sur mon nez. » Il courut après lui et lui donna des coups. Tuhuruhuru cria en se plaignant :

« En vain je suis venu ;
« Rupe est mon oncle,
« Hine-te-Iwaiwa est ma mère,
« Et Tinirau est mon père.

Rupe dit : « Le petit esclave crie et se plaint. »

Dans la soirée, Hine-te-Iwaiwa et ses suivantes commencèrent la danse; alors Tuhuruhuru préféra la karakia:

« Le vêtement de Hine-te-Iwaiwa a tombé, tombé.
« Le vêtement de Hine-te-Iwaiwa a tombé, tombé. »

Hine-te-Iwaiwa se mit de côté et se baissa, parce qu'elle avait laissé tomber son vêtement. Quelques-unes des jeunes femmes ayant entendu les paroles de Tuhuruhuru, dirent à Hine-te-Iwaiwa : « Le jeune esclave a fait une plaisanterie sur ton vêtement. » Hine-te-Iwaiwa courut après lui et lui donna un coup de poing.

Tuhuruhuru cria et se lamenta, disant :

« En vain suis-je venu ;
« Rupe est mon oncle,
« Hine-te-Iwaiwa est ma mère,
« Et Tinirau est mon père. »

Il s'enfuit de la maison en criant. Elle entendit son fils qui criait et elle courut pour l'arrêter, fâchée de ce qu'elle avait fait et disant : « Hélas ! mon enfant, mon plus jeune, pourquoi te battrais-je ?» Tuhuruhuru, quoiqu'il fût reconnu, s'enfuyait. On le poursuivit longtemps, mais sans l'atteindre ; il se précipita dans l'eau pour se débarrasser des cendres.

Hine-te-Iwaiwa se lamentait de n'avoir pas reconnu son fils. Elle appela Rupe et lui dit : « Arrive de suite et attrape

mon enfant. » Rupe plongea dans l'eau, le ramena à la surface, puis le conduisit dans le Pa. « Hélas ! hélas ! disait sa mère, mon pauvre fils abandonné. » Après qu'elle eut fini de pleurer, elle lui dit : « De quel message t'a chargé ton père ? » Tuhuruhuru lui répondit : « Il a dit que nous retournions, toi et moi, avec Rupe, pour qu'on me donne un nom. » Rupe et sa sœur consentirent à l'accompagner.

Ils arrivèrent à la demeure de Tinirau. Celui-ci fut heureux de voir sa femme, son beau-frère et son enfant. Ils y couchèrent et, le lendemain matin, aussitôt qu'il fit jour, il envoya un messager pour réunir tous les chefs à l'occasion de la nomination de son enfant. Tous acceptèrent de s'y rendre. Kae aussi s'y rendit. L'enfant fut appelé Tuhuruhuru ; son premier nom était Tu-ai-Takaroro (1). Le nom qui lui fut donné signifie « le plumage de Rupe ».

Quand la cérémonie fut terminée, tous retournèrent chez eux, excepté Kae. Quand presque toute la compagnie eut été dispersée, Kae demanda : « Où est Tutunui, le favori de Tinirau, le mokai de mon petit-fils ? Ne veut-il pas me servir de pont pour me ramener ? » Tinirau lui dit : « Nullement, car le favori de ton petit-fils en mourrait. » Kae répliqua : « Oh ! non, j'en aurai le plus grand soin. » Tinirau finit par y consentir, mais il lui traça ainsi sa conduite :

E hiahia koe ki te mimi me mimi ki te papa maui, e hiahia koe ki te tiko, me tiko koe ki te papa matau (2). Kae consentit à tout cela. Tinirau ajouta : « Quand il approchera du Pa et qu'il se secouera, tu sauteras et tu iras à terre, pour que son ventre ne frôle pas sur le fond, car il en mourrait. » Kae répondit : « Oui, je me le rappellerai, et je ferai ce que tu dis. »

(1) D'après une autre version, la mère de Tuwhakaroro, tué par les Atiapai, se nommait Apakura. C'était aussi la mère de Whakahau et de la femme de Poporokewa.

(2) Il est difficile de traduire cette phrase en français convenable ; elle signifie : « Quand tu auras envie de pisser, tu pisseras à gauche ; quand tu auras envie de ch..., tu le feras à droite. »

Hiahia, désir ; *koe*, toi, vous ; *mimi*, pisser ; *me*, il faut ; *maui*, gauche ; *tiko*, probablement pour *kiko*, ch... ; *matau*, droit, à droite.

Alors il monta sur le dos de la baleine apprivoisée ; mais il ne tint pas compte des recommandations faites, car, quand il fut à la mer, *Ka hiahia ia ki te mimi, ka mimi ia ki te papa matau, ka tiko ia ki te papa matau.* Quand il approcha de la côte, qui est vis-à-vis le Pa, Tutunui commença à se secouer. Kae n'y fit pas attention, il resta toujours sur son dos, et le ventre de la baleine frotta sur le fond. Tutunui, la baleine apprivoisée de Tinirau, fut tuée. La population du Pa la découpa et la fit cuire.

Tinirau attendait son retour. La nuit se passa et la matinée aussi, et cependant elle ne revenait pas. A midi, le Tonga, ou vent de nord-est, s'éleva, et porta l'odeur des fours à son nez. Tinirau s'écria dans son chagrin : « L'odeur de Tutunui vient de Haruru Atea (1) » (localité de l'Hawahiki). Comprenant la mort de Tutunui, le cœur de Tinirau devint triste. Il s'écria : « Je me vengerai sur Kae ».

Après avoir réfléchi pendant plusieurs nuits, il dit à sa femme et aux femmes de l'endroit : « Allez chercher Kae. » Les femmes répondirent : « Nous ne le connaissons pas.» Tinirau répliqua : « Vous le reconnaîtrez à ses dents. » Mais elles lui dirent: « Comment pourrons-nous les voir ?» — «Employez une ruse quelconque », dit-il. Les femmes le comprirent. Elles s'embarquèrent dans leur canot et s'éloignèrent. Quand elles eurent atteint le Pa, elles entrèrent dans la maison où demeurait Kae. Elles virent que les *tutau* (chants de ronde), *he whae* (chants d'amour ?), *he haka* (chants avec gestes) et *he waiata*, (chansons) étaient les amusements du matin ; mais Kae ne riait pas. Elles se demandèrent quel serait le *haka* qui le ferait rire ? A la fin, elles trouvèrent le *puapua*, le *waitoremi*, le *anaana*. Elles chantèrent le *waitoremi* : il se mit à rire. Elles virent le creux profond, car Kae avait perdu ses dents de devant. Cela leur suffit et elles passèrent outre. Elles répétèrent le *rotu* ou charme pour le faire dormir :

O matae titiro mai,
O yeux, voyez,

(1) *Haruru*, émettre une odeur désagréable, odeur désagréable ; *atea*, net, clair, être clair, nettoyé.

Nana tu whakarehua,
Fermez-vous par le sommeil,
Tu whakamœa emœ,
Soyez profondément fermés par le sommeil.

Il essaya de résister à cette influence et se plaça deux morceaux de coquille d'huîtres à perle sur les yeux, pour faire croire qu'il était éveillé ; mais ce fut en vain. Kae ne pouvait pas résister au charme ; il s'endormit, et bientôt il en fut de même de tous ceux de la maison. Alors elles l'enlevèrent doucement et le portèrent dans leur canot et s'éloignèrent aussitôt pour se rendre à leur demeure. Elles le déposèrent près du poteau de la maison en le laissant dormir.

Dans la matinée elles chauffèrent les fours ; des laiterons et d'autres feuilles servaient de *wariki* ou couvercle, et la nourriture était à côté dans des paniers. Alors elles réveillèrent Kae. « Lève-toi ! lève-toi, tu ne fais que dormir. » — « C'est vrai, répondit-il, c'est ici que je dors. » — « Viens manger alors. » Et il s'y rendit. Tinirau lui offrit une place sur la couverture verte du four ; il s'assit dessus et étendit la main pour prendre de la nourriture ; mais ils versèrent de l'eau sur son dos. L'épaisse vapeur du four chauffé s'éleva aussitôt et le suffoqua. Kae était mort. Alors ils le couvrirent avec les feuilles. Il fut cuit et mangé.

Dans une autre version, Tinirau dépêcha ses sœurs. Quand elles découvrirent Kae, qui s'était bâti lui-même une maison, elles envoyèrent son modèle exact à Tinirau ; il en fit faire une semblable ; alors ils enlevèrent Kae et le déposèrent dans la nouvelle maison. Dans la matinée, quelqu'un alla le voir : « Eh bien, Kae, lui dit-il, où es-tu ? » Il regarda autour de lui, et répondit : « Où veux-tu que je sois, sinon dans ma maison. » Un autre entra et lui dit : « Eh bien Kae, où te trouves-tu ? » Il regarda partout, mais ne trouva aucune différence, parce que les deux maisons étaient exactement semblables, et il dit : « Je suis chez moi. » Un troisième vint, et, poussant la porte un peu de côté, dit : « Eh bien, Kae, où es-tu ? » Kae regarda de nouveau partout, et, voyant qu'il y avait quelque disposition différente, il ré-

pondit : « Je ne sais pas. » Alors ils le saisirent là où il était, et le tuèrent.

Ko te meai Kae kinoaite tangata maori na Kae i timata, ko Tutunui he tehora, titiro ana nga tamahine a Tinirau : ko Kae ka patua na Tinirau: i patu kaï rawa, muri iho ko Tahuruhuru, ka patua kei utu mo Kae : ka ea te mate o Kae, ka utua e Wakatau : ka mate ko mango pare, ko manga waho. Na titiro-ana a Wakatau : ka tahuna te ware o te Tini-o-Manono. Ka tahi ka tupu mai ki nga uri : ka tahi ka kaingate tangata no te witinga mai o Tanui o te Arawa, o te Mata-atua ki tenei motu ka timata ai te kai tangata. Na Hoturoa tenei korero.

Taylor ne donne pas la traduction de ce texte, qui est attribué à Hoturoa, le capitaine du *Taïnui*.

Kae (1).

Kae était un grand magicien, grand-prêtre, de la tribu Ati-Hapai ; il habitait Tihi, ou Tini-o-Manono.

Il fut appelé par Tinirau, pour le guérir, d'après une version, ou pour assister au baptême de Tuhuruhuru, d'après une autre.

Selon Taylor (p. 112), il demanda, pour retourner chez lui, la baleine favorite de Tinirau, en tels termes qu'on pourrait croire à sa parenté avec ce chef.

En tout cas, cela n'aurait pas empêché Tinirau, pour se venger de la mort de sa baleine apprivoisée, causée par Kae, de faire enlever ce dernier de sa demeure et de le tuer.

D'après Shortland, Tinirau reconnut à l'odeur qui lui arriva que sa baleine avait été cuite et mangée par les gens de Kae. Il envoya aussitôt 140 guerriers dans un canot ; ceux-ci endormirent tout le monde, et ramenèrent Kae à Motu-Tapu, où Tinirau le tua.

D'après Taylor, ce fut également à l'odeur apportée par

(1) *Kae* n'existe pas comme mot seul. *Kaeaea*, milan, guetter. *Kai* nourriture, travailler, jeu, arbre.

le vent Tonga, qu'il dit être le vent du nord-est, que Tinirau connut la mort de sa baleine, et ses femmes partirent aussitôt pour s'en emparer. Voir la légende de sir Grey.

Tuhuruhuru.

Te Huruhuru ou Tuhuruhuru était, d'après Taylor (p. 107), fils de Tinirau et de Hine-te-Hiwaiwa : il fut d'abord nommé Tu-ai-Taka-roro. C'est à son baptême qu'il prend le nom de Tuhuru-huru en l'honneur de son oncle Rupe.

De nos jours encore, Tuhuruhuru était le nom du chef de Pukurakau, près de Waitaki, qui se trouve entre Moeraki et la presqu'île de Banks ; c'est aussi le nom d'une montagne haute de 6,200 pieds, dans le nord-ouest de Moeraki ou Moerangi.

Enfin, le chef actuel de Te-Puna-Amaru, lieu qui n'est pas éloigné de la montagne Tuhuruhuru et de la rivière Waïtangi, se nomme aussi Tuhuruhuru.

Il faut remarquer le silence de la légende relativement au premier enfant de Hine-te-Hiwaiwa après que Tinirau l'eut prise, sur le point d'accoucher, à Ihu-Atamaï.

Tuhuruhuru, d'après Grey (p. 99), était fils de la sœur de Rupe, qu'il désigne sous le nom de Hinauri.

Il prend pour femme Apakura ; les enfants qu'il a avec elle sont: un garçon, Tuwhakararo (1), une fille Mairatea (2), et plusieurs autres ensuite. L'avant-dernier fut Whakatau-Potiki et le dernier fut Reimatua.

D'après Shortland (p. 67), Tuhuruhuru fut celui que Whakatau alla venger en tuant à coups de corde des milliers d'habitants de Tihi-o-Manono et en y mettant ensuite le feu, comme il avait promis de le faire à la mère de Tuhuruhuru.

(1) Tuwhakararo, d'après Shortland, était fils de Rata. Si c'était le même que Tuhuruhuru, il faudrait en inférer que Rata et Tinirau étaient le même personnage.

(2) Mairatea épousa le fils de Poporokewa, le chef des Ati-Hapai ; elle fut la cause indirecte de la mort de Tuwhakararo.

Tuwhakararo ou Tuwhakaroro

D'après Shortland, c'était le fils de Rata.

D'après sir Grey (p. 98), il était fils de Tuhuruhuru et d'Apakura ; c'était le frère de Mairatea, mariée avec le fils de Poporokewa, de la tribu Ati-Hapai, de Wakatua-Potiki et de Reimatua.

D'après Taylor (p. 112), il était fils de Tinirau et de Hine-te-Iwaiwa, sœur de Rupe. Ce missionnaire écrit ce nom Tu-ai-ta-ka-roro ; il dit qu'il ne reçut le nom de Tuhuruhuru qu'à son baptême, auquel assista Kae. D'après lui, ce serait donc le même que Tuhuruhuru, le fils de Tinirau.

Si Tuwhakararo eût été fils de Rata,il faudrait en conclure ou que c'était un autre personnage ou que Rata et Tinirau ne faisaient qu'un, comme cela résulte des légendes de Shortland et de Taylor. S'il eût été fils de Tuhuruhuru et d'Apakura, Tinirau eût été son grand-père.

C'est à cette opinion que Shortland s'arrête en disant que Apakura était la mère de Tuwha-Kararo ou Tuhuruhuru tué par les Ati-Hapaï ou Kae et qu'elle était aussi la mère de Whakatau ; mais sir Grey, dans la légende de Rata (p. 108 à 122), dit, lui aussi, que Tuwhakararo était fils de Rata et de Tonga-Rau-Tawhiri. Il ajoute : « Quand il fut homme fait, il prit Apakura pour femme, laquelle lui donna Whakatau, qui ne naquit pas comme le font les mortels, mais fut pétri par le dieu Rongotakawhiu. »

Sir Grey (p. 118) dit que Tinirau, voulant venger la mort de son descendant Tuwhakararo, s'adressa à Whakatau, en lui envoyant dans ce but sa femme Hine-te-Iwa-Iwa.

Whakatau (1).

Etait fils de Tuwhakararo et d'Apakura, d'après la version de Shortland.

Fils de Tuhuruhuru et d'Apakura, d'après sir Grey (p. 99).

(1) *Whakatau*, imiter, tourner en ridicule, aller trouver quelqu'un.

Dans la légende de Rata, sir Grey (p. 116) dit qu'il était fils de Tuwhakararo et d'Apakura, qui l'avait eu du dieu Rongotakawiu. Celui-ci l'avait formé autrement que ne le sont les mortels, après que Apakura eut un jour jeté à la mer le tablier qu'elle portait devant elle.

Frère de Tuwhakararo, de Mairatea et de Reimatua, d'après sir Grey.

Il est appelé Whakatau-Potiki, et sir Grey (p. 123) l'appelle Whakatau-Ihu. Il dit qu'il vivait du temps de Tawhaki et de Tuhuruhuru (1).

Le même auteur (p. 158) met dans la bouche d'Hou les mots suivants, adressés à ses fils : « Il n'y eut qu'un grand chef à Hawahiki et ce fut Whakatau-Ihu ; partez, mes enfants. »

Taylor (p. 112) dit que Tinirau chargea Whakatau de venger la mort de son fils, parce qu'il était très habile en expédients de guerre et plein de courage. Et que, dans ce but, il envoya Hine-te-Iwaiwa lui parler : d'où l'on peut conclure qu'il n'était pas, comme quelques légendes le disent, le fils de Hine-te-Iwa-Iwa, et le frère de Tuhuruhuru.

D'après la version de Shortland (p. 6.), c'est la mère de Tuhuruhuru qui va à la recherche de Wakatau ; mais la saillie indécente dont elle est l'occasion prouve que ce ne pouvait être la mère de Whakatau, comme le dit la légende citée par sir Grey.

On voit quel rôle important Whakatau joue dans toutes les légendes.

C'est lui qui va venger la mort de Tuwhakararo, qu'il fût son frère ou non, et sur la demande de sa mère, femme ou non de Tinirau, il met le feu, après l'avoir abattue, à la demeure de Poporokewa, appelée Tihi-o-Manono et habitée par les Ati Hapaï qui avaient pour grand-prêtre Kae, avant qu'il ne fût tué par Tinirau.

Dans un curieux fragment de tradition sur Whare-Kura,

(1) D'après sir Grey, Whakatau-Ihu, Tawhaki et Tuhuruhuru vivaient dans le même temps ; par conséquent, dans le même temps que Kae, Tinirau, Rupe, Hinauri, Poporokewa.

Taylor dit que ce fut lui qui alla mettre le feu à ce fameux temple, dont Uenuku était l'un des directeurs.

Si les traditions veulent parler d'un même fait, Uenuku aurait été le successeur de Kae ; Tihi-o-Manono et Ware-Kura ne seraient que les noms différents du même lieu. Il faut l'admettre, à moins de supposer, ce que les traditions ne laissent pas soupçonner, que Whakatau soit allé incendier deux maisons différentes.

Légende de Whakatau, et incendie de Tihi-o-Manono (1).

Quelque temps après arriva une bande de guerriers du pays de Kae pour venger sa mort ; et ayant tué par représailles un nommé Tuhuruhuru, ils retournèrent chez eux.

Alors la mère de Tuhuruhuru alla à la recherche de Whakatau pour le charger de venger la mort de son fils ; car Whakatau était un homme courageux et habile dans les stratagèmes de guerre. Dès qu'elle fut arrivée à la place du village de Whakatau, elle apprit qu'il s'amusait avec son cerf-volant. Elle se dirigea vers lui, sans le connaître, elle lui demanda : « Où est Whakatau ? » — « Comment le saurais-je, lui répondit Whakatau, qui était très plaisant ; il est peut-être parmi ces autres hommes, » et il en désigna quelques-uns qui faisaient également voler leur cerf-volant.

Ka haere atu taua wahine ki era atu tangata, ka ki atu, keiwhea a Wakatau. Ka mea atu nga tangata, na, ko taua tangata i tae atu koe. Ki te tae atu koe ki a ia, me hura e koe i tona maro, ka kite koe i tana raho, he raho punga.

Ka tahi ka tae atu taua wahine. Ka hura tona maro. Ka kata ia ki taua wahine; no te mea kua kitea tano raho, e te wahine (2).

(1) Shortland, tradition p. 67.

(2) Shortland a laissé le texte sans traduction parce qu'il est grossier. Voici, en effet, ce qu'il signifie à peu près :

— Va-t-en, pauvre femme, parler à ces hommes, et demande-leur : « Où est Whakatau ? » Ces hommes te diront : « Là, près de toi. » En approchant de lui, il faut que tu découvres ton maro, et que tu montres ton.... »

« N'oublie pas à ton arrivée, pauvre femme, de défaire ton maro ; cela le fera rire, parce qu'il aura vu le.... de la femme ».

« Va, — lui dit-il, — retourne chez toi ; je me charge de cette affaire. Je te donne l'indication suivante pour que tu puisses savoir si le Tihi-o-Manono est incendié. Si tu vois les lieux tout rouges, tu reconnaîtras que les hommes ont été abattus par ma main, et que le Tiho-o-Manono est en feu ; mais si le ciel laisse tomber de grosses gouttes de pluie, tu sauras alors que j'ai été tué. » Telles furent ses dernières paroles à Hine-te-Iwa-Iwa la mère de Tuhuruhuru.

Alors Whakatau alla travailler avec sa hache et réparer son canot ; quand il fut prêt à prendre la mer, il le mit à l'eau la nuit, et arriva devant Tihi-o-Manono le lendemain matin.

Dès que le peuple, qui était sur le rivage, vit le canot qui venait sur la terre, il se crut certain d'en faire bientôt sa proie. Aussitôt il envoya un de ses braves, nommé Kaiaia (le faucon) pour détruire le canot.

Mais Whakatau établit deux perches avec des cordes en nœuds coulants, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière du canot. Kaiaia se dirigea droit au canot, et, en arrivant, se posa sur la perche de l'avant. Alors la corde fut tirée fortement et ce brave fut pris par le pied.

Dès que les hommes qui étaient à terre virent que ce brave venait d'être tué, un autre se présenta, nommé Kahu (cerf-volant). Il s'écria : « Kaiaia n'a pas fait ce qu'il fallait faire. Si j'y allais le canot serait détruit. » Aussitôt Kahu partit et alla se poser sur la perche de l'arrière du canot ; mais la corde fut tirée, et ses pieds se trouvèrent pris aussi.

Quand la population du rivage vit que deux de leurs braves venaient d'être tués par Whakatau, Mango-pare (le requin tête de marteau) proposa de détruire le canot en l'engloutissant. Il promit de plonger par dessous et de l'avaler.

Mango-pare plongea aussitôt ; mais Whakatau versa de l'huile sur la mer, et l'eau devenant transparente, il vit le requin qui approchait la bouche ouverte afin de dévorer la quille du canot, tant il était pressé de le détruire. Au même instant, Whakatau repoussa Mango-pare à l'aide d'une perche acérée ; il le frappa, puis, le halant près du canot, il lui

coupa le bout de la langue et il le laissa retourner à terre pour raconter cette prouesse à sa tribu. Mango-pare retourna à terre. Mais personne ne le reconnaissait plus, tant son visage était changé.

La population se rassembla dans la maison appelée Tihi-o-Manono, pour entendre Mango-pare raconter son aventure: « Viens nous raconter, lui dit-elle, quelle est la valeur de l'homme. »

« *Ko te taata he taata kaa raa.* L'homme est un homme très puissant, » dit Mango-pare, d'une voix fort étrange, car sa langue étant coupée, sa manière de parler n'était plus la même.

« A qui ressemble-t-il ? » dit la multitude : « Est-il comme moi ? » demanda l'un. « Non ! » répondit Mango-pare. « Est-il comme moi ? » demanda un autre. Mango-pare dit encore : « Non ! » Alors, Whakatau lui demanda : « Est-il comme moi ? » « Oui ! dit Mango-pare, il te ressemble. Je déclare que tu es vraiment la même personne. » Et Mango-pare persista à dire : « Cet homme est tout à fait le même. »

Quand Whakatau vit qu'il était reconnu par Mango-pare, il chercha une corde qu'il avait cachée sous son manteau. La corde avait des nœuds; elle était charmée par un enchantement puissant et terrible. Whakatau brandit sa corde : d'un seul coup, il en tua un millier. Il fit tourner de nouveau sa corde d'un côté opposé de la maison : un autre millier tomba mort. Alors, il mit le feu à leur maison : de sorte que le ciel devint rouge par les flammes, et la mère de Tuhuruhuru reconnut à ce signe que le Tihi-o-Manono brûlait et que Whakatau avait obtenu la compensation de la mort de son « époux » (1).

Shortland fait à cette occasion la remarque que les fables qui rapportent ces aventures remontent aux époques les plus reculées de l'histoire des Nouveaux-Zélandais, et à un temps bien antérieur au voyage de l'Hawahiki. La génération ac-

(1) Le mot « époux » est dans le texte.

Shortland appelle la maison Tihi-o-Manono, dans ses *Traditions*, et Tini-o-Manono dans ses *Southern districts*. Taylor l'appelle Tini-o-Manono et Aru-o-Manono; Sir Grey, Tihi-o-Manono.

tuelle regarde généralement ces récits comme des inventions de leurs ancêtres, destinées à amuser la jeunesse.

Légende dite Whare-Kura (1). Bien que les indigènes n'aient actuellement aucuns lieux consacrés spécialement au culte, ils ont cependant conservé la tradition d'un temple existant autrefois. Le Wahi-tapu ou Bosquet sacré n'était pas un lieu d'assemblée pour le service religieux ; il était seulement visité par le prêtre ; il contenait les tombeaux des chefs, les offrandes faites aux dieux, les paniers de nourriture, les restes des personnes sacrées, les guenilles et les vieux vêtements des chefs, leur chevelure, après qu'elle avait été coupée, et autres choses pareilles. Il y avait d'autres endroits où l'on mettait à part, comme dans un magasin sacré, les objets les plus curieux et les plus rares.

Mais on dit que Whare-Kura était un grand édifice, où toutes les tribus avaient l'habitude de se rassembler pour le culte et pour entendre le récit des hauts faits de leurs ancêtres, pour tenir leurs réunions solennelles et pour administrer la justice. Ce mot signifie littéralement « Maison rouge », à cause de la couleur dont elle était peinte, et l'on dit qu'elle existait avant qu'ils ne quittassent Hawahiki. Son extrême antiquité se voit dans cette circonstance que tous ceux qui s'y sont trouvés passent maintenant pour être leurs plus anciens dieux. Le temple avait un portique ou véranda, tel qu'ils en font encore à leurs maisons ; il était placé au bord du toit, du côté de l'entrée ; il y avait, à l'autre extrémité, un petit édifice où résidait le grand-prêtre ; soixante-dix autres prêtres avaient leurs demeures disposées tout autour ; chaque édifice portait le nom de l'un des cieux.

Les poteaux qui supportaient le bâtiment étaient sculptés et représentaient leurs ancêtres chefs.

Les différentes tribus qui s'y réunissaient formèrent deux grandes divisions, occupant, l'une un côté de l'édifice, et l'autre l'autre côté. L'une d'elles avait un bâton, appelé le Tokotoko-o-Turoa: il avait pour propriétaire Rangi-Tawaki. L'autre avait aussi un bâton, appelé Tongi-Tongi, qui appar-

(1) Taylor, p. 65.

tenait à Mai-i-Rangi : Ces personnages étaient probablement les chefs de leurs compagnies.

Il n'était pas permis de manger dans Whare-Kura, et toute transgression à cette défense était punie de mort. De là peut-être vint la coutume de cuire les mets dans un lieu séparé, ou Kauta, et celle de manger hors des maisons. De fait, la maison d'un chef semble, à quelque égard, avoir conservé le souvenir de Whare-Kura : c'est une espèce de temple, possédant la demeure de la divinité et son autel, sculptés sur le poteau qui supporte l'édifice, ainsi que le foyer qui brûle devant l'image du grand ancêtre de la famille.

On fait encore l'énumération des tribus qui s'assemblaient dans cet ancien édifice.

1° Kauika et ses chefs : Kauika-nui, Kauika-roa, Kauika-papa, Kauika-wakaroa-korero.

2° Te-Kahui-wata et ses chefs : Wata-nui, Wata-roa, Wata-korero, Wata-atua.

3° Te-Kahui-kapua et ses chefs : I Kapua-nui, I Kapua-roa, I Kapua-tuatahi, I Kapua-waka-roa-korero.

4° I Rangi-tu-ana, I Rangi-tu-tawaki, I Awhiro, I Roto-pua.

La famille de Whiro se composait de Monga, Wai-tu-rourou-atea, Uri-Hanga, Marama-nui-hotu, Rakei-i-pingau : ces chefs étaient les principaux de la tribu de Maru.

Ceux qui apportèrent le lin et firent la corde sacrée, qui enveloppe les images, furent Uru-Manu et Taki-taki, avec leurs sœurs Rito-Wara et Rito-Maopo, deux grandes prêtresses; c'est d'elles, dit-on, que s'éleva *Turia-te-Ngairi*, « la grande querelle », qui finit par séparer les tribus.

Les suivants étaient tous des dieux rampants dépendant de Maru :

Tutangata-Kino, Tu-Uatai, Ma-Rongo-rongo, Tu-te Koreronaki, Pou-a-te-Huri, Huru-Kakariki, Huru-Koekoea, Te Rimu-Rapa, Paouru, Paroro (le grand-prêtre), Witiki-Kaeaea, Tangaroa-Matipua, Karukaru, Tawaki, Te-Mata, Awipapa-te-Mango-a-Ururoa, Te-Mata-o-te-Rangi, Maru, Rehua, Taunga-Piki, Riri-o-Takaka.

Uenuku paraît avoir été le directeur de l'autre côté de la

maison ; il y avait avec lui cent quatre-vingts chefs : Tekahui-Potona et Te Kahui-Torea, Te-Kai-Ranga ; Te-Kahui-po-Poutiti, Poutaha-Poukorero, Te-Kahui-Pepe, Pepe-Mua, Pepe-Roto, Pepe-te-Mui-mui. Ceux-là s'étaient rassemblés pour entendre Uenuku ; mais un jour, un personnage incivil, Potaringa-Titia, se boucha les oreilles et ne voulut pas l'écouter, tandis que Potaunga-a-Whea se comportant mieux, fut attentif à ses paroles. Pota-Pua-Waka était également un grand orateur dans Whare-Kura ; mais la moitié de l'assemblée, au lieu de faire attention à ce qu'on y disait, s'amusait pendant tout le temps à chanter des waiata, ou chansons.

Au début, ce temple était un grand lieu d'union pour toutes les tribus ; mais, plus tard, il devint la source des discordes. Les tribus qui s'y assemblaient, s'y querellaient. Kauika brisa le bâton de Mai-i-Rangi : ce fut le signal de l'anarchie et de la confusion ; les sortilèges et les charmes furent mis réciproquement en pratique par les uns contre les autres ; finalement on se battit. Waka-Tau-Potiki mit le feu à l'édifice et un grand nombre de personnes trouvèrent la mort dans les flammes. Depuis cette époque, dit-on, il n'y a plus eu d'union entre eux ; chaque tribu a toujours été opposée à une autre.

Tels sont les fragments des traditions qui parlent de ce temple remarquable. Ils sont pleins d'intérêt et font naître les conjectures sur leur origine, car il faut qu'ils soient fondés sur quelque chose ayant existé ; ils sont plus particulièrement remarquables en ce qu'ils se rapportaient à un édifice élevé pour le culte, ce qu'on n'a jamais vu pratiquer depuis par les Nouveaux-Zélandais. Les naturels chrétiens comparent cette maison à Babel ; ils disent qu'elle fut cause de leur dispersion et de la confusion des langues, comme de l'état d'inimitié dans lequel ils ont vécu depuis, l'un contre l'autre ; qu'au début elle ressemblait au temple de Salomon, où toutes les tribus se rassemblaient. Cela semble vraiment rappeler la séparation des dix des deux autres, sous le règne de Rehoboam, qui, comme Kauika, brisa le bâton de paix et d'unité par sa folie. En supposant que ce peuple est descen-

du de quelqu'une de ces tribus, c'est justement une tradition qui explique comment ils ont pu provenir d'une période si éloignée. Sans l'histoire, nous ne pourrions pas comprendre qu'ils eussent pu conserver un récit si complet.

La tradition suivante se rapporte entièrement à Whare-Kura (1) :

Quand le temple fut terminé, on envoya un messager à Whiro et à ses enfants, pour qu'ils fussent les présidents des orateurs de Whare-Kura ; cette invitation était faite de la part de Kauika, de Wata, de Kapua, et de toute l'assemblée. Quand le messager fut arrivé auprès de Whiro, il dit : « Nous sommes venus pour que tu sois le Tohunga (président, orateur) de la maison. » Whiro répondit : « Je n'y puis aller ; mais j'y enverrai mes enfants, Marama-Nui-o-Hotu, et Tai-Nui-o-Aitourou-Atea ; retournez-vous-en donc tous. » Les deux fils de Whiro partirent et arrivèrent à Whare-Kura ; là on les tua.

Alors on envoya d'autres messagers à Whiro et à son dernier fils Monoa, pour les décider à venir, eux aussi, comme « Tohunga » de la maison, mais en réalité pour les tuer. A leur arrivée, ils dirent à Whiro : « Nous venons te chercher parce que tes enfants ne sont pas assez instruits pour la fonction. » Whiro répondit : « Je ne sais pas plus que Marama-Nui-o-Hotu, et que Tai-Nui-Waitu-Rourou-Atea ; c'est pourquoi je resterai ici ; mais je consens à ce que Monoa aille à ma place ». Whiro dit à son fils : « Prends conseil du Niu ; (2) jette ton bâton, He-Ara-o-te-Manu-i-te-Ra, car peut-être tes frères ont ils été tués. » Il consulta donc le Niu : le présage fut défavorable. Monoa dit à Whiro, son père : « Mon bâton est tué. » Alors Whiro répliqua : « Va avec prudence, et quand tu seras arrivé à la maison, n'entre pas par la porte,

(1) Taylor, p. 63.

(2) Pour consulter le Niu, chacun avait son bâton, auquel il donnait son propre nom et, en jetant le bâton, si celui qui représentait le consultant tombait sous l'autre, c'était signe que le premier mourrait.

mais va sur la toiture au Pihanga (1) et de là regarde dedans.

Monoa partit et arriva à Whare-Kura. Les hommes de la maison l'invitèrent à entrer par la porte; mais Manoa refusa de le faire. Il se rappelait l'avis que lui avait donné son père Whiro; il grimpa sur la toiture de la maison, et se dirigea vers le Pihanga; de là, regardant dans la maison, il vit les poumons de ses frères que le prêtre agitait çà et là dans le moment, en sacrifice: et cela décida Monoa à s'enfuir. Quand les hommes de la maison virent cela, ils se mirent à sa poursuite. Il hâta sa marche, en prononçant en même temps le charme suivant :

Hopu kia, hopu kia.	« Attrapez le, attrapez-le,
Hopu ata, hopu ata.	« Attrapez le léger, attrapez le léger si vous pouvez.
E kore Monoa e mou.	« Monoa ne sera pas attrapé.
I te ra kumutia.	« Avant que le jour vienne.
Tuaka puakina.	« Il est venu et s'en va,
Te matangi nui no Tu.	« Avec le grand vent de Tu.
Te mahaua no Tu.	« Avec la chaleur de Tu.
Rere huru huru au.	« Je vole comme la plume.
Rere take take au.	« Je vole ferme.
Rere au iho.	« Je vole en bas,
Rere au ake.	« Je vole en haut,
I runga ano Tauranga,	« Encore plus haut que Tauranga
Te kuti kuti Tauranga,	« Tauranga est dépassé (coupé),
E awe, awe.	« Heureusement ! heureusement !
Tuku atu au kia mangi a manu.	« Laisse-moi m'échapper comme un oiseau.
Rere Houmea.	« Voler comme l'Oumea (2).
Tatu mai ata Tu.	« A toucher la terre,
Rarou ka hihiko.	« En rasant sa surface,

(1) Pihanga, était une ouverture faite dans la toiture pour donner de la lumière ; elle avait par-dessus une petite couverture pour préserver de la pluie. Elle n'est plus pratiquée aujourd'hui.

(2) L'Oumea est probablement l'Oovea des Tahitiens, le *Cuculus nitens* de Forster.

Kite hau raro tukua.	« Fais que le vent souffle par-dessus moi,
Tuku aiho i runganei.	« Fais qu'il fasse calme où je suis.
Taka te ruhi.	« Fais qu'un fort vent s'élève contre
Taka te ngenge.	eux et qu'ils tombent exténués.
	« Attrapez-le, attrapez-le, etc.

Monoa s'enfuit ; il se précipite au milieu d'une bande de Kauwau (pelicans); mais ils étaient incapables de le cacher. Il courut au milieu d'une bande de canards (parera) ; là non plus il ne put être caché, et aussitôt il essaya de se cacher dans une troupe de kaiaia (*falco brunnea*), mais en vain. Il alla alors se cacher dans une bande de torea (*hæmatopus picatus*), mais sans plus de succès. Il courut, après cela, dans un troupeau de korora (pingoins), mais sans parvenir à se cacher. A la fin il se précipita dans une bande de tara (cormorans), et là il se trouva tout à fait caché. Ce fut en vain que ceux qui le poursuivaient le cherchèrent ; ils ne purent le voir ; ils finirent par s'en retourner. Monoa se leva et cria « *ke, ke* », la note des oiseaux parmi lesquels il se trouvait, et tous se levèrent immédiatement ; alors il cria « *ka-i-wa* », et toute la bande s'envola. « *Tarai whenua kura* ». (1) Et Monaa échappa, « *i te ra kamutia* », avant que le jour ne fût venu, aux ennemis qui n'attendaient que le jour pour l'enfermer dans un sac.

He taunaha ki Kauika.

Ka mama Kauika tohunga, ka mama Kauika waka rongo korero ;

Ka mama Kauika wakatuma toma i roto i Whare Kura.

Il s'était recommandé à Kauika.

Le prêtre Kauika se montra léger en écoutant sa demande

Kauika se montra léger en se mettant en colère (maudissant) contre l'enfant dans Whare Kura.

(1) *Tarai*, hachant ; *whenua*, terre ; *kura*, rouge.

LÉGENDE DE MATUKU (1).

Matuku et Witi étaient deux grands anthropophages. Après avoir tué et mangé plusieurs personnes, Matuku tua un grand chef appelé Waheroa, et emmena sa femme. Les amis de Waheroa résolurent de ne pas laisser un pareil crime impuni. Dans ce but, ils se rendirent à la forêt et choisirent un arbre convenable pour faire un canot, afin de poursuivre Matuku. En ayant trouvé un, ils y mirent le feu et le brûlèrent par en bas ; mais, pendant la nuit, Te-Tini-o-te-Hake-Turi (la bande des petits oiseaux d'Hake-Turi) vint et le remit debout. C'est pourquoi ils eurent à le brûler une seconde fois par en bas. Hake-Turi revint avec sa bande dans la nuit, et redressa encore l'arbre. Cela fut répété plusieurs fois. Voulant en connaître la cause, ils résolurent de la chercher ; c'est pourquoi, après avoir brûlé de nouveau l'arbre, ils restèrent auprès, et, quand Te-Tini-o-te-Hake-Turi, se montra, ils firent un grand bruit qui chassa les oiseaux. Quelques-uns des arbres eux-mêmes en furent si épouvantés qu'ils laissèrent tomber leur tête, qui depuis n'a jamais pu repousser. Parmi eux se trouvaient le Ponga, arbre à fougère, et le Kareao (*Ripogonum parviflorum*), dont les jeunes pousses sont maintenant toujours courbées. Quand ils eurent achevé le canot, cousu (amarré) les hauts et tout préparé pour la mer, ils trouvèrent le hallier si épais qu'ils ne purent pas mettre le canot à l'eau. C'est pourquoi ils firent la karakia suivante :

Waea turi hunga. Poussez de côté le bois,
Waea taramoa. Ecartez les ronces,
Ka puta ki waho, Ensuite viendront dès qu'il sera dehors
Ko Witi ko Matuku Et Witi et Matuku (2).

Le hallier s'ouvrit aussitôt. Le canot fut lancé et tous les guerriers s'embarquèrent. Le canot se nommait *Riwaru.* Il avait trois noms : le premier *Riwaru*, parce que l'humidité

(1) Taylor, p. 115.

(2) Au commencement d'une dispute, on dit : Ecartez les barrières et la colère éclatera. »

de la forêt l'avait verdi ; le second *Tuirangi*, quand il atteignit la mer, peint et orné ; le troisième *Pakawai*, quand il fut halé à terre.

Ils se dirigèrent sur la résidence de Matuku ; quand ils y arrivèrent, ils trouvèrent qu'il n'y était pas ; mais la femme qu'ils cherchaient se trouvait dans la maison. Ils lui demandèrent comment ils parviendraient le plus aisément à s'emparer de Matuku ; elle leur conseilla de placer un grand nœud coulant sur le plancher, et de se cacher sur les côtés de la maison ; elle leur recommanda bien de se garder de le saisir par le col, mais seulement par la taille, parce qu'il était trop fort pour être saisi dans le premier endroit. Ils entendirent aussitôt qu'il venait, car il faisait trembler le sol sous ses pas. Il avait sur ses épaules un fardeau de chair humaine, qu'il jeta à terre en approchant de la porte. La femme l'appela ; mais, se défiant de quelque ruse, il dit:

Piro piro haungaunga taku kai, he tangata,
« Je sens ma nourriture, un homme. »

Elle lui assura que tout était bien, de sorte qu'il rampa sur ses mains et ses genoux ; aussitôt que sa tète et ses épaules parurent, ils tirèrent sur le nœud et le saisirent. Ils coupèrent une de ses mains, mais il leur dit qu'ils ne parviendraient pas à le tuer. Il le leur répétait pendant qu'ils lui coupaient les membres. Mais dès qu'ils eurent coupé sa tête, il mourut, et, d'après quelques récits, il fut changé en butor, oiseau qui porte encore son nom.

Quand il fut mort, les guerriers demandèrent à la femme comment ils pourraient s'emparer aussi de Witi. Elle leur dit où ils trouveraient la caverne dans laquelle il vivait ; elle ajouta que s'ils plaçaient un nœud coulant au dessus de cette caverne, et s'ils faisaient du bruit, le monstre ne manquerait pas de sortir, pour aller les attaquer, comme il le faisait chaque fois qu'on allait près de sa demeure. Ils firent comme on leur avait conseillé, et quand il sortit sa tête, ils tirèrent immédiatement sur le nœud coulant et le tuèrent facilement.

TRADITION RELATIVE AU DÉPART DES CANOTS (1)

« Les motifs qui firent émigrer les Néo-Zélandais d'Hawahiki ne sont point encore oubliés. Une tradition rapporte qu'une guerre civile détermina un chef nommé Ngahue à s'enfuir de la contrée : après un long voyage, il toucha à la Nouvelle-Zélande (2) et retourna à Hawahiki avec des morceaux de pierre verte, et les os d'un gigantesque moa tué près de Tauranga, dans la Nouvelle-Zélande. Reçu par ses parents comme un échappé à la mort, Ngahue fut pris en haute estime, et, comme d'autres voyageurs, il se répandit en récits ardents sur la fertilité du sol de la Nouvelle-Zélande, l'excellence du poisson dans la mer, l'immense volume des anguilles dans les rivières et le grand nombre d'oiseaux et de plantes utiles à la nourriture dans les forêts. Les querelles n'avaient pas cessé quand Ngahue retourna à Hawahiki, et le parti vaincu, afin de sauver sa vie, prit la détermination d'émigrer à cette terre nouvellement découverte. D'autres traditions disent que Kupe est le Cristophe Colomb du pays.

« Aussitôt que la migration eut été décidée, on se mit à construire des canots convenables pour un pareil voyage. D'après quelques traditions, cela eut lieu à Rorotonga. Tous étaient des doubles canots, nommés : l'*Arawa*, le *Taïnui*, le *Matatua*, le *Takitumu*, le *Kurahaupo*, le *Tokomaru*, le *Matawhaora*, et *l'Aotea;* mais il y avait six ou sept autres canots dont les noms ne sont pas venus jusqu'à nous. Tout étant prêt, les émigrants mirent à bord des canots des semences de patate douce, des fruits de karaka, des gourdes, des taro, des rats, des perroquets, des pukeko, des chiens, et une grande quantité de fard rouge sacré.

« Tous les canots partirent ensemble, et alors qu'ils s'éloignaient, un vieux chef leur cria : « Partez en paix, et « quand vous aurez atteint l'endroit où vous allez, ne faites

(1) Thompson, *the Story*, p. 99 et suiv.

(2) Ne pas oublier que ce mot Nouvelle-Zélande signifie uniquement l'Ile-Nord.

« pas comme Tu, le dieu de la guerre ; partez et restez en « paix avec tout le monde ; laissez la guerre et les querelles « derrière vous. »

« Quand la nuit fut venue, une tempête s'éleva, la flotte se trouva dispersée, et chaque canot navigua séparément. On se rappelle encore les disputes et les incidents qui surgirent durant le voyage dans plusieurs des canots. La plupart de ces disputes furent occasionnées par les femmes ; tandis qu'il y avait des discussions pour savoir si le canot serait dirigé « vers le quartier où le soleil brille, ou vers « cette partie des cieux où le soleil se couche. »

Durant le voyage quelques-uns des canots virent des îles où les canots furent halés à terre, les vieilles coutures étant relâchées, et les canots réparés.

La flotte d'Hawahiki atteignit la Nouvelle-Zélande quand le Pohutukaua et le Rata (arbres), étaient couverts de fleurs. C'était par conséquent dans l'été, et les émigrants, comme des survivants d'un naufrage, se dispersèrent dans le pays. Pour apaiser l'esprit de la terre de leur usurpation, on dit des prières. L'une d'elles, faite par un chef d'alors, est encore conservée comme un talisman moderne:

« J'arrive où une terre inconnue est sous mes pieds ;
« J'arrive où un nouveau ciel est au-dessus de moi ;
« J'arrive à cette terre ;
« Lieu de séjour pour moi.
« O esprit de la terre ! l'étranger t'offre humblement son cœur et de la nourriture. »

« Plusieurs familles des canots, captivées par la beauté et la fertilité de certaines baies aperçues pendant que les canots cotoyaient le rivage, débarquèrent et s'établirent avant que les grands chefs descendissent, et d'autres allèrent à terre pour explorer la contrée.

« Il n'y avait aucun être humain sur les îles à l'arrivée des émigrants. Des conflits qui s'étaient présentés plusieurs siècles auparavant ont été transformés par la tradition en combats entre les premiers émigrants et les habitants primitifs de la Nouvelle-Zélande ; mais il n'y a rien de vrai dans ces rapports. Comme les équipages de tous les canots

débarquaient dans des lieux différents, chaque tribu a une histoire particulière de ses ancêtres, et plusieurs de ces légendes ne manquent pas d'intérêt.

« Le canot *Tainui* transporta à la Nouvelle-Zélande les ancêtres de la puissante tribu actuelle Waïkato, et les nations de la rivière Tamise. Ce navire toucha d'abord à Wangaparaoa, péninsule dans le golfe Hauraki, près d'Auckland. Il remonta en pagayant la rivière Tamaki jusqu'à Otahuhu, et de là il fit le tour du cap Nord. On toucha à Kaipara et à Manukau, sur la côte ouest. Le beau port de Kawhia finit par décider le commandant à débarquer, et là le canot fut halé sur le rivage. Les noms de 23 chefs, venus d'Hawahiki sur le *Tainui* sont encore dans la mémoire de la génération actuelle de Kawhia, qui montre un rocher de pierre à chaux comme le reste de ce fameux navire. Une tradition dit que le *Tainui* fut traîné par-dessus le portage à Otahuhu.

« Le canot l'*Arawa* fut halé sur le rivage à Maketu, dans la baie d'Abondance, et le point où cela fut fait est encore sacré. L'*Arawa* vit la Nouvelle-Zélande un peu au nord d'Auckland ; il toucha à la Grande-Barrière, et aux îles Mercure, et à Tauranga. Quelques-uns des émigrants de l'*Arawa* se fixèrent à Maketu, d'autres à Rotorua, et de là s'étendirent jusqu'à Wanganui. Les naturels sortis de ce canot passent pour avoir les grandes dispositions au vol de leur ancêtre Tama-te-Kapua.

« Le canot *Karakaupo* commença par toucher au cap Est et fut halé à terre à Tauranga. Ce fut dans ce canot que vinrent les ancêtres des tribus de la baie de Pauvreté et les indigènes occupant les pays environnants et le nord de la baie des Iles.

« Le canot le *Matatua* fit terre à Whakatane, dans la baie d'Abondance, et de son équipage sortirent plusieurs des tribus de la côte Est. Les descendants de ce canot ont la réputation de tenir leur parole.

« Le canot nommé *Aotea* était commandé par l'illustre Turi, et il amena à la Nouvelle-Zélande les ancêtres des Wanganui. Ce canot, après avoir vu la côte Est de l'Ile-Nord, contourna le cap Palisser, s'avança dans le détroit

de Cook et toucha en plusieurs endroits, longea les côtes Ouest, et fit terre à Aotea, d'où les colons marchèrent le long du rivage jusqu'à Wanganui. Turi fit une excursion à Wairarapa, pendant laquelle il nomma tous les lieux vus par lui sur la route.

« Le canot *Tokomaru* toucha d'abord à la Grande-Barrière, fit le tour du cap Nord, suivit la côte et entra dans la rivière Waitara près de Taranaki. Ce fut dans ce canot qu'arrivèrent les ancêtres de Ati-Awa, ou Ngati-Awa de la côte Ouest. La tradition rapporte que la Nouvelle-Zélande fut d'abord découverte dans le canot par l'aboiement d'un chien qui était à bord.

« Il serait inutile de donner l'histoire des autres canots. L'Ile-Nord a été la première peuplée, et, ce qui le prouve, c'est que le Sud signifie « en haut » *up* et le Nord, « en bas » *down*. Chaque tribu se rappelle le nom des chefs des émigrants et quelques-uns de ces hommes ont été déifiés. Il suffira de mentionner les noms de Tainui, Turi, Rupe, Manaia, Hoturoa, Ngahue et autres pour comprendre dans quelle haute estime les premiers émigrants d'Hawahiki sont encore dans le cœur du peuple. »

D'après Taylor, le *Takitumu* et l'*Horouta* seraient les noms différents d'un même canot : pourtant, les traditions nomment deux capitaines.

Les capitaines du *Mamari* et du *Moekakara* ne sont pas désignés.

Le nom du canot de Ngahue n'a pas été conservé.

Shortland (p. 23) dit que tous ces canots, en arrivant à l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande, vont aborder le Cap-Est ou Waiapu.

Les légendes citent encore :

Auraro-tu-ia ou *Riu-o-Maui* et *Tane-a-Rangi* ; ces deux canots passent pour avoir été construits par Tutanekai ou Tutaranaki ;

Taha-tuna; *Tairoa*; *Rima-Rapu* ; *To-Taria-ka-Ria*; *Wiritoa* ; *Tapatapa-Hukarere*; *Toroa-i-Taipakihi*; *Hakirere*; *Mahunu-Awatea*. Ces cinq derniers comptaient parmi les mille canots qui, sous le commandement de Whakatau, allè

rent détruire Tihi-o-Manono, d'après la plupart des légendes, ou Whare-Kura, d'après une autre.

Plusieurs autres canots sont encore cités ; mais aucune des légendes ne désigne le nom du canot de Uenuku allant en pagayant de Tuamatua sur l'île Aotearoa. Il en est de même du canot qui porta Tiki et sa femme Pani, les premiers qui abordèrent à Aotearoa.

Liste prouvant que tous les personnages cités vivaient à peu près à la même époque.

D'après sir Grey, Whakatau-Ihu, Tawhaki et Tuhuruhuru vivaient dans le même temps, et par conséquent dans le même temps que :

Tinirau, chef qui habitait l'Ile Motu Tapu, et prit pour l'une de ses femmes Hinauri, ou Hine-te-Hiwahiwa ; elle était la sœur des Maui, et elle lui donna Tu-Huruhuru ;

Kae, grand prêtre de Tihi-o-Manono ou de la tribu Hapai, qui assista au baptême du fils de Tinirau et fut tué par ce dernier, parce qu'il avait fait mourir sa baleine apprivoisée;

Tuhuruhuru fut tué par les gens de Kae pour venger sa mort. Ce fut à cette occasion que

Whakatau alla incendier Tihi-o-Manono et tuer toute la tribu Ati-Apaï qui avait pour chef

Poporokewa, dont le fils était marié avec une fille de Tuhuruhuru d'après certaine légende, ou, d'après une autre, avec la sœur de Whakatau ;

Rupe, ou Maui-Mua ; c'était par conséquent l'un des frères Maui ; leur sœur était devenue la femme de Tinirau, après avoir été celle de Ihuatamai et de Wareware, et d'abord celle d'Irawaru changé en chien par Maui-Potiki, qui n'avait pas encore émigré à Aotearoa. Ce Rupe ou Maui-Mua fait une ascension au ciel comme Tawhaki, et l'on peut se demander si ce n'est pas le même personnage.

Uenuku. D'après une légende, Uenuku aurait succédé à Kae. Elle rapporte que Whakatau serait allé incendier Whare-Kura.

Whiro. C'est ce chef qu'on voulait élire l'undes directeurs de Whare-Kura.

Hou, l'ennemi de Uenuku et le père de Tama-te-Kapua, de Whakaturia, de Mako, de Hei et de Tia; il paraît être allé à Aotearoa sur le canot de Turi.

Manaia, chef puissant, ancêtre des Ngati-Awa, qui émigra en même temps que Hou, mais sur un canot différent.

Hoturoa, sur le *Tainui*, avec Raumatie et une foule d'au tres.

Rata, sur le même canot, dont il était l'un des constructeur. De même pour

Wahieroa, et pour

Parata.

Toto, beau-père de Turi, constructeur de l'*Atoa* et du *Matahorua*.

Ngahue, excellent charpentier, qui avait fait un voyage avant la grande émigration pour ne pas laisser prendre son jade par Hine-tu-a-Hounga, la sœur de Ràta.

Rupe, regardé comme le premier visiteur de l'Ile-Nord sur le *Mata horua* ; il passe pour avoir séparé l'Hawahiki de cette île en faisant passer la mer entre les deux. (Détroit de Cook.)

Turi, allant le premier se fixer sur cette île à Patea et sur la rivière Whanganui, après avoir abordé à Aotea sur la côte Ouest.

Kapo, le prêtre du canot de Turi.

Tuau, le beau-frère de Turi.

Ngatoro-i-Rangi, le prêtre du canot le *Tainui*, attiré par ruse dans *l'Arawa* par Tama-te-Kapua, son capitaine.

Ihenga, l'un des chefs de l'*Arawa*, qui découvre les lacs Roto-Iti et Roto-Rua, en chassant le Kiwi.

Raumati, l'un des chefs du *Tainui* et probablement l'un des fils de Uenuku, celui qui incendia l'*Arawa*.

Rauru ou Rua-Auru, capitaine du *Mata-Atua* ;

Rongomai, capitaine du *Mahuhu* ;

Poroa, capitaine du *Ririno* ;

Kakiora, capitaine du *Tongamaru* ;

Ruaeo, capitaine du *Pukea-te-Aa-Nui* ;
Ruatea, capitaine du *Kurahaupo* ;
Uenaga-Puanaki, capitaine du *Takitumu* ou *Orouta* ;
Rakiwanangaora, capitaine du *Pangatoru* ;
Puatautahi, capitaine du *Motu-Motu-Ahi* ;
Tama-te-Arokai, capitaine du *Rangi-na-Mutu* ;
Mawhakiroa, capitaine du *Waka-Ringaringa* ;
Et divers autres.

Kupe.

Tous les Maori reconnaissent Kupe comme le premier qui ait atteint l'Ile-Nord de la Nouvelle-Zélande dans le *Mata-o-Rua* ; il débarqua à Wanganui-a-te-Ra, d'où il alla jusqu'à Patea. Puis, étant revenu à Wanganui-a-te-Ra, il retourna à Hawahiki.

Ce fut lui qui ouvrit le détroit de Cook en coupant l'île en deux ; il sépara la Nouvelle-Zélande d'Hawahiki qu'on dit avoir été unie d'abord entre elles.

Il nomma l'Ile-Nord Aotea-Toa. Taylor dit en note (1) : « Quand la flotte de six canots, sous Turi, alla prendre immédiatement possession de cette nouvelle terre, on nomma l'Ile-Nord Aotea-Roa et la Grande Barrière Aotea-Iti. »

D'après lui, Kupe est pour les indigènes le Christophe-Colomb de la Nouvelle-Zélande.

Dans une tradition, le capitaine du *Matahorua*, qui découvrit des nouvelles contrées, est appelé Reti ; mais ce nom ne reparaît plus : il est probablement le même que Kupe, ou du moins l'un des noms de ce chef.

S'il est vrai que c'est Turi qui a donné le nom de Wanganui à la rivière que l'on dit avoir été découverte par lui, Kupe n'a pu l'appeler ainsi ; mais on comprend qu'il ait appelé l'Ile Aotea-Roa : *Aotea*, l'orient, *roa*, lointain, grand.

Toujours est-il que Kupe était du même pays que Turi, puisqu'en revenant de son voyage, il se trouvait dans la

(1) *Te Ika a Maui*, p. 124.

même rivière que Turi allait laisser. La légende dit d'ailleurs textuellement : « Kupe laissa là ses marques dans le détroit de Cook et retourna dans son pays, où il trouva que Turi et tout son peuple vivaient encore, quoique quatre ans se fussent écoulés depuis la mort du petit Hawepotiki. » (1).

Dans la version rapportée par Grey, Kupe était cousin d'Hoturapa, qu'il fit noyer pour pouvoir enlever sa femme et fuir avec elle sur le *Matahorua*. D'après celle de Taylor, Kupe ne s'éloigna que pour aller à la recherche de sa femme Kuramarotini qui avait été enlevée par son plus jeune frère Hoturapa.

Voici ce que Taylor dit de Kupe (2) :

« La première personne qui aborda à la Nouvelle-Zélande (lui aussi dit Nouvelle-Zélande pour l'Ile-Nord seulement) est, d'après tous les indigènes, Kupe ; il y arriva dans le canot *Mata-o-Rua* (*Matahorua* de Grey), et débarqua à Wanganui-a-te-ra (Port Nicholson). Il allait à la recherche de sa femme Kura-Marotini qui avait été enlevée par son jeune frère Hoturapa.

De là il alla jusqu'à Patea, où il entendit le cri du Kokako dans l'intérieur, cri qu'il prit pour celui d'un homme : « On dirait que c'est une voix d'homme : » *Huanoa he reo te tangata*, s'écria-t-il ; et il envoya voir ce que c'était ; mais on ne put rien trouver. Ne voyant rien, il planta un poteau dans l'endroit, puis retourna à Wanganui-a-te-ra, et, de là, à Hawahiki, où il demeura : d'où ce dicton :

Hoki Kupe, e kore ia hoki mai.

« Après être allé dans ce pays, Kupe ne voulut point y retourner. »

Plusieurs travaux extraordinaires lui sont attribués, tels que d'avoir séparé les deux îles et formé le détroit de Cook, et d'avoir également séparé la Nouvelle-Zélande d'Hawahiki auquel, dit-on, elle était d'abord unie.

(1) Grey, p. 210.

(2) Ouvr. cité, p. 116.

NGA-HUI (1).

Nga-Hui vint d'Hawahiki à la suite d'une querelle entre le Mata (nom d'un poisson) et le Pounamu qui avait son origine dans cette île. Il atterrit sur la côte Est, à Wangaparau et alla à Tauranga; et, de là, à Wairere et à Taupo. Il passa alors à Kapiti, Arapawa, et à Arahura, près de Wakatupa ; quand il atteignit cet endroit, il obtint le Pounamu (pierre verte), dans un état inanimé, et là, il s'empara du Kaukaumatu et du Tukurangi. De là il retourna aux montagnes Arawa, où se trouvaient des Moa, à la cascade; il en tua un et l'emporta dans un Taha (panier en écorce). Il retourna à Hawahiki, et apprit aux chefs d'Hawahiki, Tama-te-Kapua Ngatoro-i-Rangi, et Hotu-Roa, combien était beau le pays appelé Aotea-Roa, « la grande contrée ». Ceux-ci lui dirent : « Comment pourrons-nous y passer? » Il leur répondit: « Il faut construire des canots. » Les canots furent commencés : le premier, l'*Arawa* ; le second, le *Tainui* ; le troisième l'*Aotearoa* ; le quatrième, le *Takitumu* ; le cinquième le *Kurahaupo* ; le sixième, le *Tongamaru*. Tous partirent en même temps d'Hawahiki. Quand ils étaient occupés à placer le *haumi*, ou portion de la poupe du canot, qui est une pièce séparée appliquée sur l'extrémité, ils tuèrent par accident le fils de Manaia, qui se nommait Tutenana-hau ; à cause de cela, les constructeurs des canots songèrent à se hâter de les terminer le plus tôt possible, pour pouvoir partir avant qu'on ne s'aperçût de son absence. Comme c'était le fils d'un chef et qu'il avait l'habitude d'aller çà et là visiter ses amis, et de rester quelquefois dix jours absent, ils pensèrent qu'on ne s'inquiéterait pas pendant quelque temps. C'est pourquoi ils se hâtèrent, et quittèrent Hawahiki, après l'avoir enterré près de l'endroit où ils avaient construit leur canots.

HOUMAI TAWHITI.

Père de Tama-te-Kapua, de Mako, de Hei, de Tiae.

Il fait un voyage à Aotearoa et nomma tous les lieux de-

(1) Taylor, p. 120.

puis la rivière Wanganui-a-te-Ra, dans le détroit de Cook, jusqu'à Wairarapa (1), mais il retourne presque aussitôt dans son pays.

Ce voyage est probablement antérieur à celui de Turi, ou très peu postérieur, peut-être du même temps.

Il devait habiter non loin de l'endroit habité par Uenuku, puisque ce dernier et Toi-te-Whatahi tuent son chien qui avait mangé la suppuration d'un ulcère du grand prêtre Uenuku : d'où la facilité pour Tama-te-Kapua et pour son frère, d'aller chaque nuit en cachette, pour se venger de Uenuku, manger les fruits de son beau Poporo (*Solanum lacinatum*). La légende apprend d'ailleurs que les deux tribus étaient parentes et qu'elles descendaient de Tamatea-Kai-Ariki.

Mais Houmai, voisin comme Turi de Uenuku, devait demeurer du côté opposé à celui habité par Turi.

M. Grey dit que Hou et son fils Whakaturea moururent après la victoire remportée par eux sur la tribu de Uenuku.

D'après le chant de Rangitakoru, cité par Taylor (p. 139), Hou se trouvait sur le *Kura-Haupo*, quand il passa avec sa fille sur l'*Aotea*, le canot de Turi. Il serait donc allé, s'il fallait ajouter foi à ce chant, en même temps que Turi, et revenu pendant que Turi restait à Patea, dans le détroit de Cook. Une légende dit en effet que lui et Uenuku, qu'elle nommait, sont revenus en Hawhiki nécessairement avant le départ de la grande émigration, puisque Uenuku fut tué en Hawahiki par Tama-te-Kapua, le fils de Houmai, au moment du départ de cette émigration.

Rien de plus difficile d'ailleurs que de comprendre le texte de ce chant. Nous avons accepté l'interprétation de M. Taylor ; puisque les enfants d'Hou faisaient partie de l'équipage de l'*Arawa* et qu'il n'est pas parlé d'Hou, il est probable qu'il fit partie de l'équipage du *Kurahaupo*, l'un des canots que les légendes citent parmi ceux de la grande émigration. Il était mort au départ de cette émigration, d'après une autre légende, de sorte qu'il a été

(1) Taylor, p. 140.

préservé ainsi d'une nouvelle émigration. Ce qui nous fait le plus adopter la tradition de Taylor, c'est que, comme Turi, Hou était l'ennemi de Uenuku, et il était tout naturel qu'il partît avec Turi plutôt qu'avec tout autre. Il n'est pas moins à remarquer par ce fait encore que le retour en Hawahiki était facile.

UENUKU.

C'était un grand-prêtre. Il habitait l'une des parties de la grande maison commune appelée Whare-Kura où se rassemblaient, pour traiter les affaires, les chefs des différentes tribus associées.

Cette maison n'était pas éloignée de celle de Turi, puisqu'un jour, en sortant de chez elle, la femme de ce dernier put entendre les menaces que faisait Uenuku dans Whare-Kura, menaces qui s'adressaient à son mari ; puisque, un autre jour, Turi fit jouer tous les enfants de la tribu sur une place dans le but d'y attirer le fils de Uenuku qu'il voulait tuer pour venger la mort du fils de son parent que Uenuku avait tué et mangé ; puisque, plus tard, en faisant baigner les enfants de sa tribu dans la rivière Wai-ma-tu-i-Rangi, il réussit à y attirer le jeune fils de Uenuku, qu'il tua et mangea avec ses amis, pendant que ceux-ci envoyaient à son père, qui le mangea sans le savoir, le cœur de son fils coupé en morceaux et tout préparé.

La légende citée par sir Grey appelle la rivière Waima-Tu-i-Rangi ; mais les cartes de la Nouvelle-Zélande ne citent pas de rivière de ce nom ; elles désignent cependant au moins trois rivières nommées Waïma : l'une sans épithète, sur la côte Ouest et les deux autres sur la côte Est. L'une de ces dernières est appelée Waïma-Kariri, près de la presqu'île de Banks ; l'autre Waïma-Taitai près de Moerangi.

La position occupée par Uenuku, en Hawahiki, était telle qu'il y avait d'autres tribus que la sienne, dans trois directions différentes ; au Sud et au Nord, d'abord : puis il cite dans les autres les Ngati-Rua-Nui et les Ngati-Rongo-Tea. Or, comme les Ngati-Rua-Nui formaient une tribu qui occupe la

côte Ouest de l'Ile-du-milieu, il faut en conclure, dans la supposition que l'Ile-du-Milieu est l'Hawahiki des traditions, que Uenuku habitait la côte Est, soit à la presqu'île de Banks, soit à Moerangi, près d'Otago. De la sorte, quel que fût le lieu, il aurait eu en effet des populations au Sud et au Nord; mais dans le premier cas, les Ngati-rua-nui auraient été placés, par rapport à lui, dans le Sud-Ouest.

Pour diverses raisons qui ont été exposées ailleurs, nous sommes porté à croire qu'il demeurait non loin du lac Waiora (presqu'île de Banks).

Les tribus de Uenuku et de Hou descendaient l'une et l'autre de Tamatea-Kai-Ariki.

Hine-Tu-a-Hoanga habitait le même lieu, ou près de Uenuku, puisque ce fut parmi les présents de nourriture envoyés par elle au grand-prêtre Uenuku que les amis de Turi glissèrent le cœur du petit Hawhe-Potiki. Comme Hine-Tu-a-Hoanga était la sœur de Rata, Ngahue devait être du même endroit, puisque ce fut elle qui le força de s'expatrier peu de temps avant la grande émigration.

Dans un curieux fragment de tradition sur Ware-Kura, M. Taylor rapporte que Whakatau alla mettre le feu à ce fameux temple, alors que Uenuku en était l'un des chefs. Comme toutes les autres légendes disent que Whakatau alla incendier Tihi-o-Manono, pour venger la mort de Tuhuruhuru, on doit se demander si Ware-Kura n'était pas la même maison que celle appelée Tihi-o-Manono. Dans ce cas Uenuku aurait été, semble-t-il, le successeur de Kae.

Uenuku était si renommé pour sa sagesse que les Maori avaient le proverbe suivant :

Haere e wai i te waewae o Uenuku, kia ora ai te tangata. — « En allant aux pieds de Uenuku, la vie d'un homme peut être sauvée », c'est-à-dire qu'il savait donner de bons conseils pour se préserver du danger.

D'après une courte citation faite par les légendes, on voit que Uenuku alla lui-même, « en pagayant », jusqu'à Aotearoa, mais qu'il n'y resta qu'un instant et revint aussitôt après en Hawahiki. Certaines données font supposer que le voyage a été fait peu après celui entrepris par Turi, qui semble

avoir été accompagné par Hou ; celui-ci retourna en Hawahiki, où il mourut avant l'émigration de ses enfants Tama-te-Kapua et autres.

La mort de Uenuku précéda de peu le départ des émigrants pour Aotearoa; elle est attribuée à Tama-te-Kapua, qui se servit, pour le tuer, de la hache Tutauru faite, ainsi qu'une autre, avec la portion de jade rapportée par Ngahue.

MANAIA.

Chef puissant et renommé fut, d'après Grey, l'ancêtre des Ngati-Awa. D'après une légende, il avait pour femme la sœur de Ngatoro-i-Rangi; d'après une autre, de Rongotiki.

Il émigra en même temps que l'*Arawa*, le *Taïnui*, etc., sur le *Tokomaru*, d'après sir Grey ; mais d'après Taylor, le *Tokomaru* aurait été commandé par Rakeora. Ce bateau avait pour équipage des Ngati-Rua-Nui, des Ngati-Tama, des Ngati-Motunga, des Ngati-Awa.

Manaia périt en allant, pour se venger de son beau-frère, à Motiti, dans la baie d'Abondance.

Le lieu qu'il habitait en Hawahiki était appelé Whaitiri-Ka-Papa.

Celui où son beau-frère débarqua, en venant venger l'insulte faite à sa sœur, s'appelait Tarai-Whenua (1).

Deux combats l'ont rendu célèbre, celui de Kirikiwawa (palissade en peaux), et celui de Rotorua. Rotorua est un lac de l'Ile-du-Milieu aussi bien que de l'Ile-du-Nord. Ce lac gît dans le Nord-Ouest de Kai-Koura, à mi-distance à peu près de Tauranga (Cap Foolwind), et de Waiharakeke, rivière près du mont Tako.

Si Ware-Kura se trouvait en Taraï-Whenua-Kura, Manaia n'habitait donc pas loin, et Whiro non plus, avec ses enfants, Marama-Nui-o-Hoto, Tainui-o-Aitourou-Atea, et Monoa.

D'après Grey, Manaia émigre après s'être vengé de l'in-

(1) Il résulte d'un passage de Taylor à propos de Whare-Kura, que cette maison était à Tarai-Whenua-Kura.

sulte faite à sa femme, en tuant Tupenu et ses gens qui étaient venus pour faire des lances à Manaia.

Ce fut sur le rivage de Pikopiko-i-Whiti que Tupenu fut pris et tué par Manaia.

Dans un chant attribué à Rata pour le lancement du canot le *Taïnui*, il est parlé des détours d'un chenal, d'une rivière Pikopiko-i-Whiti, ce que Shortland a considéré comme un nom d'homme, à tort peut-être.

Les mots Waikorora sont cités par Manaia dans son imprécation contre sa femme, et un nom presque analogue, sinon le même mal entendu, est donné à une rivière Kaikorai, entre les îles Blanche et Verte, près de Waiota, au sud du cap Saunders (Otago).

Mais il y a aussi une rivière d'un nom qui s'en rapproche peut-être plus, Kararoa, près de la rivière Grey ou Mauhora, entre le cap Foolwind, la rivière Waima et Arahura. Quand on se rappelle que Manaia s'est rendu célèbre par un de ses combats près du lac Rotorua qui n'est pas éloigné de la rivière Kararoa, il semble naturel de croire qu'on a voulu parler de cette rivière, plutôt que de l'autre.

Tradition concernant le Taïnui (1).

Cette tradition est traduite d'un manuscrit écrit par Ngapora, le représentant vivant de l'un des hommes de ce canot, et le proche parent de Te-Whero-Whero, qui est peut-être le plus grand chef actuel de la Nouvelle-Zélande.

« Les premiers canots qui partirent pour la Nouvelle-Zélande étaient nommés *Te-Arawa*, *Kurawaupo*, *Mata-Atua*. Suivant le récit de Papa, quand les trois canots mirent à la voile ils laissèrent derrière, avec toute sa division de tribu, un chef nommé Rata, qui était très habile dans la construction des canots.

Papa ne pouvait pas dire si c'était d'Hawahiki ou de quelque autre île que les canots étaient partis.

« Rata étant laissé de l'arrière, se décida à construire un

(1) Shortland, p. 3. M. Shortland doit la copie de ce manuscrit à M. W. Martin, chef de la Justice à la Nouvelle-Zélande.

canot pour sa tribu. C'est pourquoi il alla un matin chercher un arbre qui pût remplir son but. En ayant trouvé un, il retourna dans la maison et se coucha pour dormir. Au jour, le lendemain, il prit sa hache de pierre et après un fort travail l'arbre tomba.

Dans le même moment, deux petits oiseaux se montrèrent ; l'un d'eux était un oiseau appelé Popokotea (*Orthornyx heterociltus*) ; l'autre un Pihipihi (espèce d'hirondelle)? C'était un mauvais présage, provenant de quelque faute commise par Rata par sa manière de faire ce travail ; cependant, il retourna à sa maison sans s'en préoccuper beaucoup et se coucha pour dormir comme d'habitude.

« De bonne heure, le lendemain matin, Rata sortit pour aller travailler à son canot; mais il n'eut pas plus tôt atteint le point où il avait laissé l'arbre qu'il vit cet arbre debout, comme il l'avait d'abord trouvé. De sorte qu'il revint à la maison et dit à sa sœur (1) comment il avait trouvé l'arbre, qu'il avait abattu le jour précédent, tout droit dans la même place.

« De quelle manière as-tu abattu l'arbre ? » lui demanda sa sœur.

« Dès que j'ai été sur le lieu où il croissait, répliqua Rata, « j'ai commencé par trancher son tronc ; et, après, je l'ai « fait tomber, et j'ai coupé son sommet, puis je suis revenu « à la maison. » Il lui dit aussi qu'il avait vu les deux oiseaux.

« Tu as mal travaillé, dit sa sœur; quand tu y retourneras, « tu devras frotter ta hache sur moi. D'abord tu feras bien « de l'aiguiser ; et alors, quand tu arriveras à l'endroit, tu « me toucheras avec elle, et tu te mettras à abattre l'arbre. « Rappelle-toi aussi, quand l'arbre tombera sur le sol, de « jeter sur son extrémité quelques branches de la fougère « appelée panako. »

Cette coutume existe encore aujourd'hui; la racine de fougère est employée pour toucher la première hache dont on se sert pour abattre un arbre destiné à faire un canot.

« Rata retourna et abattit l'arbre comme le lui avait dit sa

(1) Cette sœur était sans nul doute Wahine, Ariki de la tribu

sœur, et à l'instant où il tombait, il jeta quelques branches de fougère sur le tronc. Il se mit aussitôt à façonner l'extérieur du canot, en aplanissant la surface supérieure ; après, il creusa le fond ; et quand cela fut fait, le canot fut couvert d'un côté.

« Maintenant il arriva un jour que la nourriture préparée pour les travailleurs étant restée sans gardien, un petit garçon nommé Kowhitinui découvrit l'endroit où elle se trouvait, et mangea les meilleurs morceaux. Rata n'avait pas oublié cela, et il se demandait quel moyen il prendrait pour le punir.

« Le jour de mettre une tente sur le canot étant venu, il appela l'enfant pour tirer sur la corde employée dans ce but. L'enfant fit ce qu'on lui ordonnait, car c'était un garçon avancé. Il tira sur la corde comme un homme plus âgé.

« Passe cela sur ta tête, dit Rata, en faisant une boucle à l'extrémité de la corde.

« Le pauvre enfant le fit. Mais aussitôt que la corde eût été passée autour de son cou, Rata tira la corde fortement et l'étrangla. Après il cacha son corps sous les copeaux du canot.

« Quand enfin le travail de la forme extérieure du canot fut complète, et que le moment de le traîner à l'eau fut venu, tous les hommes de la tribu furent assemblés; le père de l'enfant se trouvait là aussi. Mais personne cependant ne savait que l'enfant était mort ; on supposait seulement qu'il était perdu. Avant de se mettre à l'ouvrage, les plans furent d'abord dressés, et il fut convenu que le chargement serait mis à bord du canot dès qu'il serait à l'eau; après cela, l'équipage devait s'embarquer sans délai. L'équipage se composait de 140 hommes. Le chef se nommait Hoturoa, et le canot *Tàïnui.*

« Tout étant convenablement arrangé, Rata se leva; il chanta une chanson comme on le fait pour mettre un canot à l'eau en le traînant. Aux dernières paroles de la chanson, le canot fut lancé à la mer.

« Alors, pour la première fois, Rakataua, le père de Kowhitinui, apprit par quelques-unes des paroles de la chanson

de Rata quelle avait été la fin de son fils. Rakataua était un homme d'une grande puissance en sorcellerie, dans les enchantements et les sortilèges ; on le craignait par conséquent beaucoup. Quand il alla à la recherche du corps de son fils, chacun s'écria : « Maintenant, hâtons-nous de partir « et laissons l'homme derrière. » Cela dit, ils sautèrent tous à bord.

« Le chef, ai-je dit précédemment, était appelé Hoturoa ; après lui venait Taiketu ; puis venaient Mania-o-Rongo, Ao-o-Rongo, et Te Taura-Waho, qui se tenaient tous à l'arrière. Au milieu, où l'eau est vidée, était Potukeha, et sur l'avant ou nez, était un certain prêtre, dont je ne connais pas le nom, de même que Rata et Hine(1), la femme qui lui apprit comment il fallait faire pour couper l'arbre. Les provisions mises à bord consistaient en kumara ou patates douces, gourdes, racines de convolvulus et de mawhai, ce qui était toute la nourriture qu'ils avaient pour le voyage. Bientôt Rakataua revint, mais le canot était déjà à quelque distance, et l'équipage nageait aussi fort qu'il le pouvait.

« Ramenez le canot pour moi, cria Raka. »

« Mais le canot ne revint pas, de sorte que le cœur de Raka devint noir de colère, et il charma l'embouchure de la rivière et la ferma. Avant cela elle était grande ouverte ; mais dès qu'elle eut été charmée elle se trouva fermée.

« Alors, sur l'avant du canot, le prêtre, dont le nom est oublié, la charma aussi ; et l'embouchure de la rivière s'ouvrit de nouveau, et le canot arriva à la mer, et fit voile dans cette direction jusqu'à ce qu'il eût atteint la Nouvelle-Zélande.

« La première terre faite fut Wangaparaoa, où le canot fut fortement arrêté par un banc d'huîtres. Le prêtre, cependant, l'avait fait naviguer très vite pendant la traversée. Après avoir quitté Wangaparaoa, il alla aborder de l'autre côté d'Otahuhu, à l'endroit encore appelé Te Apunga-o-Tainui, « le lieu de débarquement du *Taïnui* ». Mais sitôt qu'il toucha le rivage, on vit Rakataua sur la côte. Il était venu

(1) Hine est une contraction de Hine-tu-a-Hoanga, « Femme étant à la place d'une pierre à aiguiser ».

à travers l'océan sur le dos d'un Taniwha (monstre marin).

« Cette partie de la contrée n'avait cependant jamais été habitée ; car les autres canots que j'ai mentionnés avaient abordé sur des points différents de la côte.

« Après qu'il eût été traîné par-dessus l'isthme étroit qui sépare les eaux de Tamaki de l'eau de Manuka, le *Tainui* dépassa l'entrée de cette rivière, et longea la côte vers le Sud jusqu'à ce qu'il arrivât par le travers de la rivière Waikato. En voyant cette rivière couler dans la mer, le prêtre s'écria *waikato* ! *waikato kau* ! « (eau courante, rien que de l'eau courante.) » Il dit cela en plaisantant, et en même temps agita sa pagaie en l'air. Alors qu'ils passaient le long du rivage appelé Te Akau, il s'écria : « *Ko te akau kau* ! « ce n'est que plage. » Et quand ils arrivèrent devant Kawhia, il l'appela *Kawihia-kau* ; « rien que des kawhia. » (1) Ils débarquèrent dans cet endroit ; mais là aussi Raka était arrivé avant eux. Ceci n'est pas une fable, mais plutôt une histoire reposant sur un fait. »

Kawhia est toujours resté depuis dans la possession des descendants de quelques-uns des hommes de l'équipage de ce canot qui forment une tribu appelée, d'après cela, Taïnui, et leur chef actuel, Te Kanawa est descendu directement de l'un de ceux qui les premiers mirent le pied dans la Nouvelle-Zélande.

Cette tribu, aussi bien que toutes les tribus, au nombre de plus de 25, qui sont comprises sous le nom de Waikato, sont sorties des émigrants du *Tainui*. De la même source sont dérivées les tribus qui habitent maintenant Hauraki, ou rivière Tamise : particulièrement les Ngati-Maru, les Ngati-Paoa, les Ngati-Tamatera, et les Ngati-Whanaunga, qui descendent des fils de Mara Tuahu, qui émigra de Kawhia. Ajoutez les deux principales tribus qui résident maintenant sur les bords du détroit de Cook, les Ngati-Toa, qui émigrèrent récemment de Kawhia sous Rauparaha et les Ngati-Raukawa qui émigrèrent de Maunga-Tautari,

(1) Il faut remarquer que Kawhia avait été nommé par Turi et que cent fois dans les traditions les mêmes faits sont attribués à des personnages différents.

dans le district de Waikato, vers le même temps, et vous aurez presque un tiers de la population de la Nouvelle-Zélande, comme descendant de l'équipage du *Tainui*. On observe parmi ces tribus une grande similitude de dialectes et d'idiomes.

Quant à l'origine des indigènes qui vivent plus au Nord, et sont compris sous les titres de Ngati-Whatua, Nga-Puhi, et Rarawa, les premiers sont aussi, je pense, descendus de l'équipage du *Tainui*. Mais les Ngati-Puhi et Rarawa ont la même origine que les Ngati-Kahu-Unu-unu, qui habitent les districts qui s'étendent du cap Est au détroit de Cook.

Chant attribué à Rata pour le lancement du canot le Tainui.

Rata. Oro oro te tohi.	Aiguisez, aiguisez la hache.
Ka Hine-tu-a-Hoanga.	Sur Hine-tu-a-Hoanga.
Kaore ko au, ko Rata.	Non c'est moi Rata.
E kimi ana.	Qui vais suivre (chercher)
I te awa,	Dans la rivière
I piko piko.	Les passes pour sortir,
I Whiti.	A cause de Whiti.
Mate iho ana.	Qui est mort (vient d'être tué).
Lei Maunagroa.	C'est dans Maungaroa (ouest).
Mate mai ai.	Que sera mort.
Kowhitinui.	Kowhitinui.
Ka oho te nuinga.	Tous.
E ta tau a rangi.	C'est vrai, ou mieux le ciel l'a voulu, tu l'as tué,
Ka oho a Rata.	Rata.
Mate ia Rata Wahieroa.	Il a été tué par Rata Wahieroa.
Katahi Ka mahio te matua.	Pour la première fois, le père de Kowhitinui apprit par ces paroles la mort de son fils.
Ka oho ano te nuinga.	Tous.
E tatau a rangi.	C'est vrai, tu l'as tué ou mieux, etc.

Ka oho ano a Rata.	Rata.
Aki e rie ria.	Allons ! ensemble ! paroles pour marquer la mesure.
Te nuinga.	Tous ensemble.
Aki e rie ria	Allons ! ensemble !
Ratu : ahi ori.	Un dernier effort.
Ka marere te waka	Le canot fut alors mis à l'eau.

Il semblerait résulter de la manière d'orthographier les mots *e rie ria* que Shortland indique comme marquant la mesure, que deux personnes auraient été tuées avant le départ du *Taïnui*. Ce qu'il y a de plus particulier, en effet, c'est que les traditions citent deux noms différents ; elles diffèrent même quant à l'auteur de la mort.

Ainsi, Shortland apprend que le petit Kowhitinui était fils du grand-prêtre Rakataua, et qu'il fut étranglé par Rata, parce qu'il avait mangé les meilleurs morceaux des mets qui lui étaient destinés. Tous les écrivains anglais, et particulièrement Grey et Taylor, donnent à cet enfant la qualité de fils de Manaia. Ils diffèrent seulement eux-mêmes sur l'auteur du meurtre.

Grey l'attribue, comme Shortland, à Rata. Voici ce qu'il dit à ce sujet : « Quand les hauts côtés (la coque) du *Taïnui* eurent été amarrés, Rata tua le fils de Manaia et le cacha sous les copeaux et autres débris de ce canot. »

Dans la traduction de la légende de Ngahue rapportée par le révérend Taylor, il est dit seulement : « Pendant qu'on était à placer la dernière partie du canot, les ouvriers tuèrent par accident le fils de Manaia, qui s'appelait Tutenanahau ; ils l'enterrèrent sous les copeaux, et hâtèrent leur départ avant qu'on ne s'en aperçût. »

Mais Taylor ajoute : « Une autre version dit qu'il fut tué, avec intention, par Hoturoa, parce qu'il s'était moqué de son travail pendant qu'il construisait son canot et qu'il l'enterra sur les lieux en recouvrant son corps avec des copeaux. » Puis plus loin : « Peu après le départ des canots d'Hawahiki, on se mit à chercher le jeune enfant de Manaia, Tutenangahau, mais sans pouvoir découvrir ce qu'il était devenu, jusqu'au moment où Tuparaunui, grande mouche et

ancien dieu, conduisit à cette découverte par ses bourdonnements incessants sur le lieu où il se trouvait. »

TRADITION RELATIVE A L'ARAWA (1).

Pendant que j'étais à Maketu, dans la baie d'Abondance, où j'ai résidé durant plusieurs années, en qualité d'agent politique, nommé protecteur des indigènes, j'ai obtenu des détails circonstanciés sur le voyage du canot l'*Arawa*, et l'histoire de son équipage et de ses descendants.

Une fois je fus invité à aller écouter une grande réunion, composée de quelques-uns des principaux personnages de la tribu, enfants de l'*Arawa*, comme ils s'appellent eux-mêmes, et parmi les sujets en litige, il y en avait un touchant leurs prétentions à la terre habitée par eux et à l'île Motiti qui n'en était éloignée que de quelques milles. Cette île, à une certaine époque, était tombée dans les mains d'une autre tribu, puis elle avait été reprise, et maintenant elle était une terre en litige, sur laquelle aucun parti n'osait aller s'établir. Afin d'expliquer le plus clairement possible comment ces débats s'étaient élevés, ils convinrent de remonter à leur plus ancienne histoire, et de la suivre pas à pas jusqu'au jour présent. La personne choisie pour porter la parole était un vieux prêtre, nommée Tatahau, et j'avais à mon côté un missionnaire indigène, le fils de Te Amohau, l'un des grands hommes de la tribu, qui m'aida à prendre des notes sur ce qui était dit.

Le récit présente d'un bout à l'autre des détails si vraisemblables, que je préfère les donner dans la traduction littérale de leurs paroles. Plus tard il a souvent été lu aux naturels de Waïkato et de Tauranga, qui auraient volontiers signalé un exposé inexact, mais qui, au contraire, ont trouvé généralement qu'il était correct. J'ajouterai que les paroles de « l'Enchantement » de l'ancien prêtre nommé Ngatoro-i-Rangi, étaient si bien connues que, lorsque je commençai à

land, ouvr. cité, p. 11.

les lire, je fus interrompu par mes auditeurs qui se mirent à les chanter jusqu'au bout.

Récit du voyage de l'Arawa. — « Ecoutez donc tous Waïkato, vous tous Naitirangi, quel titre j'ai à ma terre de Maketu ; comment mon canot l'*Arawa* vint ici et aborda à Waketu. Le point où mon canot toucha le rivage, à l'entrée de la rivière, est mon bien, ma terre. Ne touchez pas à ma terre : Maketu est à moi ; Motiti m'appartient : car, ce fut Ngatoro-i-Rangi qui gagna la bataille de Motiti, la bataille des Maikukutea.

« Un arbre avait un gros tronc, et il avait dix branches. Une des branches fut coupée et creusée pour faire un canot à Hou, à He, à Tia et à Te Ma-te-Kapua. Ces noms étaient ceux des chefs du parti qui embarqua dans le canot. Et le canot se nommait l'*Arawa*.

« Alors il arriva, après qu'ils eurent mis à la mer d'Hawahiki, et pendant qu'ils cinglaient sur l'Océan, que l'équipage se trouva dans la plus grande perplexité, parce que il n'y avait à bord aucun prêtre pour charmer leur canot, et le mettre à même de naviguer pendant les coups de vent. De sorte qu'ils tinrent conseil pour savoir comment ils feraient pour avoir un prêtre pour leur canot ; et ils allèrent chercher Ngatoro-i-Rangi. »

(Ceux qui me donnaient ces renseignements à Maketu ne savaient pas comment et d'où ils avaient obtenu Ngatoro-i-Rangi, mais plus tard, j'ai appris des naturels de Waïkato, que le prêtre Ngatoro-i-Rangi appartenait à leur canot *Taïnui*, et que l'équipage de *l'Arawa* l'ayant invité à venir à bord de leur canot pour les aider, par son habileté et ses enchantements, à boucher une voie d'eau, n'avait pas voulu le laisser partir).

« Ayant pris Ngatoro-i-Rangi à leur bord, ils firent voile devant eux sur la grande mer jusqu'à leur arrivée à terre à Whangaparaoa. Là, Taïninihi jeta à la mer son Kura (ornement de tête en plumes rouges). Il le jeta à la mer, aussitôt qu'il eut vu les fleurs rouges du Rata (*Metrosideros robusta*,

lequel fleurit en février). Le Kura fut ramassé par Mahina, d'où l'expression proverbiale : *Kura pae a Mahina.*

Pendant que l'*Arawa* était à la mer, Te Mate-Kapua commit un adultère avec la femme de Ngatoro-i-Rangi : Kearoa était son nom. C'est pourquoi Ngatoro-i-Rangi, fort en colère, fit échouer l'*Arawa* sur un haut fond, appelé Te-Koroko-o-te Parata, et l'avant du canot se trouva englouti dans le banc de sable.

« Alors l'équipage s'écria : « *E Toro E* ! *Ka taka te urunga o Kea.* — Oh Toro, oh ! l'oreiller de Kea va tomber. » Si bien que Ngatoro-i-Rangi eut pitié d'eux, et sauva l'*Arawa* par un enchantement.

« Après cet événement l'*Arawa* se dirigea sur Wangaparaoa. Après cela, il toucha à Aotea (l'île de la Grande Barrière de Cook); puis, à Hauraki, et à Moehau (cap Colleville). Dans un endroit appelé Repanga, dans Ahuahu (l'Ile Mercure), Ngatoro-i-Rangi donna la liberté à deux oiseaux apprivoisés. L'un de ces oiseaux s'appelait Takereto, et l'autre Mumuhau « Tourbillon de vent » ; c'étaient le mâle et la femelle. Le premier lieu où l'on relâcha après fut Katikati : Te Ranga-Tai-Kehu est le nom de ce lieu, ainsi désigné de Te Ranga, ou « la bande » de Taikehu.

Ils trouvèrent à Katikati, quelques-uns des hommes du *Taïnui* avec leur chef Raumati. Ce fut ce qui leur fit connaître que Tauranga appartenait aux hommes du *Taïnui.*

« De sorte que, laissant Raumati et ses gens à Tauranga, l'*Arawa* partit de Te Ranga pour Maunganui, dont avait pris possession Tutauaroa, qui s'y était fixé. La nuit suivante, l'équipage dormit à Wairake et, dans la matinée, on atteignit Maketu, où l'*Arawa* fut halé sur le rivage pour la dernière fois ; ses deux ancres en pierre furent jetées dans la rivière. Toka-Parore, « pierre de travers », était le nom de l'ancre de l'avant du canot ; Tu-te-Rangi-Haruru, « pareil au ciel mugissant », celui de l'ancre de l'arrière.

« Depuis ce moment, Ngatoro-i Rangi demeura à terre, et en firent autant Te Mate Kapua, He, Tia, et Waitaha-nui-o-He, le fils de He, et Tapuika-nui-a-Tia, le fils de Tia.

« Maintenant quand Raumati apprit que l'*Arawa* était

halé sur le rivage à Maketu, il vint avec ses hommes, et mit le feu à l'*Arawa*. Alors Hatupatu réunit des hommes pour attaquer Raumati ; et, lui livrant combat sur le côté ouest de l'entrée de Tauranga, tout à fait à l'opposé de Maunganui, il le tua, et attachant sa tête sur un poteau, il l'éleva sur le lieu même où il était tombé. C'est pourquoi le lieu a été appelé Panipani « les joues ».

« Après cela, une partie des hommes de l'*Arawa* continua de demeurer à Maketu, tandis que l'autre partie alla à Rotorua ; de là, ils s'étendirent jusqu'à Taupo et à Wanganui.

« Makahae, le fils de Tapuika-nui-a-Tia, était un de ceux qui s'établirent à Maketu.

« Makahae engendra Tawaki, 4e génération depuis Tia ;
« Tawaki engendra Marukohaki, — 5e ;
« Marukohaki engendra Ruangutu, — 6e ;
« Ruangutu engendra Tatahau et Ngakohua, — 7e ;
« Tatahau engendra Manu et Punohu, — 8e ;
« Manu engendra Taraikoe, — 9e ;
« Taraikoe engendra Mokopu-te-atua-hae, — 10e ;
« Mokopu-te-atua-hae engendra Iwikino, — 11e ;
« Iwikino engendra Korokuai, — 12e ;
« Korukai engendra Rangi-tunaeke et Panei-o-marama, — 13e ;
« Rangitunaeke engendra Te Tiwha, — 14e ;
« Te Tiwha engendra Witipoutama, — 15e ;
« Witipoutama engendra Te Mumuhu et Te Amohau (1), — 16e ;
« Te Mumuhu engendra Te Ngahuru (2), — 17e ;

Revenant à la 13e génération :

« Panui o-marama engendra Taiotu, — 14e ;
« Taiotu engendra Te Iwingaro, — 15e ;
« Te Iwingaro engendra Te Pukuatua (3), — 16e ;

(1) Chef qui était présent dans l'assemblée ; il avait des petits enfants.

(2) Ce chef a été tué il y a peu d'années à Maketu par une bande de guerre de Waïkato.

(3) Chef présent à l'assemblée et ayant des petits enfants.

Voici ce que Taylor dit de l'*Arawa* (1) :

L'*Arawa* appareilla le premier. Son chef Tama-te-Kapua, cria à Ngatoro-i-Rangi de venir lever le Tapu ou de faire *Tupeke* sur la nourriture pour qu'ils pussent manger pendant le voyage, ce qu'ils n'auraient pu faire sans cette cérémonie. Il réussit à persuader Ngatoro-i-Rangi de venir à bord avec sa femme Kearoa, et ils allèrent à Aotea-roa avec eux. Ngatoro-i-Rangi était un personnage trop sacré pour demeurer dans l'intérieur du canot, aussi se tint-il sur le pont, les canots ayant des maisons soutenues par des pieux en bois sur le pont, et couvertes de raupo. Ils arrivèrent à Wangaparau, puis, de là, allèrent à Wakatane, et à Maketu (2); ils laissèrent l'*Arawa* qui y est toujours resté depuis, transformé en pierre. Le *Taïnui* alla à Kawia ; son chef était Hoturoa. L'*Aotea roa* resta quelque temps à Hauraki, et de là alla à Otahuhu, en compagnie du *Taïnui* et du *Tongamaru*, où ils transportèrent le canot par dessus l'Isthme (3). L'*Aotea roa* resta à Aotea ; le *Taïnui* à Kawia, et le *Tonga-Maru* à Nga-ti-Awa.

Peu après avoir quitté Hawahiki, le jeune Tute-Nangahau fils de Manaia, avait été cherché; mais on n'avait pu découvrir ce qu'il était devenu, jusqu'au moment ou Tuparaunui, une grosse mouche et un ancien dieu, vint à leur aide ; par sa puissance de sentir, elle découvrit où il était enterré, et par son bruit assourdissant au-dessus du point, elle les mit à même de trouver les restes du pauvre enfant.

TA NGATORO-I-RANGI KARAKIA I ORA AI TE ARAWA.

Enchantement de Ngatoro i Rangi pour sauver *l'Arawa.*

Unuhia te pou tapu	Etait arraché le poteau sacré,
Na te Rongomai-mua,	De Rongomai-mua,
Na te Rongomai-hiti.	De Rongomai-hiti.

(1) Ouvr. cité, p. 121.

(2) Comme on voit, le canot allait du Sud vers le Nord.

(3) De Tamaki à Manukau, il y a un portage qui n'a pas moins d'un quart de mille ; et est appelé Ota-huhu.

Te waka Rangona atu	Le Rango (1) du canot était enlevé.
Ngatoro kahika	Ngatoro eut recours à une cérémonie religieuse (2).
Ki te pou mua	Au poteau de devant,
Ki te pou roto	Au poteau de l'intérieur,
Ki te pou waho	Au poteau de dehors,
Ki te pou te wharaua	Au poteau de la chambre.
He aturangi mamao	Le jour était éloigné (nuit)
Ngatoro hapainga	Ngatoro se levant, dit :
Takuate whanaunga	Laissez échapper votre parent
Houhia te aïtua	Protégez-nous contre ce mauvais présage ;
Ko rongo	Il faut obéir (écouter) ou prier
Ko te rongo na wai?	Obéir à qui ?
Ko te rongo na Rua Rangi mua	Obéir à Rua Rangi mua
Turuturu wai	Accourez vite
Ko oho te tai na kauaka oho te tai (3).	Voilà la mer qui se lève
Me ko ihu Marakau	Sur l'avant de Marakau.
Te tukua atu ki teara no Rua	Nous descendons par le chemin de Rua,
Heke, heke iho i o ara	Allons, allons seulement par ce chemin.
Takeke whano te ara a Ngatoro	Le chemin que suit Ngatoro est sur le point de le faire périr.
He ara whano ki te po	C'est le chemin qui conduit aux ténèbres.
Te po nui, te po roa,	A la grande nuit, à la nuit profonde,

(1) Pièce de bois sur laquelle on traîne les canots.

(2) La cérémonie à laquelle on a recours pour préserver de quelque malheur.

(3) Passage tellement difficile à traduire que Shortland s'en est abstenu. *Kauaka* signifie : ne pas.

Noter que Turuturu ne se trouve pas dans le Dictionnaire de Williams, mais en tahitien ce mot signifie aider, secourir.

Te po matire whatu,	A la nuit à la pupille fendue
Mate whai Ariki,	A la mort de l'Ariki (qui accomplit cette cérémonie.)
Ko te ara a wai ?	Quel est donc ce chemin ?
Ko te ara o nga niho totohu a te Parata	C'est le chemin des dents à couler bas de Parata,
Eke, eke, eke, Tangaroa,	Viens, viens, viens à bord, ô Tangaroa.
Eke, Penu !	Viens à bord, Penu !
Hui, e taïki e !	C'est effrayant, n'est-ce pas !

Il est à peu près impossible de traduire le mot *taïki*, qui dans le dictionnaire de Williams signifie seulement côte (du corps).

UE PIHI MO NGA TUPAPAKU

Lamentation sur les cadavres.

Taku hei (1), *he piripiri.*
Mon collier était fait de piripiri (2).
Taku hei mokimoki (3).
Mon collier était fait de mokimoki.
Taku hei tawiri (4).
Mon collier était fait de Tawiri.
Taku kati taramea (5).
Mon fermoir était en taramea.
Te hei o te pounamu.
Le collier en pounamu (en perles de verre).
I haramai ai-E.
Est venu le remplacer. E.
I runga te angai ra ana.
Il lui est bien supérieur en beauté.

(1) *Hei*, Ornement du col, collier.
(2) *Piripiri, Goniocarpus tetragynus.*
(3) *Mokimoki* ou mieux *makomako, frialia racemosa* (arbre).
(4) *Tawiri, Pittosporum tenuifolium.*
(5) *Taramea, Licusticum aciphylla* (ombellifère).
Angai n'est pas maori ; il faut lire probablement *anga*, aspect.
Ana est la particule pour former le temps présent du verbe, ou le pronom, son, sa, ses; ou l'adverbe quand.
Pihi, pousser, naître ; *mo*, pour ; *nga* les ; *tupapaku* cadavres.

Chant appelé Puwha ou Hari.

—

Une seule voix d'abord pour préparer à tirer ou nager le canot ; puis les vers du Totowaka. Le premier dit par une seule personne pendant que les hommes se préparent, et le suivant répété par tous à la fois.

Toia te Tainui, toia te Arawa,
Tirez le Taïnui, tirez l'Arawa.
Kia tapotu ki te moana.
Pour qu'ils soient lancés à la mer.

—

He toto waka

Un canot traîné ou nagé.

Une voix.	*Ka tangi te Kiwi*	Le Kiwi, oiseau
	Le Kiwi crie :	
Tous.	*Kiwi*	
	Kiwi.	
Une voix.	*Ka tangi te Moho*	Le Fou id.
	Le Moho crie,	
Tous.	*Moho.*	
	Moho.	
Une voix.	*Ka tangi te Tieke*	Le Sterne id.
	Le Tieke crie,	
Tous.	*Tieke.*	
	Tieke.	
Une voix.	*He poho anake.*	
	Par le ventre seul (expression de nageur pour certain degré de nage).	
Tous.	*To tikoko tikoko,*	
	Nageons, nageons,	
Une voix.	*Haere i ara*	
	Il faut prendre le chenal	
Tous	*Tikoko.*	
	Nageons.	
Une voix	*Ko te tau rua te rangi,*	
	C'est la seconde année aujourd'hui.	

Tous. *Kauaea* !
Allons, hardi les hommes !

Une voix. *Ko te hao tane.*
C'est le preneur d'hommes,

Tous. *Kauaea* !
Allons, hardi (ou gaiement) les hommes !

Une voix. *Howai me kawe*
Enlevez (portez, arrachez) le canot.

Tous. *Kauaea* !
Allons, hardi (ferme) !

Une voix. *Me kawe kiwhea*
Où donc le porter (l'arracher),

Tous. *Kauae a* !
Hardi les hommes.

Une voix. *Ake te take.*
Jusqu'à la racine

Tous. *Take no Tu*,
La racine de Tu.

Une voix. *E Hau* !
Voilà le vent.

Tous. *Toia.*
Nageons (en avant)

Une voix. *Hau riri*
Le vent devient furieux

Tous. *Toia*
Nageons.

Ici halte et aussitôt après nouveau départ

Une voix. *Koia Rimu haere*
C'est véritablement e Rimu qui passe le long du bord.

Tous. *Kauaea* !
Allons ! hardi !

Une voix. *Totara haere*
C'est le Totara qui passe.

Tous. *Kauaea* !
Allons ! hardi !

Une voix. *Pukatea haere*
C'est le Pukatea qui passe

Tous. *Kauaea !*
Allons ! hardi !
Une voix. *Homai te Tu*
Donne un bon coup
Tous. *Kauaea !*
Allons ! hardi !
Une voix. *Homai te maro*
Donnez-le ferme.
Tous. *Kauaea!*
Allons, hardi.
Une voix. *Taku takapu*
Un coup de ventre.
Tous. *Kauaea !*
Allons, hardi.
Une voix. *Hihi, e !*
Tous. *Haha,e !* Ces longues syllabes indiquent qu'un grand effort de nage doit être fait.
Une voix. *Pipi, e !*
Tous. *Tata, e !*
Une voix. *Apitia*
Ensemble.
Tous. *Ha ! Ha !*
Une voix. *Ko te haere*
Voilà qu'il marche.
Tous. *Ha ! Ha !* etc.
Une halte nouvelle ; puis aussitôt nouvel élan.
Une voix. *Ko au, ko au.*
C'est moi, c'est moi.
Tous. *Hitaue.*
Une longue nage.
Une voix. *Mate ko te hauga.*
La chose est morte.
Tous. *Hitaue*
Longue nage.
Une voix. *Turuki, turuki,*
Poussez, poussez.
Tous. *Paneke, paneke,*
Avançons, avançons,

Une voix.	*Oioi tetoki.*
	Brandissez la hache
Tous.	*Kauaea !*
	Hardi !
Une voix.	*Takitakina.*
	Faites-le sortir (jetez le)
Tous.	*Ia ?*
	Qu'est-ce ?
Une voix.	*He tikaokao.*
	C'est un coq.
Tous.	*He taraho*
	C'est un pélican
Une voix.	*He parera*
	C'est un canard
Tous.	*Ke, ke, ke, ke.*
	Coin, coin, coin, coin.
Une voix.	*He parera.*
	C'est un canard.
Tous.	*Ke, ke, ke, ke.*
	Coin, coin, coin, coin, etc.

NOTES SUR LES NGATI AWA.

Les tribus de ce nom prétendent descendre de l'équipage du canot le *Matatua*, qui aborda à Wakatane, dans la baie d'Abondance, et qui était commandé par Rauru.

De là elles se répandirent à l'Ouest et à l'Est, le long des côtes de cette baie, et envoyèrent dans l'intérieur une division connue sous le nom de Te-Uri-Wera.

Elles allèrent jusqu'à la rivière Waitara, près Taranaki.

Dieffenbach dit (1) que ces tribus forment deux grandes divisions : l'une qui continue de vivre sur la côte Est de l'île-Nord, à Tauranga, Matata, Apotiki, Maraenui ; l'autre qui occupe les deux côtés du détroit de Cook, depuis Tara-

(1) T. II, p. 77.

naki jusqu'à port Nicholson, et depuis le cap Farewell jusqu'à Cloudy-Bay. Cette dernière se subdivise en :

A.—Ngatitoa, environ 1000, qui occupaient autrefois Waingaroa et Kawhia, et qui occupent aujourd'hui les deux bords du détroit de Cook, depuis qu'ils y ont été amenés en 1822 par Rauparaha.

B.— Ngati-Tama, Ngati-Motunga, qui vivaient anciennement entre Mokau et le mont Egmont, et allèrent se fixer à port Nicholson, après avoir abandonné leur première demeure; ils finirent enfin, pour la plupart, par aller s'établir aux îles Chatham (1).

C.—Pukatapu, qui habitaient le cap Farewell, Wanganui, et aussi dans le port Nicholson.

C'est également aux tribus Ngati-Awa qu'appartiennent les Nga-te-Rua-Nui, les Nga-te-Apa, et les Nga-te-Tahi, qui sont mêlés aujourd'hui aux Ngati-Awa dans le détroit de Cook.

Les Ngati-Rua-Nui habitent entre le cap Egmont et la rivière Wanganui : on estime leur nombre à 2000 environ.

Les Ngati-Awa, au nombre de 2000, furent chassés des environs de Taranaki, vers 1832, par les Waïkato ; à leur tour, ils chassèrent les Ngati-Kahungunu et les repoussèrent jusqu'à Waïrarapa (Baie Palliser).

Mais, en même temps qu'eux arrivèrent les Ngati-Rakaua, chassés aussi par les Waïkato, de leur ancien domicile près des sources de la rivière de ce nom. Ils allèrent s'établir dans Otaki, à vingt milles au Nord de Kapiti (île de l'Entrée), et près de la rivière Manawatu, c'est-à-dire à peu de distance de l'endroit choisi par Rauparaha. Ce fut à Waïkanahi qu'ils élevèrent leur grand village fortifié et, à cinquante milles de là, leur village Otaki. Un combat assez meurtrier

(1) Pourchassées par les Ngati-Rakaua unis aux Ngatitoa de Rauparaha, ces deux tribus, sur le rapport des baleiniers, se décidèrent à se faire porter aux îles Chatham qu'ils leur disaient être riches et fertiles. Ils affrétèrent dans ce but le *Rodney*, en 1838 (Thompson, p. 280) qui les y transporta pour un prix convenu : comme ils étaient bien armés, ils tuèrent facilement ceux qui essayèrent de résister et firent le reste esclave. Ces indigènes, dit Hale, y avaient été portés de la Nouvelle-Zélande par un coup de vent.

eut lieu, en 1839, entre eux et les Ngati-Awa; ils furent défaits. M. Dieffenbach put donner ses soins aux blessés. Chacune de ces deux nations se disputait, dit-il, l'avantage sur l'autre.

Ajoutons que les Ngati-Rakaua habitent les bords des rivières Manawatu, Rangitiki et Waitotara, qui toutes se déchargent dans le détroit de Cook.

En 1840, ils étaient les alliés intimes des Ngatitoa, dont Rauparaha était le chef, et qui les avaient précédés d'une dizaine d'années.

Du reste, malgré le départ des Ngati-Motunga et des Ngati-Tama, pour le Chatham, on en trouve encore un certain nombre, au dire de Dieffenbach (1), à Wairarapa. Suivant lui, les habitants du port Nicholson appartiennent à la grande nation Ngati-Awa ou « le peuple de la rivière »; ils sont au nombre d'environ 1,500 divisés en plusieurs petites tribus occupant les différentes anses de la baie.

Encore une fois, les habitants actuels ne sont pas les anciens possesseurs. Ils ont pris cet endroit à la tribu Kahungunu.

Notes sur les Ngati-Kahungunu.

Dieffenbach les	appelle	Nga-te-Kahohunu.
Shortland	—	Ngati-Kahu-unuunu.
Taylor	—	Ngati-Kahungunu.
Thompson	—	Ngatikahungunu (2).

C'était une nation autrefois plus puissante qu'aujourd'hui, qui s'étendait du cap Waiapu (cap Est de l'Ile Nord) jusqu'à Rangitiki, sur l'Ile Nord dans le détroit de Cook.

D'après Shortland (p. 23), elle occupait la plus grande partie de l'Ile-du-Milieu, et les îles du Sud. Il tenait ce renseignement d'un rapport fait par le révérend Puckey, qui

(1) Ouvr. cité p. 91.

(2) *Kahu*, vêtement, faucon, croître ; *kaho*, bâtons, lattes employées dans les constructions; *unu*, ôter, arracher déployer, par extension, vite; *hunuhunu*, enlever le poil en échaudant, échauder ; *Ngunu*, ver.

avait résidé 20 ans parmi cette nation sur l'Ile-du-Milieu. Mais il ne dit pas à quelle époque ce missionnaire avait commencé à résider sur cette île. C'eût été pourtant fort important à savoir, puisque les tribus parmi lesquelles il a vécu n'avaient émigré du détroit de Cook que vers 1827. Si l'on suppose qu'il a été à l'Ile-du-Milieu vers 1830, il aurait pu, en 1850, époque du renseignement, avoir résidé 20 ans parmi ces tribus, issues sans doute des Ngati-Kahungunu, mais qui n'étaient que les Ngaitahu et les Rangitane chassés par Rauparaha du détroit de Cook.

Déjà nous avions fait remarquer que Shortland s'était abstenu de demander aux familles Ngati-Mamoe citées par lui les renseignements généalogiques qu'il donne sur plusieurs chefs de l'Ile-du-Milieu, après les avoir demandés à leurs vainqueurs. Ici encore nous ne pouvons que regretter qu'il n'ait pas précisé davantage, en indiquant la date et la localité habitée par le révérend Puckey.

Thompson dit (1) que les Ngati-Kahungunu sont divisés en nombreuses petites tribus,et il en fait connaître par leurs noms quarante-cinq, parmi lesquelles on voit figurer la tribu des Ngaïtahu, mais non celle des Rangitane.

C'est cette nation ou tribu, qui occupait Tory-Channel et port Nicholson, lors du passage de Cook, et qui, refoulée en 1832 ou 1833, par les Ngati-Awa, alla se réfugier vers la baie Hawke pendant que les Ngaitahu et les Rangitane, chassés vers 1827 ou 1828 par Rauparaha de la côte Nord de l'Ile-du-Milieu, avaient trouvé un refuge sur la côte Est de cette même île. Suivant Thompson, elle occupe la côte Est de l'Ile-Nord depuis la baie Pauvreté jusqu'au cap *Palliser*, et se compose d'environ 4000 âmes.

Nous avons dit précédemment que nous ne croyions pas à l'émigration faite par cette tribu à l'Ile-du-Milieu, deux siècles auparavant ; mais l'eût-elle fait que cela ne diminue pas l'ancienneté plus grande des Ngati-Mamoe, et ne détruit en rien ce fait curieux que les équipages de deux des canots de la grande émigration d'Hawahiki, le *Matatua* et le *Haupo*, étaient composés de Ngati-Kahungunu.

(1) Ouvr. cité, vol. I, p. 93.

Tradition relative aux tribus Ngati-Kahu-Unuunu, Nga-Puhi et Rarawa (1).

La présente esquisse de la tradition relative à leur ancienne histoire a été fournie par un naturel de la tribu Rarawa, qui tire son origine de la même source.

« Po, Tiki, Ruaewa et Mawete étaient quelques-uns de ceux qui découvrirent cette île. Les noms des canots qui étaient partis d'Hawahiki étaient *Tainui*, *Arawa*, *Kurahoupo*, *Moekakara*, *Mahuhu* et *Mamari*. Et il y en avait d'autres encore dont on ne sait plus maintenant les noms. Le premier lieu d'abord atteint a été Whaiapu [Cap Est (2)]. Les vivres qu'ils avaient pris à Hawahiki étaient alors si près d'être consommés que tout ce qui en restait pouvait être logé dans le coin d'un petit panier. On le planta, et il commença à croître dans la Nouvelle-Zélande.

Les ancêtres des tribus qui vivent dans le Sud, c'est-à-dire le district du cap Est étaient les Whatutahae, une fille de Po. Elle épousa Mawete; d'elle sont descendus les Ngati-Porou et les Ngati-Kahu-Unuunu. Quelques-uns des enfants de Po vinrent à cette partie de l'île, c'est-à-dire la baie des Iles et Kaitaia. Ils se nommaient Whatu-Kaimaru, une autre fille de Po, Toroa et Taiko, qui furent les ancêtres des Ngapuhi et des Rarawa, ainsi que de Te Rauparaha et de Taoho, qui vit à Kaipara (3).

Mahuhu, le canot sur lequel était le chef Rongomai, fut chaviré, et le corps de ce chef fut mangé par le Araara ; c'est pourquoi ce poisson a toujours été depuis regardé comme

(1) Shortland, p. 23. Le révérend Puckey, qui a résidé près de 20 ans parmi cette tribu, envoya l'original d'où est tiré ce qui suit, au chef de la justice, qui m'a permis d'en prendre connaissance.

(2) Le narrateur ne voulait pas dire, ajoute Shortland, que tous les canots firent terre à Whaiapu, mais seulement le *Kurahoupo* et les autres trois dans lesquels vinrent ses ancêtres. Nous avons déjà vu que le *Taïnui* et l'*Arawa* abordèrent à Whangaparaoa.

(3) Ce qui signifie que ces deux chefs sont unis par des alliances de famille avec les principales tribus du Nord.

sacré par les Nga-Puhi et par les Rarawa : aucun d'eux, avant d'avoir embrassé le christianisme, n'osait en manger.

L'origine du nom Nga-Puhi était le *Puhi* ou la plume du canot *Tainui*; et l'ancien nom des Rarawa était Aewa.

Notes sur les Ngati-Mamoe.

Récit fait par Tuhawaiki et plusieurs autres indigènes de la même tribu (1) :

« Il y a environ trois cents ans ou dix générations, toute cette partie de l'Ile-du-Milieu qui s'étend depuis Waïpapa, point à environ vingt milles dans le Sud du cap Campbell jusqu'à Rakiura ou île Stewart, y compris le détroit de Foveaux et probablement une grande partie de la côte Ouest, était possédée par une tribu qui était appelée Ngati-Mamoe.

« La tribu qui les bornait au Nord s'appelait Te Huatahi; elle avait pour ancêtres des émigrants de l'île Nord, qui s'étaient fixés à Wairau (2). A l'Ouest, la contrée environnante « Totaranui », était occupée par la tribu des Ngaitara, dont les ancêtres étaient venus aussi de l'Ile-Nord, sous le commandement du chef Te-Puhi-Rere, qui, disait Tuhawaiki, descendait de la même souche que les Nga-Puhi.

« Il paraît qu'à cette époque une grande et puissante tribu s'étendait de Turanganui-a-Rua (baie de Pauvreté), tout le long de la côte Est et des côtes Nord du détroit de Cook, y compris Waïrerapa, Porirua, et même des points plus à l'Ouest. Cette tribu n'a été repoussée que tout dernièrement vers Wairerapa, sa limite Sud actuelle, par Rauparaha. Elle est encore appelée par son nom primitif de Ngati-Kahungunu.

« Le désir de s'emparer du Pounamu, qui n'était trouvé que sur l'Ile-du-Milieu, paraît avoir été le principal motif du départ d'un grand nombre de personnes de cette tribu, à différentes époques, pour envahir le pays des Ngati-Mamoe qui étaient devenus célèbres par leur possession de ce trésor.

« Les plus anciennes de ces invasions ont eu lieu, il y a

(1) Shortland, *Southern Districts*, p. 98.

(2) Cloudy Bay.

près de 270 ans avant l'époque actuelle; car Tute-a-Hunga, chef de cette tribu, qui vivait, il y a neuf générations, passe pour avoir été tué à Kai-Koura. Sa famille était appelée Ngai-Tahu, de son grand-père Tahu ; une autre famille appelée Te Aitanga Kuri, « postérité de Kuri », Kuri étant cousin de Tute-a-Hunga, vint aussitôt après et réunit ses forces à celles des Ngaitahu; mais ils n'eurent pas de succès contre Kai-Koura, et leur chef, Manawa, y fut tué dans une escarmouche par Tuikau, chef des Ngati-Mamoe.

« Vers la même époque, un puissant renfort de Ngati-Kahungunu fut amené par un chef nommé Tura-Kautahi, dont le père et le grand-père, en faisant une pareille tentative, s'étaient noyés avec leur équipage devant Raukawa, où leur canot avait chaviré. Tura-Kautahi, avec son frère Moki, débarqua ses forces à Totaranui, et ils durent se tracer un chemin à travers les Ngaitara et les Tehuataki, avant de pouvoir atteindre ceux de leur tribu qui les avaient précédés et qui se trouvaient alors à Kai-Koura.

« Réunis, ils attaquèrent le Po, appelé Parewakatu. Peu après, les Ngati-Mamoe furent encore défaits, dans un endroit appelé Purakakariki, puis à Waikakahi, où l'un de leurs chefs Tute-Kawa, fut tué, et un autre nommé Rangi-ta-Mau, fut fait prisonnier. La vie de ce dernier fut épargnée et on l'envoya résider à Kaiapoi pour pêcher les anguilles et préparer la nourriture de son vainqueur, quand il irait de ce côté.

« Après cela, ils se partagèrent les terres conquises. Te-Ruahikihiki, fils de Manawa, qui était retourné dans sa tribu, sur l'Ile-Nord, pour lever de nouvelles forces parmi ses parents, afin de venger la mort de son père, revint vers la même époque, et se fixa à Taumutu. Ce point était le plus près du nouveau territoire conquis et par conséquent le meilleur pour qu'il pût rencontrer son ennemi, et en obtenir l'*utu* ou la satisfaction désirée.

« Les Ngati-Mamoe se retirèrent plus au sud. Et, finissant par trouver qu'ils étaient trop faibles pour espérer reprendre leurs possessions perdues, ils firent la paix avec leurs envahisseurs et s'unirent à eux. Alors les deux races se con-

fondirent en une seule tribu qui, ayant dans les principales familles du sang de Tahu dans les veines, prit le nom générique de Nga-i-Tahu ou Kaitahu.

« J'ai trouvé que toutes les familles importantes d'à présent, faisaient remonter leur origine à Turanga, ou baie de Pauvreté, qui est le côté conquérant et, à cause de cela, le plus honorable, et qu'elles passaient sous silence l'origine Ngati-Mamoe antérieure à leur conquête. De là la difficulté d'obtenir quelques informations sur l'histoire ancienne de cette tribu. Il faudrait chercher dans les familles qui existent encore de ce vieux tronc. Il y en a deux, habitant aujourd'hui Waiateruati, appelées Kati-Rakai et Kati-Hinekato, et il y en a davantage dans le détroit de Foveaux, mais je n'ai pas eu l'occasion d'apprendre d'eux ce qu'ils pouvaient savoir de leur propre histoire.

Notes sur Rauparaha.

Rauparaha était né en 1769; il résidait à Kawhia, sur la côte ouest de l'Ile-Nord. Ne pouvant résister aux attaques du redoutable Hongi, il se décida, en 1822, à fuir vers le détroit de Cook et il alla se fixer sur l'île Kapiti, ou de l'Entrée, de Cook. S'étant procuré beaucoup d'armes à feu, il ne tarda pas à devenir la terreur de tous les environs, à plus de cent milles; il parvint à chasser de leurs demeures les habitants du détroit de Cook, qui appartenaient à la grande nation Ngati-Kahungunu; le reste fut exterminé.

Parmi les tribus forcées d'abandonner leurs demeures se trouvaient les Rangitane (1) et les Ngaïtahu (2) ou Nga-

(1) *Rangi*, ciel, firmament, jour, temps; *tane*, mâle, mari, homme.

(2) Shortland écrit Kaitahu et Ngàitahu : ces mots sont contractés de *Ka-ai-Tahu* et de *Nga-ai-Tahu*, « les descendants de Tahu. » *Kai* et *Ngai*, dans les districts sud de l'Ile-du-Milieu, ont, d'après Shortland, la même signification que *Ngati* a dans le Nord. « Comme *ngati* est une contraction pour *nga-ati*, j'imagine dit-il, que *ati* est simplement une autre forme du mot *ai* ou *aitanga*, pour l'euphonie.»

Ngai ne pouvant être Maori, n'est-ce pas plutôt Kai-Tahu ou encore Nga-i-Tahu : *nga*, partic. pluriel; *i* de; *tahu* prud'homme, race, ancêtre, mari, époux, brûler, incendier, tranchant d'outil ?

hei-Tao comme l'écrit Dieffenbach. Les Rangitane occupaient Na-Rua-Witu ou la baie de l'Ouest de Cook; les Ngaïtahu étaient à Queen's Charlotte Found, où Cook lui-même les avait trouvés. Malgré leur bravoure, ils furent incapables de résister aux armes réunies de Tupahi et de Rauparaha : une partie dut devenir esclave des Ngati-Toa à Oieri, et le reste alla s'établir sur la côte est de l'Ile-du-Milieu.

Après leur expulsion, les Ngati-Tahu se présentèrent plusieurs fois dans le détroit de Cook pour essayer de se venger et les récits rapportent, entre autres, le combat qui eut lieu à Raumea, sur la côte de l'Ile-du-Milieu (Baie du Combat), où Tairoa, le chef des Ngaitahu, se trouva cerné un jour par les canots de Rauparaha. Heureusement pour lui qu'un songe ayant fait retarder l'attaque de Rauparaha, il put, dans la nuit, parvenir à lui échapper.

Plus tard, Rauparaha se rendit à diverses reprises à Kaïkoura, et même jusqu'à Otakou (Otago) pour piller et tuer les peuplades fixées sur cette côte de l'Ile-du-Milieu. Shortland rapporte (1) plusieurs de ces excursions racontées par le fils de Rauparaha lui-même, qui y avait pris part étant encore fort jeune.

Bien que toujours battues, les anciennes populations ne résistaient pas moins à chaque attaque, et leurs vainqueurs, une fois de retour chez eux, n'étaient pas sûrs de n'y pas être attaqués. C'est ainsi que Dieffenbach a lui-même remarqué, en 1840, que les Ngati-Awa du détroit de Cook craignaient que le chef d'Otakou, Taïroa, ne vînt les attaquer. Ce qui prouve, d'un autre côté, que toutes les anciennes tribus du détroit n'avaient même pas quitté ce détroit en 1840, c'est l'extermination que Rauparaha fit alors des Ngati-Kahungunu, après être parvenu à les refouler sur une langue de terre.

C'est vers l'année 1822, avons-nous dit, que Rauparaha, avec sa tribu appelée Ngatitoa, était arrivé dans le détroit de Cook.

Quelques années après, s'y présenta la tribu Ngati-Rakaua, chassée de Maungautatari, par les Waïkato : elle

(1) Ouvrage cité, page 253.

alla se fixer entre la rivière Wanganui et Kapiti (1). Elle se composait, d'après Thompson, d'environ 2.500 personnes, et elle commença par refouler les Ngati-Kahungunu de cette côte jusqu'à Rangitikei.

Rauparaha s'allia à elle et il put continuer, avec plus de succès, les guerres faites par sa tribu seule à toutes celles des environs.

Mais, dans le même temps que les Ngati-Rakaua, c'est-à-dire vers 1832, dix ans après la venue de Rauparaha dans le Détroit, se présentèrent également les Ngati-Awa, chassés de Taranaki (New-Plymouth) par les Waïkato : ils commencèrent par chasser les Ngati-Kahungunu jusqu'à Wairarapa (Baie Palliser), et s'emparèrent de leurs terres.

Ce fut à cette occasion que les tribus Ngati-Tama et Ngati-Motunga, qui étaient fixées à Waïrarapa, se décidèrent à émigrer aux îles Chatham, à l'aide d'un bâtiment anglais.

Ajoutons qu'en 1840, les Ngati-Awa occupaient les terres qui avaient appartenu autrefois aux Rangitane et aux Kaitahu et, à en juger par les restes de Pa de ces tribus, elles devaient, dit Dieffenbach, être très nombreuses.

Les traditions ne disent pas à quelle époque exacte ces deux dernières tribus avaient été expulsées ; mais il est certainement facile d'en fixer la date à quelques années près, grâce à ce que l'on sait touchant l'époque de la venue, en 1822, de Rauparaha dans le Détroit. Or, c'est en 1830, que le récit écrit de son fils le fait se transporter avec sa troupe à Kaïkoura, près de la péninsule de Banks, pour venger la mort de Tepahi, tué en 1829 par le chef des Ngaitahu, Tama-i-Haranui, alors qu'il était son hôte dans son Pa de Kaiapohia. On sait que Rauparaha affréta, dans ce but, le navire anglais l'*Elisabeth*, capitaine Stewart (2). Il est donc probable que l'émigration des Ngaïtahu n'avait eu lieu que quel ques années auparavant.

Ajoutons que Rauparaha ne mourut que le 27 novembre

(1) Taylor, p. 323, fait de Rauparaha le chef des Ngati-Rakawa, et il le fait naître à Maungautatari vers 1770.

(2) Voir Taylor, p. 323.

1849, c'est-à-dire vers l'âge de 80 ans, après avoir été retenu prisonnier par les Anglais pendant 15 à 18 mois pour le punir de son massacre d'Européens à Waïrau et de ses menées contre la colonisation. On dit qu'il s'était fort adouci avant de mourir.

LES GUERRES DE RAUPARAHA DANS L'ILF DU MILIEU.

Récit écrit par le fils de Rauparaha qui, étant tout jeune, accompagna son père (1) :

« Le motif de la guerre que nous allâmes faire sur l'autre île fut la malédiction de Rerewaka, le chef de Kaikoura (the Lookers-on de Cook). Ce chef se vantait de fendre le ventre de Rauparaha avec la dent d'un poisson. La renommée de la valeur de Rauparaha était allée jusqu'à Kaikoura, d'où l'on disait que Rerewaka se servait de la malédiction Niho-Manga (2).

«Quand cette malédiction fut connue de Rauparaha, il partit avec ses canots pleins de combattants pour aller attaquer Kaikoura. Bientôt Rerewaka fut tué, un grand nombre de ses hommes périrent avec lui, et ceux épargnés furent faits esclaves.

« Après le combat, un de nos chefs, nommé Te Pehi, insista pour aller à Kaiapohia (le lieu où est établi Canterbury) pour avoir un *patu-pounamu* des hommes de cet endroit : un parti d'environ cent hommes composa cette expédition, laissant le corps d'armée à Kaikoura. Ces cent hommes firent tout le chemin par terre et atteignirent Kaiapohia le 4e jour (3).

« A leur arrivée à Kaiapohia, Te Pehi et ses amis furent invités à monter au Pa pour recevoir quelques cadeaux de pierre Pounamu. Mais Te Rauparaha, craignant quelque perfidie, conseilla à Te Pehi de ne pas aller dans le Pa, s'il

(1) Shortland, *South. Dist.*, p. 253.

(2) *Niho*, dent ; *manga*, espèce de poisson ; *mango*, requin.

(3) Kaiapohia est Kaiapoe (Baie Pégase) de la carte anglaise de Thompson.

ne voulait pas être tué. Son avis était d'échanger des fusils pour du Pounamu en dehors des défenses.

« Néanmoins Te Pehi n'était pas persuadé,car il avait là un ami nommé Tamai-Haranui qu'il avait connu autrefois à Port-Jackson ; si bien que lui et ses amis entrèrent dans le Pa et y passèrent une nuit. Mais aussitôt que le jour se fit, ils furent jugés et vingt d'entre eux, tous hommes de distinction, furent tués sur place. Les autres s'échappèrent en sautant par dessus la palissade et s'enfuirent vers le corps d'armée.

« Maintenant quel était le nombre des hommes du Pa. qui prirent part à cet acte? S'ils avaient osé se montrer, on aurait pu obtenir un paiement par une bataille; mais ils ne voulurent pas se montrer. C'est pourquoi le parti de guerre retourna vers le corps d'armée laissé à Kaikoura, et tous s'en retournèrent à Kaputi.

« Quand on fut arrivé à Kaputi, on commença à discuter pour savoir quel serait le « paiement » pour Te Pehi et les autres. On résolut de rendre perfidie pour perfidie, meurtre pour meurtre. Cette détermination prise, nous restâmes tranquilles pendant un an.

« A la fin de ce temps, parut un navire et Rauparaha dit au chef du navire: « Veux-tu te charger de me conduire « avec mes hommes à Wangaroa pour frapper là un coup? « Ton paiement sera du lin, assez de lin pour charger ton « navire.» Cette proposition fut acceptée par le chef du navire: si bien qu'après avoir pris cent quarante guerriers, il fit voile de Kaputi, et après trois jours, mouilla à Wangaroa (1).

« Alors, par le stratagème suivant, on prit au piège Tamai-Haranui, le chef des Ngaitahu: on lui envoya un message, comme de la part du chef du navire, l'invitant à venir à bord pour échanger quelques barils de poudre. Tamai-Haranui, pensant que le message était véritable, vint immédiatement, amenant sa femme et sa fille avec lui. Mais il ne fut pas sitôt sur le pont qu'on le saisit et le mit aux fers. Immédiatement après les 140 descendirent à terre

(1) Pour Hakaroa.

pour attaquer la tribu Wangaroa. Après avoir détruit tous les établissements de cet endroit, tué ou chassé les habitants dans les montagnes, ils retournèrent sur le navire avec leurs prisonniers et appareillèrent.

« Pendant que le navire était à la mer, Tamai-Haranui et sa femme étranglèrent leur fille ; car la femme et la fille avaient été laissées déliées ; et personne ne s'en aperçut que la fille ne fut tout à-fait morte. Quant au chef et à sa femme, ils furent conduits à Otaki et remis à la femme de Te Pehi, qui se nommait Tiaia. D'Otaki, ils furent menés à Waitohu pour être mis à mort. Six femmes, toutes personnes de rang, tuèrent Tamai-Haranui et sa femme ; ayant d'abord fait un trou dans leur cou, elles burent leur sang, afin d'obtenir une satisfaction complète. Cela fut fait parce que Tamai-Haranui était un meurtrier.

« Après la mort de Tamai-Haranui, nous restâmes plus d'un an à Kaputi. Et alors nous allâmes de nouveau faire la guerre dans la même contrée. Ce fut le 3ᵉ mois, vers la saison où le fruit du Karaka est rouge, que l'on mit les canots à l'eau, et quand nous arrivâmes à Kaiapohia, les patates avaient acquis tout leur volume.

« Kaiapohia était un Pa très fort, entouré de trois côtés par un marais ; le côté qui n'était pas défendu par le marais l'était par des poteaux. De ce côté, il y avait trois plans percés d'ouvertures pour les fusils. Il y avait aussi deux fois cinq cents hommes dans le Pa. Quand ces hommes regardaient la force de leur position et l'abondance des provisions pour soutenir leur force, leurs cœurs étaient pleins de vanteries. De sorte qu'ils criaient dans leur dialecte : *E tama, haramai ra, kia komatia o koutou ihu ki roto i Taratu* : Venez ici, camarades, et nous enterrerons vos nez dans Taratu. » Taratu était le nom du lac.

« Pendant trois mois ce fut en vain qu'on assiégea le Pa. De sorte que nos anciens se réunirent en conseil pour tracer un plan qui permît de le prendre promptement.

« Nos chefs s'occupent sérieusement des places qui sont difficiles à prendre d'assaut. C'est seulement le plus habile qui peut indiquer la méthode la plus convenable de prendre

les places les plus fortes. C'était la supériorité de Rauparaha. Il était à la fois brave et habile à inventer des stratagèmes de guerre.

« Très bien alors. Les vieillards s'assemblèrent en conseil. Quelques-uns des chefs furent d'avis de faire un Kahupapa, ou bouclier (défense) assez large pour 20 hommes qui le pousseraient devant eux sur le Pa. On le commença aussitôt ; mais quand il fut fini, on le trouva mauvais, et on l'abandonna à cause de cela. On proposa immédiatement de creuser des tranchées en zig-zag dans le sol afin d'approcher autant que possible du Pa. Tout le monde l'adopta, parce que c'était la méthode convenable, et le creusement fut commencé sans délai ; trois tranchées furent creusées : l'une était l'ouvrage des Ngatitoa ; une des Ngati-Awa ; et la troisième des Ngati-Raukawa. L'ouvrage du creusement des tranchées avait été ainsi divisé, afin de distinguer la valeur de chaque tribu.

« Quand les tranchées furent arrivées presque auprès des meurtrières, on suspendit le creusement, et tous les hommes allèrent couper des broussailles et de la fougère pour mettre le feu au Pa. Ils travaillèrent ferme pour faire des balles de Manuka (*podocarpus excelsus*), et ils les laissèrent aussi proche que possible des meurtrières, jusqu'à ce qu'il y en eût un tas élevé.

« Dans le même moment, les hommes du Pa pensèrent à mettre le feu au Manuka, afin de le brûler de suite et d'empêcher que les défenseurs eussent à en souffrir. Dès que le premier beau jour fut venu, alors qu'il n'y avait pas le moindre souffle de vent, ils se dirent : « C'est le moment de « mettre le feu au tas ; car il fait beau, et le Manuka que nos « ennemis ont accumulé sera bientôt consumé. »

« Au contraire, notre intention était d'aborder le premier grand vent qui soufflerait droit vers l'extrémité du Pa, et de mettre alors le feu aux broussailles, pour que la flamme fût portée vers la palissade et la brûlât.

« De sorte que, le jour suivant, au lever du soleil, pendant que nous étions à prendre notre premier repas, les hommes du Pa mirent le feu en jetant des cendres à travers les

meurtrières, d'où ils tiraient sur nous, et bientôt le Manuka commença à brûler.

« Mais dès que le feu fut aperçu, nos chefs crièrent d'assaillir immédiatement le Pa, si bien que tous les six cents hommes se levèrent : pas un ne pensait à la mort; et, pressant gaiement leur nez contre celui de leur femme ou de leur enfant, ils s'élancèrent aussitôt résolument à la mort ; car le Manuka brûlait, et nous craignions qu'il ne se consumât en vain hors du Pa. Alors chaque homme prit une charge de Manuka et s'avança vers une meurtrière, se retirant chaque fois qu'il voyait un fusil tourné contre lui, puis recommençant jusqu'à ce qu'il eût bouché la meurtrière. Deux hommes se dirigeaient à la fois sur chaque meurtrière, de sorte que si l'un d'eux venait à être tué, l'autre pouvait la boucher. De cette manière, toutes les meurtrières furent bouchées, et les broussailles étant jetées à toucher la palissade, celle-ci prit feu aussi.

« Alors le cœur des guerriers se réjouit, et ils entonnèrent un Ngeri pour étouffer les gémissements des blessés, et empêcher que rien n'interrompît le combat. Ainsi les six cents ensemble se mirent à chanter leur Ngeri national (1).

(1) Ce Ngeri est le Ngeri national des tribus Ngati-Raukawa et Ngaitoa. Nous avons donné la traduction de Shortland. En voici les paroles indigènes :

Awhea (pour *ahea*) *tou ure ka riri* ?
Awhea tou ure ka tora ?
E ! *kei te tai ka wiwi,*
E ! *kei te tai ka wawa,*
Tukua te ihu
Ki te tama iti.
Me pehea ?
Ka kite koe,
I nga puke waka manamana ;
A te toa haere noa.
Ka riro ! *E rongomai hiti* !

Les mots *wiwi* et *wawa* sont supposés représenter par leur son le ruit du flot sur la plage.

M. Shortland fait remarquer que la traduction ne donne qu'une idée incomplète de l'énergie du texte, et nous croyons devoir nous-même faire remarquer, à ce sujet, que le mot *ure* est rendu par valeur, cou-

Quand vous voulez que votre valeur s'emporte,
Quand vous voulez que votre valeur soit forte,
Quand la mer murmure, quand la mer gronde,
Dites adieu (approchez votre nez de)
A vos enfants.
Car que pouvez-vous faire de plus ?
Vous voyez comme,
De même que les hauts pics des montagnes,
Le brave marche en avant.
Ils cèdent, ils cèdent ! ô Renommée !

« Le son de ce Ngeri nous donna un nouveau courage. Mais quand les Ngaitahu, c'est-à-dire les hommes du Pa, l'entendirent et qu'ils virent en même temps le feu qui brûlait leur palissade, ils furent pris de panique. De sorte que leur Pa fut pris d'assaut, et la plus grande partie de ses défenseurs furent tués ou faits esclaves.

« Quelque temps après ces événements, nous, les Ngati-Toa, partîmes seuls de Kapiti, dans le but d'aller attraper des canards du paradis à Te Karaka (cap Campbell.) Et pendant que nous étions à Wairau, attendant le calme pour nous rendre agréablement à Te Karaka, notre prêtre eut un songe dans la nuit. Dans ce songe, il entendit une voix lui chantant ces paroles :

Kei Wairau ia ; Kei Waiharakeke ka tumauatu.

« Il est maintenant à Wairau ; il resteraà Waiharakeke. »

« Les hommes de la nuit, c'est-à-dire les esprits, chantaient ce chant.

rage, mais qu'il signifie littéralement *penis*, et qu'il est employé ici au figuré.

Nous ajouterons qu'il y a peu de mots jouant un si grand rôle que le mot *ure* dans les chants traditionnels des Maori, de même que ceux des autres Polynésiens et, sans parler de Te-Ure-Nui, le fils de Manaia, et de plusieurs autres applications de ce mot, nous citerons ici une réponse de Maori qui faisait toujours rire le narrateur, dit Shortland, quand il avait l'occasion d'en parler.

Turangatao se sauvait pour éviter la mort d'ennemis plus forts, et sa femme essayait de le retenir en lui disant : « O Turangatao, reviens au moins pour m'aider à sauver nos enfants » ; mais sans s'arrêter, il se contenta de lui répondre : « *He tamariki hei te matamata o te ure. E pari ana te tai o te kotinga* ; » « Oh ! quant aux enfants, j'en puis faire assez (j'en ai la source), le courant de la vie est à flot. »

« Alors le prêtre se réveilla, et répéta les paroles qu'il avait entendues; et, croyant que c'était un mauvais présage, il nous conseilla de ne pas penser à aller à Te Karaka, si nous ne voulions pas être tués par les Ngaitahu.

« Mais Te Rauparaha dédaigna l'avis du prêtre et ne voulut pas l'écouter. De manière que nous mîmes à la voile, les uns dans un canot, et les autres dans quatre canots, le nom bre de tous les équipages montant à quarante hommes. Nous qui étions dans le canot, nous fûmes les premiers à atteindre la côte et à débarquer. Mais comme nous remarquâmes des traces de pieds sur le rivage et quelques feuilles fraîches de chou sauvage çà et là, nous avançâmes avec précaution, Te Rauparaha à la tête, mon frère aîné après et dix autres suivant. Nous n'arrivâmes pas loin de la porte sans reconnaître quelques-uns des hommes du parti ennemi, se tenant en embuscade. Ceux-ci, dès qu'ils se virent découverts, se précipitèrent sur nous.

« Alors Te Rauparaha ramassa une grosse pierre pour a lancer au premier de la bande. L'homme hésita; et si nous avions seulement été un peu plus nombreux, nous serions retournés combattre avec eux, quoiqu'ils fussent plus de cent. Mais comme nous n'étions que dix, nous nous enfuîmes vers notre canot. Le canot fut atteint, il flotta aussitôt sur la mer; nous sautâmes à bord; mais, dans la précipitation, les pagayes furent laissées à terre, car elles avaient été mises sous la quille du canot pour aider à le mettre à l'eau.

« Si bien que les Ngaitahu arrivant lestement, saisirent le canot par l'avant et commencèrent à le haler à terre.

« Alors, voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'échapper, nous sautâmes dans la mer et nous nageâmes vers l'un des canots qui venait justement d'arriver et qui attendait à peu de distance. Nous arrivâmes tous saufs à bord; mais, le canot étant trop lourdement chargé par l'augmentation de notre poids, il fut en danger d'aller au fond; c'est pourquoi nous jetâmes quelques esclaves par dessus bord pour l'alléger, et nous préparer à combattre l'ennemi.

« Dans le même moment, les Ngaitahu se servaient des pagayes et nageaient pour nous poursuivre. Ils ne purent ce-

pendant approcher très près de nous, car quand ils virent que nous nous disposions à reprendre, si c'était possible, le canot à l'abordage, ils retournèrent à terre.

« Quant au prêtre qui avait fait le rêve, il tomba dans les mains des Ngaitahu, et fut tué sur la plage. C'est pourquoi nous reconnûmes tous que ce rêve était vrai. Le prêtre se nommait Te Raho. »

La suite du récit raconte comment ils furent poursuivis par les guerriers Ngaitahu aussi loin que Cloudy-bay (Wairau ?), où ils s'arrêtèrent en envoyant un canot, dans la nuit, de l'autre côté du détroit, pour demander du secours. Le secours arrivé, une escarmouche sans résultat décisif eut lieu ; mais les tribus du Sud, ne voulant pas risquer un engagement, profitèrent d'un vent favorable pour mettre tous leurs canots à l'eau, pendant la nuit, et retournèrent dans leurs pays.

Grâce à la rapide expansion du christianisme, la guerre ne fut jamais renouvelée par aucun parti, et quelques années plus tard, les deux fils de Rauparaha allèrent, en missionnaires de paix, prêcher l'évangile à chaque tribu qui avait tant souffert de leur père et de ses guerriers.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.

ACOSTA (Joseph). Histoire naturelle et morale des Indes tant occidentales qu'orientales, traduite par Robert Renault. Paris 1598

ADELUNG et VATER, oraison dominicale en 500 langues et dialectes. Mithridate, 1806.

AMERY. Mémoire sur l'origine des races. Proceedings Soc. Asiat. London 1867

ANDREWS, Grammar of the hawaiian language; Honolulu 1854.

— A dictionary of the hawaiian language. Honolulu 1865.

Annales maritimes publiées par le ministère de la marine depuis 1816.

Annales de l'Extrême Orient.

Annales des Sciences naturelles.

Annales des voyages.

Annuaire des établissements français de l'Océanie et du protectorat des îles de la Société et dépendances. Papaete et Paris, Challemel.

ANSON (G.). Voyage autour du monde fait dans les années 1740-1744, trad. de l'anglais. 4 vol. in-12. Paris, 1764.

ARAGO (Jacques). Promenade autour du monde, 1817-1820, 2 vol. in-8°. Paris, 1822.

— Souvenirs d'un aveugle, 4 vol. in-8° Paris 1838.

Archives (Nouvelles) du Muséum.

ARGENSOLA (Leonardo Bartolomeo d'). Conquista de las islas Molucas, por Alonso Martin, in-8°. Madrid, 1609.

ARIAS, Mémorial trad. par Dalrymple, in-4°. Edimburg, 1773 (Voy. Dalrymple).

Association britannique pour l'avancement des Sciences.

Association française pour l'avancement des Sciences.

Australian register.

AZARA (d'). Voyage dans l'Amérique méridionale, 4 vol. in-8°. Paris, 1809.

BALBI (Adrien). Introduction à l'atlas ethnographique du globe, in-8°. Paris, 1826.

— Atlas ethnographique du globe ou classification des peuples d'après les langues, in-f° Paris, 1826.

— Abrégé de géographie, gr. in-8°. Paris, 1833.

BANKS (sir John), et Solander (Dan). Journal d'un voyage autour du monde, 1768 à 1771, trad par de Fréville. Paris, 1772.

BARFF (Ch.) E parau no Mahine, etc. Discours sur Mahine. London 1847.

BARRÉ (Nicolas). Lettres sur les navigations du Chevalier de Villegagnon, in-8° Paris, 1558,

BARROS (Ivan de). Tres decadas, historia général, 3 vol. 1551-1628, contin. par Diego do Couto.

BARROW (John). Voyage à la Cochinchine, Java, etc., trad. par Maltebrun, 2 vol. in-8°. Paris 1807.

BEAUVOIR (le comte de). Voyage autour du monde. Paris 1874.

BEECHEY (Captain F.W.) Narrative of a voyage performed in H. M. Ship *Blossom*, in the years 1825-1828, to the Pacific and Beering's strait, 4 vol. London 1831.

BEHRENS (Charles Friderich de.) Histoire de l'expédition, etc., aux terres Australes en 1721, sous le commandement de Roggeween. Trad. 2 vol. in-12. La Haye 1739.

BELLECOMBE (André de) Polygénisme et monogénisme. Paris, 1867.

BENZONI (Hiérome). Histoire nou-

velle du nouveau monde, etc. Extraits de l'italien par Urbain Chauveton. Avignon, 1579.

BERTHELOT (Sabin). Mémoires sur les Gouanches. Extrait de la 1re partie de l'Histoire des Canaries, 1838.

Bibliothèque portative des voyages, 41 vol. in-12. Paris, an VII.

Bibliothèque universelle, 1834-1835.

BLIGH (Guillaume). Relation de l'enlèvement du navire le *Bounty*, trad. par Lescallier, in-8°. Paris, 1790.

BLONDEL. Etude historique, archéologique et littéraire. Paris Leroux, 1875.

BLUMENBACH. De generis humani varietate nativa. Gothingue, in-12, 1795.

BOPP. Sur les langues malayo-polynésiennes. Berlin, 1844.

BORY DE SAINT-VINCENT (le colonel). L'homme, Essai zoologique sur le genre humain, 2 vol. in-12. Paris, 1827.

BOUGAINVILLE (L. Antoine de). Voyage autour du monde sur la frégate du roi la *Boudeuse* et la flûte *l'Etoile*, 1766-1769, 2e ed. Paris 1772.

BOURGAREL. Des races de l'Océanie française et de la Nouvelle-Calédonie. Paris, thèse.

— Sur les crânes des Néo-Calédoniens et des Polynésiens. Paris, 1860.

BOVIS (de). Mémoire sur l'état de la Société tahitienne à l'arrivée des Européens. (Revue coloniale 1855).

— Recherches sur la Société tahitienne (annuaire de Tahiti 1863.)

BOZE (P.) Dictionnaire Français-Malais, 2 vol. in-12, 1825.

BRAINNE, La Nouvelle-Calédonie. Paris 1851.

BRENCHLEY, Jotting during the cruise of the *Curaçoa*, 1869.

BRETON (Raymond). Dictionnaire Caraïbe-Français, etc., in-12. Auxerre, 1865-66.

BROCA (Paul), Mémoires d'anthropologie. Paris, Reinwald.

BROMM (Dr). Journal des Voyages, 1825.

BRULFERT. Sur l'origine et la dispersion de la race polynésienne.

BUACHE (Philippe). Considérations géographiques et physiques sur ce que la carte des nouvelles découvertes du Nord de la mer du Sud offre de plus particulier. Paris, in-4°, 1753.

BUCHNER. L'homme selon la science, trad. Letourneau. Paris, 1872.

Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris.

Bulletins de la Société de Géographie de Paris.

Bulletins de la Société d'Ethnographie.

BUSCHMANN, aperçu de la langue des îles Marquises et de la langue tahitienne, etc. Berlin 1843.

BYRON (le commodore John). 1er Voyage autour du monde, publié en 1748 ; trad. par Cantwell. Paris, an VIII.

— 2e Voyage autour du monde, publié en 1766 ; traduit par Suard, Paris, 1767.

BYRON. Narrative of the voyage of H. M. Ship *Blonde*, to Sandwich islands, in 1824-1825. London, 1827.

CANTOVA (le P.) Lettres édifiantes.

CARLI (J. Renaud de). Lettres américaines, Boston 1788, trad. par Lefèvre de Villebrune. Paris, Buisson.

CASTANHEDA (Fernão Lopez de.) Historia do descobrimento e conquesta da India pe los Portuguezez, etc., in-4°. Coimbra, 1551.

CASTERA. Vie de Cook. Voy. Kippis

CHAMISSO (Adelbert de). Mémoires du Grand Océan, de ses îles et de ses côtes, trad. par R. P. Lesson. Extrait du vol. II du Voyage de Kotzebüe, 3 vol. Londres 1821, (annales maritimes et coloniales, 1825, 2e partie).

— Voyage sur le brick le *Rurick*, etc., 2 vol. in-12. Leipsig, 1836.

— Remarks and opinion of the

naturalist of the expédition in a voyage of discovery into the South sea and Behring strait. T. II and III.

Cheever (le Rev. H. T.) Life in the Sandwich islands, London 1851.

Chil y Naranjo (D. Grégorio). Estudios de las islas Canarias. Paris, Ern. Leroux, 1876 et suiv.

Choris (Louis). Voyage pittoresque autour du monde. Paris, Didot, 1822.

Clapperton (Hug.) Voyages, etc. Trad. française par La Renaudière et Eyriès, 2 vol. in-8. 1829.

Claret de Fleurieu (Charles Pierre). Découvertes des Français dans le Sud-Est de la Nouvelle-Guinée en 1768 et 1769, in-4° 1790.

— Voyage autour du monde fait pendant les années 1790 à 1792, par Etienne Marchand. 4 vol. in-4° Paris, an VI.

Colin (E. P.) Histoire des Philippines.

Colenso (William). On the Maori races of New-Zealand (Transactions and Proceedings 1837.)

Comptes rendus de l'Association britannique pour l'avancement des Sciences.

Comptes rendus de l'Association française pour l'avancement des Sciences.

Condamine (de la). Journal du voyage fait par ordre du roi à l'Equateur, in-4° Paris, 1751.

Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Paris, 1867.

Congrès international des sciences géographiques. Paris, 1875.

Cock (Jacques). 1er Voyage (1768), rédigé par Hawkesworth, Londres 1773, trad. par Smith. Paris 1774.

— 2° Voyage (1772), rédigé par lui en 1777 : traduit par Suard. Paris 1778.

— 3° Voyage autour du monde (1776-1780), rédigé par King en 1784 : Traduit par Demeunier. Paris 1785.

Cook (James). Voyages towards the South pole and round the world, 1772-75. 2 vol. in-4° London, 1777.

Cortambert. Tableau de la Cochinchine, in-8°. Paris, 1867.

Court de Gebelin (Antoine). Le monde primitif, etc. 9 vol. in-4°. Paris 1774.

— Abrégé de l'Histoire naturelle de la parole, Paris. 1776.

Couthouy (J. P.) Remarks upon coral formation in the Pacific, in-8° Boston, 1842.

Couto (Diego do). Historia da India, in-f°. Lisboa 1602.

Cowley. Voyage to the South sea, etc. London, 1699, trad. française de André Sharp : Voyage aux terres Magellaniques, in-12. Rouen, 1711.

Crawfurd (J.) History of the Indian Archipelago. Edinburgh. 3 vol. in-8° 1820.

Crozet. Nouveau voyage à la mer du Sud, etc. rédigé sur les journaux de M. Crozet, par Rochon. Paris, 1783.

Cruise (Major Richard A.) Journal of ten month's residence in New-Zealand. London, 1823.

Cunningham (Allan). Flora insularum Novæ-Zelandiæ. London 1838-1839.

Cuzent. Tahiti : Considérations géologiques, météorologiques, etc. Rochefort, 1860.

Dalrymple (Alex.). Mémorial d'Arias sur les découvertes à faire dans l'hémisphère austral, in-4°. Edimbourg, 1773.

— Voyage dans la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais, trad. de l'anglais par de Fréville, in-8°. Paris, 1771.

Dampier (Guillaume). Voyage aux terres australes. Amsterdam, Marret, 1723.

Dana (James Dwigth). On coral reefs and islands, in-8°. New-York, 1853.

Dard. Dictionnaire français-wolof et français-bambara. Paris, 1825.

Darwin. The structure and distribution of coral reefs, in 8°. London, 1842.

— Voyage d'un naturaliste, etc.

trad. Barbier. Paris, Reinwald, 1875.

DAVIS (Barnard), On the osteology and peculiarities of the Tasmanians. Haarlem, 1874.

DEBROSSES (le Président Charles). Histoire des navigations aux Terres australes, 2 vol in-8°. Paris, 1756.

DEMEUNIER. Esprit des usages et des coutumes des différents peuples. Londres, 1776.

DESBOROUGH COOLEY (W). Histoire générale des Voyages, trad. par Joanne et Old Nick. 3 vol. in-12. Paris, 1840.

DESGRAZ (V. Vincendon Dumoulin).

DESMOULINS. Histoire naturelle des races humaines du N.-E. de l'Europe. Paris, 1826.

DIBBLE (Rév. Sheldon). History of the Sandwich islands. London, 1843.

Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.

DIEFFENBACH (Ernest). Travels in New-Zealand, etc., 2 vol. London, 1843.

DILLON (Peter). Voyage aux îles de la mer du Sud et relation de la découverte du sort de la Pérouse, 2 vol. in-8°. Paris, 1830.

DIXON (John). Voyage round the world, 1785-88. Trad. par Lebas, in-4°. Paris, 1789.

DOUDART DE LAGRÈE. Voyage d'exploration en Indo-Chine, 1866-68, 2 vol. gr. in-4°. Paris, 1873.

DRAKE (sir Francis). The famous voyage into the South sea, etc. London, 1600. Trad par Louvencourt, in-8°. Paris, 1627.

DULAURIER. Chronique du royaume d'Atcheh, dans l'île de Sumatra, traduite du malais. Impr. royale, 1839.

DUMONT D'URVILLE. Voyage de découvertes de la corvette l'*Astrolabe* pendant les années 1826-1829. Paris 1830 et suiv.

— Mémoire sur les îles du Grand Océan. (Société de Géographie de Paris. Décembre, 1831.)

— Voyage pittoresque autour du monde. 2 vol. Paris, 1834.

— Voyage au Pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*, 13 vol. in-8°. Paris. 1841-1848.

DUNMORE-LANG (Voy. Lang's Dunmore).

DUPETIT-THOUARS (Abel) Voyage de la *Venus* autour du monde. pendant les années 1836-39, 3 vol. Paris, 1841-1849.

DUPERREY. Voyage autour du monde, exécuté par ordre du Gouvernement sur la corvette la *Coquille*, en 1822-25. Paris, 1826.

DUPONCEAU. Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations de l'Amérique du Nord in-8°. Paris 1838.

DWIGHT (Théod.) Sketch ot the polynesian language. New-York, 1850.

EARL. Narrative of nine months residence in New-Zealand in 1827. London 1827.

EARL (W.). The eastern seas, or voyages and adventures in the Indian archipelago. London, 1837.

— On the leadin characteristics of the papuan, australian and malayu-polynesian nations. Singapore, 1850.

— The native races of the Indian archipelago. London, 1853.

EDWARDS (Edward). Voy. Hamilton.

EICHTHAL (G. d'). Etudes sur l'histoire naturelle et primitive des races océaniennes et américaines. Paris, 1845.

ELLIS (W.). Narrative of a tour through Hawaii or Owbyhee. London, 1826.

— Polynesian researches during a residence of nearly six years in the South sea islands. 2 vol. in-8°. London, 1829.

ENTRECASTEAUX (Bruny d'). Voyage à la recherche de La Peyrouse ; relation faite par le capitaine de Rossel, 2 vol. in-4°. Paris, 1808.

ECILLA (Alonso de). La Araucana, 2 vol. in-8°. Madrid, 1776.

L'Explorateur.

L'Exploration.

Eyriès (J. B.). Abrégé des voyages modernes depuis 1780, 14 vol. in-8°. Paris, 1822-1824.
— Voy. Wied de Neuwied.
Eyriés et Malte-Brun. Annales des Voyages, 1808-1826.
Eyzaguirre (l'abbé). Histoire du Chili, 2 vol. in-8°. Paris, 1855.
Faliés (Louis). Etudes sur les civilisations. Paris, Garnier.
Favre (le Rév.) Notice sur les tribus sauvages de la péninsule malaise. Impr. Imp. Paris, 1865.
Febrés (le P.). Arte de la lingua general de los Indios de Chile. 1765.
Ferussac. Bulletin des Sciences géographiques, etc., 28 vol. Paris, 1824.
Figuier (Louis). Les races humaines. Paris Hachette.
Fitz-Roy. Voyage d'exploration du *Beagle*, 1832-36. Londres, 1839.
Flacourt (de). Histoire de la grande île de Madagascar. Paris, 1661.
Fornander (Abraham). An account of the polynesian race, its origin and migrations, and the ancient history of the Hawaiian people to the times of Kamehameha I. 2 vol. London, 1880.
Forrest (Th.). Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée, in-4°. Paris. 1780.
Forster (Jean-George-Adam). Voyage autour du monde sur le vaisseau la *Résolution*, commandé par le capitaine Cook dans les années 1772-1775, 2 vol in-4°. Londres, 1777.
Forster (J. Reinold). Observations faites pendant un voyage dans l'hémisphère austral et autour du monde, sur la géographie, la physique, l'histoire naturelle, etc. Trad. en français par Pingeron, 1 vol. in-4°, 1778.
Freycinet (de). Voyage autour du monde sur la corvette l'Uranie, 1817-20. 6 vol in-4°. Paris, 1824-44.
Frézier (Amédée-François). Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou, fait pendant les années 1712-14, in-4°. Paris, 1732.
Froberville (Eug. de). Note sur l'île de Madagascar. Bull. de la Société de Géographie de Paris, 1839. (Voy. Leguèvel de la Combe).
Gabelentz (von). Grammaire de la langue Daya. Leipsig, 1852.
Gage. Relation concernant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne, 4e éd. Amsterdam, 1720.
Garcilaso de la Vega. Histoire générale du Pérou, trad. par Baudouin, 1633.
— Commentaires royaux, etc. Trad. par Dalibard, 2 vol. in-12. Paris, 1744.
Garnier (Jules). Les migrations polynésiennes, leur origine, leur itinéraire, leur influence sur les Australasiens de la Nouvelle-Calédonie. Paris, 1870.
— La Nouvelle-Calédonie, les Loyalty et Tahiti, 2 vol. in-8°. Paris, 1871.
Gaussin. Du dialecte de Tahiti, de celui des îles Marquises et en général de la langue polynésienne, in-8°. Paris, 1853.
Gemelli Carreri (Jean-François). Il giro del mondo, trad. par Dubois de St-Gelais, 6 vol. in-12. Paris, 1719.
Gervais. Histoire des îles Sandwich.
Gevrey (A.). Essai sur les Comores, Pondichéry, 1870.
Giglioli (Henri H.). Viaggio intorno al globo negli anni 1865-1868, etc., in-4· Milano, 1875.
Gironière (de la). Aventures d'un gentilhomme breton aux îles Philippines. Paris, 1857.
Gomara (Lopez de.) Histoire générale des Indes occidentales, etc. Trad. franç., 2 vol. Paris, 1587.
Gosselin. Mémoire sur la rose des vents, publié en tête de son Strabon.
Gray (G. R.) List of genera of birds.

GREHAN (A. de). Le royaume de Siam, in-8°. Paris, 1869.

GREY (Sir George). A Vocabulary of the dialect of South Western Australia. London, 1841.

— Polynesian Mythology and ancient traditional history of the New-Zealand race, as furnished by their priests and chiefs, in-8 London, 1855.

GUIGNES (Joseph de). Recherches sur les navigations des Chinois du côté de l'Amérique, et sur quelques peuples situés à l'extrémité orientale de l'Asie. Paris, 1761.

— Voyage à Peking, Manille, etc., en 1784 à 1801, 3 vol. in-8°. Paris, 1808.

GUILLEMIN. Zephyritis Taitensis. (Annales des sciences naturelles, t. VI et VII.)

HALE (Horatio). On ethnography and philology of the United State's expedition, during the years 1838-1842, under Ch. Wilkes. Philadelphia, 1845.

— Migrations in the Pacific ocean, etc. London, 1846.

— Grammar and vocabulary of all the polynesian languages. Philadelphia, 1846.

HAMILTON (Dr). A Voyage round the world in H. M. fregate *Pandora*, performed under direction of captain Edwards, in the years 1790-92. Berwick, 1793.

HAMY (Ern.) Etude sur le Cambodge.

HAWKESWORTH (le Dr John). 1er Voyage de Cook en 1768. Londres, 1773, trad. par Smith.

— Voy. Wallis.

HAZLEWOOD (le Rév. D.) A feejeean and english dictionary. 3 vol. Wewa Feejee, 1850.

HERMAN DE LOS RIOS (le colonel). Relacion de las islas Molucas.

HERRERA (Antonio). Historia general del mundo, etc., trad. de la Coste, 3 vol. Paris, 1660-71.

HERVAS (le P. Lorenzo). Idea del l'Universo. 21 vol. in-4° 1778-87.

— Catalogo de las lenguas de las naciones conocidas. Madrid, 6 vol. in-4°. 1800-1805.

Histoire générale des voyages.

HOCHSTETTER (Ferd. de). New-Zealand, its physical geography, etc., trad. angl. par Edward Sauter. Londres, 1869.

HODGES (Voy. Langlès).

HOMBRON. Notes du voyage au Pôle Sud de Dumont d'Urville. Paris, 1842.

HOOKER (Sir William). Flora Novæ-Zélandiæ, with plates; published by the Admiralty. London. 1853.

HOVELACQUE (Abel). La Linguistique. Paris, 1877.

HUMBOLDT (Guillaume de). Grammaire Kawi, 3 vol. in-4°. Berlin, 1836-1840.

HUMBOLDT (Alexandre de). Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, 4. vol in-8°. Paris, 1825.

IRONSIDE (le Rév. S). New-Zealand and its aborigines. Sydney, 1863.

ISERT (le Dr). Voyages en Guinée. Paris, 1793.

JARVES (James Jackson). History of the Hawaiian or Sandwich islands, 2e éd. Boston, 1844.

Journal des voyages.

Journal of the ethnological Society of London.

Journal du musée Godefroy, Hambourg.

Journal de la Société de Géographie de Londres.

Journal sur Terre et sur Mer.

Journal de la Marine.

Journal de la Société asiatique.

JULIEN. Courants et révolutions de l'atmosphère de la mer. Paris, 1849.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE. Voyage de la corvette la *Bayonnaise* dans les mers de Chine. 3e édit. Paris, 1872

KAEMPFER (Engelbert). Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon. trad. par Schenchzer, 3 vol. in-12. La Haye, 1732.

KEATE. Relation des îles Pelew, etc., 2 vol. in-8°. Paris, 1793.

KENDALL. Grammar of the lan-

guage of New-Zealand, compiled by professor Lee, in-8°. London, 1820.

KERGUELEN (de). Relation de deux voyages dans les mers australes des Indes, 1771-74. Paris, 1782.

KERHALLET (Ch. Philippe de). Considérations générales sur l'Océan Pacifique. Paris, 1856.

KIPPIS (Dr). Vie de Cook, trad. par Castera. Paris, 1789.

KLAPROTH. Asia polyglotta. Paris, 1823.

KOLBE. Description du cap de Bonne-Espérance. Amsterdam, 1742.

KOTZEBUE (Otto von). Voyage autour du monde, en 1823-1826. Trad. anglaise, 2 vol. Londres, 1830.

KRÜSENSTERN (A.-J. de). Voyage autour du monde, 1804-1806. Trad. par Eyriès, 2 vol. Paris, 1821.

LABAT (le P.). Nouveau voyage aux îles de l'Amérique, 6 vol. in-12. Paris, 1722.

LABILLARDIÈRE. Relation du voyage de la recherche de La Pérouse, fait par ordre de l'Assemblée constituante en 1791-1794, 2 vol. in-4°. Paris, an VIII.

LABOULLAYE-LEGOUZ. Les voyages et observations d'un gentilhomme angevin. Paris, 1653.

LAET (de). Descriptions du Mogol, etc. 62 vol. in-32. 1645.

LAHARPE. Abrégé de l'Histoire générale des voyages, 24 vol. Paris, 1816.

LAMBERT (l'abbé). Histoire générale.

LANGLÈS ET LAMARK. Voyage de C.-P. Thunberg au Japon, par le cap de Bonne-Espérance, les îles de la Sonde, etc., 4 vol. in-8°. Paris, an IV.

LANGLÈS (L. Mathieu). Voyage pittoresque de l'Inde fait dans les années 1780-83, par Hodges, peintre. Trad. par. — 2 vol. Paris, 1805.

— (Voy. Relation des voyages faits par les Arabes, etc.)

LANG'S DUNMORE. View of the origin and migrations of the polynesian nations, demonstrating their ancient discovery and progressive settlements on the continent of America. London, 1834.

— New-Zealand in 1839. London, 1839.

LAPELIN (contre-amiral de). L'île de Pâques, ou Rapa-Nui (Rev. marit. et colon., nov.-déc. 1872).

LA PÉROUSE. Relation du Voyage de La Pérouse 1785-88, publiée par Milet de Mureau, 4 vol. in-8°, an V.

LAPLACE. Voyage de la *Favorite* de 1830 à 1833. Paris, 1834.

LARCLAUSE (de). Une journée chez les Moii de la Cochinchine (Rév. mar. et col., t. II, 1881.)

LAS CASAS. Relation des Voyages et découvertes que les Espagnols ont faits dans les Indes occidentales. Amsterdam, 1698.

LATHAM. On the varieties of Man.

LE BLANC (Vincent). Les Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillais, rédigés par P. Bergeron, fidèlement sur ses mémoires, 1658.

LEDYART (John). Travels and adventures, in-8°. London, 1834.

LEENT (Van). Contributions à la géographie médicale des possessions néerlandaises des Indes orientales, trad. française de l'auteur, 1867.

— Les possessions néerlandaises des Indes orientales, Célèbes (Arch. de méd. nav. 1871.)

— Notes sur l'île de Sumatra : géographie médicale (Arch. de méd. nav. 1874.

LE GOBIEN (le P.). Histoire des Mariannes. Paris, 1701.

— Lettres édifiantes, les 8 premiers volumes. (Voyez Cantova).

LEGUAT. Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales, 2 vol. in-18. London, 1720.

LEGUEVEL DE LA COMBE. Voyage à Madagascar et aux îles Comores 2 vol. in-8°. Paris, 1811.

LEGUILLON (Elie). Voyage autour du monde sur l'*Astrolabe* et la

Zélée, pendant les années 1837-1840. Sceaux, 1842.

Léry (Jean de). Histoire d'un voyage en la terre ferme du Brésil, autrement dit Amérique, in-8°. Paris, 1578.

Lescarbot. Histoire de la Nouvelle-France, in-8°. Paris, 1612.

Lesson (Dr A.). Voyage manuscrit du *Pylade*, 1840.

— Documents inédits sur les îles Marquises.

— Documents inédits sur Tahiti.

— Mémoire inédit de critique géographique.

— Voyage aux îles Mangareva. Rochefort, 1844.

— Vanikoro et ses habitants. Paris, 1876.

Lesson (R. P.). Voyage médical autour du monde, 1822-25. Paris, 1829.

— Journal d'un voyage pittoresque autour du monde, in-8°. Paris, 1830.

— Traité d'ornithologie, in-8° 1831.

— Voyage autour du monde entrepris par ordre du gouvernement sur la corvette la *Coquille*, 1822-1825, 2 vol. in-8°, Paris, 1838 ; 3e vol. manuscrit.

— Description des mammifères et oiseaux nouveaux, précédée d'un tableau des races humaines. Paris, 1847.

— Spécus des mammifères bimanes et quadrumanes. Paris, 1848.

— Mémoire lu à la Société d'Histoire naturelle de Paris, en juin, 1826.

Lesson et Garnot. Mémoire sur les Papua ou Papous. (Annales des Sciences naturelles, 1827.)

Leyden (Dr). Notice sur Bornéo. (Transactions bataves, t. VII, 1817.)

— Asiatic researches.

Ligtvoet (A). L'empire de Bouton (Ann. de l'Extrême Orient, 1878).

Linschoten (J. Hug. van). Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linschot, Hollandais, aux Indes Orientales, 2e éd. Amsterdam, 1619.

Logan. Journal of the Indian archepelago and Eastern Asia, 2. vol. in-18. Singapore, 1847-48. Nouv. séries, 1857.

— The ethnology of the Indo-Pacific islands of the Indian Archipelago, 4 broch. in-8°. Singapore, 1850-56 (from the Journal of the Indian Archipelago.)

Lutke. Voyage en Océanie sur le *Moller* et le *Seniavine*. Trad. française. Paris, Didot, 1826-1829.

Magazine Nautical, the Hawaiian or Sandwich islands. 1758.

Makintosh. Voyages en Europe, en Asie et en Afrique, commencés en 1777 et finis en 1781, trad. de l'anglais. Paris, 1786.

Mallat (J.). Les Philippines considérées au point de vue de l'hydrographie et de la linguistique, in-8°. Paris, 1843.

Malte-Brun. Précis de géographie universelle. Nouv. édit., 6 vol. in-8°. Paris, 1841.

Manley Hopkins. Hawaii : the past, présent and future of its islands Kingdom. London, 1862.

Mandeville. (Jehan). Grandes aventures des pays étrangers, tant par mer que par terre. Lyon, 1840.

Mantell. (W. B.). Address on the Maori (Transact. and Proceed. of New-Zealand. 1869).

Marchal. Abrégé de l'ouvrage de Sir Raffles et de Crawfurd.

Marchand (Etienne) (Voy. Claret de Fleurieu).

Marco Polo. Voyage dans l'Inde et à la Chine en 1270, trad. française, recueil de Bergeron.

— Les récits de Marco Polo, citoyen de Venise, etc. Texte rajeuni et annoté par Henry Bellanger, in-16. Paris, 1878.

Mariner. Histoire des naturels des îles Tonga ou des Amis, rédigée par John Martin, sur les détails fournis par William Mariner. Trad. de l'anglais

par de Fauconpret. 2 vol. Paris, 1817.

Marion. Nouveau voyage à la mer du sud de Marion, rédigé d'après la relation de Crozet, par Alexis Rochon, suivi d'un extrait du voyage de de Surville. Paris, 1783.

Marsden (W.). Histoire de Sumatra. Trad. de l'anglais par Parraud, 2 vol. in-8°. Paris 1786

— A grammar of the malayan language, with an introduction and praxis, in-4°. London, 1812.

— A dictionary of the malayou language, in-4°. London, 1812.

— Miscellaneous Works, in-4°. London, 1834.

Marsden (le Rév. Samuel). Proceedings of the Church Missionary Society, 1821-1822.

— Journal of a visit to New-Zealand, London, 1822. (Voy. Nicholas).

Martin (John). An account of the natives of the Tonga islands, compiled on the extensive communications of W. Mariner. 2 vol. in-8°. London, 1817. (Voy. Mariner).

Martin (W.). Catalogue d'ouvrages relatifs aux îles Hawaii ; essai de bibliographie hawaiienne. Paris, 1867.

Martin (Dr). New-Zealand in 1842. London, 1842.

Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'homme.

Mathias Gracia (le P.). Lettres sur les îles Marquises, in-8°. Paris, 1861.

Maunsell (le Rév.). Grammar of the New-Zealand language. 1842.

Maury (Alfred). La terre et l'homme.

Maury (le Comm.). Géographie de la mer.

Mayer. An historical wiew of the Philippines islands, etc , by J. M. Zuniga. Trad. Angl. 2 vol. in-8°. London, 1814.

Meares. Voyage de la Chine à la côte N. O. d'Amérique en 1788 et 1789. Trad. par de Billecoq. 3 vol. in-8°. Paris, an III.

Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris.

Mémoires de la Société Asiatique de Calcutta.

Mémoires de la Société d'Ethnologie.

Mémoires de l'Académie des Inscriptions.

Mendana. Voyage aux terres australes. 2 vol. Madrid, 1880.

Mérat et Delens. Dictionnaire universel de matière médicale. Paris, 1834.

Meredith. Tasmania during a residence of nine years, 2 vol. 1839.

Mertens. Mémoire sur l'archipel des îles Carolines et particulièrement sur les îles Basses. (Bibliothèque universelle 1834-1835).

Milet de Mureau (Voyez. La Pérouse).

Milne-Edwards. Les caractères physiologiques des races considérées dans leurs rapports avec l'histoire, in-8°. Paris, 1829.

Missionnary register.

Mitchell (Dr Samuel). Mémoire lu à la Société des antiquaires d'Amérique, 1817.

Mithridate, ou tableau universel des langues, par J.-S. Vater. Berlin, 1813.

Moerenhout (J. A.). Voyages aux îles du Grand-Océan, 2 vol. in-8°. Paris, 1836.

Molina (J. Ign.). Essai sur l'histoire naturelle du Chili, trad. par Gruvel. in-18. Paris, 1789.

Montano (Dr). Etudes sur les crânes Boughis et Dayaks du Muséum d'Histoire naturelle, in-8°. Paris, Masson, 1878.

Montemont (Albert). Voyage dans les cinq parties du monde, Paris, 1828.

— Bibliothèque universelle des voyages, 46 vol. in-8°. Paris, 1833-1836.

Moreau (César). Population de la Nouvelle-Zélande. Londres, 1827.

Morrell (Cap. Benj.). Narrative

of four voyages to the South Sea, 1822-31. New-York, 1832.
Mosblech (l'abbé Boniface). Vocabulaire océanien-français et français-océanien, in-12. Paris, 1843.
Mouhot. Voyage dans le royaume de Siam, de Cambodge et de Laos, revu par Ferd. de Lanoye. Hachette, 1872.
— Travels in the central part of Indo-China. Cambodia and Laos, 1858-1861, 2 vol., London, 1864.
Murray. Encyclopédie des Géographes.
Navarette, Tratados historicos, politicos, ethicos y religiosos, de la monarchia de China, in-f°. Madrid, 1676.
Nicholas (John Liddiart). Narrative of a voyage to New Zealand, performed in the years 1814 and 1815, in company with the Rev. Samuel Marsden. 2 vol. London, 1811.
Noceda (Juan de), y el Padre Pedro de san Lucar : Vocabulario de la lengua Tagala, in f°. Valladolid, 1832.
Orbigny (Alcide d'). L'homme américain de l'Amérique méridionale. 2 vol. in-8°. Paris, 1839.
— Voyage dans l'Amérique méridionale, exécuté de 1826 à 1833. 7 vol. in-4°. Paris, 1835-1849.
Ortega. Résumen historico del primer viage hecho al rededor del mundo, emprendido por Hernando de Magallanes. Madrid, 1769.
Oviedo (Gonzales Hernandez de). Histoire générale et naturelle des Indes occidentales, etc., Trad. de Jean Poleur. Paris, 1555-1556.
Owen (Sir R.). The Andaman islanders. London, 1862.
Pallas. Vocabulaire comparatif des langues du Globe. St-Pétersbourg, 1786.
Parkinson (Sydney). Voyage autour du monde sur l'*Endeavour*, trad. par Henry, 2 vol. Paris, an V.
Peralta (le Dr Barnuevo Rocha y Benavides Pedro de). Lima fundada, 2 vol. in-4°. Lima, 1732.
Peron (François). Voyage des découvertes aux Terres Australes, 1800-1804, continué par L. de Freycinet, 4 vol., 2 éd. Paris, 1824.
Pfeiffer (Mad. Ida). Voyages d'une femme autour du monde. Paris, Hachette.
— Mon second voyage autour du monde, Hachette.
— Voyage à Madagascar.
Pickering (Dr). The races of men, etc. Philadelphie, 1848.
Pigafetta (Antoine). Premier voyage autour du monde sur l'escadre de Magellan, pendant les années 1519-1522. Trad. par Amoretti, in-8°. Paris, an IX.
Pingré (le P.). Mémoires sur les découvertes faites dans la mer du Sud avant Bougainville et Cook, in-4°. Paris, 1778.
Pinto (Mendez), ses voyages et aventures fidèlement traduits du portugais en français, par Bd Figuier, in-4° 1628.
Plauchut (Edmond). Le Japon (Voy. Rév. des Deux-Mondes).
Pollack. Résidence in New-Zealand from 1831, to 1837. 4 vol. London, 1838.
— Manners and customs of the New-Zealanders, 2 vol. London, 1840.
Polynesian (the) of Honolulu, 1862. (Voy. Rae).
Pratt. A Samoan dictionary English and Samoan, etc. Samoa, 1862.
Pritchard. Researches into the physical history of mankind. 5 vol. in-8° London 1837-1847.
Pritchard. (W. T.). Polynesian reminiscences, or life in the South Pacific islands. London, 1866.
Proceedings. of the royal géographical Society of London.
Quatrefages (de). Etudes sur la Polynésie. Revue des Deux-Mondes, 1864.

— Les Polynésiens et leurs migrations, in-8°. Paris, 1866.
— Etude sur les Mincopies et la race négrito en général. (Revue d'Anthropologie, 1872).
— Sur les races Moriori. (Iles Chatham) et Maori (Nouvelle-Zélande). Revue d'Ethnologie, 1873.
— L'Espèce humaine. Paris, Germer Baillière, 1877.
QUATREFAGES (de) et HAMY. Crânia ethnica, les crânes des races humaines, etc. Paris, J. B. Baillière, 1878-1882.
QUIROS. Historia del descubrimiento de las regiones Austriales hecho per el general Fernandez de Quiros, publicado por don Justo Zaragoza, 1876-80.
QUOY et GAIMARD : Zoologie de l'*Uranie*.
— Zoologie de l'*Astrolabe*.
RAE (Dr John). The *Polynesian* of Honolulu, 1862.
RAFFLES (Stamford). The history of Java, 2 vol. London, 1817.
RAFFLES et CRAWFURD. Description géographique, historique et commerciale de Java, etc., Trad. par Marchal. Bruxelles, 1874.
RAMUSIO (D. G. B.). Recueil des navigations et voyages, etc., trad. franc. de J. Temporal. Lyon, 1566.
RAOUL. Sélection de plantes de la Nouvelle-Zélande, Paris, 1846.
RELAND. Dissertationes miscellanæ.
Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et la Chine, dans le 9e siècle de l'ère chrétienne, texte arabe imprimé en 1811, par les soins de M. Langlès, etc., par Renaud, membre de l'Institut. Paris, 1849.
RÉMUSAT (Abel de). Recherches sur les langues tartares, etc. Paris, impr. roy., in-4°. 1820.
— Nouveaux mélanges asiatiques, etc. 57 mémoires, 2 vol. in-f°. Paris, 1829.
REMY (J.). Histoire des îles Sandwich, 1851.
— Récits d'un vieux sauvage, Châlons-sur-Marne, 1859.
— Ka Moalelo Hawaii, Histoire de l'Archipel Hawaiien, trad. par J. Remy, 1862.
Revue d'Anthropologie.
Revue d'Ethnologie.
Revue des Deux-Mondes.
Revue Géographique internationale.
Revue des Cours scientifiques et *Revue* scientifique.
Revue maritime et coloniale.
Revue et magasin de Zoologie.
REYNAUD (Dr Alf.) Les Tsiams, thèse de Paris, 1880.
RICARD. (Ad.). L'amour, les femmes et le mariage. Paris, Garnier, 1862.
RICHARD. (A). Botanique du voyage de l'*Astrolabe*.
RICHARDSON (le Cap.). La Nouvelle-Zélande.
RIENZI (Domeny de). L'Univers pittoresque ; Océanie ou 5e partie du monde, 3 vol. Didot, 1836.
RIPALDA (le P.). Catéchisme Tagal.
ROCHAS (de). Mémoire sur les Néo-Calédoniens. Paris, 1860.
ROCHEFORT. Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique, in-4°. Rotterdam, 1658.
ROCHON (Alexis). (Voy. Marion).
— Voyages aux Indes-Orientales et en Afrique, in-8°, 1787.
ROGGEWEEN. (Voy. Behrens.)
ROSENBERG (C. B. H. von). Der Malayische archipel, etc. (Souvenirs de l'Archipel Malais). Sumatra. Leipzig, 1878.
ROSNY (L. de). Les peuples de l'Archipel indien connus des anciens géographes chinois et japonais. Paris, 1872.
ROSS (sir John). Voyage in the Pacific. London, 1841.
RUMPHIUS Manuscrit trouvé à Amboine; extraits par Stavorinus. (Voy. Stavorinus).
SALVERTE (Eusèbe). Essai historique et philosophique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux, etc. 2 vol. in-8°. Paris, 1824.
Samoan reporter.
SAVAGE (John). Some account of New-Zealand, particularly the

Bay of Islands, in-8°. London, 1807.

SCHERER. Recherches historiques et géographiques sur le Nouveau-Monde, in-8°. Paris, 1777.

SÉNÈQUE, le philosophe. Questiones naturales.

SHELDON. An account of the Caraïbes ; Wornster, Massachussets, 1820.

SHORTLAND (Edward). The Southern districts of New-Zealand. London, 1851.

— Traditions and Superstitions of New-Zealanders, with illustration of their manners and customs. London, 1854.

— A short sketch of the Maori races. (Transac. and Proc. of New-Zealand, 1869).

SIGLOLO (H. H.), Studi sullo razza negrito. Firenze, 1876.

SOLIS (D. Antonio de). Histoire de la conquète du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne. Trad. par Cytry de la Guette, in-4°. Paris, 1691.

SONNERAT. Voyage à la Nouvelle-Guinée, in-8°. Paris, 1776.

— Voyage aux Indes-Orientales et à la Chine, 2 vol. in-8°. Paris, 1806.

SOTO (Ferd. de). Histoire de la conquête de la Floride, 2 vol. 1731.

SOUTCOVOY. Vocabulaire français-japonais. Paris, Challamel.

South australian registrer.

SPARMANN. Voyage au cap de Bonne-Espérance et autour du monde, trad. par Letourneur, 3 vol. in-8°. Paris, 1787.

SPEKE. Voyage aux sources du Nil, trad. par Forgues.

STAVORINUS. Voyage à Batavia, Samarang, etc., de 1774 à 1778. 2 vol. Paris, an VII.

— Voyage par le cap de Bonne-Espérance dans l'archipel des Moluques, de 1763 à 1771 et de 1774 à 1778, trad. par Jansen, 3 vol. Paris, 1305.

STEPHENS (John). Incidents of travels in Yucatan, 2 vol. New-York, 1843.

STEVENSON. Séjour de 20 ans dans l'Amérique du Sud, de 1804 à 1824, trad. par Setier, 3 vol. in-8°. Paris, 1826.

Tahitian and English dictionary (a), printed at London missionary society's press, 1851.

TASMAN. (Voy. W. Desborough Cooley).

TAYLOR (le Rev.). Leaf from the natural history of New-Zealand, Wellington, 1849.

— Te Ika na Maui, or New-Zealand and its inhabitants. London, 1856.

TERNAUX-COMPANS. Archives des voyages, 2 vol. in-8°. Paris, 1843.

THEVET (André). Singularités de la France antarctique, autrement nommée Amérique, petit in-4°. Paris, 1558.

THOMPSON (Arthur). The Story of New-Zealand, past and present, savage and civilized, etc. 2 vol. London, 1859.

THOREL. Notes médicales du voyage d'Exploration du Mekong et de la Cochinchine, in-8°. Paris, 1870.

THUNBERG (Ch.-Pierre). Voyage au Japon, par le cap de Bonne-Espérance, traduit et annoté par Langlès et Larmark. Paris, an IV.

TOPINARD. L'anthropologie. Paris, Reinwald, 1877.

— Mémoire sur les Tasmaniens.

— Mémoire sur les races indigènes de l'Australie.

TORQUEMADA (Juan de). Monarquia Indiana, 3 vol. in-f°. Madrid, 1723.

Tour du monde (le). Nouveau journal des voyages.

Transactions de Batavia ; annales des rois de Java.

Transactions and Proceedings of New-Zealand institut.

Transactions of Philological Society.

TUGAULT (Alfred). Éléments de la langue malaise ou malaye, impr. Impér. Paris, 1868.

— Grammaire de la langue malaye ou malaise. Paris, 1868.

TURNBULL. Voyage fait autour du monde de 1800 à 1804, suivi d'un extrait du voyage de

Grant à la Nouvelle-Hollande, trad. par Lallemand, in-8°. Paris, 1807.
Ulloa (D. Jorge et Juan d'). Relatation historique du voyage à l'Amérique-Méridionale, trad., par Mauvillon. 3 vol. in-4°. Amsterdam 1752.
Ulloa (Antonio de). Noticial americanas, in-4°. Madrid 1772.
Univers pittoresque (l'). (Voy. Rienzi).
Vail. Notice sur les Indiens de l'Amérique du Nord.
Valentyn. Description de l'Inde-Orientale ancienne et moderne, 9 vol. in-f°. Amsterdam, 1724.
Vancouver. Voyages de découvertes au Nord de l'Océan Pacifique, trad. par Henry, 5 vol. in-8°. Paris, an X.
Varigny (de). 14 ans aux îles Sandwich. Paris, 1874.
Vasconcellos (Simon de).
Vater. (Voy. Mithridate).
Verreaux (J.) et O. Des Murs. Description d'oiseaux nouveaux de la Nouvelle-Calédonie (Revue et magasin de Zoologie 1860).
Viajero général.
Vierro y Velasco (Rodriquez de). Voyage au Japon.
Villacastin (le P. Thomas de). Traduction tagale, par le P. Aquino de Belen, in-8°. Marseille, 1760.
Vincendon Dumoulin et Desgraz. Iles Marquises ou Noukahiva, histoire, géographie, mœurs, etc. Paris, 1843.
— Iles Taïti, Equisses historiques et géographiques, etc., in-8°. Paris, 1844.
Vinson (E.), chirurgien-major de la *Prévoyante*. Thèse soutenue pour le Doctorat en médecine. Paris, 1858.
Virey (Jules-Joseph). Histoire naturelle du genre humain, 1801 et 1824.
— Dictionnaire des Sciences médicales, art. Homme.
Vivien de Saint-Martin. L'année Géographique.
Wallace (A. Russel). The Malay Archipelago. London, 1872.
Wallis (Samuel). Voyage autour du monde sur le *Dauphin* (1766-1768), publié dans le recueil de Hawkeswoorth, 3 vol., in-4°. London, 1773.
White (John). Voyage à la Nouvelle-Galles du Sud, à Botany-Bay, au Port-Jackson, en 1787-1789, trad. de l'anglais par Charles Pougens, in-4°. Paris, an III.
White (John). Maori Superstitions. Auckland, 1856.
Whitmee (le Rév). On some characteristica of the Malayo-Polynesian. London, 1878.
Wied de Neuwied. Voyage au Brésil, 1815-1817, traduit par Eyriès, 3 vol. in-8°. Paris, 1821.
Wilkes (Charles). Narrative of the U. S. Exploring expedition executed in the years 1838 to 1842, etc., 5 vol. gr. in-4°. Philadelphia, 1845. (Voy. Hale).
Willams (John). A narrative of missionary enterprises, in the South sea islands. London, 1837.
Williams (William). Dictionary and Grammar of the New-Zealand language. Auckland, 1852.
Willams (Thomas). Fiji and Fijians, 2 vol. London, 1866.
Wilson (James). A missionary voyage to the Southern Pacific océan, performed (1796-1798) in the Ship *Duff*, in-4°. London, 1799.
Wilson (H.). Relation des îles Pelew, etc., trad. de l'anglais de George Keate. Paris, 1793. (Voy. Keate).
Yate (the Rev. William). An account of New-Zealand and of the formation and progress of the church missionary Society's mission in he Northern island, in-8°. London, 1835.
Zaragoza (Voy. Quiros).
Zarate. Histoire de la conquête du Pérou, trad. par de Broe. Amsterdam, 1700.
Zimmermann. Dernier voyag du capitaine Cook, etc., trad. pa Roland. Berne, 1782.

ZIMMERMANN (E. A. W. de). Description de l'Australie, etc. Hambourg, 1811.

ZUNIGA. Historia de las islas Philipinas compuesta por el R.-P. lector Joaquim Martinez de Zuniga, del orden de San Augustin, ex definidor de su provincia, calificador del santo oficio, y cura regular del pueblo de Baranaque, con las licencias necessarias. Impresso en Sampaloe, por Fr. Pedro Arguelles de la Concepcion, religioso francisco, anno de 1803. (Voy. Maver.)

Table des Matières

DU

PREMIER VOLUME

CHAPITRE II

RACE PAPUA.

I

PAPOUS.

II

PAPUA VRAIS.

CHAPITRE III

TASMANIENS.

CHAPITRE IV

AUSTRALIENS.

LIVRE DEUXIÈME

RACES POLYNÉSIENNES.

CARACTÈRES EXTÉRIEURS DES POLYNÉSIENS.

CHAPITRE Ier

MALAIS.

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

II

CARACTÈRES PHYSIQUES.

III

CARACTÈRES LINGUISTIQUES.

CHAPITRE II.

JAVANAIS.

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

II

CARACTÈRES PHYSIQUES.

III

CARACTÈRES LINGUISTIQUES.

IV

ORIGINE DES MALAIS.

V

ORIGINE DES JAVANAIS.

CHAPITRE III.

MALAISIENS.

V

RÉSUMÉ DES MALAISIENS.

CHAPITRE IV

CAROLINS ET MARIANNAIS.

I

ILES CAROLINES.

II

ILES MARIANNES.

III

RESSEMBLANCES DES CAROLINS ET DES MARIANNAIS AVEC LES POLYNÉSIENS.

DEUXIÈME PARTIE.

LIVRE PREMIER.

ORIGINE DES POLYNÉSIENS.

IDENTITÉ DES POLYNÉSIENS ENTRE EUX.

CHAPITRE Ier

PREMIÈRE THÉORIE.

PROVENANCE D'UN ANCIEN CONTINENT SUBMERGÉ.

CHAPITRE II

DEUXIÈME THÉORIE

ORIGINE AMÉRICAINE DES POLYNÉSIENS.

Table des Matières

DU

SECOND VOLUME

DEUXIÈME PARTIE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE III.

TROISIÈME THÉORIE.

ORIGINE ASIATIQUE DES POLYNÉSIENS.

LIVRE DEUXIÈME

RECHERCHE DE L'ORIGINE RÉELLE DES POLYNÉSIENS.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

CHAPITRE PREMIER

ILES SANDWICH OU HAWAII

CHAPITRE DEUXIÈME

ILES MARQUISES

CHAPITRE TROISIÈME

ILES PAUMOTU ET MANGAREVA

I

ILES PAUMOTU OU TUAMOTU

II

ILES MANGAREVA OU GAMBIER.

CHAPITRE QUATRIÈME

ILE DE PAQUES.

CHAPITRE CINQUIÈME

ILES TAHITI ET MANAIA.

I

TAHITI.

II

ILES MANAIA.

LIVRE TROISIÈME

RECHERCHE DU PAYS D'ORIGINE DES SAMOANS ET DES TONGANS.

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES ARCHIPELS SAMOA, TUNGA ET FIJI.

I

DESCRIPTION PARTICULIÈRE DES TROIS GROUPES.

II

ANTAGONISME ET RAPPORTS DES POLYNÉSIENS ET DES MÉLANÉSIENS.

III

RECHERCHES LINGUISTIQUES.

IV

TRADITIONS ET LÉGENDES.

CHAPITRE DEUXIÈME

PEUPLEMENT DES ARCHIPELS SAMOA ET TUNGA

I

PEUPLEMENT DES ILES SAMOA.

II

PEUPLEMENT DES ILES TUNGA.

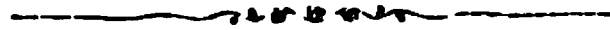


Table des Matières

DU

TROISIÈME VOLUME

TROISIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER

NOUVELLE-ZÉLANDE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA NOUVELLE-ZÉLANDE

CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE NATURELLE.

CHAPITRE DEUXIÈME

MAORI

LIVRE DEUXIÈME

NOUVELLE-ZÉLANDE

LIEU D'ORIGINE DES POLYNÉSIENS.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE PREMIER

EXPOSÉ ET RÉFUTATION DES OBJECTIONS.

CHAPITRE DEUXIÈME

TÉMOIGNAGES FAVORABLES.

CHAPITRE TROISIÈME

EXAMEN LINGUISTIQUE.

LIVRE TROISIÈME

ORIGINE DES NÉO-ZÉLANDAIS.

LIVRE QUATRIÈME

HAWAHIKI

CHAPITRE PREMIER

RECHERCHE DE L'HAWAHIKI.

CHAPITRE DEUXIÈME

ILE-DU-MILIEU.

CHAPITRE TROISIÈME

PEUPLEMENT DE L'ILE-NORD.

CHAPITRE QUATRIÈME

PROVENANCE DES HAWAHIKIENS.



Table des Matières

DU

QUATRIÈME VOLUME

QUATRIÈME PARTIE

LIVRE I

MIGRATIONS.

CHAPITRE PREMIER

PREUVES DES MIGRATIONS.

CHAPITRE DEUXIÈME

CHAPITRE TROISIÈME

LIVRE II

MARCHE DES MIGRATIONS.

CHAPITRE PREMIER

DISSÉMINATION DES MAORI.

CHAPITRE SECOND

LES MAORI EN AFRIQUE, EN AMÉRIQUE ET EN ASIE.

APPENDICE

LIVRE I

HISTOIRE NATURELLE DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

CHAPITRE PREMIER.

ZOOLOGIE.

CHAPITRE DEUXIÈME.

BOTANIQUE.

LIVRE II

MYTHOLOGIE DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

CHAPITRE PREMIER

MYTHOLOGIE ET LÉGENDES.

CHAPITRE DEUXIÈME

TRADITIONS.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Digitized by Google

Clermont (Oise). — Imprimerie Daix frères, place St-André, 3.

CLERMONT-OISE. — IMPRIMERIE DAIX FRÈRES, PLACE ST-ANDRÉ, 3.